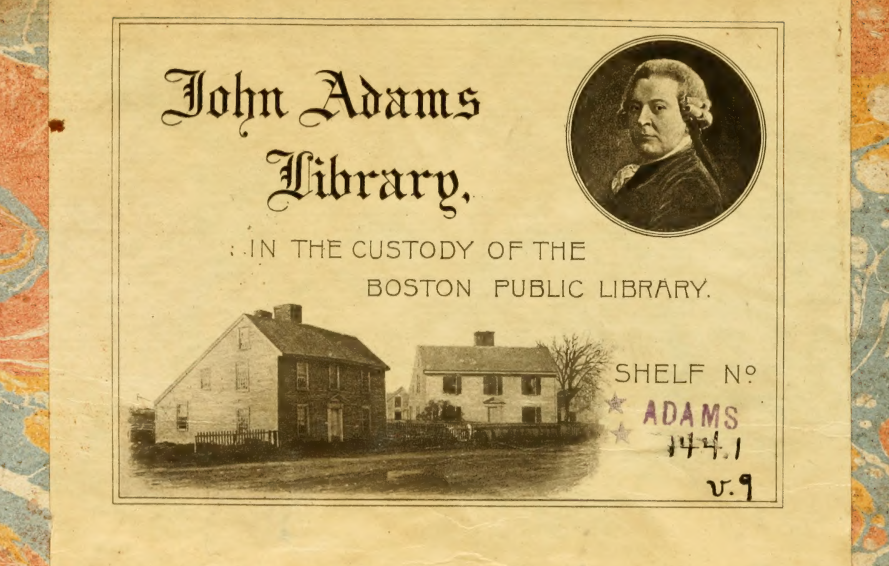
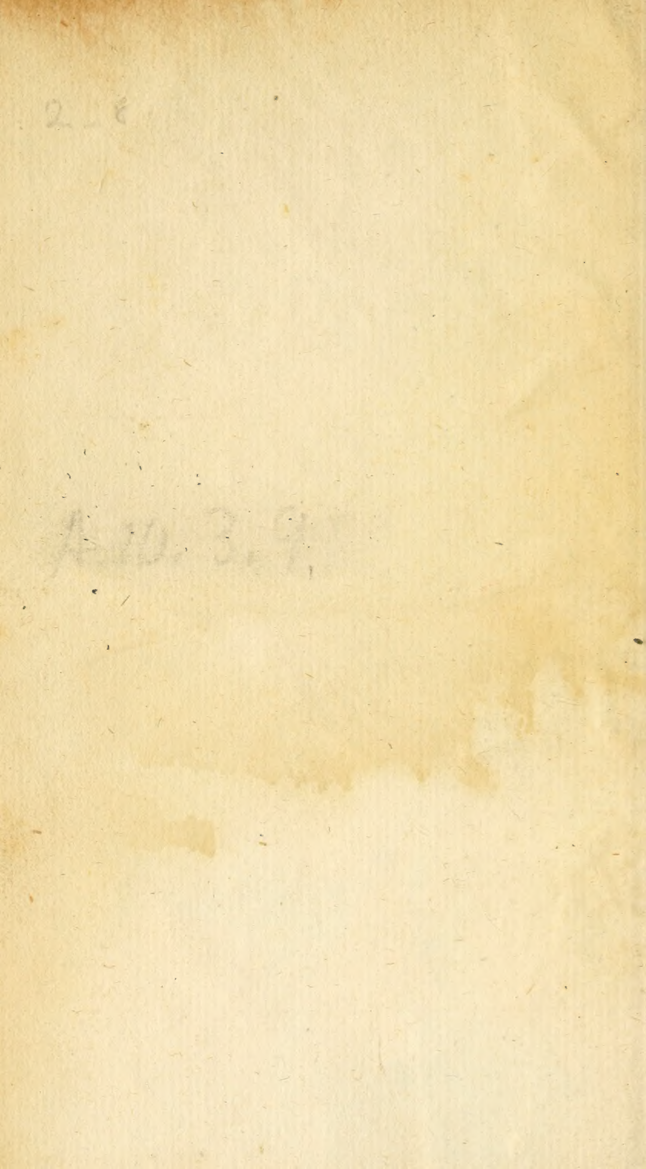



John Adams
Library.
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
144.1
v.9





HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE-LIVE,
QUATRIEME DÉCADE.
TOME II.

HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE-LIVE,
QUATRIEME DÉCADE,

Traduite par M. GUERIN, ancien Professeur d'Éloquence en l'Université de Paris.

Nouvelle Édition, revue & corrigée,

Par M. COSSON, Professeur en la même Université, au College Mazarin.

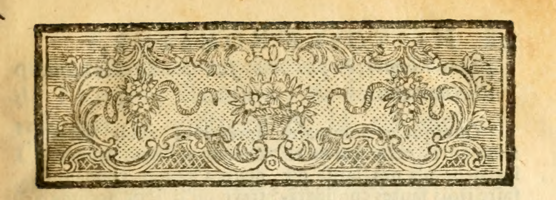
TOME SECOND.



A PARIS,

Chez
- BARBOU, rue des Mathurins.
- DURAND, rue des Noyers.
- BROCAS, rue S. Jacques, au Chef S. Jean.
- DELALAIN, rue de la Comédie Françoise.

M DCC LXXII.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE LIVE,

QUATRIEME DECADE.

LIVRE VI.

SOMMAIRE.

Le Consul Manius Acilius Glabrion, avec le secours de Philippe (1), bat Antiochus auprès des Thermopyles, & le chasse de la Grece. Le même (2) subjugue les Etoliens. Le Consul (3) Pub. Scipion Nasica fait la Dédicace du Temple de la Mere des Dieux, qu'il avoit lui-même transportée sur le mont Palatin, après avoir été jugé le plus honnête-homme de la République par le Sénat. Il défait ensuite les Boïens, les soumet à la puissance des Romains, & triomphe d'eux. Le reste de ce Livre contient plusieurs avan-

tages remportés par mer sur les Lieutenants d'Antiochus. *

* Quoique ce Sommaire soit court, celui qui en est l'Auteur n'a pas laissé d'y faire trois fautes considérables. (1) Philippe ne combattit point contre Antiochus aux Thermopyles; & plus bas même au ch. 25, il s'excuse de ne pas s'être trouvé à cette action.

(2) Glabrion ne subjugua point les Etoliens, mais sortit de dessus leurs terres, après leur avoir permis d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, pendant la treve qu'il leur accorda, comme Tite-Live le rapporte au chap. 35.

(3) Ce ne fut pas le Consul Nasica, mais M. Junius Brutus, qui consacra le Temple de la Mere des Dieux, comme il est marqué au chap. 36.

Pub. Cornelius Scipion, & Manius Acilius Glabrion, con. An. de R. 561.

APRÈS que les Consuls Pub. Cornelius, fils de Cn. & Manius Acilius Glabrion, furent entrés en charge, les Sénateurs leur ordonnerent, avant de tirer leurs Provinces au sort, d'immoler de grandes victimes dans tous les Temples, où l'on faisoit la cérémonie du Lectisterne une (1) grande partie de l'année; & de prier les Dieux d'accorder au Sénat & au Peuple Romain leur protection dans la nouvelle guerre qu'ils étoient sur le point d'entreprendre. Tous ces Sacrifices furent accompagnés des plus heureux présages; les Dieux agréerent les premieres offrandes, & les Aruspices répondirent

(1) Jusqu'à ce temps le Lectisterne n'a paru qu'une cérémonie extraordinaire, dont le temps n'étoit point fixé. Ici Tite-Live en parle comme d'une fête solemnisée en certains temps.

que cette guerre reculeroit les limites de l'Empire Romain, & se termineroit par la victoire & le triomphe. Cette réponse ayant tranquillisé les esprits superstitieux, le Sénat, suivant l'usage, fit demander au peuple assemblé si sa volonté étoit qu'on entreprît la guerre contre le Roi Antiochus & ses adhérents. En cas que le peuple y consentît, & que la demande passât, les Consuls devoient, s'ils le trouvoient bon, rapporter de nouveau l'affaire au Sénat. Le Consul Cornelius fit ce rapport. Alors les Sénateurs déclarerent que les Provinces de cette année seroient l'Italie & la Grece; celui des deux Consuls à qui le sort de la derniere seroit échue, devoit, outre les Soldats Romains, ou Alliés, levés par L. Quintius, pour cette Province, prendre encore le commandement des troupes, que le Sénat avoit ordonné au Préteur M. Bebius de faire passer en Macédoine l'année précédente. On lui permit en outre de lever hors de l'Italie, s'il en avoit besoin, parmi les Alliés de la République, un corps de troupes auxiliaires de cinq mille hommes seulement. L. Quintius, Consul de l'année précédente, eut ordre d'aller servir sous lui en qualité de Lieutenant. Le Consul que le sort laisseroit en Ita-

Le Peuple Romain ordonne la guerre contre Antiochus.

lie, fut chargé de faire la guerre aux Boïens ; & entre les deux armées, qu'avoient commandées les Consuls précédents, il pouvoit choisir celle qu'il voudroit, à condition de renvoyer l'autre à Rome, pour être toujours prête à marcher où le Sénat jugeroit à propos de l'envoyer.

Après que le Sénat eut ainsi disposé toutes choses, excepté les départements, les Consuls eurent ordre enfin de les tirer au sort ; la Grece échut à Acilius, & l'Italie à Cornelius. Ensuite les Sénateurs rendirent un arrêt, en vertu duquel les Consuls ordonnerent des prieres publiques, pour la guerre que le peuple Romain alloit commencer contre Antiochus & ses partisans ; & le Consul Acilius en particulier s'engagea à faire célébrer les grands Jeux en l'honneur de Jupiter, & de porter des Offrandes sur les Autels de tous les autres Dieux. Le Consul prononça le vœu en ces termes, qui lui furent dictés par le grand Pontife P. Licinius. *Si la guerre que le peuple Romain a ordonnée contre le Roi Antiochus, se termine au gré & à l'avantage du Sénat & du peuple Romain, alors, grand Jupiter, le peuple Romain célébrera en votre honneur les grands Jeux pendant dix jours consécutifs, & emploie-*

ra pour faire des dons à tous les Dieux, autant d'argent que le Sénat l'aura jugé à propos. Quel que soit le Magistrat qui présidera à ces Jeux, en quelque temps & en quelque lieu qu'on les représente ; ils seront censés bien & duement représentés, & les Offrandes bien & duement faites. Ensuite les Consuls ordonnerent deux jours de prieres. Les Préteurs à leur tour, tirerent leurs Provinces au sort. M. Junius fut chargé de rendre la Justice à Rome aux (1) deux Tribunaux ; A. Cornelius Mammula fut envoyé dans l'Abruzze, M. Emilius Lepidus dans la Sicile, L. Oppius Salinator dans la Sardaigne ; C. Livius Salinator eut le commandement de la flotte, & L. Emilius Paulus le gouvernement de l'Espagne ultérieure. Voici les forces qu'on leur destina : A. Cornelius eut ordre de prendre les nouveaux Soldats que le Consul L. Quintius avoit levés l'année précédente, en vertu d'un arrêt du Sénat, & de garder toute la côte de Tarente & de Brindes. On permit à L. Emilius Paulus d'ajouter, pour la défense de l'Espagne, à l'armée que lui devoit remettre le Propréteur M. Fulvius, trois mille hom-

(1) A l'un il jugeoit les procès que les Romains avoient entr'eux, à l'autre, ceux qu'ils avoient avec les Etrangers.

mes de pied, & trois cents Cavaliers, qu'il ameneroit avec lui d'Italie, & dont un tiers feroit de citoyens, & les deux autres d'Alliés du pays Latin. On envoya un fupplément pareil à C. Flaminius dans l'Efpagne citérieure, dont on lui prorogeoit le gouvernement. M. Emilius Lepidus fut chargé de prendre & la Province & l'armée des mains de L. Valerius, qu'il alloit relever; mais on lui permettoit, s'il vouloit, de le retenir dans le pays, pour y commander fous lui en qualité de Propréteur, & de divifer la Province, de façon qu'une partie s'étendît depuis Agrigente jufqu'au Promontoire de Pachin, & l'autre depuis Pachin jufqu'à Tyndarie; & qu'il reftât lui-même dans la premiere, tandis que L. Valerius, avec vingt vaiffeaux longs, défendroit les côtes maritimes de l'autre. On ordonna au même Préteur d'exiger des Siciliens une (1) double dixme, de faire voiturer ces blés au bord de la mer, & de les faire tranfporter dans la Grece. On donna le même ordre à L. Appius, Préteur de Sardaigne, excepté qu'on

(1) Quand les Romains avoient befoin d'une plus grande quantité de blé qu'à l'ordinaire, ils exigeoient des Peuples tributaires de Sicile une double dixme, dont la premiere leur étoit fournie gratis fuivant le traité, au lieu qu'ils payoient le prix de la feconde en argent.

fit porter à Rome, & non dans la Grece, les blés de Sardaigne. On commanda au Préteur C. Livius, Général de la flotte, de paſſer inceſſamment en Grece avec 30 vaiſſeaux qu'il auroit ſoin de tenir prêts, & d'y joindre ceux qu'il recevroit d'Atilius; & au Préteur M. Junius de faire radouber & armer les vieux vaiſſeaux qui étoient dans les arcenaux, & de lever parmi les Affranchis les Soldats qui les devoient monter.

On envoya ſix Ambaſſadeurs en Afrique, trois à Carthage, & trois dans la Numidie, les uns & les autres pour y acheter des blés qu'on devoit porter en Grece: & on étoit tellement occupé des ſoins & des préparatifs de cette guerre, que le Conſul Pub. Cornelius défendit par un édit à tous les Sénateurs, à tous les Citoyens qui avoient voix délibérative dans le Sénat, & même aux Magiſtrats du ſecond ordre, de s'éloigner de Rome de plus d'une journée; un des articles enjoignoit auſſi qu'il ne ſe trouvât pas en même temps plus de quatre Sénateurs abſents de la Ville. Le Préteur C. Livius qui ſe preſſoit de mettre ſa flotte en état de partir, fut arrêté pendant quelque temps par la réſiſtance que lui oppoſerent les habitants des Colonies maritimes; car quand il les voulut en-

rôler pour ſervir ſur ſes vaiſſeaux, ils en appellerent aux Tribuns, qui les renvoyerent au Senat. Tous les Sénateurs d'une commune voix déclarerent que ces Colonies n'avoient aucun privilege qui les exemptât du ſervice de mer. Celles qui avoient refuſé d'obéir aux ordres du Préteur étoient Oſtie, Fregelles, (1) Château-neuf, la Tour, Antium, Terracine, Minturnes, & Sinueſſe. Enſuite le Conſul Manius Acilius renvoyé aux Féciaux par un arrêt du Sénat, conſulta ces Magiſtrats, pour ſavoir s'il devoit déclarer la guerre à Antiochus en parlant à ſa perſonne, ou s'il ſuffiſoit de s'adreſſer à quelqu'une de ſes Places ou Garniſons : & s'il la falloit déclarer ſéparément aux Etoliens ; & s'il étoit beſoin, avant de le faire, de les avertir qu'on renonçoit à leur alliance & à leur amitié. Les Féciaux répondirent qu'ils avoient déja décidé, quand on les avoit conſultés à l'occaſion de Philippe, qu'il étoit indifférent que la déclaration de guerre ſe fît à ce Prince en perſonne, ou aux Lieutenants qui commandoient dans ſes Places. Qu'on avoit aſſez fait connoître aux Etoliens qu'on ſe détachoit de leur amitié par le refus tant de

(1) *Caſtrum novum*, & *Pyrgi*, qui ſignifie Tour en Grec.

fois réitéré à leurs Ambassadeurs, de leur accorder des demandes que le Sénat & le peuple Romain jugeoient déraisonnables; qu'au surplus ils s'étoient suffisamment déclaré la guerre à eux-mêmes, lorsqu'ils avoient employé la fraude & la violence pour s'emparer de Démetriade, Ville alliée des Romains, attaqué Chalcis par mer & par terre, & appellé Antiochus en Europe pour y faire la guerre au peuple Romain. Lorsqu'on eut pris à Rome toutes les mesures & toutes les précautions qui convenoient, Manilius Acilius ordonna aux Soldats que L. Quintius avoit enrôlés, & à ceux que lui avoient fournis les Alliés du nom Latin, tous destinés à passer avec lui dans sa Province, & aux Tribuns des Soldats de la premiere & de la troisieme Légion, de se trouver à Brindes aux Ides de Mai. Il sortit lui-même de la Ville en habit de guerre le cinquieme des Nones de ce mois. Les Préteurs partirent les mêmes jours pour leurs départements.

Il vient à Rome des Ambassadeurs de la part des Rois Philippe & Ptolomée, pour offrir leurs secours au Sénat.

Dans le même temps les Ambassadeurs de Philippe, Roi de Macédoine, & de Ptolomée, Roi d'Egypte, arriverent à Rome, où ils venoient offrir aux Romains des troupes, de l'argent & des vivres pour la guerre qu'ils

alloient commencer. Ceux de Ptolomée apportoient d'avance quinze cents marcs d'or & trente mille marcs d'argent, qu'on ne voulut point accepter. On remercia ces deux Princes de leur générosité & de leur attention. Et comme ils s'engageoient l'un & l'autre de venir dans l'Etolie avec toutes leurs forces, & d'y faire la guerre pour la République ; le Sénat en marqua à Ptolomée sa reconnoissance, mais le dispensa de cette démarche. Pour Philippe, on répondit à ses Ambassadeurs que le Sénat & le peuple Romain seroient flattés qu'il voulût bien donner au Consul Manius Acilius les secours dont il auroit besoin. Les Députés des Carthaginois & du Roi Masinissa arriverent ensuite. Les premiers promirent que leur République feroit porter (1) mille boisseaux de froment, & cinq cent mille boisseaux d'orge à l'armée du Consul, & la moitié de cette quantité à Rome. Ils prioient le Sénat de vouloir bien accepter ces provisions à titre de présent. Que de plus elle équiperoit à ses dépens une flotte toute composée de Carthaginois, & paye-

Ceux de Masinissa & des Carthaginois offrent aux Romains des vivres en abondance.

(1) Cette quantité de blé-froment est si modique en comparaison de celle que promet un moment après Masinissa, qu'il y a indubitablement une erreur de calcul en ce passage,

roit comptant toutes les ſommes qu'elle devoit acquitter en différents termes & pendant pluſieurs années. Les Ambaſſadeurs de Maſiniſſa aſſuroient que leur Maître feroit voiturer dans l'armée de Grece cinq cent mille boiſſeaux de froment, & trois cent mille d'orge ; & à Rome trois cent mille boiſſeaux de froment, & deux cent cinquante mille d'orge ; & qu'il enverroit au Conſul Manius Acilius cinq cents Cavaliers & vingt Eléphants.

A l'égard des grains, on répondit aux uns & aux autres, que ſi le peuple Romain les acceptoit, ce ſeroit à condition d'en payer le prix. On remercia les Carthaginois de leur flotte, ſans rien accepter que les vaiſſeaux qu'ils devoient en vertu du traité : & on leur déclara qu'on ne recevroit les ſommes dont ils étoient redevables qu'à l'échéance de chaque payement.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, Antiochus avoit établi ſon quartier d'hiver à Chalcis ; & pour ne pas perdre abſolument ſon temps pendant cette ſaiſon, il envoyoit de-là ſes Ambaſſadeurs négocier dans les différents Etats de la Grece, ou il traitoit avec les Députés des peuples qui l'avoient prévenu. Il lui en vint par exemple de la part des Epirotes, & de

Antiochus paſſe l'hiver à ſolliciter les Etats de la Grece.

celle des Eléens peuple du Péloponefe. Ceux-ci demandoient du fecours à ce Prince contre les Achéens ; ils craignoient d'être attaqués les premiers, pour avoir refufé de fe déclarer. On leur envoya mille hommes de pied commandés par le Crétois Euphanes. Les Epirotes ne mettoient pas beaucoup de franchife ni de candeur dans leur négociation ; ils cherchoient à plaire au Roi, fans offenfer les Romains. Car ils le prioient de ne les pas engager témérairement dans une guerre, où il leur faudroit, à caufe qu'ils étoient voifins de l'Italie, foutenir, pour tout le refte de la Grece, les premiers efforts des Romains. Que s'il pouvoit lui-même venir en Epire avec fes troupes de terre & de mer, les Epirotes le recevroient avec joie & avec empreffement dans leurs Ports & dans leurs Villes. Que s'il n'étoit pas en état de prendre ce parti, ils le conjuroient de ne les point expofer fans reffource à la vengeance du Peuple Romain. On voyoit aifément que le but de cette ambaffade étoit, en cas que le Roi refufât de paffer en Epire, comme il y avoit beaucoup d'apparence, de ne point rompre avec les Romains. Et ils croyoient en avoir affez fait pour gagner l'amitié d'An-

tiochus, en lui offrant de le recevoir. Si d'un autre côté il se déterminoit à venir chez eux, ils espéroient que les Romains ne leur feroient pas un crime d'avoir cédé aux forces présentes d'un Roi si puissant, sans attendre un secours trop éloigné. Antiochus ne sachant que répondre sur le champ à une propositionqui lui paroissoit captieuse, dit qu'il enverroit des Ambassadeurs aux Epirotes, pour prendre avec eux les mesures qui conviendroient à leurs intérêts & aux siens.

Mais il passa lui-même chez les Béotiens irrités, comme je l'ai déja dit, contre les Romains, à cause de la mort de Brachyllas, & de la guerre que Quintius avoit déclarée à Coronée, pour venger le meurtre des soldats Romains. Mais, à dire vrai, depuis plusieurs siecles, les mœurs publiques & particulieres, autrefois si séveres dans cette République, avoient beaucoup dégénéré; & la plupart des Citoyens étoient dans une de ces crises violentes qui ne peut finir que par une révolution. Les premiers du pays allerent donc en foule au-devant du Roi, & l'amenerent à Thebes, où toute la Nation s'assembla pour lui donner audience. Alors, quoique le meurtre des soldats Romains à Delion, & la prise

de Chalcis, puſſent paſſer pour une déclaration de guerre aſſez formelle, cependant il parla à peu près dans les mêmes termes qu'il avoit fait, ou par lui-même dans ſa premiere conférence avec les Chalcidiens ; ou par ſes Ambaſſadeurs, dans l'aſſemblée des Achéens : c'eſt-à-dire, qu'il invita les Béotiens à accepter ſon amitié, ſans cependant exiger qu'ils renonçaſſent à celle des Romains, ou priſſent les armes contre eux. Tout le monde vit bien à quoi tendoit ce diſcours artificieux ; ainſi on fit un décret par lequel la Nation en gardant quelque ménagement pour les Romains qu'elle affectoit de ne point nommer, s'engageoit cependant à leur faire la guerre & à ſoutenir le Roi. Antiochus s'étant auſſi aſſuré de ce Peuple, retourna à Chalcis, & de-là ayant écrit aux principaux des Etoliens, de ſe trouver à Démetriade pour délibérer avec lui de leurs intérêts communs, il y vint par mer au jour qu'il leur avoit indiqué. Aminander y fut auſſi appellé de l'Athamanie. Annibal qui depuis long-temps n'avoit point été admis dans le conſeil, ſe trouva à cette aſſemblée : & comme tout le monde étoit d'avis qu'on ſondât la diſpoſition des Theſſaliens, ce fut le premier point qu'on mit en délibération. Mais les ſentiments

Antiochus délibere avec ſes Alliés ſur la guerre des Romains.

étoient fort partagés à leur occasion. Les uns vouloient qu'on entamât cette affaire sans attendre; les autres, voyant l'hiver bien avancé, la remettoient au commencement du printemps. Quelques-uns étoient d'avis qu'on se contentât de leur envoyer des Ambassadeurs; d'autres enfin soutenoient qu'il falloit marcher contre eux avec toutes les troupes, & les faire entrer dans la ligue de gré ou de force.

Comme on ne convenoit pas du parti qu'il falloit prendre, Annibal qu'on pria de dire son avis particulier, fit un discours, pour ramener le Roi & tous ceux du Conseil, au systême général de la guerre. » Si depuis que nous sommes » passés dans la Grece, dit-il, on m'a- » voit consulté, quand il a été question » de l'Eubée, des Achéens, & de la » Béotie, je vous aurois donné le mê- » me conseil à l'égard de ces Peuples, » que je vais vous donner aujourd'hui » à l'égard des Thessaliens : c'est, qu'a- » vant toutes choses, il faut, à quel- » ques conditions que ce soit, attirer » Philippe & les Macédoniens dans » notre parti. Car pour les peuples de » l'Eubée, de la Béotie & de la Thes- » salie, peut-on douter, que foibles » comme ils sont, & toujours prêts à » flatter ceux qui sont présents, la

Discours d'Annibal sur le même sujet.

» même timidité qu'ils font paroître
» dans les délibérations ne les porte à
» demander grace aux Romains, & à
» se soumettre, comme à l'ordinaire,
» dès qu'ils verront leur armée dans la
» Grece ; les Romains ne leur feront
» point un crime de n'avoir point at-
» tendu de leur part un secours trop
» éloigné, & d'avoir cédé à vos for-
» ces qui étoient présentes. Combien
» est-il donc plus avantageux pour
» nous, d'engager Philippe dans notre
» alliance, puisque ce Prince, après s'ê-
» tre une fois déclaré, ne pourra plus
» reculer ; d'ailleurs il amenera avec
» lui des forces, qu'on ne pourra pas
» regarder comme un foible accessoi-
» re, mais qui ont été capables de sou-
„ tenir elles seules toute la puissance
„ des Romains. Je ne prétends cho-
„ quer personne ; mais j'ose dire qu'a-
„ vec un pareil Allié, le succès de la
„ guerre est indubitable ; sur-tout de-
„ puis que je vois marcher contre les
„ Romains ces mêmes Soldats qui leur
„ ont fait vaincre Philippe. Les Eto-
„ liens qui ont vaincu Philippe, com-
„ me tout le monde en convient,
„ combattront pour lui contre les Ro-
„ mains ; & nous aurons pour nous
„ Amynander & les Athamaniens, qui,
„ après les Etoliens, ont le plus con-

„ tribué à la défaite de Philippe. Ce
„ Prince soutenoit alors seul tout le
„ poids de la guerre, tandis que vous
„ étiez tranquille dans vos Etats. Au-
„ lieu qu'aujourd'hui les deux plus
„ grands Rois de l'univers, avec tou-
„ tes les forces de l'Asie & de l'Euro-
„ pe, combattront contre un seul Peu-
„ ple, qui du temps de nos peres étoit
„ à peine en état de tenir tête au seul
„ Roi d'Epire : & vous savez ce que
„ c'étoit que la puissance de Pyrrhus
„ comparée à la vôtre. Car je ne parle
„ point des divers succès de la guerre
„ que je leur ai faite moi-même si long-
„ temps: vous les connoissez. Mais qui
„ me répondra que Philippe soit d'hu-
„ meur à entrer dans notre ligue? Deux
„ choses : premierement, son intérêt
„ qu'il ne peut séparer des nôtres. Ce
„ motif est le lien le plus ferme des so-
„ ciétés & des alliances. Secondement
„ vos assurances, Etoliens, car Thoas
„ votre Ambassadeur qui est ici pré-
„ sent, entre les raisons dont il se ser-
„ voit, pour attirer Antiochus en Eu-
„ rope, lui a protesté sur-tout que Phi-
„ lippe frémissoit de courroux, & sup-
„ portoit impatiemment que les Ro-
„ mains, sous l'apparence d'une fausse
„ paix, lui eussent imposé le joug d'une
„ véritable servitude. Il peignoit ce

„ Prince (1) comme un lion qu'on „ tient enchaîné, & qui ne cherche „ qu'à briser ses fers. Si ses dispositions „ sont effectivement telles que vous le „ prétendez, rompons les liens qui „ le retiennent, renversons les barrie- „ res qui l'arrêtent, afin qu'il puisse „ faire sentir à nos ennemis communs „ tout le poids d'une colere & d'une „ indignation qu'il renferme depuis si „ long-temps. Que si nous ne pouvons „ pas lui persuader de prendre les ar- „ mes avec nous, prenons au moins „ des précautions pour l'empêcher de „ s'unir avec nos ennemis. Votre fils „ Seleucus est à Lysimachie. Ordonnez- „ lui de traverser la Thrace, & d'aller „ avec ses troupes ravager les confins „ de la Macédoine. La nécessité de dé- „ fendre ses propres Etats, ne per- „ mettra pas à Philippe de marcher au „ secours des Romains. Voilà, Seigneur, „ ce que je pense à l'égard de Philippe. „ Je vous ai fait connoître dès le com- „ mencement quels étoient mes senti- „ ments sur le systême général de la „ guerre. Si j'en avois été cru alors, „ les Romains n'apprendroient pas au- „ jourd'hui de loin la prise de Chalcis

(1) Dans le Livre précédent, au Chap. 18. Alexandre d'Acarnanie a déja employé cette comparaison en parlant de Philippe.

„ dans l'Eubée, & du Fort de l'Euri-
„ pe ; mais ils verroient de leurs yeux
„ le feu de la guerre allumé dans l'E-
„ trurie, dans la Ligurie, & sur toutes
„ les côtes de la Gaule Cisalpine ; &
„ ce qui les effrayeroit encore plus, ils
„ verroient Annibal dans le cœur de
„ l'Italie. Je suis encore d'avis que
„ vous fassiez venir toutes vos troupes,
„ tant de mer que de terre ; que votre
„ flotte soit suivie d'un grand nombre de
„ barques chargées de vivres. Car quoi-
„ que nous soyons ici en petit nombre
„ par rapport à la guerre que nous en-
„ treprenons, nous ne sommes cepen-
„ dant que trop pour le peu de provi-
„ sions que le pays peut fournir. Quand
„ vous aurez réuni ici toutes vos for-
„ ces, vous enverrez une partie de vo-
„ tre flotte à Corfou, afin que de-là
„ elle empêche les Romains de passer
„ librement la mer. Vous détacherez
„ l'autre sur les côtes de l'Italie qui
„ regardent la Sardaigne & l'Afrique.
„ Vous vous avancerez vous-même jus-
„ ques dans le territoire de Bylline,
„ d'où vous garderez la Grece, mena-
„ çant continuellement les Romains
„ de passer en Italie, comme vous
„ y passerez en effet, si la nécessité le
„ demande. Voilà les sentiments d'un
„ homme qui ne se vante pas de pou-

„ voir également conduire toutes sor-
„ tes de guerres ; mais à qui ses succès
„ & ses revers ont appris du moins la
„ maniere dont il faut s'y prendre pour
„ vaincre les Romains. Je m'engage à
„ servir dans cette guerre avec le même
„ courage & la même fidélité qui m'ont
„ porté à vous la conseiller. Je prie les
„ Dieux de favoriser le parti auquel
„ vous vous déterminerez. »

Les conseils d'Annibal sont mal suivis.

Après qu'Annibal eut ainsi parlé, ceux qui l'avoient entendu louerent à la vérité la sagesse de ses conseils, mais se mirent peu en peine de les suivre. Car Antiochus ne fit rien de ce que ce Général avoit proposé : seulement il envoya Polyxenidas en Asie, pour amener sa flotte & ses troupes. Au reste ses Ambassadeurs parurent à Larisse dans l'assemblée des Thessaliens. Les Etoliens & Amynander, de leur côté, ordonnerent à leurs troupes de s'approcher de Pheres, où le Roi vint le premier avec les siennes. De-là, en attendant l'arrivée de ses alliés, il envoya Philippe de Mégalopolis avec deux mille hommes, pour ramasser les ossements des Macédoniens tués autour de Cynocéphales, dans la bataille qui avoit terminé la guerre en faveur des Romains ; soit que ce Mégalopolitain lui eût donné ce conseil pour flatter la

Nation, & rendre odieux un Roi qui avoit laiſſé ſes ſoldats ſans ſépulture; ſoit que par une oſtentation ordinaire aux Souverains, il eût formé de lui-même un projet plus ſpécieux qu'utile. Il fit donc ramaſſer ces oſſements diſperſés de côté & d'autre, & on les dépoſa dans un tombeau. Cette action, ſans intéreſſer en ſa faveur les Macédoniens, lui attira la haine de Philippe. C'eſt pourquoi ce Prince, qui juſques-là avoit eu deſſein d'attendre l'événement pour ſe déclarer, manda ſur le champ au Propréteur M. Bebius, qu'Antiochus avoit fait irruption dans la Theſſalie; que s'il vouloit ſortir de ſes quartiers d'hiver, il iroit au-devant de lui, & qu'ils conviendroient enſemble des précautions qu'ils avoient à prendre.

Expéditions d'Antiochus dans la Theſſalie.

Pendant qu'Antiochus étoit campé à Pheres, où Amynander & les Etoliens l'étoient venus joindre, les Ambaſſadeurs de Lariſſe arriverent, & lui demanderent en quoi les Theſſaliens lui avoient manqué, pour leur faire la guerre; le priant au reſte de retirer ſes troupes de leurs terres, & alors de vouloir bien leur expliquer ſes intentions par ſes Ambaſſadeurs. En même temps ils envoyerent à Pheres, ſous la conduite d'Hippolochus, 500 hom-

mes armés pour en renforcer la garnison. Mais ne pouvant entrer dans la ville, dont les troupes du Roi avoient fermé tous les chemins, ils se retirerent à Scotusse. Le Roi répondit avec bonté aux Ambassadeurs de Larisse, qu'il étoit venu dans la Thessalie, non pour leur faire la guerre, mais pour défendre & affermir leur liberté. Il envoya déclarer la même chose à ceux de Pheres. Mais, sans donner aucune réponse à son Envoyé, ils dépêcherent eux-mêmes au Roi, Pausanias le plus considérable de leurs Citoyens, qui répondit à ce Prince avec encore plus de fierté que n'avoient fait les Chalcidiens auprès du Détroit de l'Euripe, dans une occasion semblable. Le Roi exhorta ceux de Pheres à penser mûrement à ce qu'ils alloient faire, & à ne point s'engager, par trop de défiance & de précaution pour l'avenir, dans une entreprise dont ils se repentiroient bientôt. Mais pour demeurer fideles aux Romains, ils n'hésiterent pas un moment à s'exposer à tout ce que la fortune voudroit ordonner d eux. Ainsi ils employerent toutes leurs forces pour défendre leur ville, & le Roi de son côté en attaqua les murailles de toutes parts. Comme il voyoit bien, ce qui étoit indubitable, que du bon ou mau-

vais ſuccès de ſa premiere entrepriſe, dépendoit la crainte ou le mépris qu'il inſpireroit dans la ſuite à toute la Nation Theſſalienne, il n'oublia rien de ce qui pouvoit dès le commencement jeter la terreur dans l'eſprit des aſſiégés. Ils ſoutinrent ſes premiers aſſauts avec aſſez de fermeté. Mais comme ils virent que les aſſiégeants leur tuoient ou bleſſoient beaucoup de monde, peu à peu leurs courages s'abattirent. Cependant les premiers de la Ville les ayant exhortés à perſévérer dans le deſſein de ne point ſe rendre, ils abandonnerent les murailles extérieures, trop étendues pour être gardées par le peu de troupes qui leur reſtoient & ſe retrancherent dans le cœur de la Ville derriere un mur qui avoit beaucoup moins de circonférence. Mais enfin, comme on les preſſoit vivement, craignant que, s'ils attendoient qu'on les forçât, ils ne trouvaſſent le vainqueur impitoyable, ils ſe rendirent. Le Roi, ſans perdre de temps, & pour profiter de la terreur que la victoire avoit répandue parmi les habitants de Scotuſſe, envoya quatre mille hommes contre cette Ville, qui ſe rendit bientôt, pour éviter les pertes & les malheurs qu'avoient eſſuyés ceux de Pheres, en ſe défendant avec trop d'opiniâtreté.

Par la reddition de la Ville, Hippolochus & les Soldats qu'il avoit amenés, tomberent ſous la puiſſance du Roi : mais il les renvoya tous ſans leur faire aucun mal, eſpérant que cet acte de clémence ne contribueroit pas peu à lui concilier les eſprits des Lariſſiens.

Antiochus n'ayant employé que dix jours, depuis qu'il étoit venu à Pheres, pour ſe rendre maître de ces deux Villes, marcha avec toute ſon armée contre Cranon, qu'il prit en arrivant. Delà il alla s'emparer des Villes de Cypere & de Métropole, & de quelques Châteaux des environs, dont les Habitants ſe rendirent volontairement. Comme il étoit maître de toute cette contrée, excepté d'Atrace & de Gyrton, il entreprit d'attaquer Lariſſe, ſe flattant que les Habitants lui en ouvriroient les portes, ou intimidés par le malheur des Villes qu'il avoit priſes de force, ou gagnés par la douceur dont il avoit uſé envers Hippolochus & ſa garniſon, ou enfin engagés par l'exemple de tant de places qui ſe rendoient d'elles-mêmes. Il ſe forma ſur pluſieurs colonnes, & en cet ordre s'approcha des murailles, faiſant marcher ſes Eléphants devant les Enſeignes, pour effrayer les Habitants. En effet la plûpart des Lariſſiens flottoient

partagés entre la crainte des ennemis qui étoient à leurs portes, & la honte d'abandonner leurs Alliés absents. Pendant ces mêmes jours Amynander, avec la jeunesse de l'Athamanie, se rendit maître de Pellinée : & Menippus étant entré dans la Perrhebie, avec trois mille hommes d'Infanterie Etolienne, & deux cents chevaux, y prit de force Mallée & Cyretie, & ravagea tout le territoire de Tripoli. Après ces expéditions achevées en courant, ils allerent l'un & l'autre retrouver le Roi auprès de Larisse, & arriverent justement dans le temps qu'il étoit incertain du parti qu'il prendroit à l'égard de cette Ville. Les avis à ce sujet étoient tout-à-fait opposés. Les uns vouloient que sans différer on employât la force, & qu'on formât dans les regles le siege d'une ville, qui étant située dans une plaine, pouvoit aisément être abordée dans toutes les parties de sa circonférence. Les autres au contraire représentoient au Roi, d'un côté les forces de Larisse, bien supérieures à celles de Pheres ; & de l'autre les incommodités de l'hiver, saison contraire à toutes les opérations de la guerre, & sur-tout à celles qui sont nécessaires pour emporter une place. Pendant qu'Antiochus balançoit entre l'espérance & la crainte, il fut encouragé

par l'arrivée des Députés de Pharsale, qui par hasard venoient pour lui remettre leur Ville. Cependant M. Bebius & le Roi Philippe s'étant joints dans la Dassaretie, envoyerent de concert Appius Claudius au secours de Larisse, avec un corps de troupes. Appius traversa la Macédoine à grandes journées, & arriva au sommet des montagnes, au pié desquelles est située la Ville de Gonnes, environ à vingt milles de Larisse, à l'entrée même des défilés de Tempé. Là s'étant campé dans un espace plus étendu que ne le demandoit le nombre de ses Soldats, & ayant allumé des feux en beaucoup plus grande quantité qu'il n'en avoit besoin, il persuada aux ennemis, comme c'étoit son dessein, que toute l'armée Romaine se trouvoit dans cet endroit avec celle du Roi Philippe. C'est pourquoi Antiochus, après avoir représenté à ses Alliés que l'hiver approchoit, abandonna Larisse dès le lendemain, & retourna à Démétriade, tandis qu'Amynander avec les Athamanes se retira dans ses Etats, & les Etoliens dans leur Pays. Appius pouvoit se contenter d'avoir exécuté, en faisant lever le siege de Larisse, le dessein qui l'avoit amené. Mais afin de rassurer, même pour l'avenir, le courage de ses Alliés,

il descendit à Larisse ; ce fut pour les Citoyens un double sujet de joie, de voir tout à la fois, & les ennemis hors de leur Pays, & les troupes Romaines au milieu de leur Ville.

Le Roi étant passé de Démétriade à Chalcis, y devint amoureux d'une fille de cette ville. D'abord il fit parler, puis parla lui-même à Cleoptolemus, pere de la jeune personne, du dessein qu'il avoit de l'épouser. Ce particulier avoit de la peine à se prêter à une alliance qui étoit si fort au dessus de sa condition. Mais il se rendit enfin aux instances réitérées de ce Prince. Alors Antiochus fit la cérémonie de ses noces, avec le même appareil que s'il eût joui d'une paix assurée : & oubliant absolument deux entreprises aussi importantes, que celles de faire la guerre aux Romains, & de délivrer la Grece, il passa le reste de l'hiver dans les festins & les plaisirs qui les accompagnent ; & puis entre les bras du sommeil, où le jetoit la fatigue plutôt que la satiété. Tous les Lieutenants de ce Prince, lesquels commandoient dans les quartiers d'hiver, & sur-tout dans la Béotie, se livrerent pareillement à la volupté. Les Soldats imiterent par-tout les Officiers. Personne ne paroissoit revêtu de ses armes ; on négligeoit la garde des por-

Antiochus épouse une fille de Chalcis, & se livre à toute sorte d'excès.

L'armée d'Antiochus corrompue par le luxe & la débauche.

tes; on ne rempliſſoit aucun des devoirs de la diſcipline militaire. C'eſt pourquoi au commencement du printemps, le Roi étant venu par la Phocide à Cheronée, où il avoit ordonné à ſes troupes de ſe rendre de tous les lieux où elles avoient été en garniſon, il s'apperçut bien que les ſoldats avoient paſſé l'hiver auſſi licentieuſement que leur chef. Alors il commanda à Alexandre d'Acarnanie, & à Menippus de Macédoine, de conduire ſes troupes à Straton, ville qui appartenoit alors aux Etoliens. Pour lui ayant offert un ſacrifice à Apollon dans la ville de Delphes, il s'avança juſqu'à Naupacte. Là ayant tenu conſeil avec les principaux de l'Etolie, il ſuivit le chemin qui conduit à Straton, en paſſant à côté de (1) Chalcis & de Lyſimachie, & alla au-devant des ſiens, qui venoient par le golfe de Maliac. Là Mneſilochus le plus puiſſant des Acarnaniens, dont il avoit acheté l'amitié à force de préſents, non content de travailler lui-même à concilier à ce Prince la faveur de ſa Nation, avoit encore engagé Clytus, qui en qualité de Préteur étoit alors à la tête des af-

(1) Ces deux Villes étoient dans l'Etolie, différentes de Chalcis dans l'Eubée, & de Lyſimachie dans la Cherſonneſe.

faires, à entrer avec lui dans les mêmes vues. Ce Magiſtrat jugeant qu'il ne lui ſeroit pas facile de faire ſoulever les habitants de Leucade, capitale de l'Acarnanie, tant qu'ils appréhenderoient la flotte des Romains, qui étoit aux environs de Céphalonie, commandée par Atilius, entreprit de les tromper par le ſtratagême qui ſuit. Après qu'il eut remontré en pleine aſſemblée qu'il falloit diſtribuer tous ceux qui portoient les armes, dans Medion & dans Thyrion, pour empêcher Antiochus ou les Etoliens de s'emparer de ces deux villes qui étoient ſituées dans le cœur de l'Acarnanie ; il ſe trouva dans le Conſeil des gens qui répondirent, qu'il n'étoit pas néceſſaire de prendre ſi chaudement l'alarme, & de mettre tout le monde en mouvement : qu'il ſuffiſoit d'y envoyer un renfort de cinq cents hommes. Lors donc qu'on les eut mis au pouvoir de Clytus, il en fit entrer trois cents dans Medion, & deux cents à Thyrion, pour les livrer enſuite au Roi, comme des ôtages qui lui répondroient de toute la Nation.

Dans le même temps les Députés du Roi vinrent à Medion ; & après qu'on leur eut donné audience, comme on délibéroit ſur la réponſe qu'on feroit à ce Prince, & que les uns ſoutenoient

qu'il falloit s'en tenir au traité d'alliance qu'on avoit fait avec les Romains, & les autres qu'il étoit dangereux de rejeter l'amitié d'un si grand Roi; Clytus proposa un troisieme sentiment qui tenoit le milieu entre les deux autres, & qu'on approuva par cette raison : ce fut d'envoyer des Ambassadeurs au Roi, pour le prier de vouloir bien permettre à ceux de Médion, de délibérer sur une affaire de cette importance, dans l'assemblée générale des Acarnaniens. On choisit exprès pour cette ambassade Mnesilochus & quelques autres de sa faction, qui envoyerent secrétement avertir Antiochus de faire avancer ses troupes vers cette ville. Et comme ils ne se presserent pas eux-mêmes de partir, à peine en furent-ils sortis, que ce Prince parut dans le pays, & arriva bientôt jusqu'aux portes. Ceux qui n'avoient point de part à la trahison furent fort alarmés; & tandis qu'avec des cris tumultueux ils exhortoient la jeunesse à prendre les armes, Clytus & Mnesilochus introduisirent le Roi dans la ville; leurs partisans accoururent aussitôt auprès de ce Prince; & ceux même de la faction contraire, craignant de n'être pas les plus forts, vinrent à la fin se joindre à lui. La douceur avec la-

quelle il leur parla, calma leur crainte; & la réputation de clémence qu'il se fit, lui gagna plusieurs peuples de l'Acarnanie. De Médion il partit pour aller à Thyrion, précédé du même Mnesilochus & des autres Ambassadeurs. Mais le stratagême dont on avoit usé pour surprendre Médion, sans décourager les Thyriens, les obligea à se tenir sur leurs gardes. Ils répondirent sans balancer qu'ils ne feroient aucune nouvelle alliance, que du consentement des Romains. Ayant fermé leurs portes, ils disposerent des gens armés sur leurs murailles, pour les garder. Le hasard voulut que Cn. Octavius envoyé par Quintius pour rassurer les Acarnaniens, arriva alors à Leucade. Il y amenoit quelques galeres & quelques troupes qu'il avoit reçues d'A. Postumius, à qui Atilius, dont il étoit Lieutenant, avoit confié le soin de garder l'Isle de Céphalenie. Il remplit les Alliés de confiance, en leur faisant entendre que le Consul Manius Acilius avoit déja passé la mer avec ses vaisseaux, & que les Romains étoient campés dans la Thessalie. Le bruit s'en répandit aussi-tôt: comme la saison propre à la navigation le rendoit vraisemblable, Antiochus mit garnison dans Médion, dans quelques autres Villes

de l'Acarnanie, & s'en retourna à Chalcis, en passant par la Phocide & l'Etolie.

M. Bebius & le Roi Philippe s'étoient vus dans la Dassaretie pendant l'hiver, comme nous avons dit; & après avoir envoyé App. Claudius à Larisse pour en faire lever le siege, la saison ne leur permettant pas de rien entreprendre, ils étoient retournés dans leurs quartiers d'hiver. Mais en étant sortis dès le commencement du printemps, ils avoient réuni leurs troupes, & entroient dans la Thessalie, dans le temps qu'Antiochus étoit dans l'Acarnanie. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que Philippe mit le siege devant Mallée dans la Perrhebie. Bebius de son côté attaqua & prit d'assaut Phacion : delà il marcha contre Phestе, qu'il prit en aussi peu de temps : & s'étant retiré delà à Atrace, il se rendit maître de Cyretie & de Phrycion, & après avoir mis des troupes dans les places dont il s'étoit emparé, il alla rejoindre Philippe qui assiégeoit Dallée. Les habitants s'étant rendus à l'approche de l'armée Romaine, soit par la crainte d'être punis, s'ils résistoient plus long-temps, soit par l'espérance d'obtenir grace en se soumettant promptement; ils allerent avec leurs forces réunies, reprendre les Places

dont les Athamanes s'étoient emparés, Eginie, Ericine, Gomphes, Silanes, Tricca, Melibée, & Phalorie. Ensuite ils assiégerent Pellinée, que Philippe de Megalopolis défendoit avec une garnison de cinq cents hommes de pied, & de quarante chevaux. Mais avant d'y donner l'assaut, ils firent avertir Philippe de ne pas attendre la derniere extrêmité pour se rendre. Il répondit avec beaucoup de fierté, qu'il auroit pu se fier aux Romains, ou aux Thessaliens; mais qu'il se garderoit bien de se livrer entre les mains du Roi Philippe. On vit bien qu'il falloit employer la force pour le réduire; ainsi jugeant qu'ils pouvoient en même temps forcer Limnée, ils convinrent que le Roi iroit l'attaquer, & que Bebius resteroit à Pellinée.

Le Consul Manius Acilius, entre dans la Thessalie, où il prend un grand nombre de Villes.

Ce fut en ce temps-là que le Consul Manius Acilius ayant passé la mer avec vingt mille hommes de pied, deux mille cavaliers, & quinze éléphants, chargea ceux des Tribuns militaires dont il connoissoit la capacité, de conduire l'infanterie à Larisse, pendant que lui-même il alla avec sa cavalerie joindre Philippe à Limnée. A l'arrivée du Consul, les habitants rendirent la Ville sans hésiter, & avec elle, la garnison d'Antiochus, & les Athamanes

qui s'y trouverent. Acilius alla aussi-tôt de Limnée à Pellinée. Les Athamanes se rendirent à lui les premiers ; & aussi-tôt après, Philippe de Megalopolis en fit autant. Comme il se retiroit de la place, le Roi Philippe qui se trouva par hasard sur son passage, ordonna aux siens de le saluer du nom de Roi par dérision ; puis s'en étant approché lui-même, il l'appella son frere, avec un ton de plaisanterie, peu digne de la Majesté Royale. Il fut ensuite conduit au Consul qui le fit garder, & peu de jours après, l'envoya à Rome chargé de chaines. Tout le reste des prisonniers, tant Athamanes que Syriens, soldats d'Antiochus, trouvés dans les places qui se rendoient ces jours-là, furent livrés au Roi Philippe. Ils étoient au nombre de trois mille. Le Consul alla ensuite à Larisse pour y tenir un conseil relatif à la guerre. En chemin il rencontra les Députés de Pialie & de Métropole, qui lui apportoient les clefs de leurs Villes. Philippe ayant traité avec beaucoup de douceur ceux que le Consul lui avoit abandonnés, sur-tout les Athamanes, dans le dessein de gagner l'affection de cette Nation, qu'il ne désespéroit pas de soumettre à son empire, conduisit son armée dans l'Athamanie, après avoir

renvoyé d'abord les prisonniers dans leur patrie. Leur retour fit beaucoup d'impression sur l'esprit de leurs compatriotes, sur-tout quand ils les entendirent vanter sur-tout la clémence & la générosité dont le Roi avoit usé à leur égard. D'un autre côté, Amynander, dont la présence & l'autorité avoient contenu le peuple dans le devoir, craignant d'être livré à Philippe, qui le haïssoit depuis long-tems, ou aux Romains, qui alors étoient justement irrités contre lui, à cause de sa révolte, sortit de son Royaume, & se retira à Ambracie avec sa femme & ses enfans. Par sa fuite l'Athamanie entiere tomba sous la puissance de Philippe. Le Consul étoit resté quelques jours à Larisse, principalement pour remettre sa cavalerie des fatigues de la navigation, & de la longue marche qu'elle avoit faite en sortant des vaisseaux. Mais quand il vit que ce peu de repos avoit rendu à son armée toute sa vigueur & tout son courage, il partit pour Cranon. Dès qu'il parut, les Villes de Pharsale, de Scotusse & de Pheres se rendirent à lui avec les garnisons qu'Antiochus y avoit laissées. Des soldats dont elles étoient composées, il y en eut mille, qui sur sa proposition, s'engagerent à servir dans l'armée Romaine; il

les donna à Philippe, & renvoya les autres sans armes à Demetriade, il reprit ensuite Proerne, & quelques forts des environs. Alors il s'avança jusqu'au golfe de Maliac. Lorsqu'il approchoit du défilé, au-dessus duquel on a bâti Thaumaces, tous les jeunes gens en armes abandonnerent cette Ville, & s'emparerent des bois, des passages & des hauteurs, d'où ils venoient fondre, suivant l'occasion, sur les troupes des Romains. Le Consul commença par leur envoyer des gens, qui en conférant de près avec eux, les pussent détourner d'une résolution dans laquelle il y avoit plus de fureur que de courage. Mais voyant qu'ils n'entendoient point raison, il ordonna à un Tribun de faire un circuit avec un détachement de deux Enseignes, & de fermer le chemin de la Ville à cette troupe obstinée; ensuite il prit cette place qu'il trouva sans défense. Les jeunes gens, qui en étoient sortis, jugerent par les cris qu'ils entendoient derriere eux, que la Ville étoit prise; ils voulurent abandonner les forêts, d'où ils se jetoient sur les Romains; mais ils furent presque tous tués par les soldats du Tribun. Le Consul en deux jours alla de Thaumaces jusqu'aux rives du Sperchius, d'où il ravagea les terres de ceux d'Hypate.

Pendant ces expéditions, Antiochus étoit à Chalcis. Là s'appercevant que de tous les avantages qu'il avoit espérés des Grecs, il ne lui restoit que le souvenir des plaisirs goûtés dans cette ville pendant tout un hiver, & d'un mariage contracté avec si peu de décence, il commença à se plaindre des vaines promesses des Etoliens, & de la sotte arrogance de Thoas; il regardoit alors Annibal, non-seulement comme un Général prudent & expérimenté, mais encore comme un Devin qui lui avoit prédit tout ce qui arrivoit. Cependant pour ne pas achever de ruiner par sa faute une entreprise dans laquelle il s'étoit engagé témérairement, il envoya avertir les Etoliens ses alliés de faire prendre les armes à toute la jeunesse de leur pays. Il y conduisit lui-même environ dix mille hommes de pied, en comptant ceux qui étoient venus depuis peu de l'Asie, & cinq cents cavaliers. Il y trouva les Etoliens en plus petite quantité que jamais; & quand il s'en plaignit aux principaux du pays qui n'étoient venus qu'avec une poignée de clients, ils lui répondirent qu'ils avoient fait tous leurs efforts, pour amener avec eux le plus de monde possible; mais qu'ils n'avoient rien gagné, ni par autorité, ni

par promeſſes, ſur des gens qui refuſoient opiniâtrément de s'enrôler. Alors deſtitué, & du ſecours de ſes ſujets, qui ne ſe hâtoient point de ſortir de l'Aſie, & de celui qu'il avoit cru trouver en Grece ſur la parole de ſes alliés, il ſe retira dans le défilé des Thermopyles. C'eſt une longue chaîne de montagnes qui partage la Grece par le milieu, comme l'Apennin coupe l'Italie; elle a devant elle au ſeptentrion l'Epire, la Perrhebie, la Magneſie, la Theſſalie, la Phtiotide d'Achaïe, & le golfe de Maliac: au midi, vers le milieu, la plus grande partie de l'Etolie, l'Acarnanie, la Phocide & la Locride, la Béotie avec l'Eubée, & par derriere, l'Attique étendue vers la mer en forme de Promontoire, & le Peloponneſe. Ces ſommets depuis Leucate & la mer d'occident, juſqu'à celle d'orient, en traverſant l'Etolie, préſentent des chemins ſi rudes, & des rochers ſi eſcarpés, que non-ſeulement des armées, mais même de ſimples voyageurs ont peine à y trouver des ſentiers & des paſſages. A l'extrêmité de ces montagnes vers l'orient eſt le mont Oeta, dont le ſommet le plus élevé eſt appellé Callidrome, au bas duquel, dans la vallée qui aboutit au golfe de Maliac, eſt un chemin

qui n'a pas plus plus de 60 pas de large. C'eſt-là la ſeule route militaire, en ſuppoſant que l'ennemi ne l'occupe point. Auſſi ces détroits ſont appellés Pyles, c'eſt-à-dire Portes, & par d'autres Thermopyles, à cauſe des bains chauds qui ſe trouvent au milieu. C'eſt un endroit célebre par le combat que les Lacédémoniens y livrerent aux Perſes, & plus encore par la mort courageuſe des premiers.

Antiochus qui n'avoit pas à beaucoup près autant de courage & de réſolution que ces Républicains, s'étant campé à l'entrée du même défilé, le ferma encore de divers retranchements, d'un double foſſé, d'une double paliſſade, & même, en quelques endroits, d'un mur que la quantité de pierres qu'il trouvoit ſous ſa main, lui donna la facilité d'élever. Dans cette ſituation, perſuadé que les Romains ne pourroient jamais le forcer, il envoya quatre mille Etoliens, (c'étoit tout ce qu'il put raſſembler,) moitié pour garder Heraclée, ſituée devant le défilé même, moitié à Hypate, ne doutant nullement que les Romains n'attaquaſſent la premiere de ces places, & étant averti de pluſieurs endroits, qu'ils ravageoient tout le pays aux environs de l'autre. Le Con-

ſul ayant ruiné toutes les campagnes d'Hypate d'abord, puis celles d'Heraclée, ſans que les Etoliens ſecouruſſent ni les unes ni les autres, ſe campa dans les gorges mêmes, vis-à-vis d'Antiochus, près des ſources d'eaux chaudes dont on a parlé. Les Etoliens s'étant tous raſſemblés, s'enfermerent dans Heraclée. Antiochus qui, avant de voir les Romains, s'étoit cru en ſureté contre toutes leurs tentatives, commença alors à craindre qu'ils ne s'ouvriſſent ſur ces hauteurs quelques ſentiers pour venir juſqu'à lui. Car il ſe ſouvenoit que les Perſes y avoient autrefois fait ainſi périr les Lacédémoniens, & que tout récemment, de ſemblables défilés n'avoient pas empêché les Romains d'aller attaquer Philippe ſur les bords du fleuve Aous, & de défaire ſon armée. C'eſt pourquoi il envoya un Courier à Heraclée, pour prier les Etoliens de lui rendre au moins le ſervice de s'emparer des ſommets de ces montagnes, & de les garder, de façon que les Romains ne puſſent y trouver aucun paſſage. Ce meſſage jeta la diſſention parmi les Etoliens; car les uns vouloient qu'on obéît au Roi, & qu'on allât à ſon ſecours; les autres au contraire étoient d'avis qu'on demeurât à Heraclée, d'où ils

ſeroient en état, ſi le Roi étoit vaincu par le Conſul, d'aller avec toutes leurs forces défendre les villes qu'ils avoient dans le voiſinage : ou de pourſuivre les Romains dans leur fuite, ſi Antiochus étoit aſſez heureux pour les vaincre. Les uns & les autres perſiſterent non-ſeulement dans leurs ſentiments, mais encore exécuterent leurs différents projets : deux mille hommes reſterent à Heraclée, tandis que les autres partagés en trois bandes, allerent s'emparer des trois ſommets appellés Callidrome, Rhodontie & Tichionte.

Quand le Conſul vit que les Etoliens avoient gagné le haut des montagnes; il détacha M. Porcius Caton, & L. Valerius Flaccus (1), Lieutenants Conſulaires, chacun avec deux mille hommes choiſis, pour aller le premier à Callidrome, & l'autre à Rhodontie & à Tichionte, contre les Etoliens qui s'y étoient poſtés. Pour lui, avant d'aller aux ennemis, il aſſembla ſes ſoldats, & leur parla en ces termes: » Je m'apperçois que la plûpart de » vous, tant officiers que ſoldats, avez » déja ſervi dans cette Province, ſous » les auſpices de T. Quintius : & par » conſéquent vous ſavez que dans la

Le Conſul exhorte ſes ſoldats à bien faire.

(1) D'autres avec plus de vraiſemblance ne leur donnent que la qualité de Tribuns militaires.

„ guerre de Macédoine les paſſages
„ qu'il vous fallut forcer près du fleuve
„ Aous, étoient plus inacceſſibles que
„ ceux-ci. En effet ces derniers ſont
„ des portes ; c'eſt un chemin que la
„ nature a placé entre ces deux mers,
„ fermées de toutes parts. Mais Philip-
„ pe autrefois étoit campé dans un poſte
„ plus commode que n'eſt celui d'An-
„ tiochus, & y avoit ajoûté des ou-
„ vrages beaucoup plus conſidérables.
„ L'armée qu'il commandoit étoit &
„ plus nombreuſe, & compoſée de ſol-
„ dats plus braves & plus expérimen-
„ tés ; c'étoit des Macédoniens, des
„ Thraces & des Illyriens, toutes Na-
„ tions guerrieres : au lieu que nous ne
„ voyons ici que des Syriens & des
„ Grecs d'Aſie, peuples amollis par le
„ luxe, & nés pour la ſervitude. Phi-
„ lippe eſt un Roi belliqueux, accou-
„ tumé dès ſa jeuneſſe à combattre
„ contre les Thraces, les Illyriens, &
„ les Nations les plus braves. Pour
„ Antiochus, ſans parler de ſa vie paſ-
„ ſée, comment vient-il de ſe con-
„ duire récemment ? Il étoit paſſé d'A-
„ ſie en Europe pour faire la guerre
„ au peuple Romain, & ſes exploits
„ ſe ſont bornés, pendant ſon quartier
„ d'hiver, à ſuivre une aveugle paſ-
„ ſion, à épouſer la fille d'un ſimple

„ particulier aſſez obſcur, même parmi ſes compatriotes : c'eſt encore „ dans l'ivreſſe des plaiſirs de l'amour „ & de la bonne chere, ſortant des „ bras de ſa nouvelle épouſe, qu'il s'a- „ vance au combat, Sa principale reſ- „ ſource eſt dans les Etoliens les plus „ vains & les plus ingrats de tous les „ hommes, comme vous l'avez éprou- „ vé les premiers, & comme l'éprouve „ à ſon tour Antiochus. Car ils ne lui „ ont fourni qu'un très-petit nombre „ de ſoldats ; encore n'a-t-il pu les re- „ tenir dans ſon camp. D'ailleurs ils „ ne ſont jamais d'accord entr'eux : & „ après avoir demandé la commiſſion de „ défendre le territoire d'Hipate & ce- „ lui d'Heraclée, ils les ont abandon- „ nés tous deux pour ſe réfugier les „ uns ſur le ſommet des montagnes, „ & les autres dans les murs d'Héra- „ clée. A l'égard d'Antiochus, il avoue „ qu'il n'oſe, je ne dis pas com- „ battre, mais même camper en plai- „ ne, puiſqu'il abandonne tout le „ pays, qu'il ſe vantoit d'avoir enlevé „ à Philippe & à nous. Ce n'eſt pas „ pour ſe poſter, comme les Lacédé- „ moniens, à l'entrée des montagnes, „ mais pour s'enfoncer dans le milieu, „ & ſe cacher entre des rochers. Té- „ moigneroit-il plus de frayeur, s'il étoit

„ enfermé dans les murailles de quel-
„ que ville ? Mais ces défilés & ces
„ sommets ne garantiront ni Antio-
„ chus ni les Etoliens de nos coups.
„ J'ai pris de bonne heure toutes les
„ précautions nécessaires, pour ne pré-
„ senter à votre valeur que les ennemis
„ mêmes. Et mettez-vous bien dans
„ l'esprit que vous ne combattez pas
„ seulement pour la liberté de la Gre-
„ ce, (il seroit cependant flatteur pour
„ vous, de la délivrer aujourd'hui
„ du joug d'Antiochus & des Eto-
„ liens, comme nos prédécesseurs l'ont
„ affranchie de celui de Philippe) &
„ que le fruit de votre victoire ne sera
„ pas borné au butin que vous trou-
„ verez dans le camp d'Antiochus ; mais
„ que vous disposerez encore des ri-
„ ches & pompeux équipages qu'il at-
„ tend d'Ephese de jour en jour ; &
„ que vous allez ouvir au peuple Ro-
„ main le chemin de l'Asie & de la
„ Syrie, & de toutes les fertiles con-
„ trées du Levant Que s'en faudra-t-il
„ ensuite que notre Empire ne s'étende
„ depuis le détroit de Gades jusqu'à
„ la Mer rouge, il n'aura plus d'autres
„ bornes que l'océan qui embrasse tou-
„ te la terre ; tout le genre humain ne
„ reconnoîtra, après les Dieux, d'au-
„ tres maîtres que les Romains ? Dans

„ la vue de ces récompenses seules,
„ dignes de vous, préparez vos cou-
„ rages, & diposez-vous dès demain
„ à combattre les ennemis.

Combat des Thermopyles.

Après avoir ainsi parlé aux soldats, il leur ordonna de mettre leurs armes en état, & de prendre de la nourriture & du repos. Dès que le jour parut, il donna le signal du combat, & rangea ses troupes en bataille, sur un front peu large, suivant la nature du lieu, & la forme étroite du défilé. Antiochus dès qu'il vit paroître les enseignes des Romains, fit aussi avancer son armée. Il plaça devant le retranchement palissadé une partie de ses soldats armés à la légere; ensuite il posta (1) les Macédoniens, armés de sarisses, en qui consistoient ses principales forces, autour des ouvrages pour les garder. Il mit à leur gauche ses gens de trait, ses archers & ses frondeurs, vers le pied de la montagne, afin que d'un lieu plus élevé, ils insultassent avec avantage les flancs des Romains, qui se trouveroient à découvert: à leur droite, dans l'endroit où les tranchées & les autres fortifications aboutissoient

(1) Ces Macédoniens n'étoient, à proprement parler que des Syriens; mais il les appelle ainsi, parce qu'ils étoient les descendants ou les successeurs de ceux qui avoient fait la guerre sous Alexandre, & depuis sous Seleucus.

à des marais bourbeux & à des gouffres inaccessibles jusqu'à la mer, il disposa ses éléphants avec l'escorte ordinaire, & derriere eux sa cavalerie: puis à quelque distance, tout le reste de ses troupes, qui formoient la seconde ligne. D'abord les Macédoniens placés devant le retranchement palissadé, soutenoient facilement les Romains qui tâchoient de les enfoncer de quelque côté; les premiers étoient secondés fort à propos par ceux qui des postes élevés faisoient pleuvoir sur les ennemis, avec leurs frondes, une grêle de fleches, de balles de plomb, & de javelots. Mais ensuite se voyant pressés d'un grand nombre de Romains qui se multiplioient toujours, ils se replierent dans les ouvrages, & couverts d'un retranchement palissadé, ils en formerent en quelque sorte un second avec leurs lances qu'ils présentoient aux Romains. La terrasse de la palissade n'avoit que la hauteur nécessaire pour leur ménager l'avantage du lieu; & leurs lances étoient assez longues pour atteindre l'ennemi. Plusieurs soldats Romains pour s'être avancés avec trop de témérité, furent percés de coups; & le Consul auroit, ou abandonné cette entreprise, ou perdu beaucoup de monde, si M. Porcius Caton, après avoir

chassé les Etoliens de la cime, appellée Callidrome, & en avoir tué la plus grande partie qu'il avoit trouvés endormis, ne se fût montré avec sa troupe sur la colline qui commandoit le camp des ennemis. Flaccus n'eut pas le même succès, contre ceux des Etoliens qui gardoient Rhodontie & Tichionte : il fut obligé de se retirer, après avoir fait de vains efforts pour les en déloger.

Les Macédoniens & les autres soldats d'Antiochus, n'appercevant encore que de loin la troupe de Caton, s'imaginerent que c'étoient les Etoliens, qui ayant vu les deux partis aux mains, venoient au secours de leurs Alliés. Mais quand ils reconnurent de près les Enseignes Romaines, ils furent tous saisis d'une si grande frayeur, qu'ils jeterent leurs armes & s'enfuirent. Les Romains s'étant mis en devoir de les poursuivre, se trouverent embarrassés par leurs fossés & leurs palissades, aussi-bien que par la difficulté de traverser un vallon fort étroit; mais sur-tout par les éléphants qu'Antiochus avoit placés à son arriere-garde, & qui arrêtoient tout court les gens de pied, & encore davantage les chevaux qui en avoient peur, & qui occasionnoient entr'eux un désordre plus grand que dans le

Antiochus défait par les Romains.

combat. Ils perdirent auſſi un temps conſidérable à piller le camp des vaincus. Cependant ils pouſſerent ce jour là juſqu à Scarphie ; & ayant tué ou pris dans la route un grand nombre, non-ſeulement d'hommes & de chevaux, mais même d'éléphants, ils revinrent dans leur camp, que les Etoliens d'Heraclée avoient attaqué pendant le combat, mais ſans réuſſir dans une tentative auſſi hardie. Le Conſul dès la troiſieme veille de la nuit ſuivante, ayant détaché en avant ſa Cavalerie à la pourſuite des ennemis, ſe mit en chemin avec les Légions au point du jour. Le Roi qui avoit beaucoup d'avance ſur lui, n'ayant point ceſſé de fuir avec précipitation, qu'il ne fût arrivé à Elatie, ramaſſa dans cette ville les débris de la bataille & de la fuite, & avec un petit nombre de ſoldats, la plûpart ſans armes, ſe retira à Chalcis. La Cavalerie Romaine ne joignit pas à la vérité le Roi à Elatie, mais elle tomba ſur une grande partie de ſes gens, que la fatigue avoit forcés de s'arrêter, ou qui n'ayant point de guides s'étoient égarés dans des chemins inconnus. De toute l'armée d'Antiochus, il ne ſe ſauva que cinq cents hommes qui s'étoient trouvés autour de ſa perſonne ; cette perte eſt prodigieuſe,

en

en ſuppoſant même, comme nous l'avons marqué d'après Polybe, que ce Prince ne fût paſſé en Grece qu'avec dix mille hommes. Mais que penſera-t-on de cette défaite, ſi l'on s'en rapporte à Valerius d'Antium, qui aſſure qu'il y avoit ſoixante mille hommes dans l'armée d'Antiochus : que de ce nombre il en fut tué quarante mille, & pris plus de cinq mille, avec deux cent trente Enſeignes ; & que les Romains ne perdirent pas plus de cent cinquante hommes dans la bataille même, & tout au plus cinquante en défendant le camp contre l'attaque des Etoliens.

Le Conſul, en conduiſant ſon armée par la Phocide & la Béotie, trouvoit les habitants des villes rebelles devant les portes, avec des voiles, dans la crainte d'être pillés & traités en ennemis. Ainſi ce Général marcha pendant pluſieurs jours auſſi paiſiblement que s'il eût été en pays ami ; juſqu'à ce qu'étant arrivé dans les campagnes de Coronée, la vue de la Statue d'Antiochus, poſée dans le Temple de Minerve (1) Itonienne, alluma ſi fort ſon courroux, qu'il permit à ſes ſoldats de piller les terres qui étoient aux environs de ce Temple.

Le Conſul pourſuit Antiochus.

(1) Ainſi nommée de la ville d'Itone en Theſſalie, où cette Déeſſe étoit en ſinguliere vénération.

Mais un moment après il fit réflexion que cette Statue ayant été placée par un décret de tous les Béotiens, il étoit injuste d'en punir les seuls citoyens de Coronée. C'est pourquoi il rappella ses soldats, & leur défendit de continuer leurs hostilités, se contentant de reprocher aux Béotiens leur ingratitude envers le peuple Romain, dont ils avoient reçu tant de bienfaits. Dans le temps même que se donnoit la bataille, dix galeres du Roi, commandées par Isidore, l'un de ses Lieutenants, étoient à la rade auprès de Tronion, dans le golfe de Maliac. Alexandre d'Acarnanie, blessé dangereusement, vint y apporter la nouvelle de la défaite d'Antiochus ; & aussi-tôt ces vaisseaux s'enfuirent à Cenée dans l'Eubée, où Alexandre mourut, & fut inhumé. Trois autres bâtiments, qui venant d'Asie, étoient arrivés dans ce port, s'en retournerent à Ephese, dès qu'ils eurent appris la victoire des Romains. Isidore passa de Cenée à Démétriade, pour voir si le Roi ne s'y feroit point réfugié après sa défaite. Pendant ces mêmes jours A. Atilius, Commandant de la flotte Romaine, se saisit des grands convois qui alloient à l'armée d'Antiochus, & avoient déja passé le détroit qui est près l'isle d'Andros, coula à fond une

partie des vaiſſeaux, & prit tout le reſte, à l'exception de ceux qui étoient à l'arriere-garde, qui rebrouſſerent chemin & s'en retournerent en Aſie. Atilius étant retourné au Pyrée, d'où il étoit parti, avec les bâtiments qu'il avoit pris, diſtribua une grande quantité de bled aux Athéniens, & aux autres habitants de l'Attique. Antiochus n'attendit pas le Conſul à Chalcis, il fit route vers Tene, d'où il paſſa promptement à Epheſe. Dès que le Conſul parut devant Chalcis, les portes lui en furent ouvertes, Ariſtote que le Roi y avoit laiſſé pour Gouverneur, en étant ſorti à l'approche des Romains. Toutes les autres Villes de l'Eubée ſe rendirent ſans coup férir, & le Conſul ayant en très-peu de jours reconquis toute l'iſle, ſans maltraiter perſonne, ramena ſon armée aux Thermopyles; il parut encore plus eſtimable par la modération qu'il fit paroître après la victoire, que par la victoire même. Delà il dépêcha Caton à Rome, pour aller apprendre au Sénat & au peuple Romain, les grands avantages que les troupes de la République avoient remportés, & dont ils ne pouvoient être mieux inſtruits que par celui qui avoit le plus contribué à tant de ſuccès. Cet Officier s'étant embarqué à Creuſe,

Antiochus repaſſe en Aſie.

port de mer de la dépendance des Thespiens, dans le fond du golfe de Corinthe, arriva à Patras, ville de l'Achaï de-là côtoya les rivages de l'Etolie & de l'Acarnanie jusqu'à Corfou, d'où il se rendit à Otrante sur les côtes d'Italie. Ensuite il prit le chemin de Rome par terre, & fit telle diligence, qu'il y arriva après cinq jours de marche. Il entra dans la ville avant le jour, & alla droit à la maison du Préteur M. Oppius. Ce Magistrat convoqua le Sénat dès que le jour parut. Alors L. Cornelius Scipion, que le Consul avoit aussi fait partir plusieurs jours auparavant, ayant appris en arrivant à Rome, que Caton l'avoit devancé, parut au Sénat justement dans le temps qu'il exposoit ce qui s'étoit passé dans la Grece. Ces deux Lieutenants aussi-tôt après furent présentés au peuple par l'ordre du Sénat, & lui détaillerent les exploits du Consul & de son armée, de la maniere qu'on l'avoit déja fait dans le Sénat. On ordonna des processions pour trois jours; & le Préteur fut chargé d'immoler quarante grandes victimes à tels Dieux qu'il jugeroit à propos. Dans ces mêmes jours M. Fulvius Nobilior, qui deux ans auparavant avoit été envoyé en qualité de Préteur dans l'Espagne

ultérieure, entra dans la ville honoré du petit triomphe. Il fit porter dans cette cérémonie (1) cent trente mille deniers d'argent aux (2) armes de la République; & outre cette somme en especes monnoyées (3) dix-huit mille marcs d'argent, & (4) cent quatre-vingt-dix marcs & demi d'or.

Le Consul exhorte les Etoliens à rentrer dans le devoir,

Le Consul Acilius, avant d'aller des Thermopyles à Héraclée, envoya avertir les Etoliens qui étoient dans cette ville: » qu'ayant suffisamment » éprouvé le peu de fond qu'il y avoit » à faire sur les promesses d'Antio- » chus, il étoit temps qu'ils reconnus- » sent leur faute; & que livrant Héra- » clée aux Romains, ils leur deman- » dassent pardon de leur emportement, » ou, s'ils l'aimoient mieux, de leur » erreur. Qu'ils n'étoient pas les seuls » peuples de la Grece qui eussent man- » qué de fidélité à des alliés dont ils » avoient reçu tant de bienfaits. Mais » qu'au moins les autres avoient con- » damné leur aveuglement & leur in- » gratitude, aussi-tôt après la défaite

[1] Ces especes valoient dix sols, ensorte que le tout montoit à la somme d'environ 65000 livres.

[2] Un char attelé de deux chevaux.

[3] Autour de 432000 liv. à raison de 24 livres le marc,

[4] Autour de 50000 liv. en donnant au marc d'or dix fois la valeur du marc d'argent.

» & la fuite du Roi, dont les ſollicita-
» tions & les promeſſes les avoient ſé-
» duits. Qu'encore que les Etoliens fuſ-
» ſent les plus coupables, puiſque c'étoit
» eux qui avoient attiré ce Prince dans
» la Grece ; cependant, s'ils pou-
» voient ſe réſoudre à ſe repentir, ils
» ne devoient pas déſeſpérer de leur
» grace ». Mais ces voies de douceur & d'inſinuation ayant été inutiles, Acilius vit bien qu'il lui faudroit employer la force, & après avoir vaincu Antiochus, ſoutenir tout de nouveau la guerre contre les Etoliens. Ainſi il alla des Thermopyles camper auprès d'Héraclée ; & ce jour-là même, pour bien connoître la ſituation de cette ville, il fit à cheval tout le tour de ſes murailles. Héraclée eſt ſituée au pied du mont Oeta, la ville s'étend dans la plaine, mais elle a une citadelle bâtie ſur la crouppe de la montagne, & entourée de précipices inacceſſibles. Après avoit reconnu exactement tous les dehors de la place, il réſolut de l'attaquer par quatre endroits en même temps. Il donna à L. Valerius la conduite des ouvrages & de l'attaque, du côté du fleuve Aſopus, où eſt le Gymnaſe. Il chargea Ti. Sempronius Longus de ſe rendre maître d'un fauxbourg qui eſt preſque plus peuplé que la ville

Il aſſiege Heraclée.

même. M. Bebius fut posté du côté du golfe de Maliac, à un endroit qu'il n'étoit pas aisé d'aborder, & Appius Claudius vis-à-vis le temple de Diane, où l'on trouve un ruisseau qu'ils appellent Melas. Tous ces Officiers firent travailler avec tant d'empressement, qu'en fort peu de jours on mit les tours, les béliers & les autres machines en état d'agir. Car outre que tout le pays autour d'Héraclée est marécageux & rempli de hautes futaies, qui leur fournissoient abondamment les matériaux nécessaires; les Etoliens, en se retirant dans l'enceinte des murailles, avoient abandonné à la discrétion des Romains, les édifices extérieurs dont ils tiroient non-seulement des poutres & des planches, mais encore de la brique, du ciment & des pierres de toutes sortes de grandeurs.

Les Romains se servoient de leurs machines plus que de leurs armes pour réduire la ville; les Etoliens au contraire n'employoient que leurs armes pour la défendre. Car tandis qu'on battoit les murailles à coups de béliers, ils ne tendoient pas, comme on a coutume, des cordages, pour en détourner l'effet; mais ils fondoient souvent sur l'ennemi l'épée à la main; quelques-uns même lançoient des feux sur

les machines des assiégeants. D'ailleurs il y avoit dans les murs d'espace en espace des poternes par lesquelles ils faisoient des sorties : & à mesure qu'ils en élevoient de nouveaux en la place de ceux qu'on avoit abatus, ils y laissoient un plus grand nombre d'ouvertures, afin de courir sur les Romains par un plus grand nombre d'endroits en même temps. Les premiers jours du siége, & dans le temps qu'ils avoient encore toutes leurs forces, ils chargerent souvent les Romains avec beaucoup de vigueur & de courage. Mais comme il n'y avoit point de jour qu'ils ne perdissent du monde, leur défense se rallentit insensiblement. Car de tous les maux qui les pressoient à la fois, le plus insupportable étoit la nécessité où les mit leur petit nombre d'être continuellement sur pied, sans prendre haleine, pendant vingt-quatre jours entiers qu'ils tinrent ferme contre un ennemi qui attaquoit la place par quatre côtés en même temps : au lieu que les Romains étoient en état, par leur multitude de partager entr'eux les heures du travail & du repos. Quand le Consul jugea, par la durée du siege, par le rapport même des transfuges, que les Etoliens commençoient à perdre courage ; voici comme il s'y prit pour

achever de les réduire. Il fit ſonner la retraite à minuit, & retirant tous ſes ſoldats du travail, il les tint en repos dans le camp juſqu'à neuf heures du matin. Enſuite l'attaque recommença; elle continua juſqu'à minuit, & fut interrompue, comme la veille, juſqu'à neuf heures. Cette manœuvre qui dura pluſieurs jours, fit croire aux Etoliens que c'étoit la laſſitude & l'épuiſement qui obligeoit les Romains d'interrompre des travaux dont ils ſentoient eux-mêmes tout le poids. Ainſi ils n'entendoient pas plutôt ſonner la retraite dans leur camp, que prenant ce ſignal pour eux-mêmes, ils ſortoient tous de leurs poſtes, alloient ſe repoſer, & ne ſe remontroient ſur les murailles avec leurs armes, que le lendemain vers les neuf heures.

Enfin le Conſul à ſon ordinaire fit ceſſer l'attaque à minuit; mais dès la quatrieme veille il la fit reprendre à trois endroits avec plus de vigueur que jamais; il avoit ordonné à Ti. Simpronius de demeurer en repos dans ſon poſte, & de tenir ſeulement ſes ſoldats ſous les armes, en attendant qu'on leur donnât le ſignal. Car il étoit perſuadé que dans le tumulte de la nuit, les ennemis ne manqueroient pas de courir où les cris des aſſiégeants les

appelleroient. En effet ceux des Etoliens qui veillent encore, courent au plus vîte où ils entendent le bruit des combattants. tandis que les autres arrachent à peine au ſommeil leurs membres accablés de fatigues & de veilles. Cependant les Romains s'efforcent, les uns d'entrer dans la place par les breches, d'autres d'eſcalader les murailles. Les Etoliens de leur côté ſe raſſemblent tous pour défendre les parties de la ville qui ſont menacées. A l'égard du fauxbourg, ceux qui doivent l'attaquer n'attendent que le ſignal, au lieu que perſonne ne ſonge à le défendre. Le jour commençoit à paroître, lorſque Sempronius reçut du Conſul l'ordre d'attaquer. Alors, ſans trouver aucune réſiſtance, ſes ſoldats s'élançant à travers les ruines du rempart, quelques-uns franchiſſent avec des échelles le haut des murs qui ſubſiſtoient encore. Dès que les Etoliens jugerent par les cris qu'ils entendoient que la ville étoit priſe, ils abandonnerent tous leurs poſtes, & ſe réfugierent dans la citadelle. Le Conſul permit aux ſoldats de piller Héraclée. Cette permiſſion fut moins l'effet du reſſentiment que de la politique : il voulut faire goûter enfin à ſes ſoldats, dans un endroit quelconque, le fruit de la victoire,

après les avoir privés des dépouilles de tant de villes repriſes ſur les ennemis. Vers le midi il les fit rappeller, & les ayant partagés en deux corps, il ordonna à l'un de faire le tour de la montagne, & d'aller s'emparer d'un rocher ſéparé de la fortereſſe, par un vallon ; mais qui s'en rapprochoit tellement par le ſommet, que delà on pouvoit lancer des traits dans la citadelle. Avec la moitié de ſes troupes, le Conſul lui-même, pour l'attaquer du côté de la ville, n'attendoit que le ſignal que lui devoient donner les autres, quand ils auroient gagné le rocher. Les Etoliens qui étoient dans la fortereſſe, effrayés aux premiers cris des Romains qui s'étoient emparés du rocher, n'attendirent pas que le Conſul les attaquât. Car outte l'abattement où ils étoient plongés, ils n'avoient ni les machines ni les proviſions néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége ; & cette citadelle, bien loin d'être en état de ſe défendre & de nourrir une multitude infinie de femmes, de vieillards & d'enfants qui s'y étoient réfugiés, pouvoit à peine les contenir. C'eſt pourquoi, à la ſeule approche du Conſul, ils mirent les armes bas & ſe rendirent. On livra à ce Général, entr'autres priſonniers, le plus conſidéiable

des Etoliens ; ce Damocrite, qui dès le commencement de la guerre, sommé par Quintius de lui remettre le decret par lequel les Etoliens appelloient Antiochus, avoit répondu qu'*il le lui communiqueroit en Italie, lorsque les Etoliens seroient campés sur les bords du Tibre.* Les Romains qui se souvenoient de cette réponse insolente, en ressentirent davantage la joie de leur victoire.

Dans le temps que le Consul revenoit de la Béotie, Philippe l'étoit allé joindre auprès des Thermopyles, pour le féliciter, lui & le Peuple Romain, de la victoire qu'ils avoient remportée sur Antiochus, & s'excuser de ce que la maladie l'avoit empêché de se trouver à cette bataille. Après cette entrevue, ils s'étoient séparés de concert, pour aller assiéger, l'un Héraclée, & l'autre Lamie. Ces deux Villes ne sont qu'à sept milles l'une de l'autre : & comme la derniere est située sur une éminence qui regarde principalement Héraclée, (1) cet intervalle paroît encore plus court, & rien n'échappe à la vue. Lors donc que les Romains & les Macédoniens étoient occupés jour & nuit, comme à l'envi les uns des

Philippe assiege Lamie, dont il cesse quelques jours après le siege par ordre du Consul.

(1) Les objets qu'on apperçoit d'un lieu élevé dans un fond, paroissent moins éloignés, que si on les voyoit d'une plaine à une autre.

autres, à pousser le siege de ces deux villes, soit par des travaux, soit par des attaques, les derniers éprouvoient les plus grandes difficultés ; car tandis que les Romains employoient contre Héraclée, les tranchées, les mantelets, les tours, les béliers & toutes les autres machines auxquelles se prête la surface de la terre, les Macédoniens ouvroient dans ses flancs des boyaux de mine & les conduisoient avec des peines infinies, à travers un terrein rude & pierreux, où ils rencontroient souvent des rochers que le fer ne pouvoit entamer. Le Roi voyant que cet ouvrage avançoit si peu, tâcha d'engager les habitants, dans les conférences qu'il eut avec les principaux, à lui remettre la ville entre les mains ; bien persuadé que si Héraclée étoit prise la premiere, ils aimeroient mieux se rendre aux Romains qu'à lui, & que le Consul voudroit se faire honneur de la reddition de cette place, & un mérite auprès des habitants, d'en avoir fait lever le siege aux Macédoniens. Il avoit raisonné juste ; car aussi-tôt que le Consul fut maître d'Héraclée, il envoya dire à Philippe de lever le siege ; qu'il convenoit que les Romains, qui avoient eu la peine de combattre les Etoliens, eussent aussi les récompenses de la vic-

toire. Philippe abandonna Lamie, dont les habitants ſe rendirent aux Romains, pour éviter les malheurs qu'Héraclée avoit ſoufferts preſque à leurs yeux.

Les Etoliens preſſent Antiochus de recommencer la guerre.

Peu de jours avant la priſe d'Héraclée, les Etoliens aſſemblés à Hypate envoyerent à Antiochus des Ambaſſadeurs, du nombre deſquels étoit le même Thoas qu'on lui avoit déja dépêché dans une autre occaſion. Ils avoient ordre de prier ce Prince premiérement de revenir lui-même en Grece avec une nouvelle flotte & une nouvelle armée : ſecondement, ſi quelque raiſon l'en empêchoit, de leur envoyer des troupes & de l'argent. Qu'outre qu'il étoit de ſon honneur, de ne point abandonner ſes alliés, ſa ſureté & celle de ſes Etats demandoit qu'il occupât les Romains dans la Grece de telle façon qu'ils n'euſſent ni le temps ni la liberté de détruire entiérement les Etoliens, pour paſſer enſuite dans l'Aſie avec toutes leurs forces. Ces raiſons qui étoient ſans replique, firent impreſſion ſur l'eſprit du Roi. Ainſi il donna aux Ambaſſadeurs l'argent dont ils avoient beſoin pour ſoutenir la guerre, & leur promit de leur envoyer inceſſamment les troupes de terre & de mer qu'ils deman-

doient. Il retint auprès de lui Thoas, qui y resta volontiers, pour solliciter en personne les secours qu'il faisoit espérer.

Ils se déterminent à demander la paix.

Mais la prise d'Héraclée acheva d'abattre le courage & de ruiner les espérances des Etoliens ; & peu de jours après le départ des Ambassadeurs chargés d'engager Antiochus à reprendre les armes, renonçant entiérement à la guerre, ils députerent au Consul pour lui demander la paix. Les députés commençoient à le haranguer, lorsque ce Général les arrêtant tout court, leur dit qu'il avoit autre chose à faire que de les entendre, & leur accordant une treve de dix jours, les renvoya à Hypate avec L. Valerius Flaccus, qu'il chargea de traiter avec eux. Lorsqu'ils y furent arrivés, les Principaux de la Nation tinrent conseil chez Flaccus, pour examiner avec lui quelles propositions ils devoient faire au Consul. Ils paroissoient disposés à rappeller leurs anciennes alliances contractées avec le peuple Romain, & les services qu'ils avoient rendus à la République. Mais Flaccus leur conseilla de » ne » point parler des traités qu'ils avoient » violés. Que leur salut dépendant, » non de la bonté de leur cause, mais » de la clémence du peuple Romain,

» le meilleur parti qu'ils eussent à » prendre, c'étoit d'avouer leur faute, » & d'en demander pardon. Que s'ils se » présentoient en suppliants, il leur ser- » viroit de médiateur auprès du Con- » sul, & dans le Sénat à Rome, où il » étoit à propos qu'ils envoyassent aussi » des Ambassadeurs ». Suivant l'avis de Flaccus, ils conclurent tous que l'unique moyen de se sauver étoit de s'abandonner (1) à la générosité des Romains. Que cette confiance les piqueroit d'honneur, & leur ôteroit la volonté de maltraiter des suppliants: & que pour eux ils seroient toujours les maîtres de profiter, pour se rétablir dans leur premier état, des occasions que leur présenteroit la fortune.

Les Etoliens se remettent à la discrétion du P. R.

Quand ils furent devant le Consul, Pheneas, chef de l'ambassade, fit une harangue longue & pathétique, dans l'espérance d'adoucir la colere du vainqueur, & finit en disant que *les Etoliens remettoient leurs personnes & tout ce qui leur appartenoit à la générosité du peuple Romain.* Pensez-y mûrement, lui dit le Consul, & sur-tout prenez bien garde de me tromper. Alors Phe-

(1) *S'abandonner à la générosité du vainqueur*, dans le sens des Romains, c'étoit proprement mettre sa personne & ses biens à la discrétion, à la merci du vainqueur. Mais les Etoliens donnoient à ces termes une interprétation plus favorable.

neas lui montra le decret où ces termes étoient écrits mot pour mot. » Puisque „ cela est ainsi, reprit le Consul, je „ vous somme de me livrer sans différer, votre citoyen Dicearchus, & „ Menetas d'Epire, (cet homme étant „ entré dans Naupacte avec des troupes, en avoit soulevé les habitants) „ & Aminander, avec les principaux „ des Athamanes, par le conseil desquels vous vous êtes révoltés contre „ nous «. Pheneas attendit à peine que le Consul eût achevé de parler : alors prenant la parole avec vivacité, » nous „ n'avons pas prétendu, dit-il, nous „ mettre sous le joug de la servitude ; „ mais seulement nous livrer avec „ confiance à votre générosité : & je „ suis persuadé que c'est faute de connoître les coutumes des Grecs, que „ vous nous demandez des choses qui „ y sont contraires. Je me mets peu en „ peine, répliqua le Consul, de ce „ que pensent les Etoliens, & de ce „ qu'exigent les coutumes des Grecs ; „ pourvu que, conformément à celles „ des Romains, j'use de mon autorité „ contre des peuples qui viennent de „ s'y soumettre par leur propre decret, „ & que j'avois déja soumis par les „ armes. C'est pourquoi, si vous n'obéissez dans le moment, je vais vous

Demandes du Consul, & sa réponse impérieuse aux Etoliens qui hésitoient à obéir.

„ faire attacher & conduire en pri-„ ſon. » Et ſur le champ il fit apporter des chaînes, & ordonna aux Licteurs d'entourer les Députés. Ce fut alors que Pheneas & tous les autres perdirent leur fierté, & reconnurent quelle étoit leur véritable condition ; » & » Pheneas dit qu'il avouoit avec tous » ceux des Etoliens qui étoient pré-» ſents, qu'il falloit obéir aux ordres » du Conſul, mais qu'il étoit néceſſaire » d'aſſembler la Nation pour ratifier » ces demandes : qu'il demandoit pour » cet effet une treve de dix jours. » Le Conſul la leur accorda à la priere de Flaccus ; & les Députés retournerent à Hypate. Là Pheneas ayant expoſé aux (1) Apocletes les ordres du Conſul, & le péril que les Députés avoient couru, ces Conſeillers choiſis ne purent s'empêcher de gémir ſur les malheurs des Etoliens ; mais ils n'en conclurent pas moins pour l'obéiſſance ; & ſur le champ firent convoquer toute la Nation.

Quand tous les Peuples aſſemblés eurent appris les demandes du Conſul, ils furent tellement indignés de la hauteur & de la dureté de ce Général, que s'ils euſſent été en paix, la colere qui

(1) Conſeil ſecret compoſé des premiers & des plus prudens de la Nation, comme il a déja été dit du verbe Grec ἀποκαλέω, aſſembler à part.

les transſportoit, eût pu leur faire prendre les armes. A l'indignation qui les tranſportoit ſe joignoit la difficulté d'exécuter les ordres qu'on leur donnoit. » Comment pourroient-ils livrer aux » Romains ſur-tout la perſonne d'A- » minander ? » Les eſprits étoient dans cette diſpoſition, lorſque Nicander, revenu de ſon ambaſſade de Syrie, flatta la multitude d'une vaine eſpérance, en lui faiſant entendre qu'Antiochus ſe préparoit à recommencer la guerre plus fort que jamais, tant par mer que par terre. Cet Ambaſſadeur s'étant acquitté de ſa commiſſion, avoit pris la route de l'Etolie douze jours après ſon embarquement, & étoit arrivé à Phalara, dans le golfe de Maliac. Delà ayant tranſporté à Lamia l'argent dont il étoit chargé, il s'étoit mis en chemin à l'entrée de la nuit, avec un petit nombre de ſes gens les plus leſtes, pour ſe rendre à Hypate. Mais en paſſant entre le camp des Romains & celui de Philippe, par des ſentiers qui lui étoient connus, il tomba dans un poſte de Macédoniens, & fut conduit au Roi qui étoit encore à table. Ce Prince ravi de cette capture, traita Nicander comme un hôte, & non comme un ennemi, le fit manger avec lui, & renvoyant ceux qui l'accompa-

gnoient, le prit en particulier, & lui dit qu'il n'avoit rien à craindre pour sa personne ; mais il ne put s'empêcher de blâmer la mauvaise conduite des Etoliens, qui jusque-là leur avoit toujours été funeste, & de leur reprocher d'avoir attiré dans la Grece premiérement les Romains, & ensuite Antiochus. » Il ajouta qu'il vouloit bien ou-
„ blier des fautes passées, plus faciles à
„ condamner qu'à réparer ; qu'il n'in-
„ sulteroit point au malheur qui les ac-
„ cabloit ; mais qu'il étoit temps qu'ils
„ missent fin à la haine qu'ils lui avoient
„ toujours portée ; & que Nicander en
„ son particulier ne devoit jamais ou-
„ blier que ce jour-là même il lui avoit
„ sauvé la vie. » Après lui avoir ainsi parlé, il lui donna une escorte pour le conduire en lieu de sureté, & enfin Nicander arriva à Hypate, où les Etoliens délibéroient encore sur les propositions des Romains.

Manius Acilius, après avoir vendu, ou distribué aux Soldats, le butin d'Héraclée, apprenant que l'Assemblée d'Hypate étoit contraire à la paix ; & que les Etoliens s'étoient réunis à Naupacte, pour soutenir de-là tout l'effort de la guerre, fit partir Appius Claudius devant lui avec quatre mille hommes, pour aller s'emparer des hau-

teurs qui commandoient les paſſages difficiles des montagnes. Pour lui, il monta ſur celle d'Oeta, où il fit un ſacrifice à Hercule, au lieu appellé (1) Pyra, parce que c'eſt-là qu'on brûla le corps mortel dont ce Dieu s'étoit dépouillé. Etant parti de-là avec toute ſon armée, il marcha aſſez facilement juſqu'à Corax, qui eſt une montagne très-haute entre Callipolis & Naupacte. Mais quand il y fut arivé, pluſieurs bêtes de ſomme tomberent dans des précipices avec leurs fardeaux, & les ſoldats eurent beaucoup à ſouffrir. On jugea alors combien on devoit mépriſer un ennemi qui ne s'étoit pas ſaiſi de ces défilés, d'où il eût pu ſi facilement fermer le paſſage à l'armée Romaine. Malgré cette négligence, ce ne fut qu'après avoir beaucoup ſouffert, qu'elle deſcendit à Naupacte. Alors le Conſul ayant élevé un Fort contre la Citadelle, partagea le reſte de ſes troupes, & les poſta autour des murailles de la ville, relativement au local. Ce ſiege ne coûta pas moins de travaux & d'ouvrages, que celui d'Héraclée.

Le Conſul aſſiege Naupacte.

Dans le même temps les Achéens attaquerent Meſſene dans le Peloponneſe, parce que les habitants refu-

(1) Pyra, ſignifie Bucher.

ſoient de ſe trouver à leur aſſemblée. Car cette Ville & celle d'Elis s'étoient ſéparées du reſte de l'Achaïe, pour ſe joindre avec les Etoliens. Mais après la défaite & la fuite d'Antiochus, ceux d'Elis avoient répondu avec aſſez de modération aux Ambaſſadeurs des Achéens, que quand la garniſon du Roi ſeroit ſortie de leur Ville, ils aviſeroient à ce qu'ils auroient à faire. Les Meſſéniens au contraire ayant renvoyé ces mêmes Ambaſſadeurs ſans réponſe, prirent les armes. Mais enſuite ſe voyant preſſés par les Achéens, qui, après avoir mis tout à feu & à ſang dans leurs campagnes, étoient déja campés à leurs portes, ils envoyerent des Ambaſſadeurs à T. Quintius leur libérateur, qui étoit alors à Chalcis, pour lui déclarer qu'ils étoient prêts à ouvrir leurs portes & à livrer leur Ville aux Romains, & non aux Achéens. Quintius, après cet expoſé, partit auſſi-tôt de Chalcis; & de Megalopolis envoya ordonner à Diophanes, Préteur des Achéens, de retirer ſes troupes de devant Meſſene, & de le venir trouver. Diophanes obéit, & ayant levé le ſiege, il prit le devant, & vint à la rencontre de Quintius près d'Andanie, petite Ville ſituée entre Megalopolis & Meſſene. Lorſqu'il eut appris de

Diophanes, les raiſons qu'avoient eues les Achéens d'aſſiéger Meſſene, il fit quelques reproches à ce Préteur d'avoir formé une entrepriſe de cette conſéquence, ſans ſon autorité, & lui commanda de congédier ſon armée, & de ne point troubler une paix qu'il avoit établie pour le bien de toute la Grece. Au reſte, il ordonna aux Meſſéniens de rappeller leurs exilés, & de ſe réunir avec le reſte des Achéens. Que s'ils avoient des raiſons de ne le pas faire, ou des précautions à prendre pour l'avenir, ils vinſſent le trouver à Corinthe, pour les lui communiquer. Mais il ſomma Diophanes de convoquer ſur le champ les Achéens. Quintius vint à cette Aſſemblée; & s'étant plaint de la fraude dont les Achéens avoient uſé pour s'emparer de Zacinthe, il demanda que cette Iſle fût reſtituée aux Romains. Elle avoit appartenu à Philippe, Roi de Macédoine : mais ce Prince l'avoit cédée à Aminander, à condition de donner paſſage à ſes troupes par l'Athamanie, pour aller dans la haute Etolie : ce qui lui avoit facilité les moyens de battre les Etoliens, & de les contraindre à lui demander la paix. Aminander en ce temps-là donna le gouvernement de cette Iſle à Philippe de Megalopolis. L'en ayant en-

Les Romains retirent Zacinthe des mains des Achéens.

ſuite retiré, pour l'employer dans la guerre qu'il fit aux Romains depuis qu'il ſe fut uni avec Antiochus, il y envoya en ſa place Hierocles de la ville d'Agrigente. Mais après qu'Antiochus, défait aux Thermopyles, ſe fut retiré en Aſie, & que Philippe eut chaſſé Aminander de l'Athamanie, cet Hierocles, de ſon propre mouvement, envoya propoſer à Diophanes l'achat de cette Iſle, & la rendit aux Achéens, moyennant une certaine ſomme d'argent dont il étoit convenu avec eux. Les Romains prétendoient qu'elle leur devoit appartenir, comme le fruit & la récompenſe de leurs travaux; puiſque ce n'étoit ni pour Diophanes, ni pour les Achéens, que le Conſul Acilius & ſes ſoldats avoient combattu aux Thermopyles. Diophanes oppoſoit à Quintius tantôt des excuſes, tantôt les droits que ſa Nation avoit ſur Zacynthe. Quelques-uns des Achéens au contraire déclaroient que dès le commencement ils avoient déſapprouvé ce marché, & qu'actuellement ils blâmoient l'opiniâtreté de leur Préteur; ainſi par leur conſeil, la déciſion de cette affaire fut entiérement remiſe à la diſcrétion de Quintius. Ce Général étoit dur quand on lui tenoit tête; mais il n'y avoit point d'homme

d'homme plus facile & plus traitable, quand on lui cédoit. Prenant donc l'air & le ton de la modération : ,, Si je ,, croyois, dit-il, que la possession ,, de cette Isle fût avantageuse aux ,, Achéens, je serois le premier à con- ,, seiller au Sénat & au peuple Romain ,, de la leur abandonner. Mais il en est ,, de vous comme de la tortue : lors- ,, qu'elle se tient close, sous son écail- ,, le, elle est invulnérable; au contraire ,, si elle laisse paroître quelqu'une de ses ,, parties au-dehors, elle s'expose à les ,, voir écraser. De même, défendus de ,, tous côtés par la mer, il vous est aisé ,, de conserver tout ce qui est renfermé ,, dans les bornes du Péloponnese. Mais ,, dès que l'avidité de vous étendre ,, vous fait sortir de ces limites, tout ce ,, que vous possédez au-delà, est exposé ,, à être envahi par le premier occu- ,, pant. ,, Alors Diophanes n'osant pas pousser plus loin la contestation, Zacynthe fut livrée aux Romains du consentement de toute l'Assemblée.

Lorsque le Consul partit pour aller à Naupacte, le Roi Philippe lui demanda si, tandis qu'il seroit occupé à ce siege, il vouloit lui permettre de reprendre les Villes qui avoient quitté le parti des Romains : & avec son con-

Démétriade se rend à Philippe.

sentement, il marcha contre Démétriade, étant bien informé de la consternation qui y régnoit alors. Les habitants se voyant abandonnés d'Antiochus, sans aucune espérance d'être secourus par les Etoliens, attendoient de jour à autre l'arrivée de Philippe leur ennemi, ou celle du Consul, dont ils avoient encore plus sujet de redouter la colere. Antiochus n'y avoit laissé que très-peu de soldats en garnison. Il est vrai qu'après la bataille des Thermopyles, la fuite y en avoit ramené un grand nombre; mais la plûpart étoient revenus sans armes, & tous ensemble sans chef & sans discipline, n'avoient ni assez de courage, ni assez de confiance, pour soutenir un siege. Ainsi ils répondirent à ceux que Philippe avoit envoyés devant lui pour les sonder, qu'il trouveroit les portes de la Ville ouvertes. A l'approche de ce Prince, quelques-uns des principaux en sortirent, & Eurylochus se donna volontairement la mort. Les soldats d'Antiochus, avec une escorte que Philippe leur donna pour les mettre en sûreté, comme il en étoit convenu, traverserent la Macédoine & la Thrace, & se retirerent à Lysimachie. Il y avoit aussi à Démétriade un petit nombre de Vaisseaux, à qui on donna la liberté de se

retirer avec Isodorus qui en avoit le commandement. Ensuite Philippe reprit la Dolopie, l'Apérantie, & quelques villes de la Perrhebie.

Pendant que Philippe étoit occupé à ces expéditions, T. Quintius, après avoir recouvré Zacynthe, passa de l'assemblée des Achéens à Naupacte qui se trouvoit réduite à la derniere extrémité. Il y avoit deux mois que les Romains la battoient avec beaucoup de vigueur, & s'ils l'eussent prise de force, sa ruine auroit infailliblement entraîné celle de l'Etolie entiere. Mais quoique ce Général fût justement irrité contre ces peuples, qui seuls avoient voulu lui enlever le titre glorieux de libérateur de la Grece; quoiqu'il vît ses conseils méprisés par eux, lorsque prévoyant tout ce qui leur arriva depuis, il avoit tâché de les détourner d'une entreprise insensée; cependant persuadé qu'il étoit de son honneur de ne laisser périr aucune des Nations d'un pays qu'il avoit remis en liberté, il se promena autour des murailles pour se faire remarquer des Etoliens. Les postes avancés le reconnurent d'abord, & sur le champ tout le monde fut dans la ville que Quintius étoit au siege. Aussi-tôt les murailles furent remplies de gens qui firent re-

T. Quintius va à Naupacte qui étoit sur le point d'être forcée.

Les Etoliens implorent sa clemence.

tentir le nom de Quintius, tendant les mains vers lui, & le conjurant de les secourir & de les sauver. D'abord touché de leurs prieres, il leur fit signe de la main qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les tirer du péril qui les menaçoit. Mais s'étant approché du Consul, „ Manius, lui dit-il, est-ce que vous „ ne voyez pas les suites de tout ceci? „ Ou si elles ne vous échappent pas, „ vous imaginez - vous qu'elles soient „ indifférentes pour la République? „ Le Consul surpris de cette question, dont il ne comprenoit pas le sens, le pria de s'expliquer plus clairement. „ Quoi, reprit Quintius, vous ne vous „ appercevez pas qu'après avoir vain- „ cu Antiochus, vous perdez le temps „ à assiéger deux villes, & que vous al- „ lez voir arriver le terme de votre „ Consulat; au lieu que Philippe, qui „ ne s'est point trouvé à la Bataille, qui „ n'a pas même vu les Enseignes des en- „ nemis, a déja conquis non-seulement „ des villes, mais encore des Nations, „ telles que sont l'Athamanie, la Per- „ rhebie, l'Aperantie & la Dolopie. „ Et cependant il nous importe bien „ moins d'affoiblir les Etoliens, que „ d'empêcher les accroissements ex- „ traordinaires de Philippe, à qui votre „ victoire a déja acquis plus de Provin-

„ ces dans la Grece, que vous n'avez
„ pris de villes, vous, qui avec vos
„ Soldats, devriez ſur-tout profiter des
„ avantages de la victoire. „

Le Conſul convenoit de la ſolidité de ces réflexions ; mais il étoit retenu par la honte de lever le ſiege. Cependant il laiſſa Quintius le maître de la déciſion. Celui-ci retourna auſſi-tôt au rempart où il avoit entendu les cris douloureux des Etoliens. Ils recommencerent auſſi-tôt à le ſupplier encore plus fortement, d'avoir compaſſion des peuples de l'Etolie : Quintius alors leur dit de lui envoyer quelques-uns d'entr'eux. Pheneas leur Préteur ſortit ſur le champ, & vint le trouver avec les premiers de la Nation. Quintius les voyant à ſes pieds : „ L'état miſérable où je vous vois réduits, leur
„ dit-il, déſarme ma colere, & me force de vous épargner des reproches
„ juſtement mérités. Il ne vous eſt rien
„ arrivé que je ne vous aie prédit. Vous
„ n'avez pas même la triſte conſolation de pouvoir accuſer l'injuſtice de
„ la fortune. Cependant, puiſque c'eſt
„ mon deſtin de protéger la Grece, je
„ ne ceſſerai pas encore de vous faire
„ du bien aujourd'hui que vous vous
„ en êtes rendus indignes par votre ingratitude. Envoyez des Ambaſſa-

Les Etoliens envoyent des Ambassadeurs à Rome.

„ deurs au Consul, & priez-le de vous „ accorder une treve assez longue, „ pour en dépêcher à Rome qui remettent votre sort à la discrétion du Sénat. Pour moi, en attendant, je serai „ votre intercesseur & votre Patron „ auprès du Consul. „ Ils suivirent ponctuellement le conseil de Quintius. Acilius écouta favorablement leurs Députés, & après leur avoir accordé le temps nécessaire pour envoyer à Rome recevoir la réponse du Sénat, il leva le siege, & fit passer son armée dans la Phocide. Pour lui il s'en alla avec T. Quintius à Egie où les Achéens tenoient leur Assemblée. On y traita de l'affaire des Eléens, & du rétablissement des exilés de Lacédémone, sans rien conclure pour lors sur ces deux articles : les Achéens demanderent qu'on leur laissât l'honneur & le mérite de ce rappel, & les Eléens aimerent mieux se réunir par eux-mêmes à l'Assemblée des Achéens, que par le ministere des Romains. Les Députés des Epirotes vinrent aussi trouver le Consul. On étoit très-assuré que leur fidélité à l'égard des Romains n'avoit pas été bien sincere. Car quoiqu'ils n'eussent point donné de troupes à Antiochus, on les accusoit de lui avoir fourni de l'argent ; & ils ne

nioient pas eux-mêmes qu'ils ne lui eussent envoyé des Ambassadeurs. Ainsi quand ils demanderent au Consul qu'il leur fût permis de rester dans l'alliance & dans l'amitié des Romains; ce Général leur répondit „ qu'il ne sa-„ voit pas encore s'il devoit les mettre „ au rang des ennemis ou des Alliés „ du peuple Romain. Que ce seroit au „ Sénat à en décider. Qu'il leur accor-„ doit une treve de trois mois pour „ aller à Rome lui rendre compte de „ leur conduite. „ Leurs Ambassadeurs étant arrivés à Rome, s'attacherent plutôt à représenter les hostilités qu'ils n'avoient pas commises, qu'à répondre aux griefs qu'on leur objectoit. Aussi le Sénat leur répondit comme à des gens dont il vouloit bien oublier la faute, mais dont il n'approuvoit pas l'apologie. Les Ambassadeurs de Philippe eurent en même temps audience dans le Sénat; & après qu'ils l'eurent félicité de la victoire du peuple Romain, ils demanderent & obtinrent la permission d'offrir un Sacrifice à Jupiter sur le Capitole, & de mettre dans son temple une couronne d'or du poids de cent cinquante marcs. Le Sénat non content de faire à ces Ambassadeurs la réponse la plus obligeante & la plus

honorable, leur remit encore entre les mains le Prince Demetrius qui étoit en ôtage à Rome, & leur permit de le remener à Philippe son pere. Ainsi finit en Grece la guerre contre le Roi de Syrie, sous la conduite du Consul Mànius Acilius.

Pub. Cornelius Scipion, collegue d'Acilius, avant de partir pour la Gaule sa Province, où il devoit faire la guerre contre les Boïens, demanda au Sénat l'argent dont il avoit besoin, pour représenter les jeux auxquels il s'étoit engagé par un vœu dans l'Espagne, au milieu d'un combat dont l'issue lui paroissoit douteuse. Mais cette demande fut trouvée nouvelle & injuste. Ainsi on lui répondit que comme il avoit fait ce vœu de son propre mouvement, & sans consulter le Sénat, il avoit dû réserver une partie du butin pris sur les ennemis, pour la célébration de ces jeux, ou à ce défaut les représenter à ses dépens. Cette réponse n'empêcha pas Scipion de faire cette cérémonie, & de la continuer pendant dix jours. Ce fut à peu près dans le même temps que M. Junius Brutus consacra le temple de la Mere Idée: lorsque sa Statue fut apportée d'Afrique, le même Pub. Cornelius l'avoit

transportée des bords de la mer, sur le Mont Palatin, sous le Consulat de Pub. Cornelius Scipion, depuis surnommé l'Africain, & de Pub. Licinius : on célébra à l'occasion de cette Dédicace les grands Jeux auxquels on ajouta (1) pour la premiere fois des Jeux de Théâtre, suivant le témoignage de Valerius Antias. C'étoient les Censeurs, M. Livius & Caius Claudius, qui avoient fait bâtir ce Temple en vertu d'un Arrêt du Sénat, sous le Consulat de M. Cornelius, & de Pub. Sempronius, treize ans avant que Junius fit la cérémonie dont je parle. C. Licinius Lucullus, créé Decemvir à cet effet, fit aussi la consécration du Temple de la Jeunesse, que le Consul M. Livius avoit fait vœu de bâtir, seize ans auparavant, le jour qu'il défit Asdrubal & son armée, & qu'il bâtit en effet dans le grand Cirque pendant sa Censure, sous le Consulat de M. Cornelius & de Pub. Sempronius.

Cette consécration fut accompagnée comme la précédente, de Jeux qu'on célébra avec d'autant plus de zele & de religion, qu'on étoit à la veille de

(1) Au Livre quatrieme, Chap. 54, il est déja parlé de Jeux Scéniques, ajoutés pour la premiere fois aux Jeux Mégalesiens ou grands Jeux. C'est une inadvertence de l'Auteur.

commencer la guerre contre Antiochus.

Au commencement de l'année où l'on fit à Rome ces cérémonies, lorsque le Consul Manius Acilius étoit déja parti pour la guerre, mais que Pub. Cornelius son Collegue restoit encore dans la Ville, on rapporte que dans le quartier des Carenes, deux bœufs domestiques monterent au haut de l'escalier & jusques sur les tuiles d'une maison. Les Aruspices ordonnerent qu'on les brûlât vifs & qu'on jetât leurs cendres dans le Tibre. On apprit en même temps qu'à Terracine & à Amiterne, il avoit plû des pierres en plusieurs endroits. Qu'à Minturnes le tonnerre étoit tombé sur le Temple de Jupiter, & sur les Boutiques qui sont autour de la Place publique; & qu'à (1) Vulturne à l'embouchure du Fleuve, deux Navires avoient été consumés par le feu du Ciel. Les Décemvirs ayant, par ordre du Sénat, consulté les Livres de la Sibylle, à l'occasion de ces prodiges, déclarerent qu'il falloit instituer à l'honneur de Cérès, un jeûne (2) qui seroit observé tous les cinq ans, faire

(1) Ville de la Campanie qu'on ne doit pas confondre avec le fleuve qui lui donne son nom.

(2) On voit par-là, & plusieurs autres passages de divers Auteurs, que les Païens avoient aussi leurs jeûnes.

une neuvaine, & un jour entier de prieres publiques, où les citoyens assisteroient la couronne sur la tête. Ils ordonnoient de plus que le Consul Pub. Cornelius offrît des sacrifices à ceux des Dieux qu'ils désigneroient, & avec l'espece de victimes qu'ils détermineroient. Ce Général ayant appaisé le Ciel, tant par l'accomplissement des vœux que par l'expiation des prodiges, partit pour la Province, d'où il ordonna au Proconsul Cn. Domitius de retourner à Rome après avoir congédié son armée : pour lui, il conduisit ses légions sur les terres des Boïens.

Ce fut à peu près en ce même temps que les Liguriens ayant mis sur pied une armée en vertu de la (1) Loi sacrée, vinrent tout d'un coup pendant la nuit fondre sur le camp du Proconsul Q. Minucius. Ce Général tint ses Soldats sous les armes jusqu'au jour, fort attentif à empêcher que l'ennemi ne forçât par quelque côté ses retranchements où il demeura renfermé. Dès que le jour parut, il sortit par deux portes en même temps. Mais il ne repoussa pas les Liguriens du premier choc, comme il l'avoit espéré. Ils dis-

(1) Il est fait mention de cette Loi au Livre dixieme, Chap. 38, où l'Auteur explique ce que c'est.

puterent la victoire pendant plus de deux heures. Comme le Consul détachoit différentes troupes successivement, & qu'à mesure que ses Soldats se trouvoient fatigués, ils étoient relevés par d'autres frais & en bon état, les Liguriens épuisés, & sur-tout accablés de sommeil, tournerent enfin le dos. Il leur tua plus de quatre mille hommes, & n'en perdit pas trois cents, tant des Romains que des Alliés. Environ deux mois après, le Consul Pub. Cornelius gagna une grande bataille contre l'Armée des Boïens. Valerius Antias dit qu'ils laisserent vingt-huit mille hommes sur la place; qu'on en prit trois mille quatre cents, cent vingt enseignes, douze cent trente chevaux, & deux cent quarante-sept chariots; & que les vainqueurs ne perdirent que quatorze cent quatre-vingt-quatre hommes. Quoiqu'il se puisse faire que cet Historien ait exagéré la perte des ennemis, car il avoit ce défaut plus qu'aucun autre Ecrivain, ce qui prouve au moins que la victoire du Consul fut très-considérable, c'est qu'il s'empara du camp des Boïens, qu'ils se rendirent sur le champ, que le Sénat ordonna qu'on fît des prieres publiques, & qu'on immolât aux Dieux de gran-

Minucius bat les Liguriens & les met en fuite.

Grande victoire de Pub. Cornelius sur les Boïens.

des victimes. (1) Dans ces mêmes jours M. Fulvius Nobilior, à son retour de l'Espagne ultérieure, entra dans la ville avec l'honneur du petit triomphe. Il rapporta quinze mille marcs d'argent en masse, cent trente mille deniers marqués au coin de la République, & cent quatre-vingt-sept marcs & demi d'or, qu'il exposa aux yeux du peuple.

Le Consul Pub. Cornelius ayant obligé les Boïens à lui donner des ôtages, leur ôta la moitié de leurs terres, afin que le peuple Romain y envoyât des Colonies, s'il le jugeoit à propos; & avant de partir pour Rome, où il ne doutoit pas qu'on ne lui accordât l'honneur du triomphe, il congédia son armée, avec ordre de s'y trouver le jour où il comptoit d'en faire la cérémonie. Dès le lendemain qu'il fut arrivé, il convoqua le Sénat dans le Temple de Bellone; & après avoir rendu compte de ses actions, il demanda qu'on lui permît d'entrer triomphant dans la Ville. Mais le Tribun du peuple Pub. Sempronius Blesus s'y opposa. Car quoiqu'il avouât que Scipion étoit digne de cet honneur, il n'étoit pas d'a-

Pub. Scipion demande le triomphe, & l'obtient, malgré l'opposition d'un Tribun du Peuple, qui vouloit qu'on le lui différât.

(1) Au Chap. 21 de ce même Livre, Tite-Live rapporte ce fait presque mot à mot; en sorte qu'on ne peut attribuer cette répétition qu'à l'oubli de l'Auteur.

vis qu'on le lui accordât sur le champ.
„ Il alléguoit pour raiſon que les Ligu-
„ riens s'étoient toujours unis aux Gau-
„ lois pour faire la guerre aux Ro-
„ mains, & que ces deux Nations voi-
„ ſines l'une de l'autre, ne manque-
„ roient jamais de ſe ſecourir récipro-
„ quement. Que ſi Pub. Scipion, après
„ avoir vaincu les Boïens, eût ou paſſé
„ lui-même dans la Ligurie avec ſon
„ armée victorieuſe, ou envoyé une
„ partie de ſes troupes à Minucius qui
„ y faiſoit la guerre depuis trois ans
„ ſans pouvoir la terminer, les Ligu-
„ riens auroient pu être tout-à-fait ſou-
„ mis. Mais que pour rendre la céré-
„ monie de ſon triomphe plus pom-
„ peuſe & plus célebre, il avoit ramené à
„ Rome des Soldats qui pouvoient ren-
„ dre de grands ſervices à la Républi-
„ que dans la Province; & qui étoient
„ encore en état de le faire, ſi le Sénat,
„ en remettant le triomphe de Scipion
„ à un autre temps, les obligeoit à ré-
„ parer la faute qu'ils avoient faite par
„ trop d'empreſſement. Qu'il falloit
„ renvoyer ſur les lieux le Conſul &
„ ſes légions, afin qu'ils achevaſſent
„ de domter les Liguriens. Car ſi on
„ ne les forçoit à ſe ſoumettre abſolu-
„ ment à la domination du peuple Ro-
„ main, les Boïens ne ſe tiendroient

„ pas long-temps en repos. Qu'après „ qu'on auroit réduit les Liguriens, le „ Proconſul Pub. Cornelius, quelques „ mois plus tard, triompheroit à l'exem- „ ple de pluſieurs autres, qui n'avoient „ obtenu cette récompenſe qu'après „ leur Magiſtrature.

„ Le Conſul répondit que le ſort ne „ lui avoit pas donné la Ligurie pour „ Province, qu'il n'avoit point fait la „ guerre contre les peuples de cette „ contrée, & que ce n'étoit pas d'eux „ qu'il demandoit à triompher. Qu'il „ étoit bien perſuadé qu'avant qu'il fût „ peu, Q. Minucius acheveroit de les „ domter, & obtiendroit à ſon re- „ tour le triomphe qu'il auroit mérité „ dans cette expédition. Que pour lui „ il demandoit qu'on lui accordât cet „ honneur, pour avoir combattu les „ Boïens, les avoir vaincus en bataille „ rangée, avoir pris leur camp, & forcé „ deux jours après toute la Nation à ſe „ rendre, & à lui donner des ôtages & „ des garants de la fidélité qu'elle juroit „ au peuple Romain. Mais que ce qui „ méritoit encore une conſidération „ particuliere, c'eſt qu'il avoit plus „ tué de Gaulois dans cette occaſion, „ qu'aucun Général avant lui n'en avoit „ combattu; puiſque de cinquante „ mille hommes, il en étoit reſté plus

„ de la moitié ſur le champ de bataille ;
„ que pluſieurs milliers avoient été
„ faits priſonniers, & qu'il ne reſtoit
„ aux Boïens que les vieillards &
„ les enfants. Devoit-on s'étonner que
„ l'armée victorieuſe ne trouvant plus
„ d'ennemis dans la Province, fût re-
„ venue à Rome pour y honorer le
„ triomphe de ſon Général ? Et quand
„ le Sénat voudroit employer ces Sol-
„ dats dans une autre Province, pou-
„ voit-on croire qu'ils s'expoſeroient
„ avec moins de zele à de nouveaux
„ périls & à de nouvelles fatigues,
„ après avoir reçu, ſans délai, le prix
„ de leurs premiers ſervices, que ſi on
„ les renvoyoit ſans récompenſe & ſans
„ honneur, avec des eſpérances qui au-
„ roient déja été trompées une fois ?
„ Que quant à ce qui le regardoit per-
„ ſonnellement, il avoit acquis aſſez de
„ gloire pour illuſtrer toute ſa vie, le
„ jour que le Sénat l'avoit honoré de
„ la commiſſion de recevoir la Mere
„ Idée, en le déclarant le plus honnête-
„ homme qu'il y eût dans la Républi-
„ que ? Que ce ſeul titre, quand on n'y
„ ajouteroit pas celui de Conſul & de
„ triomphateur, ſuffiſoit pour rendre
„ le nom de Pub. Scipion Naſica,
„ reſpectable à toute la poſtérité. „ Des
remontrances ſi raiſonnables, non-ſeu-

lement mirent tous les Sénateurs dans ſes intérêts, mais les engagerent même à faire déſiſter le Tribun de ſon oppoſition. Ainſi le Conſul Cornelius triompha des Boïens, & fit paſſer ſous les yeux des Citoyens, des armes, des enſeignes & des dépouilles de toute eſpece portées ſur les chariots mêmes des Gaulois; ſans parler d'une grande quantité de vaſes de cuivre à l'uſage de ces peuples. On y compta juſqu'à quatorze cent ſoixante & dix colliers d'or, trois cent ſoixante-ſept marcs & demi d'or, trois mille cinq cent dix marcs d'argent, tant en maſſe, qu'en vaiſſelle travaillée aſſez délicatement, contre la coutume de cette Nation; & deux cent trente mille deniers d'argent marqués (1) aux armes de la République. De plus le char de Scipion étoit précédé d'un grand nombre de priſonniers illuſtres, & de chevaux qu'on avoit enlevés aux vaincus. Ce Général diſtribua à chacun des Soldats qui marchoient à ſa ſuite, trois cent vingt-cinq as, (2) le double aux Cen-

(1) Ces armes étoient, comme on a dit, un char attelé de deux chevaux. On peut s'étonner que ces eſpeces ayant été priſes ſur les Gaulois, elles fuſſent marquées au coin de la République.

(2) Si l'As valoit un de nos ſols, ce ſeroit ſeize livres 5 ſols, quelques-uns font cette ſomme bien moindre, mettant l'As au-deſſous de 12 de nos deniers.

turions, le triple aux Chevaliers. Le lendemain ayant assemblé le peuple, il lui rendit compte de ses actions; & après s'être plaint de l'injustice du Tribun, qui avoit voulu l'embarrasser dans une guerre étrangere, pour lui faire perdre le fruit de ses travaux & de sa victoire, il congédia ses Soldats, & les délia du serment qu'ils lui avoient prêté.

Sécurité d'Antiochus.

Pendant que ces choses se passoient en Italie, Antiochus oublioit à Ephese la guerre entreprise contre les Romains, sans songer qu'ils étoient d'humeur à le venir chercher jusques dans l'Asie. La plûpart de ses confidens l'entretenoient dans cette sécurité, ou par ignorance, ou par flatterie. Le seul Annibal, en qui ce Prince avoit alors plus de confiance que jamais, ne cessoit de lui dire qu'il ne doutoit nullement que les Romains ne passassent en Asie,

Sages conseils d'Annibal à Antiochus.

„ & qu'il étoit étonné qu'ils ne l'eussent pas encore fait. Que le chemin „ de Grece en Syrie étoit plus court, „ que d'Italie en Grece; & qu'Antiochus étoit pour ce peuple avide un „ appât beaucoup plus intéressant que „ n'avoient été les Etoliens. Que les „ Romains n'étoient pas moins puissants „ sur mer que sur terre. Que leurs vaisseaux croisoient depuis long-temps

„ aux environs de Malée ; & qu'il ap-
„ prenoit qu'ils avoient envoyé depuis
„ peu d'Italie une nouvelle flotte &
„ un nouveau Général, avec ordre d'a-
„ gir sur cet élément. Qu'ainsi le Roi
„ cessât de se flatter de l'espérance
„ d'une paix certaine. Qu'il lui fau-
„ droit bientôt combattre les Ro-
„ mains dans l'Asie, & pour la posses-
„ sion de l'Asie : & qu'il se verroit
„ dans la nécessité ou d'abattre la
„ puissance d'une Nation ambitieuse
„ qui tendoit à l'empire universel,
„ ou de perdre lui-même ses propres
„ Etats. „ Antiochus reconnut qu'Annibal étoit le seul de tous ceux de son conseil qui lui dît la vérité avec autant de fidélité que de sagesse & de prévoyance. C'est pourquoi il alla lui-même dans la Chersonnese avec les vaisseaux qui se trouverent équipés & en état de naviger, afin de fermer de ce côté-là le passage aux Romains, supposé qu'ils prissent le parti de venir par terre. Il ordonna à Polyxenidas de préparer le reste de sa flotte & de la mettre en mer, & envoya des esquifs autour des Isles, pour tâcher de découvrir les mouvements des Romains.

C. Livius, Commandant de la flotte Romaine, étant parti de Rome avec cinquante vaisseaux couverts, alla à

Naples où il avoit ordonné aux Alliés de cette côte d'envoyer les bâtiments découverts qu'ils étoient tenus de fournir ſuivant le Traité. De-là, il paſſa le détroit, & vint à Meſſine, où il trouva les ſix vaiſſeaux que les Carthaginois envoyoient aux Romains ; & ayant obligé ceux de Rhege, de Locres, & de quelques autres Villes de fournir auſſi leur contingent, il fit la revue de ſa flotte au Promontoire de Lacinie, & ſe mit en mer. Quand il fut arrivé à Corfou, la premiere ville de la Grece où il aborda, il s'informa du point où en étoient les opérations de la guerre; (car le Conſul Acilius n'avoit pas encore vaincu Antiochus, ni ſoumis les Etoliens,) & dans quel Port étoit la flotte des Romains. Dès qu'il eut appris que le Conſul & le Roi étoient campés autour des Thermopyles, à la veille d'en venir aux mains, & que la flotte mouilloit au Pyrée ; perſuadé qu'il n'avoit point de temps à perdre, il côtoya le Péloponneſe ſans s'arrêter ; & ayant pillé en paſſant les Iſles de (1) Zacynthe & de Same, pour les punir d'avoir préféré le parti des Etoliens, il vint à Malée, & avec un vent toujours favorable, arriva en peu de jours au Pyrée, où il trouva l'ancienne flotte.

(1) Cette Iſle n'avoit pas encore été rendue aux Romains

Eumenes vint au-devant de lui à Scyllée avec trois vaiſſeaux, après être reſté long-temps à Egine, incertain s'il retourneroit dans ſon Royaume pour ſe défendre contre Antiochus qui, ſuivant le bruit commun, préparoit à Epheſe des armées de terre & de mer; ou s'il demeureroit conſtamment attaché à la fortune des Romains, de qui dépendoit abſolument la ſienne. A. Atilius ayant livré à ſon ſucceſſeur vingt-cinq gros vaiſſeaux, partit pour retourner à Rome. Livius en même temps avec quatre-vingts vaiſſeaux de guerre à proue, & un grand nombre de moindres bâtiments, partie à proue, mais ſans ponts, partie ſans proue, propres ſeulement à aller à la découverte, paſſa dans l'Iſle de Délos.

C'étoit à peu près dans ce temps-là que le Conſul Acilius aſſiégeoit la ville de Naupacte. Livius fut retenu pendant pluſieurs jours à Délos par des vents contraires qui regnent aſſez ſouvent entre les Cyclades, iſles ſéparées les unes des autres par des bras de mer plus ou moins grands. Polyxenidas qui avoit appris par le moyen des bâtiments légers, placés de diſtance en diſtance, que la flotte Romaine étoit à la rade de Délos, en donna avis au Roi. Auſſi-tôt ce Prince

abandonnant les affaires qui l'occupoient dans l'Hellefpont, retourna en diligence à Ephefe avec fes vaiffeaux de guerre à proue, & fans différer, tint confeil pour délibérer s'il étoit à propos de tenter la fortune d'un combat naval. ,, Polyxenidas opina qu'il ,, falloit attaquer les ennemis avant que ,, la flotte d'Eumenes & les galeres ,, des Rhodiens les euffent joints. Que ,, par ce moyen, ils feroient au moins ,, égaux aux Romains par le nombre, ,, mais fupérieurs en tout le refte par la ,, légéreté des vaiffeaux, & par la qua- ,, lité des différentes troupes auxiliai- ,, res : que les bâtiments des Romains, ,, par la façon groffiere dont ils étoient ,, conftruits, avoient peine à fe remuer ; ,, que d'ailleurs, venant en pays enne- ,, mis, ils étoient chargés de provi- ,, fions ; au lieu que ceux du Roi n'ayant ,, rien à craindre de tout ce qui les en- ,, vironnoit, ne portoient que des fol- ,, dats & des armes : il ajoutoit qu'on ,, tireroit un grand avantage de la con- ,, noiffance des mers, des terres & des ,, vents, qui, faute d'être bien connus ,, des ennemis, pouvoient leur caufer ,, beaucoup de défordre. ,, Polyxenidas en donnant ce confeil, fit d'autant plus d'impreffion fur les efprits, qu'il étoit en même temps chargé de l'exé-

cuter. On employa deux jours en préparatifs, & dès le troisieme, Polyxenidas partit avec cent vaisseaux, dont il y en avoit soixante & dix de couverts, le reste sans ponts & beaucoup plus petits, & vint à Phocée. Comme le Roi ne devoit pas se trouver à cette action, quand il eut appris que la flotte ennemie approchoit, il se retira à Magnesie près de Sipyle, pour mettre ses troupes de terre en état d'agir : & sa flotte s'avança jusqu'à Cyssonte, port des Erythréens, où elle attendroit l'ennemi avec plus d'avantage. Quand les vents contraires, qui avoient retenu les Romains à Délos pendant plusieurs jours, eurent changé, ceux-ci s'avancerent à Phanes, port de l'isle de Chios, situé vis-à-vis de la mer Egée: de-là ils firent prendre le tour à leurs vaisseaux, pour aborder à la ville qui porte le même nom que l'isle ; & après y avoir chargé les provisions dont ils avoient besoin, ils passerent à Phocée. Eumenes étant allé prendre sa flotte à Elée, retourna peu de jours après avec vingt-quatre vaisseaux pontés, & un peu plus de bâtiments découverts, joindre à Phocée celle des Romains qui se préparoit à donner bataille aux ennemis. Delà étant partis avec cent cinq navires couverts, & autour de cin-

Antiochus se détermine à combattre les Romains sur mer.

quante ſans ponts, ils furent d'abord repouſſés du côté de la terre par les aquilons qui leur donnoient en flanc; & pour éviter de ſe briſer, ils furent obligés de ſe mettre à la queue les uns des autres, & de marcher ſur une longue file. Mais quand la violence de ces vents ſe fut peu à peu appaiſée, ils tâcherent de gagner le port de Coryce au-deſſus de Cyſſonte.

Polyxenidas, qui ne cherchoit que l'occaſion de combattre, apprit avec joie que les Romains venoient au-devant de lui. Ainſi il mit ſa flotte en bataille, étendit l'aîle gauche vers la pleine mer, ordonna à ſes Lieutenants de placer la droite du côté de la terre; & en cet état, il s'avançoit de front contre les ennemis. Le Romain s'étant apperçu de ſa manœuvre, fit ſerrer les voiles, abaiſſer les mâts, & plier tous les agrès, en attendant les vaiſſeaux qu'il avoit laiſſés derriere lui. Déja ils étoient au nombre de trente environ, rangés de front; il en forma une ligne parallele à la gauche de la flotte ennemie, en hiſſant les petites voiles, & en prenant le large: les autres vaiſſeaux qui ſuivoient, eurent ordre de tourner vers la droite de Polyxenidas, rangés le long du rivage. Eumenes étoit à l'arriere-garde. Mais dès qu'il vit qu'on s'apprêtoi

s'apprêtoit au combat, il se hâta d'approcher avec ses vaisseaux. Lorsqu'ils furent tous à portée de se voir, trois vaisseaux se détacherent de la flotte du Roi, & vinrent à la rencontre de deux bâtiments Carthaginois qui précédoient celle des Romains. Comme la partie n'étoit pas égale, deux des bâtiments d'Antiochus entourerent un Carthaginois, & d'abord ils lui rompirent toutes ses rames; ensuite on en vint à l'abordage, & les ennemis se rendirent maîtres du navire, après avoir culbuté ou tué ceux qui le montoient. L'autre qui avoit combattu à forces égales, alla aussi-tôt se rejoindre au reste de la flotte, avant que les trois Syriens l'eussent enveloppé. Livius outré de colere, s'avança contre les ennemis avec la galere Amirale. En même temps les deux vaisseaux qui avoient pris le Carthaginois, vinrent à sa rencontre, dans l'espérance d'avoir sur lui le même avantage. Mais Livius, pour lester & affermir sa galere, ordonna aux rameurs de mettre des deux côtés les rames à la mer, d'accrocher avec leurs corbeaux les galeres ennemies qui approchoient, & de se jeter sur leur bord pour combattre comme sur la terre ferme, les exhortant à se souvenir qu'ils étoient Romains, & à ne point regarder com-

me des hommes, ces vils esclaves des Rois Orientaux. Alors on vit un seul bâtiment en attaquer & en prendre deux avec beaucoup plus de facilité, que deux n'en avoient pris un quelques moments auparavant. Déja les deux flottes se choquoient de toutes parts, & tous les vaisseaux s'étant mêlés, avoient rendu le combat général. Eumenes qui étoit arrivé le dernier, & après le commencement de l'action, ayant remarqué le désordre que Livius avoit mis à l'aîle gauche des ennemis, alla fondre sur leur aîle droite, qui se défendoit encore avec égalité.

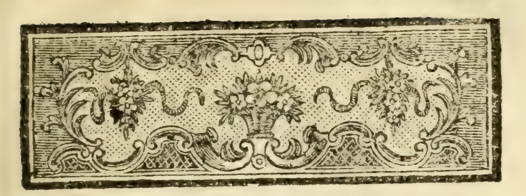
Défaite de la flotte d'Antiochus.

Bientôt après, la défaite des Syriens commença par l'aîle gauche; car quand Polyxenidas vit la supériorité que les soldats Romains avoient sur les siens par la valeur, il fit lever ses petites voiles, & s'enfuit avec précipitation. Il fut bientôt suivi de l'aîle droite, qui avoit combattu contre Eumenes. Les Romains secondés de ce Prince, les poursuivirent avec chaleur, faisant faire aux rameurs toute la diligence possible, dans l'espérance d'atteindre leur arriere-garde. Mais à la fin voyant que les vaisseaux des vaincus par leur légereté, avoient trop d'avance sur des bâtiments chargés de provisions & de machines, ils s'arrêterent, après

avoir pris treize galeres avec les ſoldats & les matelots, & en avoir coulé dix à fond. Les Romains ne perdirent que celle qui avoit été priſe au commencement du combat par les deux qui l'avoient inveſtie. Polyxenidas ne diſcontinua de fuir que quand il ſe vit dans le port d'Epheſe. Les Romains reſterent ce jour-là à Cyſſonte, d'où la flotte d'Antiochus étoit ſortie pour venir à leur rencontre ; & dès le lendemain, ils ſe mirent en mer à la pourſuite des ennemis. Au milieu de leur courſe, ils rencontrerent vingt-cinq galeres Rhodiennes pontées & commandées par Pauſiſtratus. Avec ce renfort, ils pouſſerent juſqu'à Epheſe, & ſe rangerent en bataille à l'embouchure même du port. Mais contents de l'aveu que l'ennemi faiſoit de ſa foibleſſe, ils ſe retirerent. Livius renvoya Eumenes & les Rhodiens chez eux. Pour lui prenant la route de Chios, il alla de nuit mouiller l'ancre un peu au-deſſus de Pheniconte, le premier port de la contrée Erythréenne, & le lendemain il débarqua dans l'iſle, & entra juſques dans la ville. Il y reſta quelques jours pour laiſſer repoſer ſes rameurs, puis ſe rendit à Phocée ; & y ayant laiſſé quatre quinquéremes pour la garde de la Ville, il mena la flotte à Fanes, où, l'hyver

étant près d'arriver, il mit ſes vaiſſeaux à ſec, & les entoura d'un foſſé & d'une paliſſade. Sur la fin de l'année on tint à Rome l'aſſemblée dans laquelle furent créés Conſuls L. Cornelius Scipion & C. Lelius, dans l'eſpérance qu'ils termineroient la guerre de Syrie, qui fixoit alors l'attention publique. Le lendemain, on nomma Préteurs, M. Tuccius, L. Auronculius, Cn. Fulvius, L. Emilius, P. Junius, & C. Atinius Labeon.





HISTOIRE ROMAINE DE TITE LIVE,

QUATRIEME DECADE.

LIVRE VII.

SOMMAIRE.

Les deux Consuls L. Cornelius Scipion & C. Lelius briguent à l'envi l'un de l'autre la Province de Gréce & d'Asie. Le Sénat inclinoit pour le dernier, qui avoit beaucoup de crédit dans cet Ordre. Mais Pub. Scipion l'Africain fait pencher la balance en faveur de son frere, en déclarant qu'il ira lui servir de Lieutenant, si on le charge de faire la guerre contre Antiochus. Ainsi L. Cornelius le premier des Généraux Romains passa en Asie avec une armée. Emilius Regillus bat

la flotte d'Antiochus près de Myonnese, avec le secours des Rhodiens. Le fils de l'Africain est fait prisonnier par Antiochus, & renvoyé à son pere. M. Acilius Glabrion triomphe à Rome des Etoliens, & d'Antiochus qu'il avoit chassé de la Gréce. Antiochus est vaincu par L. Scipion secondé d'Eumenes; & on lui donne la paix à condition qu'il abandonnera toutes les Provinces qui sont en déça du mont Taurus. On augmente les Etats d'Eumenes qui avoit aidé à défaire l'armée d'Antiochus. Les Rhodiens qui avoient aussi donné du secours au Consul, reçoivent quelques Villes pour récompense. On conduit une Colonie à Boulogne. Emilius Regillus est honoré du triomphe naval pour avoir vaincu les Lieutenants d'Antiochus sur mer. L. Cornelius Scipion, après avoir terminé la guerre par la défaite d'Antiochus, est égalé à son frere l'Africain, par le surnom d'Asiatique qu'on ajoute à ses qualités.

L. Cornelius Scipion, & C. Lelius Co. an de R. 562.

LUCIUS L. Cornelius Scipion & C. Lelius étant entrés en charge, le premier soin du Sénat, après s'être acquitté des devoirs de religion, fut d'examiner l'affaire des Etoliens; car leurs Ambassadeurs demandoient instamment qu'on terminât avec eux avant que le temps de la tréve fut expiré; ils étoient appuyés du crédit de T. Quintius qui étoit alors revenu de la Grece à Rome. Mais comme ils comptoient beaucoup plus sur la clémence du Sé-

nat, que sur la bonté de leur cause, ils prirent le parti de demander grace pour leurs dernieres fautes, en considération de leurs services passés. Au reste, tant qu'ils resterent dans la salle d'audience, ils furent fatigués des questions pressantes que les Sénateurs leur firent, moins pour en tirer des réponses justificatives, que pour arracher l'aveu de leur inconstance & de leur infidélité : & quand ils furent sortis, ils donnerent lieu à de grands débats. Le souvenir de leurs excès avoit presque éteint dans les cœurs tout sentiment de commisération. On les regardoit non comme des ennemis ordinaires, mais comme des animaux féroces & intraitables. Enfin après que l'affaire eut été débattue pendant plusieurs jours avec beaucoup de chaleur, le résultat de la délibération fut que sans accorder ni refuser la paix, on leur donneroit l'option, ou de s'abandonner à la discrétion des Sénateurs, ou de payer au peuple Romain mille talents, & de s'engager à n'avoir point d'autres amis ni d'autres ennemis que les siens. Ils firent de grandes instances pour apprendre sur quels articles le Sénat souhaitoit qu'ils s'en rapportassent à sa discrétion. Mais on ne leur donna point de réponse positive. Ainsi congédiés,

Les Ambassadeurs des Etoliens sont renvoyés sans avoir conclu la paix.

ſans avoir obtenu la paix qu'ils étoient venus demander, ils eurent ordre de ſortir dès ce jour-là de la Ville, & quinze jours après, de l'Italie. Alors on commença à délibérer ſur les Provinces des Conſuls. Tous deux déſiroient la Grece : & le Sénat leur ayant ordonné de tirer au ſort, ou de convenir entr'eux, Lelius qui avoit un grand crédit dans cette aſſemblée, dit qu'il étoit plus raiſonnable de laiſſer ce choix à la prudence des Sénateurs, qu'au caprice du ſort. L. Scipion répondit qu'il feroit là-deſſus ſes réflexions : & ayant demandé à ſon frere ce qu'il en penſoit, ce dernier lui conſeilla de s'en rapporter hardiment aux Sénateurs ; ſur quoi le Conſul dit à ſon Collegue qu'il en paſſeroit par tout ce qu'on voudroit. Les Sénateurs ſurpris d'une déférence, nouvelle, ou dont il n'y avoit que des exemples anciens & oubliés, s'attendoient à une longue conteſtation, lorſque Scipion l'Africain ſe levant, dit que *s'ils accordoient la Province de Grece à ſon frere, il iroit ſervir ſous lui en qualité de Lieutenant.* Cette déclaration fut reçue avec l'applaudiſſement général de toute l'aſſemblée, & termina dans le moment la diſpute ; car il n'y eut pas un ſeul Sénateur qui ne décernât la Grece à Scipion, & l'Italie

L'Africain fait donner à ſon frere la Province d'Aſie, en promettant au Sénat qu'il lui ſervira de Lieutenant dans la guerre d'Antiochus.

à Lelius. On étoit bien aise d'éprouver si Antiochus trouveroit plus de ressources dans Annibal vaincu, que le Consul & ses légions dans Scipion vainqueur. Les Préteurs tirerent ensuite leurs Provinces au sort. L. Aurunculeius & Cn. Fulvius furent chargés de rendre la justice à Rome, le premier aux Citoyens, l'autre aux étrangers : à L. Emilius échut le commandement de la flotte, à P. Junius Brutus la Toscane, à M. Tuccius la Pouille & l'Abruzze, & à C. Atinius la Sicile.

Le Consul qui avoit la Grece pour département, ajouta à l'armée que lui devoit remettre Manius Acilius composée de deux légions, trois mille hommes de pied & cent cavaliers levés tout récemment parmi les citoyens Romains, & cinq mille hommes de pied & deux cents cavaliers Latins aussi de nouvelles recrues, avec permission, quand il seroit arrivé dans la Province, de passer de la Grece dans l'Asie, s'il jugeoit que le bien de la République le demandât. On donna à l'autre Consul toute l'armée nouvellement levée, consistant en deux légions Romaines, avec quinze mille hommes de pied & six cents cavaliers du nom Latin. Q. Municius qui avoit mandé au Sénat qu'ayant absolument soumis toute la

nation Ligurienne, il n'avoit plus rien à faire dans la Province, eut ordre de conduire ses troupes dans le pays des Boïens, & de les remettre au Proconsul Pub. Cornelius. On tira de la partie du territoire des Boïens que ce Général leur avoit ôtée après les avoir vaincus, les deux légions de la Ville levées l'année précédente, & on les donna au Préteur M. Tuccius avec quinze mille hommes de pied & six cents cavaliers Latins, pour contenir l'Abruzze & la Pouille. On ordonna à A. Cornelius, Préteur de l'année précédente, qui avoit commandé dans l'Abruzze, de conduire ses légions dans l'Etolie, si le Consul le trouvoit bon, & de les livrer à Manius Acilius, en cas que ce Proconsul voulût rester dans le pays; & s'il aimoit mieux revenir à Rome, Cornelius devoit y demeurer en sa place, à la tête de ces mêmes légions. C. Atinius Labeon alla relever en Sicile M. Emilius, & se mettre à la tête de l'armée qu'il y avoit commandée, à laquelle il eut le pouvoir, s'il le vouloit, de joindre deux mille hommes de pied & cent cavaliers levés dans la Province même. Pub. Junius Brutus conduisit dant la Toscane une nouvelle armée consistant en une légion Romaine, dix mille hommes de pied,

& quatre cents cavaliers Latins. L. Emilius à qui le commandement de la flotte étoit échu, reçut des mains de M. Junius, Préteur de l'année précédente, vingt vaisseaux de guerre avec tout leur équipage, auxquels il eut ordre de joindre mille matelots, & deux mille hommes de pied qu'il leveroit lui-même, & avec ces forces, de passer en Asie, où C. Livius lui remettroit le commandement de la flotte. On continua pour un an à ceux qui étoient dans les deux Espagnes, & dans la Sardaigne, le gouvernement de leurs Provinces, & le commandement de leurs armées. On exigea cette année une (1) double dixme des Provinces de Sicile & de Sardaigne. On fit transporter dans l'Etolie pour la subsistance de l'armée Romaine, tous les grains de la Sicile, avec une partie de ceux de Sardaigne. Le reste fut envoyé à Rome.

Avant que les Consuls partissent pour leurs départements, on ordonna aux Pontifes d'expier les prodiges qu'on avoit publiés. A Rome, le tonnerre étoit tombé sur le Temple de Junon (2)

(1) On a déja remarqué qu'en ce cas, les peuples fournissoient à l'ordinaire une de ces dixmes gratuitement, mais qu'on leur payoit le prix de l'autre.

(2) Cette Déesse étoit aussi appellée du mot latin *Lux* lumiere, parce qu'elle présidoit aux couches qui faisoient voir le jour aux enfans pour la premiere fois.

Lucine, dont il avoit fort endommagé le faîte & les portes. Le même accident étoit arrivé à Pouzoles, & outre le dommage qu'il avoit causé en plusieurs endroits de la muraille, & aux portes, il avoit encore ôté la vie à deux hommes. On assuroit qu'à Nurcie, pendant que le Ciel étoit serein, il s'étoit élevé un orage qui avoit aussi tué deux hommes libres. Les Tusculans annonçoient qu'il avoit plû de la terre dans leur pays, & ceux de Réate qu'une mule avoit mis bas un poulain. Ces prodiges furent expiés, & les Féries latines recommencées, parce qu'on n'avoit pas distribué aux Laurentins les portions de chair qui leur étoient dûes. A cette même occasion, on fit aussi des processions publiques. Les Décemvirs après avoir consulté les livres de la Sibylle, désignerent les Dieux auxquels il falloit offrir des sacrifices. On employa à ces cérémonies dix jeunes hommes & dix jeunes filles de condition libre, ayant tous leurs peres & leurs meres en vie; & les Décemvirs immolerent pendant la nuit des animaux qui tétoient encore. Pub. Cornelius Scipion l'Africain, avant de partir, fit élever un arc dans le Capitole, en face de la grande rue par où l'on monte à ce temple, & l'orna de sept statues dorées, avec deux chevaux & deux bas-

fins de marbre sur le devant. En ce même temps arriverent à Rome quarante-trois Etoliens des premiers de la nation, du nombre desquels étoient Damocritus & son frere, conduits par deux cohortes que Manius Acilius avoit détachées exprès; ils furent aussi-tôt jetés dans les Latomies. Après quoi le Consul L. Cornelius renvoya les deux cohortes à l'armée. Il vint alors des Ambassadeurs de la part de Ptolemée & de Cléopatre l'un Roi & l'autre Reine d'Egypte, pour féliciter le Sénat & le peuple Romain de la victoire que Manius Acilius avoit remportée sur Antiochus dans la Grece, & les exhorter à faire passer leur armée dans l'Asie. Ils assuroient que la consternation régnoit non-seulement en Asie, mais même en Syrie, & que (1) les Rois d'Egypte donneroient aux Romains tous les secours que demanderoit le Sénat. On remercia les Ambassadeurs, & on leur fit présent à chacun de quatre mille as. Le Consul L. Cornelius ayant terminé les affaires qui le retenoient à Rome, ordonna en pleine assemblée, que les nouveaux soldats qu'il avoit levés lui-même, & ceux

(1) Quoiqu'il n'y eût qu'un Roi d'Egypte, on se servoit cependant du pluriel *reges*, parce que le frere épousant assez souvent sa propre sœur, partageoit avec elle & le trône & le titre de Roi.

qui ſervoient dans l'Abruzze ſous le Propréteur A. Cornelius, ſe trouvaſſent tous à Brindes aux ides de Juillet. Il nomma trois Lieutenants, Sex. Digitius, L. Apuſtius, & C. Fabricius Luſcinus, à qui il ordonna de raſſembler à Brindes de toute la côte maritime, les vaiſſeaux qui devoient être employés cette année; & après avoir fait tous les préparatifs néceſſaires, il ſortit de la ville en habit de guerre, emmenant avec lui autour de cinq mille hommes tant Romains qu'Alliés, qui avoient acquis le rang d'Emerites dans les armées de Scipion l'Africain, mais qui s'enrôlerent volontairement ſous les enſeignes de ſon frere, & le ſuivirent avec joie en Aſie. Dans le temps du départ du Conſul, pendant qu'on célébroit les jeux (1) Apollinaires le cinquieme des ides de Juillet, le ciel qui étoit pur & ſerein, s'obſcurcit tout à coup, & le jour diſparut; c'étoit la lune qui paſſoit directement ſous le diſque du ſoleil. L. Emilius Regillus, Commandant de la flotte, partit en même temps que le Conſul. Le Sénat donna à L. Aurunculeius la commiſſion

Le Conſul Scipion part de Rome pour la Grece.

(1) Quelques Aſtronomes trouvent dans ce paſſage une difficulté par rapport à la Chronologie. Mais cette diſcuſſion eſt trop longue & trop pénible, pour entrer dans un récit hiſtorique, où une erreur de quelques jours n'eſt pas fort importante.

de faire construire trente quinquérêmes & vingt trirêmes, parce que le bruit s'étoit répandu qu'Antiochus, après la bataille navale qu'il avoit perdue, équipoit une flotte beaucoup plus considérable que la premiere. Les Etoliens ayant appris au retour de leurs Ambassadeurs qu'il n'y avoit point de paix à espérer pour eux, songerent à la guerre, & oubliant les Achéens & leurs ravages sur toutes les côtes de l'Etolie vers le Peloponnese, pour ne s'occuper que du péril qui les menaçoit de la part des Romains, ils allerent s'emparer du mont Corax, pour fermer le passage à l'armée de la République; car ils ne doutoient point que dès le commencement du printemps, on ne vînt de nouveau assiéger Naupacte. Mais Acilius qui les avoit occupés de cette pensée, jugea à propos de les surprendre par un projet auquel ils ne s'attendoient point, & alla attaquer (1) Lamie. Il n'ignoroit pas que quelque temps auparavant, Philippe l'avoit déja réduite aux dernieres extrêmités; & il étoit persuadé qu'on pouvoit d'autant plus aisément emporter cette place, qu'elle paroissoit

(1) Il est marqué ailleurs que cette Ville avoit déja été rendue aux Romains. Mais apparemment qu'elle s'étoit révoltée, & que Tite-Live a oublié de la marquer,

ne rien craindre. Il partit donc d'Elatie, & d'abord vint camper dans le pays ennemi, aux environs du Fleuve Sperchius : la nuit ſuivante, il s'approcha de la Ville, qui fut inveſtie & attaquée dès que le jour parut.

Lamie attaquée & priſe par Acilius.

Quoiqu'une attaque ſi imprévue eût jeté la terreur & la conſternation dans l'eſprit des habitants, cependant ils ſe défendirent ce jour-là avec plus de courage que n'en promettoit une ſurpriſe pareille : les hommes combattoient du haut des remparts, les femmes leur portoient des traits de toutes les eſpeces, & des pierres pour renverſer les échelles appliquées de toutes parts à la muraille. Acilius ayant fait ſonner la retraite, ramena ſes gens dans le camp vers le midi ; & après leur avoir fait prendre de la nourriture & du repos, il les avertit de ſe tenir prêts le lendemain avant le jour pour attaquer la Ville, leur déclarant en même temps qu'ils ne rentreroient point dans leur camp ſans avoir emporté la place. Elle fut donc attaquée à la même heure que la veille par pluſieurs côtés ; & comme les forces, les munitions de guerre, & ſur-tout le courage, vinrent à manquer aux aſſiégés, elle fut priſe au bout de quelques heures. Acilius ayant fait vendre une partie du butin, & diſtribué le

reste à ses Soldats, tint conseil pour savoir ce qu'il devoit entreprendre après ce premier avantage. Personne ne fut d'avis qu'on assiégeât Naupacte, tandis que les Etoliens occupoient les passages du Mont Corax. Mais pour ne pas demeurer dans l'inaction pendant l'été, & empêcher que les Etoliens ne goûtassent en attendant une paix que le Sénat leur avoit refusée, Acilius résolut d'aller attaquer Amphissa. Il y conduisit son armée par le Mont Œta. Quand il se fut campé près des murailles, il n'entreprit pas de les escalader comme il avoit fait celles de Lamie, mais de les renverser à force de machines. Ainsi il commença à les battre de plusieurs béliers tout à la fois. Les habitants qui n'avoient point de défense à opposer à cette sorte d'attaque, & qui avoient mis toute leur espérance dans leurs armes & dans leur audace, faisoient de fréquentes sorties sur les postes du Consul, & sur ceux qui faisoient agir les machines.

Amphissa attaquée par le même Acilius.

Cependant on avoit déja fait breche en plusieurs endroits, quand Acilius apprit que son successeur avoit débarqué à Apollonie, & qu'il traversoit l'Epire & la Thessalie pour le venir joindre à la tête de treize mille hommes de pied & cinq cents cavaliers,

Quand il fut arrivé au Golphe de Maliac, il envoya sommer de sa part ceux d'Hypate de se rendre. Mais ils répondirent qu'ils ne feroient rien que par un décret de l'Assemblée générale des Etoliens. Alors pour ne pas s'arrêter au siége d'Hypate, avant qu'Amphissa fût rendue, il détacha en avant son frere l'Africain qu'il suivit de près. A leur arrivée, tous les habitants abandonnerent la Ville, dont les murs avoient été la plûpart abattus, & se retirerent dans leur citadelle qui étoit imprenable. Le Consul s'étoit campé à six milles de-là, lorsque les Ambassadeurs des Athéniens, après s'être adressés à son frere, qui, comme nous avons dit, avoit pris les devants, le vinrent trouver pour implorer sa clémence en faveur des Etoliens. L'Africain leur fit une réponse assez favorable. Ce grand homme qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête d'abandonner la guerre d'Etolie, afin de tourner toutes les forces de la République contre Antiochus & l'Asie, avoit recommandé aux Athéniens de conseiller, non-seulement aux Romains, mais encore aux Etoliens, de préférer la paix à la guerre. Et sur le champ les Etoliens avoient envoyé d'Hypate une Ambassade nombreuse, pour demander la paix que l'Africain

Les Etoliens songent à faire leur paix.

eur fit eſpérer, « en les aſſurant que pre-
, mierement en Eſpagne, & enſuite en
, Afrique, pluſieurs Nations s'étoient
, livrées à ſa foi, & que toutes avoient
, eu de ſa clémence & de ſa bonté, des
, preuves plus grandes que de ſa va-
, leur guerriere. „ L'affaire paroiſſoit
:onſommée, lorſque le Conſul propoſa
ıux Ambaſſadeurs des Etoliens, quand
ls ſe préſenterent à lui, les mêmes
:onditions dont le refus les avoit fait
:haſſer par le Sénat. Les Etoliens frap-
ɔés d'une rigueur à laquelle la média-
:ion des Athéniens & la bienveillance
de l'Africain ne les avoient pas pré-
parés, répondirent qu'ils alloient ren-
dre compte de leur commiſſion à ceux
qui les avoient envoyés.

Quand ils furent de retour à Hypate, les Chefs de la Nation ſe trouverent fort embarraſſés. Car ils n'étoient pas en état de fournir les mille talents qu'on exigeoit; & ils craignoient, s'ils ſe rendoient à diſcrétion, que les Romains n'employaſſent contre eux les punitions corporelles. Ils renvoyerent donc les mêmes Ambaſſadeurs au Conſul & à ſon frere l'Africain, pour les prier, s'ils avoient ſincerement deſſein de leur donner la paix, & non de les tromper par de vaines eſpérances, pour les prier, dis-je, ou de faire la remiſe d'une par-

tie de la somme exigée, ou de promettre que quand ils se seroient rendus, on respecteroit la liberté personnelle des citoyens. Mais le Consul se montra inexorable, & cette ambassade fut aussi inutile que les précédentes. Alors Echedemus le plus considérable des Ambassadeurs Athéniens, voyant que les Etoliens, consternés de la rigueur excessive du Consul, déploroient le malheureux sort de la Nation, & s'abandonnoient à des lamentations stériles, leur rendit un peu d'espérance en leur conseillant de demander une treve de six mois pour envoyer des Ambassadeurs à Rome, & avoir la réponse du Sénat. « Que ce dé-„ lai n'ajouteroit rien à leurs maux pré-„ sents qui étoient extrêmes ; & que „ pendant cet intervalle, il pouvoit sur-„ venir bien des circonstances qui les „ diminueroient. « Ils suivirent ce conseil, & les mêmes Députés allerent retrouver l'Africain, à la priere duquel ils obtinrent du Consul la treve qu'ils demandoient. Aussi-tôt le siége d'Amphissa fut levé, & Acilius ayant remis son armée au Consul, reprit le chemin de Rome, pendant que L. Scipion alla d'Amphissa en Thessalie, dans le dessein de traverser la Macédoine & la Thrace pour passer en Asie. Alors l'Africain s'adressant à son frere : « J'ap-

Ils obtiennent une tréve de six mois.

prouve, lui dit-il, la route que vous voulez prendre ; mais toute votre sûreté dépend des intentions du Roi Philippe. Car s'il nous demeure fidele, il nous ouvrira lui-même les chemins, & fournira à norre armée les vivres & toutes les autres provisions dont elle a besoin pour un si long voyage ; mais s'il venoit à nous trahir, vous seriez exposé à de grands dangers en passant par la Thrace. C'est pourquoi je vous conseille, avant de vous engager, de sonder ce Prince. Le moyen le plus sûr de connoître ses dispositions, c'est de lui envoyer un Courier qui le surprenne avant qu'il s'y attende ». On jeta les yeux, pour e message, sur Ti. Sempronius Gracchus le plus alerte qu'il y eût alors dans oute la jeunesse Romaine. Il partit 'Amphissa, & avec des relais placés cet effet, il fit une si prodigieuse di-igence, qu'il arriva à Pella dès le troi-éme jour. Le Roi donnoit un festin, t avoit déja bu largement. La joie à aquelle il se livroit, fit tomber tous les oupçons qu'on auroit pu avoir de son nfidélité. Il reçut Gracchus avec toute a bienveillance possible ; & dès le len-lemain il lui montra les convois qu'il enoit tout prêts pour l'armée Romaine, es ponts dressés sur les rivieres, & les

chemins rendus faciles & praticables. Le jeune Romain, avec la même vîtesse qu'il étoit venu, rapporta cette heureuse nouvelle au Consul qu'il rencontra à Thaumaces. Aussi-tôt l'armée remplie d'une entiere confiance, entra dans la Macédoine où tout étoit prêt pour la bien recevoir. Philippe reçut les Scipions avec une magnificence royale, & les accompagna avec distinction quand ils quitterent sa Cour Ce Prince avoit naturellement beaucoup de politesse & de grace, qui intéressoient Scipion. Car ce grand homme, avec les vertus rares qui le distinguoient, n'étoit pas ennemi de l'élégance qui n'alloit pas jusqu'au luxe. Il arriverent enfin aux bords de l'Hellespont, toujours accompagnés de Philippe qui prenoit grand soin que rien ne leur manquât sur la route.

Le Consul prend le chemin de l'Asie.

Il est reçu à la Cour de Philippe avec une magnificence royale, & trouve partout des vivres préparés pour son armée.

Antiochus, depuis la bataille navale qu'il avoit perdue auprès de Coryce, ayant eu tout l'hiver pour rétablir ses troupes de terre & ses forces maritimes, s'étoit sur-tout appliqué à équiper une nouvelle flotte, pour ne pas abandonner entiérement la mer. Il faisoit réflexion que les Romains l'avoient vaincu sans le secours des Rhodiens. Que seroit-ce quand ces derniers se seroient joints à eux? Car ils se don

Antiochus prépare une flotte considérable.

eroient bien de garde de leur man-
uer une seconde fois dans l'occasion.
)u'en ce cas il avoit besoin d'un nom-
re extraordinaire de vaisseaux, pour
tre en état de tenir tête aux ennemis.
'est pourquoi il avoit envoyé Annibal
n Syrie, pour en faire venir des vais-
eaux Phéniciens; il ordonna en même
emps à Polyxenidas de radouber les
nciens qu'il avoit déja, & d'en faire
onstruire de nouveaux, persuadé que
e souvenir de sa défaite le rendroit at-
entif à bien s'acquitter de cette com-
aission. Pour lui il passa l'hiver dans la
'hrygie où il manda les troupes auxi-
iaires de toutes les Provinces. Il avoit
nvoyé jusques dans la Gallo-Grece,
lont les habitants les plus belliqueux
le toute l'Asie, n'avoient pas encore
légénéré de la valeur des Gaulois,
eurs ancêtres, qui étoient venus s'éta-
lir dans ce pays. Il avoit laissé son fils
Seleucus dans l'Eolide avec une armee
our contenir les villes maritimes dans
e devoir; car elles étoient sollicitées
lu côté de Pergame par Eumenes, &
par les Romains, de celui de Phocée &
l'Erythrée. La flotte Romaine hiver-
noit à Cannes, comme on l'a déja dit.
Ce fut-là qu'Eumenes vint trouver Li-
vius au milieu de l'hiver avec deux mille
hommes de pied & cent cavaliers; & lui

ayant fait entendre qu'on pouvoit faire un butin considérable dans un territoire des ennemis qui étoit situé aux environs de Thyatire, à force de le presser, il l'engagea à l'envoyer de ce côté-là avec cinq mille hommes. Et en effet, en très-peu de jours il en enleva de très-riches dépouilles.

Cependant il s'étoit élevé une sédition à Phocée par les intrigues de ceux qui vouloient engager les habitants dans le parti d'Antiochus. Les quartiers d'hiver de la flotte Romaine les révoltoient aussi-bien que le tribut de cinq cents robes & d'autant de tuniques qu'ils devoient fournir ; sans parler de la disette des bleds, si grande que la flotte & la garnison furent même obligées de se retirer : ce qui donna aux partisans du Roi une liberté entiere de soulever la ville en sa faveur, par les harangues qu'ils faisoient contre les Romains dans toutes les assemblées. Il est vrai que le Sénat & les Grands tenoient autant qu'ils pouvoient pour eux ; mais les auteurs de la révolte avoient plus de crédit sur l'esprit de la multitude. Les Rhodiens, pour réparer la faute qu'ils avoient faite la campagne précédente, envoyerent, dès l'équinoxe du printemps, le même Pausistrate au secours des Romains, à la tête

:ête d'une flotte composée de trente-
ix bâtiments. Déja Livius étoit parti
le Canes avec trente vaisseaux, & les
ept quadrirêmes que le Roi Eumenes
ui avoit amenées, & s'avançoit vers
'Hellespont, pour préparer tout ce qui
étoit nécessaire au passage de l'armée
qu'il croyoit devoir venir par terre. Il
.borda d'abord au port appellé des
Achéens. De-là il monta à Ilion où il
it un sacrifice à Minerve, & reçut avec
beaucoup de bienveillance les Députés
d'Eléonte, de Dardane & de Rhetée,
qui venoient lui livrer leurs villes.
Ensuite il s'avança jusqu'au détroit de
'Hellespont; & ayant laissé devant Aby-
le dix vaisseaux pour garder ce passage,
l alla en Europe avec le reste de la
lotte assiéger Seste. Les soldats, les
rmes à la main, attaquoient déja les
nurailles, lorsque des Prêtres Gaulois
& enthousiastes portant les livrées de
eur culte, se présenterent aux portes,
criant qu'ils étoient les Ministres de
Cybele, & qu'ils venoient par ordre
le cette Déesse, prier les Romains d'é-
pargner cette ville qui étoit sous sa pro-
ection. On respecta leur caractere, &
un moment après, le Sénat à la tête de
ous les Magistrats, vint rendre la ville
à Livius. La flotte passa de-là à Abyde.
Livius fit d'abord sonder l'esprit des

La flotte Romaine va dans l'Hellespont,

habitants pour les engager à se rendre de bonne grace : mais les voyant déterminés à se défendre, il résolut d'employer la force.

Polyxenidas dresse à Pausistrat un piege dans lequel il le prend & le fait perir.

Pendant que ces choses se passoient dans l'Hellespont, Polyxenidas, un des exilés de Rhodes, Amiral de la flotte royale, apprit que celle de ses compatriotes étoit partie de leur isle; & que Pausistrat qui la commandoit, en haranguant le peuple, avoit parlé de lui avec beaucoup de hauteur & de mépris. Outré de cette insulte, il n'étoit occupé jour & nuit qu'à chercher les moyens de répondre par des effets réels à de vains discours. Voici comme il s'y prit : il lui envoya un homme connu, avec ordre de lui dire que Polyxenidas étoit en état de rendre un grand service à sa patrie ; & que Pausistrat à son tour pouvoit le rétablir dans sa patrie. Pausistrat étonné, demanda à l'envoyé de quoi il étoit question ; il promit, comme on l'avoit exigé, ou qu'il exécuteroit la chose de concert ou qu'il l'enseveliroit dans un éternel silence. Alors l'Entremetteur ajouta que Polyxenidas lui livreroit la flotte du Roi toute entiere, ou au moins la plus grande partie ; & que pour un service si important, il ne demandoit d'autre récompense, que la permission de reve

nir à Rhodes. Pausistrat jugea la proposition trop importante pour la rejeter avec mépris, ou la saisir avec légereté. Il alla à Panorme, ville située sur la partie de la côte d'Ephese qui appartient aux Samiens, & s'y arrêta pour examiner à loisir le projet qu'on lui communiquoit. Les couriers vont & viennent de part & d'autre, sans que Pausistrat se laisse persuader, jusqu'à ce que Polyxenidas, en présence de l'agent Rhodien, eût écrit, signé & cacheté de son sceau une lettre qu'il lui remit, & par laquelle il confirme ses promesses. Alors Pausistrat crut Polyxenidas engagé de façon à ne pouvoir plus se dédire. Il jugeoit qu'un Officier au service d'un Roi, n'auroit jamais donné contre lui-même des indices si évidents, s'il n'avoit pas résolu de pousser l'affaire jusqu'au bout. Voici les moyens dont se servit ensuite Polyxenidas pour faire réussir cette feinte conspiration ; il s'engagea à ne point armer sa flotte, à ne point rassembler beaucoup de rameurs & de soldats, à mettre à sec quelques vaisseaux, sous prétexte de les faire radouber, tandis qu'il feroit partir les autres pour les ports voisins : il promit même d'en tenir un petit nombre devant le port d'Ephese qu'il exposeroit à un combat inégal, en cas que l'oc-

casion s'en présentât. D'après cette promesse & ces engagements, Pausistrat négligea sur le champ des précautions qu'il croyoit inutiles. La négligence de Polyxenidas dans la conduite de sa flotte, n'étoit que simulée ; mais celle de Pausistrat, à l'égard de la sienne, fut réelle. Il fit partir une partie de ses vaisseaux pour aller chercher des provisions à Halicarnasse : & n'en retint que la moitié à Panorme pour être en état d'attaquer, quand son prétendu complice lui en donneroit le signal. Polyxenidas par sa feinte inaction acheve de tromper son ennemi. Il tire à sec quelques-uns de ses navires, & comme si son dessein eût été d'en faire de même des autres, il donne ordre de prépare les chantiers. Il ne fait point venir Ephese les rameurs à mesure qu'ils sortent des quartiers d'hyver, mais les ras semble secrétement à Magnesie.

Par hasard un soldat d'Antiochu arrivé à (1) Samos pour ses affaires par ticulieres, fut arrêté comme un Es pion, & conduit à Pausistrat qui étoi à Panorme. Cet homme interrogé su ce qui se faisoit à Ephese, découvr toute l'intrigue, ou par crainte, o par trahison. Il dit que toute la flott

(1) Sur la côte d'Ephese, & non dans l'Isle Samos.

u Roi étoit dans le Port bien équipée
t en état d'agir : que tous les rameurs
voient été envoyés à Magnesie, non
oin de-là : que les arsenaux étoient
uides, & que jamais la Marine n'a-
oit été sur un meilleur pied, ni mieux
dministrée. Le rapport de ce Soldat
t peu d'impression sur l'esprit de Pau-
strat, prévenu par les fausses espéran-
es dont on l'avoit flatté. Mais Polyxe-
idas, après avoir pris de justes pré-
autions pour faire réussir son strata-
ême, fit venir pendant la nuit les ra-
ieurs qu'il tenoit à Magnesie, remit
romptement en mer les vaisseaux qu'il
n avoit tirés, & restant tout le jour
ans le port, moins pour faire ses dis-
ositions que parce qu'il vouloit ca-
her aux ennemis le départ de sa flotte,
sortit après le coucher du soleil avec
ixante & dix gros bâtiments, & mal-
ré le vent contraire, arriva au port
e Pygele à la fin de la nuit. Là s'étant
enu en repos tout le jour pour la même
aison, il s'approcha pendant la nuit
es côtes voisines de la terre des Sa-
niens.

De-là ayant ordonné à un Chef de
'irates nommé Nicander, de mener
Palinure cinq vaisseaux couverts,
t de conduire les gens armés qu'il
voit, par le chemin le plus court,

à travers la campagne, derriere les ennemis qui étoient à Panorme, il s'avança lui-même avec ſa flotte partagée en deux eſcadres, pour s'emparer en même temps des deux entrées de ce port. Pauſiſtrat fut d'abord étonné : mais comme c'étoit un vieux guerrier, il ſe raſſûra bientôt : & perſuadé qu'il repoufferoit l'ennemi par terre beaucoup plus aiſément que par mer, il forma ſes troupes en deux corps, & les mena ſur le double Promontoire qui ferme le port en s'avançant dans la pleine mer. Il croyoit de-là facilement écarter l'ennemi à grands coups de traits; mais Nicander qu'il apperçut derriere lui du côté de la terre, dérangeant cette manœuvre, il changea de batterie, & ordonna aux ſiens de s'embarquer au plus vîte. Alors les ſoldats & les nautonniers également effrayés ſe jettent, comme en fuyant, dans leurs vaiſſeaux, où ils ſont inveſtis par mer & par terre. Pauſiſtrat ne voyant point d'autre moyen de ſe ſauver que de s'ouvrir un paſſage à travers les ennemis & de gagner la pleine mer, ordonna à ſes gens, dès qu'ils furent embarqués, de le ſuivre, & tout le premier, faiſant force de voiles & de rames, il s'avança vers l'embouchure du port. Il étoit ſur le point

d'en ſortir, lorſque Polyxenidas l'inveſtit avec cinq quinquérêmes. Son navire percé par les proues ennemies coule à fond. Ceux qui le défendent ſont accablés de traits, & Pauſiſtrat lui-même tombe en combattant avec beaucoup de valeur. Quant au reſte des vaiſſeaux, les uns furent pris devant le port, les autres dans le port même, par Polyxenidas, & quelques-uns voulant s'éloigner de la terre, tomberent entre les mains de Nicander. De toute la flotte il ne ſe ſauva que cinq vaiſſeaux Rhodiens avec deux de Cos, qui s'ouvrirent un chemin à travers les ennemis effrayés par les flammes qu'ils préſentoient devant eux dans des vaſes de fer attachés à chaque proue au bout de deux longues perches. Les trirêmes d'Erythre qui venoient au ſecours des Rhodiens, ayant rencontré aſſez près de Samos les galeres qui fuyoient, retournerent joindre la flotte Romaine dans l'Helleſpont. Dans le même temps Seleucus reprit Phocée par la trahiſon des Gardes qui lui ouvrirent une des portes : & la crainte força Cyme de ſe déclarer en ſa faveur avec quelques autres villes de la même côte.

Cependant les habitants d'Abyde, après avoir ſoutenu le ſiége pendant

plusieurs jours, s'étoient enfin lassés. Les soldats de la garnison & Philotas qui la commandoit pour le Roi, épuisés eux-mêmes de fatigues & de veilles, avoient permis aux Magistrats d'aller trouver Livius, pour traiter avec lui de la reddition de la Place. Le seul article dont on ne convenoit pas étoit celui des armes que la garnison prétendoit garder en sortant & qu'on vouloit lui faire livrer. A cette difficulté près, la capitulation alloit être terminée, lorsque la nouvelle de la défaite des Rhodiens arracha à Livius la victoire d'entre les mains. Car ce Général craignant que Polyxenidas enflé de ce succès ne surprît la flotte Romaine à Canes, abandonna le siége d'Abyde, & la garde de l'Hellespont, pour aller remettre en mer les vaisseaux retirés dans le port. En ce même temps Eumenes vint à Elée; & Livius avec toute sa flotte, à laquelle il avoit joint deux trirêmes de Metelin, alla à Phocée. Mais apprenant que cette ville étoit défendue par une forte garnison de Syriens, & que Seleucus campoit dans le voisinage, il se mit à ravager tout le pays le long de la côte, & ayant embarqué son butin, qui consistoit surtout en prisonniers, il attendit qu'Eumenes le vînt joindre, ensuite il

Livius leve le siége d'Abyde.

prit la route de Samos. Les Rhodiens furent consternés de la défaite de leur flotte. Car avec leurs vaisseaux & leurs soldats, ils avoient perdu l'élite & la fleur de la jeunesse Rhodienne, la plûpart des Nobles ayant suivi Pausistrat dont l'exemple étoit avec raison du plus grand poids. Mais bientôt faisant réflexion qu'ils avoient été vaincus par la ruse & non par la valeur des ennemis, & que c'étoit un de leurs citoyens qui les avoit attirés dans ce piége, leurs regrets se changerent en fureur, ils équiperent sur le champ dix galeres, & quelques jours après dix autres, dont ils donnerent le commandement à Eudamus, persuadés que s'il avoit moins d'habileté & d'expérience dans la guerre que Pausistrat, ce seroit pour lui une raison d'être plus circonspect, & de se tenir davantage sur ses gardes. Livius & Eumenes aborderent d'abord aux côtes d'Erythre où ils passerent la nuit, & le lendemain arriverent à Coryce, promontoire de la dépendance des Teïens. Mais voulant de-là passer dans le voisinage des Samiens, sans attendre le lever du soleil par le moyen duquel les Pilotes auroient jugé de la disposition du temps, ils s'exposerent aux orages qui pouvoient s'élever. En effet, ils n'eurent

Affliction des Rhodiens.

pas fait la moitié de leur courſe, que l'Aquilon ayant commencé à ſoulever les flots, leurs vaiſſeaux furent battus d'une furieuſe tourmente.

Polyxenidas qui avoit bien jugé que les ennemis navigeroient vers Samos pour ſe joindre à la flotte des Rhodiens, partit d'Epheſe, & vint mouiller à Myonneſe, d'où il paſſa à l'Iſle appellée Macris, pour attaquer de-là l'arriere-garde de la flotte ennemie, ou au moins enlever les vaiſſeaux qui s'écarteroient. Mais quand il vit que la tempête les avoit diſperſés, & que la violence du vent l'empêchoit de fondre deſſus, comme il avoit voulu faire d'abord, il gagna l'Iſle d'Ethalie, afin de ſe jeter de-là le lendemain ſur la flotte, quand elle voudroit s'avancer de la pleine mer à Samos. Une petite partie des bâtiments Romains entra au commencement de la nuit dans un port déſert de la côte des Samiens, où tous les autres les ſuivirent, après avoir lutté toute la nuit contre les flots. Ils apprirent en ce lieu, par des gens de la campagne, que les ennemis étoient à la rade d'Ethalie; ce qui obligea Livius d'aſſembler le Conſeil, pour examiner s'il étoit à propos de les combattre ſur le champ, ou d'attendre la flotte des Rhodiens. On

prit le parti de différer, & ils retournerent à Coryce d'où ils étoient venus. Polyxenidas ayant attendu quelque temps, retourna aussi à Ephese, sans avoir rien fait. Alors la flotte Romaine voyant la mer libre, passa à Samos, où les Rhodiens la vinrent joindre peu de jours après. Et Livius, afin de leur faire voir qu'il n'attendoit qu'eux pour aller aux ennemis, marcha aussi-tôt vers Ephese; son projet étoit de leur donner bataille, ou s'ils la refusoient, d'arracher cet aveu de leur foiblesse, lequel devoit produire un effet admirable sur l'esprit des alliés. Il rangea ses vaisseaux de front, vis-à-vis l'embouchure du port: mais voyant que personne ne se présentoit pour combattre, il laissa une partie de sa flotte à l'ancre près du port, pendant que l'autre débarqua les soldats pour aller piller les campagnes voisines de la côte. Ils emmenoient déja un grand butin, & s'approchoient des murailles de la ville, lorsqu'Andronicus Macédonien, qui étoit en garnison à Ephese, fit une sortie sur eux, & après leur avoir ôté la plus grande partie de leurs dépouilles, les força de rentrer dans leurs vaisseaux & de regagner la mer. Le lendemain les Romains ayant placé une embuscade dans le milieu du che-

La flotte Romaine devant Ephese.

min, s'avancerent en corps vers la ville, pour attirer le Macédonien hors des murailles. Mais cet Officier qui s'en étoit douté, ne paroiſſant point, ils retournerent à leurs vaiſſeaux; & ne pouvant joindre les ennemis, ni par mer, ni par terre, ils reprirent la route de Samos d'où ils étoient partis. De-là Livius envoya deux galeres des Alliés d'Italie, & deux trirêmes Rhodiennes commandées par Epicrate, pour garder le détroit de Cephallenie. Car Hybriſtas de Lacédemone à la tête des jeunes Cephalléniens, exerçoit des brigandages continuels ſur cette mer, & fermoit le paſſage aux convois d'Italie.

Emilius vient prendre le commandement de la flotte à la place de Livius.

Epicrate rencontra au Pyrée L. Emilius Regillus qui venoit ſuccéder à Livius dans le commandement de la flotte. Ce Général qui n'avoit que cinq quinquérêmes, ayant appris la défaite des Rhodiens, remena avec lui en Aſie Epicrate & ſes quatre vaiſſeaux. Il traverſa la mer Egée pour aller à (1) Scio, où il fut joint par des vaiſſeaux Athéniens qui étoient ſans pont. Timaſicrates Rhodien y vint auſſi de Samos, à la faveur de la nuit, avec deux quadrirêmes, & quand il eut

[1] D'autres diſent Chio: c'eſt la même ville.

été présenté à Emilius, il lui dit qu'on envoyoit ce secours contre les vaisseaux d'Antiochus, qui sortant des ports de l'Hellespont & d'Abyde, infestoient ces mers, & donnoient la chasse aux barques de transport. Lorsqu'Emilius passoit de Scio à Samos, il rencontra deux quadrirêmes de Rhodes envoyées par Livius, & le Roi Eumenes avec deux quinquérêmes, qui venoient au-devant de lui. Quand il fut arrivé à Samos, il prit le commandement de la flotte des mains de Livius, & ayant fait un sacrifice selon la coutume, il assembla son Conseil. Alors Livius, qui fut prié de parler le premier, dit que » personne n'ouvroit un avis plus sincere que celui » qui conseilloit aux autres ce qu'il » feroit lui-même en pareil cas. Que » pour lui, il avoit formé le dessein, „ s'il eût été plus long-temps en place, „ d'aller à Ephese avec toute sa flotte, „ & d'enfoncer à l'embouchure du port „ quelques barques remplies de sable. „ Qu'il étoit d'autant plus facile de „ fermer l'entrée de ce port que semblable à l'embouchure d'un fleuve, „ elle étoit longue, étroite & peu profonde. Que par-là, en ôtant aux ennemis l'usage de la mer, on rendoit „ leur flotte inutile. „

Ce projet ne fut goûté de personne. „ Eumenes demanda à Livius ce que „ feroient les Romains, quand ils au- „ roient ainsi fermé la mer aux Ephé- „ siens ? Iroient-ils avec toute leur „ flotte, devenue libre, secourir les „ Alliés, & porter la terreur parmi les „ ennemis, ou continueroient-ils à la „ tenir devant le port pour le bloquer ? „ S'ils prenoient le premier parti, pou- „ voit-on douter que les ennemis ne „ retirassent ces barques submergées, „ & ne rouvrissent leur port plus aisé- „ ment qu'on ne l'avoit bouché ? Si „ d'un autre côté, ils restoient devant „ le port, que serviroit-il d'en bou- „ cher l'entrée ? Que cette opération „ ne feroit avantageuse qu'à l'ennemi, „ puisque tranquille dans un port sûr, „ au sein d'une ville opulente, large- „ ment approvisionnée par l'Asie, il „ passeroit l'été sans inquiétude ; tan- „ dis que les Romains exposés en pleine „ mer à la fureur des vents & des flots, „ & manquant de tout, feroient con- „ tinuellement en station ; que par-là „ plus embarrassés eux-mêmes que les „ Ephésiens, ils auroient les bras liés au „ point de ne pouvoir exécuter aucune „ entreprise utile. Comment tien- „ droient-ils donc les autres renfer- „ més. » Eudamus Amiral de la flotte

Rhodienne, désapprouva le projet de Livius, sans ouvrir lui-même un avis plus salutaire. Epicrate, Officier Rhodien, conseilloit à Emilius d'abandonner Ephese pour le présent, & d'envoyer une partie des vaisseaux dans la Lycie pour attirer dans son parti Patare, capitale de cette contrée. Que cette acquisition lui procureroit un double avantage : que les Rhodiens n'ayant rien à craindre de la part de leurs voisins, pourroient donner toute leur attention à la guerre d'Antiochus; & empêcher la flotte que ce Prince tireroit de la Lycie, de se joindre à Polyxenidas. C'est à quoi l'on s'en tint. Cependant on voulut que Regillus se présentât avec toute sa flotte devant le Port d'Ephese, ne fût-ce que pour donner de la terreur aux ennemis ?

Mais on envoya C. Livius en Lycie avec deux quinquérêmes Romaines, quatre quadrirêmes de Rhodes, & deux vaisseaux couverts de Smyrne. Il eut ordre de passer auparavant à Rhodes, & de communiquer son dessein au Conseil public de cette Isle. Il aborda en chemin faisant aux villes de Milet, de Mynde, d'Halicarnasse, de Cnide & de Cos, qui toutes exécuterent promptement les ordres qui leur furent donnés de la part des Romains.

Quand il fut arrivé à Rhodes, & qu'il eut expoſé ſa commiſſion dans le Conſeil, tout le monde ayant applaudi, il ajouta à la flotte qu'il avoit déja trois quadrirêmes que lui donnerent les Rhodiens, & conduiſit le tout à Patare. Un vent favorable les ayant pouſſés juſqu'auprès de la ville, ils eſpéroient que la ſurpriſe & la crainte engageroient les habitants à ſe rendre. Mais le vent devenu tout d'un coup contraire, ayant commencé à ſoulever les flots, ils gagnerent, à la vérité, la terre à force de rames, mais ils ne trouverent autour de la ville aucune rade. Ils ne pouvoient non plus mouiller devant le port, la mer étant groſſe, & la nuit approchant. Ainſi ils paſſerent outre, & allerent à deux milles de-là, dans le port de Pheniconte qui tenoit les vaiſſeaux à l'abri des vents & des vagues. Mais il étoit dominé par des rochers d'une hauteur extrême dont les habitants, avec les ſoldats d'Antiochus qui étoient en garniſon dans leur ville, s'emparerent ſur le champ. Livius, malgré la difficulté des lieux, envoya contre eux les Auxiliaires d'Iſſe & de Smyrne, troupes alertes, qui à coups de traits, & par des attaques légeres, ſe ſoutinrent d'abord, tant qu'elles n'eurent affaire qu'à un petit nombre, & que l'action fut plutôt

une escarmouche qu'un combat. Mais les ennemis se multipliant, & bientôt tout le peuple en foule sortant de la ville, Livius craignit que ses auxiliaires ne fussent coupés, & même que ses vaisseaux ne fussent attaqués du côté de la terre. Il fit marcher, non-seulement les soldats de sa flotte, mais encore les matelots & les rameurs, en les armant comme il put : ce qui n'empêcha pas que la victoire ne fût long-temps disputée, & qu'il ne perdît dans ce choc plusieurs soldats, & même L. Aputius, l'un de ses Officiers. Cependant à la fin les Lyciens furent vaincus & repoussés jusques dans leur ville. Les Romains vainqueurs, mais fort maltraités, rentrerent dans leurs vaisseaux. Ils allerent de-là dans le Golphe de Telmesse, qui d'un côté touche la Carie, & de l'autre la Lycie, & Livius renonçant à l'entreprise de Patare, renvoya les Rhodiens chez eux. Pour lui en côtoyant l'Asie, il rentra dans la Grece, pour conférer avec les Scipions qui étoient alors aux environs de la Thessalie, & de-là repasser en Italie.

Emilius, que la tempête avoit obligé de retourner à Samos, après avoir inutilement tenté la ville d'Ephese, apprenant que Livius avoit abandonné l'expédition de Lycie, & repassoit en

Italie, résolut, pour effacer la honte que les Romains lui paroissoient avoir essuyée devant Patare, d'aller attaquer cette ville avec toutes ses forces. Après avoir passé devant Milet, & rangé toute la côte des Alliés, il entra dans le Golphe de Bargylle, & fit une descente auprès de Yasse, où Antiochus avoit une garnison. Les Romains commencerent par ravager toute la campagne d'alentour. Ensuite le Préteur fit sonder l'esprit des principaux & des Magistrats, qui lui répondirent que la ville n'étoit pas en leur disposition. Alors il fit approcher ses machines, & se mit en devoir d'y donner l'assaut. Mais il y avoit parmi les Romains quelques exilés de cette ville, qui allerent tous de concert conjurer les Rhodiens „ de ne pas souffrir qu'on ruinât une „ ville de leur voisinage, dont les habitants, la plûpart leurs parents & „ leurs Alliés, n'avoient pas mérité un „ pareil traitement. Que pour eux, ils „ ne s'étoient attiré leur exil qu'en demeurant fideles aux Romains: & que „ tout ce qui restoit dans la ville n'étoit retenu que par le despotisme qui „ les en avoit chassés. Mais que tous „ les Yassiens, sans exception, ne souhaitoient rien tant au fond, que de „ se soustraire à la tyrannie monarchi-

Emilius va en Lycie avec toute sa flotte.

, que ». Les Rhodiens touchés de leurs prieres, & secondés de la médiation du Roi Eumenes, obtinrent du Préteur, à force de lui représenter leurs liaisons avec ceux de Yasse, & la contrainte où les tenoit la garnison d'Antiochus, qu'il levât le siege. Les Romains se retirerent donc, & ne trouvant sur tout le reste de la côte d'Asie que des amis & des alliés, ils arriverent à Loryme, port situé en face de l'Isle de Rhodes. Là les Tribuns des soldats commencerent à tenir dans leurs tentes, contre la conduite d'Emilius, des discours qui vinrent bientôt jusqu'à ses oreilles. Ils lui reprochoient de s'être éloigné d'Ephese, le principal objet de sa commission, & de laisser derriere lui, l'ennemi libre d'entreprendre impunément tout ce qu'il voudroit, contre les villes alliées qui étoient dans leur voisinage. Ces murmures ayant fait impression sur l'esprit d'Emilius, il demanda aux Rhodiens si le port de Patare étoit assez grand pour contenir toute sa flotte. Leur réponse négative lui fournit un prétexte plausible de renoncer à cette entreprise, & de ramener ses vaisseaux à Samos.

Seleucus fils d'Antiochus va attaquer Pergame.

Pendant ce temps-là Seleucus, fils d'Antiochus, qui avoit passé tout l'hiver dans l'Eolide, avec son armée, oc-

cupé tantôt à ſecourir les Alliés du Roi, tantôt à ravager les terres de ceux qu'il ne pouvoit attirer dans ſon parti, réſolut de paſſer ſur les confins du Royaume d'Eumenes, tandis que ce Prince, éloigné de ſes Etats, attaquoit avec les Romains & les Rhodiens, les villes maritimes de la Lycie. Premierement, il s'approcha d'Elée; puis ſans s'arrêter au ſiege de cette ville, après avoir ravagé la campagne, il alla attaquer Pergame même, la capitale de tout le Royaume. D'abord Attale ſe poſta devant les murailles avec un corps de cavalerie & de ſoldats armés à la légere, & par de fréquentes eſcarmouches, il harceloit les ennemis, plutôt qu'il ne les combattoit. Mais l'expérience de quelques jours lui ayant appris qu'il n'étoit en aucune façon capable de leur tenir tête, il ſe renferma dans l'enceinte de la ville; & auſſi-tôt Seleucus en forma le ſiege. A peu près dans le même temps, Antiochus étant parti d'Apamée, campa premierement à Sardes, puis aſſez près de Seleucus, à la ſource du fleuve Caicus, avec une grande armée compoſée d'un amas de pluſieurs Nations. La partie de ſes troupes qui répandoit davantage la terreur & la conſternation dans le pays, c'étoient quatre mille Gaulois qu'il avoit pris à

ſa ſolde, & qu'il envoya avec un petit nombre d'autres troupes qu'il leur aſſocia, ravager au loin le territoire de Pergame. Quand ces nouvelles eurent été portées à Samos, Eumenes le premier partit pour aller défendre ſon pays & vint avec ſa flotte à Elée, où ayant trouvé des troupes de cavalerie & d'infanterie prêtes à le ſuivre, il vola avec ce Corps au ſecours de Pergame, & y arriva avant que les ennemis ſe fuſſent apperçus de ſa marche, & qu'ils euſſent fait aucun mouvement pour l'empêcher. Auſſi-tôt les eſcarmouches recommencerent, ſans qu'Eumenes oſât haſarder un combat général. Mais peu de jours après, la flotte Romaine & celle des Rhodiens vinrent de Samos à Elée pour tirer ce Prince d'embarras. En effet, dès qu'Antiochus ſut qu'ils avoient débarqué leurs troupes à Elée, & qu'un grand nombre de vaiſſeaux s'étoit raſſemblé dans ce ſeul port; apprenant d'ailleurs que le Conſul étoit déja arrivé dans la Macédoine, & qu'il ſe diſpoſoit à paſſer l'Helleſpont; il crut qu'il ne devoit pas attendre à demander la paix, qu'il ſe vît preſſé par mer & par terre, & alla ſe camper ſur une éminence vis-à-vis d'Elée. Il y laiſſa toute ſon infanterie; & étant deſcendu avec ſa cavalerie qui ſe montoit à ſix mille

hommes, dans une plaine ſituée ſous les murailles mêmes d'Elée, il envoya à Emilius, un miniſtre avec le caducée pour annoncer qu'il vouloit traiter de la paix.

Antiochus envoye propoſer la paix au Préteur Emilius, qui la lui refuſe.

Emilius, avant de lui répondre, fit venir Eumenes de Pergame, & tint avec lui un Conſeil où il admit auſſi les Rhodiens. Ceux-ci n'étoient pas oppoſés à la paix. Mais Eumenes ſoutint que dans les conjonctures préſentes, les loix de l'honneur & le défaut de pouvoir néceſſaire pour conclure, leur défendoient de traiter. « Pouvons-nous honnêtement, dit-il, enfermés comme „ nous ſommes dans les murailles d'une „ ville où l'on nous tient aſſiégés, re„ cevoir les conditions qu'on nous im„ poſera ? Et après tout, qui les rati„ fiera, ces conditions, dont nous ſe„ rons convenus en l'abſence du Con„ ſul, ſans l'autorité du Sénat ni l'or„ dre du peuple Romain ? Et je vous „ prie, Emilius, de me dire ce que „ vous prétendez faire après que vous „ aurez conclu cette paix. Retourne„ rez-vous ſur le champ en Italie avec „ votre flotte & votre armée ? ou ſi „ vous attendrez ici que le Conſul, le „ Sénat & le peuple Romain vous ayent „ fait connoître leurs intentions ? ſans „ doute que vous prendrez le dernier

„ parti. Il s'ensuit donc que vous res-
„ terez en Asie,& que laissant la guerre
„ pour laquelle on vous a envoyé, vous
„ remenerez vos troupes dans les quar-
„ tiers d'hiver, où elles acheveront de
„ ruiner vos Alliés, obligés de leur
„ fournir des vivres; & puis nous re-
„ commencerons tout de nouveau, si
„ ceux de qui nous dépendons le ju-
„ gent à propos, une guerre que nous
„ pouvons, avec la protection des
„ Dieux, terminer avant l'hiver, en
„ continuant à la pousser avec vigueur
„ & sans relâche ». On s'en tint au sentiment d'Eumenes; & on répondit à Antiochus qu'avant l'arrivée du Consul on ne pouvoit écouter aucune proposition. Ce Prince voyant qu'il n'y avoit point de paix à espérer, ravagea tout le pays autour d'Elée & de Pergame; puis y laissant son fils Seleucus, exerça les mêmes hostilités, en chemin faisant, sur les terres d'Adramytte, & passa ensuite dans les plaines de Thebes, ville qu'Homere a célébrée dans son Iliade; ses soldats y trouverent plus de butin que dans aucune contrée de l'Asie. Mais Emilius & Eumenes, ayant fait un grand circuit avec leurs vaisseaux, vinrent au secours de la place.

Par hasard dans le même temps mille hommes de pied & cent cavaliers partis

de l'Achaïe ſous la conduite de Diophanes, vinrent aborder à Elée, où ils furent reçus, au ſortir de leurs vaiſſeaux, par des Officiers que leur envoya Attalus, qui les introduiſirent dans Pergame pendant la nuit. C'étoient tous ſoldats vétérans & expérimentés dans la guerre; & celui qui les commandoit étoit éleve de Philopemene, le plus grand Capitaine qu'il y eût alors dans la Grece. Cet Officier ne demanda que deux jours, tant pour faire repoſer ſes hommes & ſes chevaux, que pour reconnoître les ennemis, & ſavoir dans quels temps & dans quels lieux ils ſe montroient & ſe retiroient. Les troupes de Seleucus paroiſſoient ordinairement au pied de la colline ſur laquelle la ville eſt ſituée. Ainſi ils avoient derriere eux toute la liberté de piller la campagne, perſonne ne ſortant de la ville pour lancer des traits, même de loin, ſur leurs poſtes avancés: & depuis que la crainte avoit obligé Attalus & les ſiens de ſe renfermer dans leurs murailles, le mépris que les Syriens conçurent pour les aſſiégés, les jeta dans la ſécurité & la négligence. La plûpart ne ſe mettoient pas en peine de tenir leurs chevaux ſellés & bridés. Il n'en reſtoit qu'un petit nombre ſous les armes & en ordre : tout le reſte étoit

étoit difperfé dans la campagne, où les uns paffoient le temps à jouer & à fe divertir, tandis que les autres cherchoient le frais & l'ombre pour boire & manger, ou pour dormir plus à leur aife. Diophanes ayant obfervé cette manœuvre du haut des murailles de Pergame, ordonna aux fiens de prendre les armes, & de fe tenir à la porte de la ville prêts à exécuter les ordres qu'il leur donneroit. Pendant ce temps-là il alla trouver Attale, & lui dit qu'il avoit deffein de faire une fortie fur les ennemis. Attale eut affez de peine à y confentir, voyant qu'il alloit avec mille hommes de pied & cent cavaliers, attaquer quatre mille fantaffins & trois cents chevaux. Il fortit cependant, & fe pofta affez près des affiégeants, en attendant l'occafion de fondre fur eux avec avantage. Ceux qui étoient dans la ville regardoient l'entreprife de Diophanes comme une démarche plus folle que hardie: & les ennemis après s'être approchés de cette troupe, voyant qu'elle ne remuoit pas, ne rabattirent rien de leur négligence accoutumée, & fe mocquerent même de cette poignée d'hommes qui ofoient fe montrer. Diophanes tint pendant quelque temps fes foldats tranquilles, comme s'ils n'étoient fortis de la ville que pour

se donner en spectacle. Mais quand il s'apperçut que les Syriens étoient dispersés sans ordre, il partit comme un éclair à la tête de sa cavalerie, après avoir ordonné aux gens de pied de le suivre promptement, & vint fondre avec une impétuosité sans égale, au milieu des cris de tout son monde, sur les ennemis qui ne s'attendoient à rien moins. Une attaque si brusque effraya non-seulement les hommes, mais encore les chevaux, qui, rompant leurs licols, augmenterent encore le désordre & la confusion des assiégeants. Il ne leur fut pas même aisé de seller, de brider & de monter ceux que la peur n'avoit pas emportés, les Achéens causant parmi eux un tumulte qu'on n'eût jamais attendu d'un si peti nombre. L'infanterie de Diophanes s'étant jetée à son tour sur les ennemi épars de côté & d'autre, & à moitié en dormis, en fit un grand carnage, & mit en déroute ceux qui purent échap per à ses coups. Diophanes les ayan pourfuivis tant qu'il le put sans s'expo ser, rentra triomphant dans la ville après avoir signalé la valeur de la Nation Achéenne, & mérité l'estime d tous les habitants de Pergame, tant hom mes que femmes, qui avoient vu sa action de leurs murailles.

Le lendemain les troupes de Seleucus se posterent à cinq cents pas plus loin de la ville, mais dans un meilleur ordre, & avec plus de circonspection. Les Achéens de leur côté parurent à la même heure & au même lieu que la veille. Pendant plusieurs heures, les deux partis se tinrent l'un & l'autre en respect, comme s'ils eussent attendu le signal de l'attaque. Un peu avant le coucher du soleil, comme il étoit temps de rentrer dans le camp, les assiégeants commencerent à lever les enseignes & à se former en colonnes de marche plutôt qu'en ordre de bataille. Diophanes ne quitta point son poste, tant qu'il fut à portée d'être apperçu d'eux. Ensuite il chargea leur arriere-garde avec la même vigueur que le premier jour; les assiégeants furent encore si déconcertés, qu'ils la laisserent tailler en pieces, sans que personne osât faire volte-face, pour arrêter l'ennemi qui les mena battant jusques aux portes de leur camp, où ils se retirerent dans une extrême confusion, & gardant à peine l'ordre de marche. Cette audace des Achéens força enfin Seleucus de renoncer au siege de Pergame, & d'abandonner le pays. Antiochus ayant appris que les Romains étoient arrivés avec Eumenes pour se-

Seleucus leve le siege de Pergame.

courir Adramytte, s'éloigna de cette ville, mais ravagea tout le pays d'alentour. Il prit ensuite de force (1) Perée qui étoit une colonie de Mitylene; puis Cotton, Corylene, Aphrodisie, & Crene, toutes du premier assaut. Delà il s'en retourna à Sardes en passant par Thyatire. Pour Seleucus, il resta sur les côtes maritimes, d'où il inquiétoit quelques villes, pendant qu'il en rassuroit d'autres. Les Romains, Eumenes & les Rhodiens allerent d'abord à Mitylene, & delà, en rebroussant chemin, ramenerent la flotte à Elée d'où elle étoit partie. Ils aborderent ensuite dans l'Isle appellée Bachie, qui commande Phocée où ils avoient dessein d'aller; & après avoir pillé les Temples qu'ils avoient respectés d'abord, & en avoir enlevé les statues qui étoient très-belles & en grand nombre dans cette Isle, ils s'approcherent de la ville même, dans le dessein de lui donner l'assaut. Mais jugeant que sans un siege en regle, il leur seroit impossible de l'escalader l'épée à la main, sur-tout depuis qu'un renfort de trois mille hommes envoyé par Antiochus y étoit entré, ils abandonnerent aussi-tôt ce projet, rame-

(1) Le nom de ces villes est peu connu dans la Géographie.

erent leurs vaisseaux dans l'isle ; & ornerent toute leur expédition au pilige des terres qui sont autour de la ille.

Alors Eumenes fut renvoyé dans ses ;tats afin de préparer au Consul & à son rmée toutes les choses dont il avoit be-›in pour passer l'Hellespont. La flotte es Romains retourna à Samos avec les aisseaux des Rhodiens, où elle se nt à la rade, pour être à portée de opposer aux mouvements que Polyxe-idas pourroit faire du côté d'Ephese. endant le séjour qu'elle y fit, M. Emi-.us, frere du Préteur, mourut. Les Rho-.iens, après avoir célébré ses funérail-es, en partirent avec treize de leurs ;aleres, une quinquérême de Cos, & .ne de Cnide, & croiserent auprès de Rhodes, pour empêcher le passage de a flotte, qu'on disoit être partie de Sy-ie. Deux jours avant qu'Eudamus vînt le Samos avec sa flotte, Pamphilidas ju'on avoit déja envoyé au-devant de :ette flotte avec treize vaisseaux Rho-liens, y joignit encore en passant qua-:re galeres qui gardoient la Carie ; en-suite il alla faire lever le siege de De-dale, & de quelques autres petits forts. Eudamus eut ordre de se remettre sur le champ en mer, après avoir ajouté six navires sans pont à la flotte qu'il avoit

Les Rhodiens vont au-devant de la flotte de Syrie.

amenée. Il fit tant de diligence qu'il joignit les vaisseaux de Pamphilidas au port de Megiste, malgré l'avance qu'ils avoient sur lui. Tous ensemble ils vinrent à Phaselis, où ils crurent qu'il étoit à propos d'attendre les ennemis.

La ville de Phaselis est située sur les confins de la Lycie & de la Pamphilie. Elle s'avance beaucoup dans la mer ; & c'est la premiere côte qu'apperçoivent ceux qui vont de la Cilicie à Rhodes. La raison qu'ils eurent de choisir ce poste, c'est qu'il n'y en avoit point où ils pussent découvrir de plus loin la flotte des ennemis. Mais, ce qu'ils n'avoient pas prévu, le mauvais air qu'on y respire, principalement en été, causa des maladies qui attaquerent surtout les rameurs. Ils partirent aussi-tôt pour éviter la contagion, & lorsqu'ils eurent doublé le Golphe de Pamphilie, ils aborderent à l'embouchure de l'Eurymedon, où ils apprirent des Aspendiens que les ennemis étoient déja arrivés à Sida. Les vents (1) Etésiens qui souffloient alors & qui leur étoient contraires, avoient retardé leur navigation. La flotte des Rhodiens étoit composée de trente-deux quadrirêmes, &

(1) Ce terme est dérivé du mot grec ἔτος année. On appelle ainsi ces vents, parce qu'ils s'élevent & regnent toujours dans le même temps, chaque année.

de quatre trirêmes. Dans celle d'Antiochus, il y avoit trente-sept gros bâtiments, entre lesquels étoient trois galeres à sept rangs, & quatre à six, sans compter dix trirêmes. Les Syriens avoient aussi découvert les vaisseaux Rhodiens d'un lieu élevé. Le lendemain les deux flottes sortirent du port dès le matin dans le dessein de combattre ce jour là même : & lorsque les Rhodiens eurent doublé le promontoire qui s'avance de Sida dans la mer, ils apperçurent les ennemis, & furent apperçus d'eux. Annibal commandoit l'aîle gauche de la flotte Royale, du côté de la haute mer; & Apollonius, l'un des courtisans d'Antiochus, la droite; déja l'un & l'autre avoient rangé leurs vaisseaux de front. Les Rhodiens venoient à eux sur une longue file, Eudamus étoit à la tête dans sa galere amirale. Chariticlus avoit l'arriere-garde, & Pamphilidas le centre. Quand Eudamus vit les ennemis rangés en bataille, & prêts à charger, il alla le premier au-devant d'eux, ordonnant à ceux qui venoient après lui de s'avancer de front, & de garder leurs distances. Cette manœuvre causa d'abord quelque confusion. Car il n'avoit pas assez pris le large, pour laisser aux autres galeres l'espace qui leur étoit né-

cessaire du côté de la terre, & n'ayant encore que cinq vaisseaux avec lui, il s'étoit hâté un peu trop d'aller à la rencontre d'Annibal. Comme les autres avoient ordre de se ranger de front, ils ne suivoient pas. Ceux de l'arriere-garde ne trouvoient point de place du côté de la terre; & tandis qu'ils s'agitoient inutilement, déja les premiers arrivés combattoient à l'aîle droite contre Annibal.

Mais en un moment la bonté des vaisseaux, & la grande expérience de ceux qui les faisoient mouvoir, délivrerent les Rhodiens de tout embarras. Car les plus avancés ayant promptement pris le large, laisserent à ceux qui venoient après, la liberté de se mettre en bataille du côté de la terre. Alors les galeres des Rhodiens qui pouvoient joindre celles d'Antiochus enfonçoient leurs proues, ou brisoient leurs rames; ou passant librement dans les rangs, les chargeoient à la poupe. Ce qui causa le plus de frayeur à la flotte des Syriens, c'est que leur galere à sept rangs fut coulée à fond dès le premier choc par un bâtiment Rhodien beaucoup plus petit. Et dès-lors l'aîle droite des ennemis prit la fuite. Cependant du côté de la mer, Annibal supérieur en nombre, mais inférieur

pour tout le reste, pressoit extrêmement Eudamus ; & il l'auroit infailliblement accablé, si au signal de ralliement qu'on donna, suivant la coutume, du haut de la galere Amirale, tous les vaisseaux qui avoient vaincu à la gauche, ne fussent accourus au secours de la droite. Alors Annibal & tous les navires qu'il avoit autour de lui, prirent la fuite. Les Rhodiens, dont les rameurs la plûpart malades avoient été bientôt épuisés de fatigues, n'eurent pas assez de force pour les poursuivre. Mais pendant qu'ils faisoient alte en pleine mer, & que pour se remettre de leur épuisement, ils prenoient de la nourriture, Eudamus apperçut de son bord les ennemis qui remorquoient avec des barques leurs galeres rompues ou dématées, & en emmenoient environ vingt encore saines & entieres. Alors faisant faire silence aux siens du haut de la poupe, levez-vous, leur dit-il, & venez jouir d'un beau spectacle. Ils se leverent tous, & ayant contemplé la fuite & la consternation des ennemis, ils demanderent d'une voix unanime la permission de les poursuivre. La galere d'Eudamus étoit percée de plusieurs coups. Il chargea Charielitus & Pamphilidas de la poursuivre, avec ordre de ne s'avan-

Les Rhodiens battent la flotte d'Antiochus commandée par Annibal.

cer qu'avec précaution. Ces deux Officiers donnerent la chasse assez longtemps aux fuyards. Mais quand ils virent qu'Annibal étoit près de gagner le rivage, craignant que le vent ne les poussât sur les côtes ennemies, & ne les y retînt malgré eux, ils se saisirent de la galere à sept rangs qui dès le premier choc avoit été mise hors de combat, & la traînerent avec peine jusqu'à Phaselis où les attendoit Eudamus. Ils s'en retournerent de-là à Rhodes moins joyeux de leur victoire, qu'affligés de la faute qu'ils se reprochoient les uns aux autres; c'étoit de n'avoir pas coulé à fond ou pris toute la flotte ennemie, comme ils l'avoient pû. Après la perte de cette bataille, Annibal n'osoit plus s'avancer au-delà des côtes de la Lycie, quoiqu'il désirât de joindre au plutôt l'ancienne flotte d'Antiochus. Les Rhodiens, pour l'empêcher d'exécuter ce dessein, envoyerent Chariclitus dans le port de Megiste du côté de Patares avec vingt vaisseaux à éperons. Ils ordonnerent à Eudamus d'aller retrouver les Romains à Samos, avec les sept plus gros bâtiments de la flotte qu'il avoit commandée, & d'employer auprès d'eux tout ce qu'il avoit de crédit, avec les raisons les plus persuasives, pour les déterminer au siége de Patares.

La nouvelle de cette victoire, & ensuite le retour des Rhodiens causa aux Romains une grande satisfaction. On comptoit que ces insulaires délivrés de l'inquiétude que leur donnoit la flotte d'Antiochus, rendroient désormais ces mers sûres & libres aux vaisseaux de la République. Mais la crainte qu'on eut qu'Antiochus, qui étoit parti de Sardes, ne s'emparât des villes maritimes de l'Ionie & de l'Eolide, empêcha les Rhodiens de s'écarter de ces contrées. Ils se contenterent d'envoyer Pamphilide avec quatre galeres couvertes, joindre la flotte qui étoit aux environs de Patares. Pour Antiochus, non content d'assembler les garnisons des villes voisines, il envoya des Ambassadeurs à Prusias Roi de Bithynie, avec des Lettres, dans lesquelles il s'élevoit fortement contre les vues ambitieuses qui avoient attiré les Romains en Asie. „ Qu'ils n'avoient point „ d'autre dessein que d'abolir par-tout „ la Royauté, pour dominer seuls dans „ l'univers. Qu'ils avoient déja soumis „ Philippe & Nabis. Qu'il étoit le troisieme qu'ils vouloient réduire ; & que „ s'ils en venoient à bout, ils attaqueroient ensuite tous les autres Rois „ de proche en proche, comme un incendie qui dévore tout ce qui se ren-

Antiochus tâche d'engager Prusias dans son parti.

„ contre en ſon chemin. Que de ſes „ Etats, ils paſſeroient dans la Bithy- „ nie, puiſqu'Eumenes avoit plié ſous „ le joug d'une ſervitude volontaire. « Ces remontrances avoient fait quelque impreſſion ſur Pruſias. Mais les Lettres du Conſul Scipion, & encore plus celles de ſon frere l'Africain, diſſiperent ſes craintes. Le dernier, après lui avoir repréſenté l'uſage où avoit toujours été le peuple Romain, de relever par toutes ſortes de diſtinctions, la majeſté des Rois ſes Alliés, n'oublioit pas les preuves particulieres qu'il avoit données lui-même de cette généroſité, & qui devoient engager Pruſias à mériter ſon amitié. „ Que „ pluſieurs petits Rois, qui avoient „ traité avec lui en Eſpagne, s'étoient „ vûs des Potentats conſidérables, à ſon „ départ de cette Province. Qu'il ne s'é- „ toit pas contenté de rendre à Maſi- „ niſſa le Royaume de ſes peres, mais „ qu'il y avoit encore ajoûté les Etats „ de Syphax, uſurpateur des ſiens ; „ en ſorte que non-ſeulement il étoit „ le plus riche & le plus puiſſant des „ Rois d'Afrique, mais qu'il n'y en „ avoit point dans le reſte de l'univers, „ dont il ne pût égaler la grandeur & la „ majeſté. Que Quintius après avoir

vaincu Philippe & Nabis, les avoit cependant laissés en possession de leurs Etats. Que le peuple Romain avoit même remis au premier le tribut imposé l'année précédente ; qu'il lui avoit renvoyé son fils qui étoit en ôtage à Rome ; & que ce Prince enfin avoit conquis plusieurs villes hors de la Macédoine, sans que les Généraux Romains s'y opposassent. Que Nabis auroit aussi conservé sa couronne, si d'abord ses excès, & ensuite la mauvaise foi des Etoliens ne l'avoient jeté dans le précipice ». 'rusias fut affermi dans ses dispositions ar l'arrivée de C. Livius qui avoit comnandé la flotte des Romains, & qui enoit de Rome en qualité d'Ambassaleur : il n'eut pas de peine à lui faire omprendre combien le parti des Ronains paroissoit préférable à celui d'Aniochus, & combien leur alliance étoit lus sacrée & plus inviolable.

Mais ce Prince se tourne du côté des Romains.

Antiochus ayant perdu l'espérance l'attirer Prusias dans son parti, alla de Sardes à Ephese pour visiter la flotte que lepuis quelques mois on mettoit en état l'agir ; non qu'il eût été heureux jusques-là par mer, ou qu'il espérât l'être beaucoup plus à l'avenir, mais parce qu'il concevoit parfaitement qu'il n'éoit pas en état de résister par terre à

l'armée Romaine, & aux deux Scipions qui la commandoient. Il avoit cependant quelque lueur d'espérance pour le moment, parce qu'il savoit qu'une grande partie des vaisseaux de Rhodes étoient aux environs de Patares, & que le Roi Eumenes s'avançoit avec tous les siens au-devant du Consul dans l'Hellespont. Ce qui lui enfloit encore le cœur, c'étoit le piege tendu aux Rhodiens près de Samos, & la défaite de leur flotte. Rassuré par ces réflexions, il fit partir Polyxenidas avec sa flotte pour tenter à toutes fins la fortune du combat; & cependant il conduisit lui-même ses troupes à Notion, place de la dépendance des Colophoniens, située sur la mer environ à deux milles de l'ancienne ville de Colophon. Il avoit grande envie de se rendre maître de cette derniere, si voisine d'Ephese, qu'il ne pouvoit faire aucnn mouvement ni par mer ni par terre, que les Colophoniens ne l'apperçussent, & n'en donnassent aussi-tôt avis aux ennemis: il espéroit que les Romains n'auroient pas plutôt appris le péril où étoient leurs Alliés, qu'ils retireroient leur flotte de Samos, pour l'envoyer à leur secours; & que ce mouvement donneroit à Polyxenidas l'occasion de tenter quelque entreprise. Il mit donc le siege devant

la place, forma deux attaques, poussa en même temps de chaque côté ses ouvrages jusqu'à la mer, & gagna le pied de la muraille, à laquelle au moyen de la tortue, il appliqua le bélier. Les Colophoniens effrayés du malheur qui les menaçoit, envoyerent des Ambassadeurs à Samos, pour implorer la générosité du Préteur L. Emilius, & du peuple Romain. Il y avoit déja longtemps que ce Préteur s'ennuyoit de rester à Samos sans rien faire : il n'espéroit plus que Polyxenidas acceptât le défi d'un combat déja offert deux fois inutilement; & il croyoit qu'il étoit honteux pour lui, pendant qu'Eumenes aidoit au Consul à transporter ses légions en Asie, de s'amuser à secourir une ville assiégée, qu'il verroit peut-être prendre à ses yeux. Eudamus l'avoit déja retenu à Samos, malgré l'empressement qu'il avoit eu de partir pour l'Hellespont, & les autres Officiers faisoient encore tous leurs efforts pour le détourner de ce dessein, en lui représentant de quelle importance il étoit, ou de faire le siége d'une ville alliée, ou d'ôter à l'ennemi l'empire de la mer, par la défaite d'une flotte déja vaincue ; que c'étoit proprement la commission dont il étoit chargé ; qu'il devoit la remplir plutôt que d'abandon-

ner des amis dans le besoin, & de laisser Antiochus maître de l'Asie, tant par mer, que par terre, sous prétexte de se rendre dans l'Hellespont, où la flotte d'Eumenes suffisoit.

Comme les Romains commençoient à manquer de vivres, ils partirent de Samos ; & ils se préparoient à passer à Scio, où étoit leur magasin, & le rendez-vous de toutes les barques de transport qu'on envoyoit d'Italie. Arrivés à la partie de l'isle opposée à la ville, & tournée vers le Septentrion, vis-à-vis de Scio & d'Erythres, ils alloient gagner le port, lorsqu'on rendit au Préteur des lettres qui lui apprirent qu'il étoit venu d'Italie à Scio une grande quantité de bleds, mais que la tempête avoit retenu les barques qui portoient le vin. Dans le même temps, il sçut que les Teïens avoient libéralement fourni des provisions aux vaisseaux du Roi, & leur avoient promis cinq mille mesures de vin. Il quitta aussitôt sa route, pour prendre celle de Téos, dans le dessein ou de se faire donner de bonne volonté par les habitants le vin destiné pour les ennemis, ou de les traiter eux-mêmes comme des ennemis. Comme ils tournoient leurs proues du côté de la terre, ils apperçurent environ quinze bâtiments au-

our de Myonnese. Emilius les prit d'abord pour les vaisseaux de la flotte royale, & s'étant mis à les poursuivre, il reconnut que c'étoient des Pirates, qui ayant pillé la côte maritime de Scio, s'en retournoient chargés de butin. Dès qu'ils apperçurent la flotte du Préteur, ils prirent la fuite; & comme ils avoient des navires extrêmement légers, & faits exprès pour aller en course, & que d'ailleurs ils n'étoient pas loin de la terre, ils gagnerent Myonnese, avant qu'on pût les atteindre. Mais espérant de les enlever dans le port même, le Préteur les suivit sans trop connoître la côte. Myonnese est un Promontoire situé entre Téos & Lebede; c'est en même temps une colline assez large par le bas, mais terminée en pointe par le haut, en forme de borne ou de cône. Du côté du continent, ce tertre n'a qu'une avenue extrêmement étroite. Du côté de la mer il est bordé de rochers minés par les flots, & qui, en quelques endroits, sont plus élevés que les mâts des vaisseaux. Emilius passa là un jour entier sans oser approcher, de peur d'être exposé aux traits des Pirates qui occupoient le haut de ces rochers. A l'entrée de la nuit, il abandonna une entreprise inutile, & le lendemain gagna Téos: après

avoir rangé ses galeres dans le port appellé Gereste, situé derriere la ville, il envoya ses soldats piller les campagnes d'alentour.

Les Teïens qui voyoient sous leurs yeux les ravages qu'on exerçoit sur leurs terres, envoyerent au Préteur des Députés revêtus des ornements sacrés qui étoient d'usage en pareille occasion. Ils lui représenterent qu'ils n'avoient jamais rien dit ni rien fait qui pût offenser les Romains. Mais Emilius leur reprocha d'avoir fourni des vivres à ses ennemis, & leur marqua même la quantité de vin qu'ils avoient promise à Polyxenidas, ajoutant que s'ils usoient envers les Romains de la même générosité, il feroit cesser le pillage de leur pays; sinon qu'il les traiteroit avec la derniere rigueur. Les Magistrats des Teïens ayant reçu une réponse si dure, assemblerent le peuple pour délibérer sur le parti qu'il leur convenoit de prendre. Par hasard dans ce même temps, Polyxenidas étant parti de Colophon avec sa flotte, apprit que les Romains avoient abandonné Samos, & qu'après avoir poursuivi des Pirates, & laissé leur flotte dans le port de Gereste, ils ravageoient le territoire de Téos. Alors il alla lui-même jeter l'ancre vis-à-vis de Myon-

ese, dans un port caché de l'Isle Maris. Là examinant de près les mouvements des ennemis, il conçut d'abord espérance de ruiner la flotte romaine, omme il avoit fait celle des Rhodiens ans le Port de Samos, en lui fermant a sortie. Et en effet, la disposition des ieux est assez semblable. Le port de Gereste est fermé par deux Promontoires qui s'approchent de si près, qu'à peine deux bâtiments pouvoient en ortir de front. Polyxenidas avoit dessein de s'emparer de cette embouchure endant la nuit; il devoit poster dix navires sous chacun des Promontoires pour attaquer des deux côtés en flanc es vaisseaux qui entreprendroient de sortir; il plaçoit encore sur le rivage les soldats du reste de sa flotte, afin d'accabler les ennemis par terre & par mer, comme il avoit fait à Panorme. Le succès de cette tentative étoit infaillible, si la soumission des Teïens n'eût attiré la flotte des Romains dans le port qui est au-devant de la ville, & qui leur parut plus propre à recevoir les vivres qu'on promettoit. On dit même qu'Eudamus avoit fait remarquer à Emilius le vice de ce port, où par hasard deux galeres, en voulant sortir en même temps, avoient rompu leurs rames dans le passage serré

de ſon embouchure. Un des motifs qui engagea encore le Préteur à retirer ſa flotte, c'eſt qu'il craignoit qu'Antiochus, qui étoit campé près de-là, ne le vînt attaquer par terre.

Emilius va chercher la flotte d'Antiochus.

Lorſque la flotte eut paſſé du côté de la ville, les ſoldats & les matelots en ſortirent pour aller chercher les proviſions, & ſur-tout le vin qui étoit deſtiné pour chaque vaiſſeau. Perſonne ne ſoupçonnoit que les ennemis fuſſent ſi près de-là, lorſque ſur le midi un payſan amené au Préteur, lui apprit qu'il y avoit déja deux jours que la flotte du Roi étoit à l'ancre dans l'iſle Macris, & que quelques vaiſſeaux paroiſſoient ſe mettre en mouvement pour en partir. Emilius alarmé de cette nouvelle, fait ſonner la trompette pour avertir ceux qui étoient diſperſés dans la campagne de revenir; il envoye les Tribuns dans la ville, pour ordonner aux ſoldats & aux nautonniers de rentrer dans leurs vaiſſeaux. Tout le monde s'agite & s'empreſſe comme dans un incendie qui éclate ſubitement, ou dans une ville priſe d'aſſaut. Les uns courent à la ville pour rappeller leurs compagnons, les autres en ſortent à la hâte pour regagner leurs galeres: les cris qu'on pouſſe de toutes parts, joints au ſon de la trompette, empêchent qu'on n'entende

ordre des Généraux & des Officiers.
.ors même que tous se furent rassemblés
utour de la flotte, chacun avoit peine à
econnoître sa galere, ou ne pouvoit
entrer, à cause du tumulte & de la
oule. Ce trouble universel auroit oc-
asionné aux Romains quelque échec
u sur mer ou sur terre, si le Préteur
: Eudamus n'eussent partagé les soins
e l'embarquement. Emilius sortit du
ort le premier avec la galere Amirale,
angeant les autres en bataille à mesure
u'elles arrivoient; tandis qu'Eudamus
esta avec les siens pour embarquer les
utres sans désordre & sans confusion,
x faire sortir les vaisseaux du port à
nesure qu'ils étoient prêts. Ainsi les
premiers prirent leurs places sous les
yeux du Préteur, & les Rhodiens for-
merent l'arriere-garde. Alors toute la
flotte en bataille, comme si celle du
Roi eût été en présence, s'avança vers
a pleine mer. Ils étoient entre les Pro-
montoires de Myonnese & de Coryce,
orsqu'ils apperçurent l'ennemi. Les
Galeres du Roi qui venoient sur une
longue file deux à deux, se rangerent
aussi de front, l'aile gauche ne s'éten-
dant que ce qu'il falloit, pour envelop-
per la droite des Romains. Eudamus
qui étoit à l'arriere-garde, vit ce mou-
vement; & jugeant que le Préteur ne

pouvoit pas s'étendre assez pour l'empêcher, il fit avancer les vaisseaux Rhodiens, les plus légers de tous ; par cette manœuvre il égala le front des ennemis & opposa sa galere à celle que Polyxenidas montoit lui-même.

Combat naval entre le Préteur Emilius, & Polyxenidas.

Déja le combat étoit engagé de tous côtés. Les Romains avoient quatre-vingts galeres, en comptant les vingt deux des Rhodiens. La flotte d'Antiochus étoit composée de quatre-vingt huit bâtiments, dont il y en avoit cinq de la premiere grandeur, savoir troi à six rangs, & deux à sept. Les Romains l'emportoient sur les Syriens pa la force de leurs vaisseaux & par la va leur de leurs soldats. D'un autre côt la légereté des galeres, l'expérienc des Pilotes, & la dextérité des ra meurs donnoient l'avantage aux Rhc diens. Mais ce qui causa le plus d frayeur aux ennemis, ce furent les feu que ces insulaires portoient devan eux : invention qui les avoit sauvé à Panorme, & qui leur procura e cette occasion la victoire. Car les ga leres du Roi n'osant présenter leu proues à des vaisseaux armés de feux, s détournoient pour les éviter, & pa là sans pouvoir faire usage de l'épero prêtoient le flanc aux coups ; si que qu'une tentoit l'abordage, elle étoit au

-tôt remplie de flammes, & ceux qui
a montoient, pensoient plûtôt à étein-
lre l'incendie qu'à combattre l'enne-
ni. Cependant la valeur des soldats,
omme il a coutume d'arriver, contri-
ua plus que tout le reste à la victoire
les Romains. Car le Préteur ayant
ompu le corps de bataille des Syriens,
lla tomber, par derriere, sur ceux qui
toient aux prises avec les Rhodiens,
& en un moment les galeres d'Antio-
chus investies & au centre, & à l'aile
gauche, furent coulées à fond. Ceux
qui étoient à l'aîle droite se soute-
noient encore, plus effrayés du mal-
heur de leurs compagnons, que du pé-
ril qui les menaçoit eux-mêmes. Mais
quand ils virent que les autres vais-
seaux étoient enveloppés, & que la
galere Amirale de Polyxenidas pre-
noit le large en laissant le reste de la
flotte, ils déployerent aussi-tôt toutes
leurs voiles, & s'enfuirent à Ephese
où le vent les portoit. Polyxenidas
perdit dans cette journée quarante-
deux bâtiments: les Romains en prirent
treize, & brûlerent ou coulerent à fond
les autres. Du côté des derniers, il y
en eut deux de brisés, & quelques au-
tres un peu maltraités. Une seule ga-
lere Rhodienne fut prise par une aven-
ture assez singuliere; car elle heurta

Les Syriens battus sur mer par les Romains.

ſi rudement de ſon éperon un bâtiment Sidonien, que l'ancre chaſſée dehors par la force du choc, alla avec une de ſes dents, comme avec une main de fer, accrocher la proue de ce dernier: alors les Rhodiens déconcertés cherchant à ſe dégager, la corde de la même ancre tirée avec violence, s'embarraſſa tellement dans les rames, qu'elle en briſa tout un côté; & la galere ayant perdu la moitié de ſes forces, devint elle-même la proie de celle qu'elle avoit eſpéré de prendre. Voilà à peu près quelle fut l'iſſue du combat qui ſe donna à Myonneſe.

Antiochus abandonne Lyſimachie.

Antiochus, après cette perte qui lui enlevoit l'empire de la mer, déſeſpérant de conſerver les poſſeſſions éloignées, retira les troupes qu'il avoit dans Lyſimachie, de peur que les Romains ne les accablaſſent. Mais l'événement fit voir qu'en cela il avoit pris un parti tout-à-fait contraire à ſes intérêts. Car il lui étoit aiſé non-ſeulement de défendre Lyſimachie contre une eſcalade, mais d'y ſoutenir même le ſiége durant tout l'hiver, & de réduire les aſſiégeants pendant un ſi long intervalle à une telle diſette, qu'ils euſſent été obligés d'écouter les propoſitions de paix qu'on auroit pû leur faire. La perte de Lyſimachie ne fut pas la ſeule qu'en traîn

raîna celle de la bataille Navale. Le Roi leva de plus le siége de Colophon, & se retira à Sardes. Delà il envoya es Ambassadeurs en Cappadoce au Roi Ariarathe, pour lui demander du ecours, & dans tous les autres lieux, 'où il comptoit pouvoir en tirer, n'é-ant plus occupé que du dessein de ombattre les Romains par terre. Emiius Regillus, après la défaite de l'arnée navale d'Antiochus, alla présener sa flotte victorieuse devant le port 'Ephese, & ayant arraché aux enneis un dernier aveu de leur renoniation à l'empire de la mer, il navigea ers Scio, où de Samos, avant le comat naval, il dirigeoit sa course. Quand eut radoubé ceux de ses navires ui avoient été maltraités dans la baaille, il envoya L. Emilius Scaurus ans l'Hellespont avec trente galeres, our passer l'armée du Consul en Asie. l'égard des Rhodiens, il leur donna a liberté de s'en aller dans leur Isle, près avoir partagé avec eux le butin, t les avoir décorés d'une partie des épouilles navales. Mais ils prirent les evants & allerent transporter les trouces du Consul; ce ne fut qu'après lui voir encore rendu ce service, qu'ils etournerent enfin à Rhodes. La flotte omaine passa de Scio à Phocée. Cette

Il mendie du secours de tous côtés.

ville de figure oblongue, eſt ſituée ſur un golphe. Elle eſt enfermée d'un mur qui a du côté de la terre deux mille cinq cents pas, & douze cents du côté de la mer, où ſes deux extrêmités ſe rapprochent en forme de coin; on appelle cet endroit (1) Lampter. Il eſt large de douze cents pas; & de là ſur une longueur de mille pas s'avance dans la mer une langue de terre qui ſépare le golphe par la moitié. Sa racine avec le continent forme une double gorge aſſez étroite, d'où réſultent deux ports très-ſurs. Celui qui eſt à l'Orient s'appelle (2) *Nauſtathme* à cauſe de ſa grandeur capable de contenir un grand nombre de vaiſſeaux. L'autre eſt auprès du Lampter même.

Les Romains attaquent Phocée.

La flotte Romaine s'empara de ces deux ports, d'où elle pouvoit faire ſes approches en ſûreté; mais avant de battre les murailles ou de les eſcalader, le Préteur envoya ſonder les Magiſtrats & les principaux de la ville; & voyant qu'ils refuſoient d'écouter ceux qui venoient de ſa part, il commença les attaques par deux endroits en même temps. Dans l'un il y avoit

(1) Du mot grec λαμπτὴρ, qui ſignifie phare ou fanal pour les vaiſſeaux.

(2) De ναῦς navire, & ςάθμος, abri, ou rade, en latin *ſtatio*.

peu de maiſons : il étoit rempli preſque tout entier de Temples conſacrés aux Dieux. Ce fut là qu'il fit d'abord appliquer le bélier pour battre les murs & les tours ; le peuple y étant accouru en foule pour les défendre, il attaqua de même l'autre partie. Malgré les efforts que firent les ſoldats, pour entrer dans la ville, les uns par les bréches, & les autres avec le ſecours des échelles ; les aſſiégés combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils prouverent que le courage fut toujours le rempart le plus ſûr. Emilius voyant le péril que couroient les ſoldats, fit ſonner la retraite, pour ne les point expoſer à la furie d'un ennemi qui ſe défendoit avec la rage du déſeſpoir. Les aſſiégés ne ſe tinrent pas même en repos après que le combat eut ceſſé ; mais ils travaillerent tous avec un égal empreſſement à relever les murailles que le bélier avoit abattues. Pendant qu'ils étoient occupés à ces travaux, Q. Antonius alla encore les trouver de la part du Préteur, pour leur reprocher leur obſtination, & leur faire comprendre que « les Romains craignoient „ plus qu'eux-mêmes, que le ſiége ne „ ſe terminât par la deſtruction entiere „ de leur ville. Que s'ils vouloient mo- „ dérer la fureur à laquelle ils ſe li-

„ vroient, on traiteroit avec eux aux „ mêmes conditions qu'ils s'étoient „ déja rendus à Livius. » Après avoir entendu ces propositions, ils demanderent cinq jours pour en délibérer. Pendant cet intervalle, ils envoyerent prier Antiochus de les secourir : & ce Prince ayant déclaré à leurs Ambassadeurs qu'il n'étoit pas en état de rien faire pour eux, ils ouvrirent leurs portes au Préteur, sur la parole qu'il leur donna, qu'on ne les traiteroit point en ennemis. Les soldats entrerent aussitôt dans la ville, enseignes levées : & quoique le Préteur leur eût déclaré qu'il vouloit qu'on épargnât les habitants, puisqu'ils s'étoient rendus sur sa parole, ils s'écrierent de toutes parts, qu'il étoit indigne, que les Phocéens toujours infideles dans l'observation des traités, toujours cruels & furieux dans la guerre, se jouassent impunément des Romains. A ces mots, comme si le Préteur leur eût donné le signal, ils se disperserent dans la ville pour la piller. Emilius se mit d'abord en devoir de les retenir, en leur remontrant que c'étoient les villes prises d'assaut, & non celles qui se rendoient, qu'on avoit coutume de piller ; que dans ce cas même encore le soldat avoit besoin de la permission du Général. Mais

Phocée ouvre ses portes aux Romains qui la pillent malgré la défense du Préteur.

comme la fureur triomphoit de la difcipline & de l'autorité, il envoya fes hérauts par la ville ordonner de fa part à toutes les perfonnes libres, de venir fe ranger autour de lui dans la place publique pour échapper aux excès de cette foldatefque effrénée : & le Préteur fut fidele à fes promeffes en tout ce qui dépendoit de lui : car il rendit aux citoyens leur ville, leurs campagnes & leurs loix : & comme l'hiver approchoit, il choifit les ports de Phocée, pour y faire féjourner fa flotte pendant la rigueur de cette faifon.

Ce fut alors que le Conful, après avoir traverfé le pays des Eniens & des Maronites, apprit que la flotte d'Antiochus avoit été vaincue à Myonnefe, & que ce Prince, en retirant la garnifon de Lyfimachie, avoit abandonné cette place aux Romains. Ce dernier avantage leur donna beaucoup plus de joie que le premier, fur-tout quand ils furent arrivés fur les lieux, & qu'ils eurent trouvé toutes fortes de provifions, comme fi on les eût exprès amaffées pour eux dans une ville dont le fiege ne leur promettoit qu'une extrême difette & de longs travaux. Ils s'y arrêterent pendant quelques jours en atten-

dant l'arrivée des bagages, & des malades qu'ils avoient été obligés de laisser en divers châteaux de la Thrace. Lorsque tout se fut rassemblé, ils se remirent en chemin, & en traversant la Chersonnese, arriverent aux bords de l'Hellespont : après s'être embarqués sur les vaisseaux qu'Eumenes avoit tenus prêts avec toutes les autres choses nécessaires, ils passerent tranquillement sans trouver aucune résistance ; chacun aborda de son côté sans tumulte & sans confusion. Rien ne donna tant de confiance aux Romains que de voir qu'on leur livroit ainsi le passage libre de l'Asie ; ils avoient appréhendé d'y trouver de grandes difficultés. Ils resterent pendant quelque temps sur les bords de l'Hellespont, parce que c'étoient les jours où les Saliens promenent les boucliers sacrés dans Rome, jours où il n'est pas permis de se mettre en chemin. Cette considération religieuse qui regardoit encore Pub. Scipion d'une maniere plus particuliere, parce que lui-même étoit du nombre des Saliens, l'avoit empêché de suivre l'armée ; & on ne vouloit pas partir qu'il ne l'eût rejointe.

Le Consul passe l'Hellespont.

Pendant ce séjour, Héraclides de Byzance vint trouver le Consul dans son camp, pour lui proposer de la part

d'Antiochus, des conditions de paix; le retardement des Romains faisoit espérer à ce Député qu'elles seroient acceptées; il s'étoit imaginé que l'armée, dès qu elle auroit mis le pied dans l'Asie, viendroit à la hâte attaquer le camp du Roi. Cependant Heraclides, suivant les ordres de son Maître, ne voulut point se présenter au Consul, qu'il n'eût parlé à Pub. Scipion. Il espéroit beaucoup d'un tel médiateur: ce héros naturellement généreux, & d'ailleurs rassasié de gloire, paroissoit plus facile à gagner; le peuple savoit comment il avoit usé de la victoire en Espagne & en Afrique: on comptoit encore sur sa tendresse pour son fils qui étoit actuellement prisonnier entre les mains d'Antiochus. Les Auteurs, partagés sur cet événement comme sur beaucoup d'autres, ne conviennent ni de la maniere dont ce jeune Romain fut pris, ni de l'époque de cette prise. Les uns disent qu'au commencement de la guerre, allant de Chalcis à Orée, les vaisseaux du Roi l'arrêterent. Les autres rapportent qu'après le passage des Romains en Asie, ayant été envoyé avec un escadron de Fregellans, pour observer les ennemis, il rencontra leur cavalerie, & que voulant faire retraite, il tomba de cheval, fut pris

Antiochus envoye proposer la paix aux Romains.

Le fils de P. Scipion prisonnier chez Antiochus.

avec deux autres cavaliers, & amené dans le camp d'Antiochus. Ce qu'on peut assurer, c'est que quand ce Prince eût été en paix avec le peuple Romain, & qu'il eût eu avec les Scipions des liaisons particulieres d'hospitalité, ce jeune Officier n'auroit pu être traité à sa Cour avec plus de politesse & plus de distinction. Voilà ce qui engagea l'Ambassadeur à attendre l'Africain ; & dès qu'il fut arrivé dans le camp, il demanda audience au Consul.

Ce Général convoqua une assemblée nombreuse, où Héraclides parla en ces termes. « Le peu de succès des négo-„ ciations précédentes, est une raison „ pour moi d'espérer que celle-ci réus-„ sira heureusement. Car jusqu'ici toute „ la difficulté a roulé sur les villes de „ Smyrne, de Lampsaque, d'Alexan-„ drie dans la Troade, & de Lysima-„ chie en Europe. Aujourd'hui le Roi „ a déja cédé Lysimachie, afin que vous „ ne puissiez pas lui reprocher qu'il pos-„ sede rien en Europe. Il est prêt à faire „ l'abandon des villes qu'il tient en-„ core en Asie, & celles même que „ vous voudriez soustraire à sa domi-„ nation, parce qu'elles se sont décla-„ rées pour vous. Enfin il offre encore „ de payer la moitié des frais de la guer-„ re.» Telles étoient les conditions

de paix qu'il proposoit. Dans le reste de son discours, il exhortoit les Romains « à se souvenir de la vicissitude „ des choses humaines, à user modérément de leur prospérité, & à ne point „ insulter au malheur d'autrui. Qu'ils „ bornassent à l'Europe un empire qui „ n'étoit déja que trop immense. Qu'il „ avoit été plus facile d'acquérir en détail toutes les parties qui le composent, „ qu'il ne le seroit de conserver la totalité. Qu'après tout, s'ils vouloient „ enlever aussi quelque portion de l'Asie, & s'ils déterminoient cette portion sans équivoque, le Roi, pour le „ bien de la paix & de la concorde, „ laisseroit leur cupidité triompher de „ sa modération. » Les Romains trouvérent trop minces ces offres qui paroissoient à l'Ambassadeur plus que suffisantes pour obtenir la paix. Car ils prétendoient que « le Roi devoit payer „ tous les frais d'une guerre qu'il avoit „ occasionnée ; & retirer ses garnisons „ non-seulement de l'Eolide & de l'Ionie, mais encore de toutes les villes „ Grecques de l'Asie, afin que la liberté „ de la Grece fût entiere & réelle. Qu'il „ falloit en conséquence que le Roi „ bornât son empire au Mont Taurus ; „ & qu'il abandonnât tout ce qui étoit „ en deça ».

L'Ambaſſadeur d'Antiochus tâche de gagner l'Africain par des offres très conſidérables.

Héraclides trouvant injuſtes les conditions qu'on lui propoſoit dans le Conſeil, réſolut de ſonder l'eſprit de Pub. Scipion, comme ſon maître le lui avoit recommandé ; avant tout, il l'aſſura que le Roi lui renverroit ſon fils ſans rançon : & connoiſſant fort mal l'ame de Scipion, & le caractere des Romains, il lui promit une ſomme conſidérable, (1) & le partage de la couronne, à l'exception du titre de Roi, ſi la paix ſe faiſoit par ſon entremiſe. Quand il eut ceſſé de parler ; » Je ne ſuis point

Réponſe admirable de Scipion à l'Ambaſſadeur.

„ étonné, répondit Scipion, que vous „ ne connoiſſiez ni les Romains, ni „ celui vers lequel on vous envoye : „ vous ne connoiſſez pas même, je le „ vois, la ſituation de celui qui vous „ députe. Il falloit conſerver Lyſimachie, ſi vous vouliez nous diſputer „ l'entrée de la Cherſonneſe ; il falloit „ nous fermer le paſſage de l'Helleſ-„ pont, ſi vous aviez deſſein de nous „ propoſer la paix, & de faire valoir

(1) Quelques-uns trouvent peu de vraiſemblance dans tout ce qui ſe paſſa entre Héraclides & les Romains. Il leur paroit qu'il y a trop de hauteur dans le procédé des uns, & trop de baſſeſſe dans celui d'Antiochus. Etoit-il aſſez abattu pour céder tant de villes & de pays, offrir au peuple Romain des ſommes ſi conſidérables, & à Pub. Scipion en particulier, juſqu'à la moitié de ſon Royaume, le tout pour obtenir une paix qui devoit le couvrir de confuſion ?

„ l'incertitude du ſuccès de la guerre.
„ Mais après qu'Antiochus nous a laiſſé
„ paſſer dans l'Aſie, après qu'il s'eſt
„ laiſſé mettre le frein, & impoſer le
„ joug, peut-il eſpérer qu'il traitera
„ d'égal à égal avec un peuple dont il
„ ne peut ſe diſpenſer de recevoir la
„ loi? Quant à moi, le don le plus pré-
„ cieux que je puiſſe tenir de la géné-
„ roſité du Roi, c'eſt la liberté de mon
„ fils. A l'égard des autres biens qu'il
„ m'offre, faſſent les Dieux que je
„ puiſſe toujours m'en paſſer, mon
„ cœur du moins ne les déſirera jamais.
„ Si Antiochus, pour un bienfait per-
„ ſonnel, n'exige de moi qu'une re-
„ connoiſſance perſonnelle, je lui
„ prouverai que je ne ſuis point in-
„ grat. Mais je veux que l'Etat n'entre
„ pour rien dans nos procédés récipro-
„ ques. Quant à préſent, tout ce que
„ je puis lui donner, c'eſt un conſeil
„ ſalutaire. Allez, dites-lui de ma
„ part qu'il renonce à la guerre, & ne
„ refuſe aucune des conditions qu'on
„ lui propoſe ». Le Roi ne fut point touché de ces remontrances. Il étoit perſuadé qu'il ne riſquoit rien de faire la guerre, puiſqu'on lui impoſoit les mêmes loix, que s'il fût déja vaincu. Ainſi ſans plus parler de paix, il ne ſongea qu'à ſe préparer à prendre les armes.

Le Consul va chercher Antiochus pour le combattre.

Le Consul ayant pris toutes ses mesures, partit de l'Hellespont, vint d'abord à Dardane, puis à Rhetée; les habitants de ces deux villes s'empresserent d'aller au-devant de lui. Il s'avança ensuite jusqu'auprès d'Ilion, & ayant campé sous ses remparts dans la plaine, il entra dans la ville & monta jusqu'à la Citadelle, où il offrit un sacrifice à Minerve, Patrone de la place: les Iliens reçurent avec toutes sortes d'égards, les Romains; ils se regardoient comme leurs compatriotes & comme originaires du même lieu; & les Romains, de leur côté, virent avec joie le berceau d'où ils étoient sortis. De-là ils arriverent en six campements aux bords du fleuve Caicus. Le Roi Eumenes, après le passage de l'Hellespont, tâcha de ramener sa flotte à Elée pour y prendre son quartier d'hiver. Mais étant repoussé par des vents contraires qui ne lui permettoient pas de doubler le promontoire de Lecte, il se fit mettre à terre, & prenant le chemin le plus court, il se rendit dans le camp des Romains avec un petit corps de troupes, afin de ne point manquer à ses Alliés dans les premieres expéditions. Du camp il fut renvoyé à Pergame pour en tirer des vivres; & les ayant livrés à ceux que le Consul avoit chargés de les transporter à l'ar-

mée, il vint la rejoindre. Alors on prépara de la nourriture pour plusieurs jours, & on forma le projet d'aller aux ennemis sans attendre l'hiver. Le Roi étoit campé dans le voisinage de Thyatire. Là, ayant appris que Pub. Scipion s'étoit fait porter malade à Elée, il lui envoya des Députés chargés de lui ramener son fils. Cette faveur causa à son cœur paternel une joie qui fut salutaire à son corps. Après avoir satisfait aux premiers transports de la tendresse; allez, dit-il aux Ambassadeurs, allez dire au Roi que je suis extrêmement sensible à sa généreuse attention. Mais je ne puis lui en témoigner aujourd'hui ma reconnoissance, qu'en lui conseillant de ne point combattre, qu'il n'ait appris mon retour au camp. Antiochus avoit soixante & dix mille hommes de pied, & plus de douze mille chevaux. Mais quoique des forces si considérables le missent en état de hasarder la bataille, cependant retenu par le conseil de ce grand homme en qui il espéroit trouver une ressource assurée contre les accidents de la fortune, il passa le fleuve (1) Phrygien, & se campa autour de Magnesie près de Sipyle; & craignant que les Romains n'entreprissent de le forcer pendant

(1) Le fleuve Hyllus, selon Strabon.

qu'il temporisoit, il fit creuser un fossé large de douze coudées & profond de six, il le revêtit en dehors d'une double palissade, & en dedans, d'un mur flanqué de plusieurs tours, du haut desquelles il étoit aisé d'empêcher le passage du fossé.

Le Consul qui croyoit le Roi campé près de Thyatire, marcha en diligence, & au bout de cinq jours descendit dans la plaine d'Hyrcanie. Mais apprenant qu'il en étoit délogé, il le suivit, & vint camper en deçà du fleuve Phrygien, à quatre milles de l'armée ennemie. Alors environ mille cavaliers, la plûpart Gallo-Grecs, à qui s'étoient joints quelques Daces & quelques archers d'autres Nations, ayant passé le fleuve à la hâte, vinrent attaquer les postes avancés du Consul. D'abord ils les poussèrent vivement, les ayant trouvés en assez mauvais ordre ; mais comme le combat fut long-temps opiniâtre, & que la proximité de leur camp mettoit les Romains à portée de recevoir du renfort, les ennemis épuisés de fatigues, ne pouvant plus résister au nombre qui se multiplioit, firent retraite ; quelques-uns sur les bords du fleuve, avant qu'ils entrassent dans l'eau, furent tués par les Romains qui les poursuivoient. Les deux jours suivants on se tint en repos

de part & d'autre. Mais le troisieme, tous les Romains à la fois passerent le fleuve, & se camperent à deux mille cinq cents pas des ennemis. Pendant qu'ils étoient occupés à se retrancher, trois mille hommes choisis, tant infanterie que cavalerie, vinrent de l'armée du Roi fondre sur eux avec un bruit effrayant. Les Romains n'étoient qu'au nombre de deux mille pour les recevoir; ils se défendirent cependant sans appeller aucun de ceux qui travailloient aux retranchements; & le combat s'étant échauffé, ils chasserent les ennemis, après leur avoir tué cent hommes, & fait autant de prisonniers. Les quatre jours suivants, les deux armées se tinrent en bataille devant leurs retranchements. Mais le cinquieme, les Romains s'avancerent au milieu de la plaine. Antiochus n'en remua pas davantage, quoiqu'il vît les Romains à moins de mille pas de ses retranchements.

Le Consul voyant que les ennemis refusoient la bataille, assembla le lendemain son conseil, pour examiner ce qu'il lui conviendroit de faire, si Antiochus continuoit à se tenir renfermé dans son camp. « Il faisoit ré-
„ flexion que la campagne étant près de
„ finir, il faudroit ou se tenir campé,

„ ou ſi on vouloit ſe retirer dans des
„ quartiers d'hiver, remettre la guerre
„ à l'année ſuivante ». Les Romains
n'avoient jamais eu tant de mépris pour
aucun ennemi. Ainſi ils s'écrierent
tous que » le Général les menât au
„ combat, & profitât de leur bonne
„ volonté ». Les ſoldats ſe mettoient
peu en peine de la multitude des ennemis ; ils les regardoient plutôt comme
un troupeau de moutons qui ſe laiſſeroient égorger, que comme des guerriers qu'il faudroit combattre ; ils
étoient diſpoſés, s'ils ne vouloient pas
ſortir de leurs lignes, à franchir le retranchement, & à forcer le camp.
Cn. Domitius envoyé pour reconnoître
les lieux, & pour examiner de quel
côté on pourroit former l'attaque, ayant
rendu un compte exact de ſa commiſſion, il fut réſolu que le lendemain on
s'approcheroit encore du camp. Le
troiſieme jour, le Conſul commença à
étendre ſes troupes au milieu de la
plaine, & à les ranger en bataille. Le
Roi qui vit que ſes retardements ne feroient qu'abattre le courage de ſes ſoldats, & relever celui des Romains,
ſortit auſſi de ſon camp, & s'en éloigna
aſſez, pour faire juger aux ennemis
qu'il avoit pris le parti de combattre.
L'armée Romaine paroiſſoit preſqu'en-

Les deux partis ſe rangent en bataille.

tiérement uniforme ; les soldats, ni les armes n'offroient aucune différence sensible. Il y avoit quatre (1) légions, deux de Romains, & deux de Latins, contenant chacune cinq mille quatre cents hommes. Les Romains occupoient le centre, les Latins étoient aux deux aîles ; les (2) Hastats formoient la premiere ligne, les Princes la seconde, & les Triaires la derniere. Le Consul plaça à la droite, hors de ce corps de bataille régulier, les troupes auxiliaires d'Eumenes avec les Achéens armés de boucliers, tous de front : au-delà il mit un peu moins de trois mille cavaliers tous Romains, à l'exception de huit cents qu'Eumenes avoit amenés ; & plus loin encore cinq cents Tralliens & autant de Crétois. Il ne jugea pas que l'aîle gauche eût besoin de ce renfort : elle étoit appuyée sur le fleuve, dont les bords escarpés la couvroient. Il y mit cependant quatre compagnies de cavalerie. Voilà les troupes dont étoit composée l'armée du Consul, en comptant deux mille volontaires, tant Thraces que Macédoniens, qu'il employa à la garde du camp. Il avoit seize

Dénombrement des troupes, dont les deux armées étoient composées.

(1) Le terme de légions ne se disoit proprement que des Romains.

(2) On a déja averti que c'étoient différentes especes de soldats Romains.

éléphants qu'il plaça derriere les Triaires. Car outre qu'ils ne paroissoient pas pouvoir résister à ceux d'Antiochus qui en avoit cinquante-quatre, les éléphants Africains, à nombre égal, ne tiennent pas contre ceux de l'Inde. Ces derniers sont plus gros & plus courageux.

L'armée du Roi étoit un composé de plusieurs Nations, armées diversement. Il avoit seize mille hommes de pied, équipés comme la phalange Macédonienne. Cette troupe forma le centre; elle étoit divisée en dix parties, & rangée sur trente-deux files, avec une couple d'éléphants dans les intervalles des divisions. Cette infanterie, l'élite de l'armée royale, en imposoit par la fierté de sa contenance, & par les éléphants qui dominoient toute la ligne. Leur taille énorme étoit encore relevée par des aigrettes & des panaches (1), & sur-tout par des tours qu'ils portoient en croupe, & sur lesquelles étoient montés quatre archers, sans compter le conducteur. A la droite de cette phalange, le Roi posta quinze cents cavaliers Gallo-Grecs, auxquels il en joignit trois mille armés de cuirasses, appellés Cataphractes; & mille autres

(1) Ornements qu'on mettoit au front de ces animaux.

de ceux qu'on nomme (1) Agema, choisis parmi les Medes & autres peuples de cette contrée. Il plaça de suite une troupe de seize éléphants pour les soutenir du même côté ; à quelque distance étoit la cohorte du Roi, composée de ceux à qui leurs boucliers d'argent ont fait donner le nom § d'Argyraspides ; après eux venoient les cavaliers Daces, armés de fleches, au nombre de douze cents, puis les troupes légeres des, Tralliens & des Crétois, quinze cents de chaque Nation, & deux mille cinq cents archers Mysiens : cette aîle se terminoit par les frondeurs Cyrtéens, & les archers Elyméens. A la gauche des Phalangites, Antiochus mit comme à la droite, quinze cents cavaliers Gallo-Grecs ; & deux mille Cappadociens armés de la même façon, qui avoient été envoyés par le Roi Ariarathes : ensuite deux mille sept cents soldats de troupes auxiliaires de diverses Nations, & trois mille cavaliers cuirassés, avec mille autres à peu près semblables, excepté que l'armure des hommes & celle des chevaux étoit plus légere. Ce dernier corps formoit la troupe royale : elle étoit composée de Syriens, de Phry-

(1) En grec ἄγημα, apparemment du verbe ἄγω.
§ ἄργυρος argent, & ἀσπὶς bouclier.

giens, & de Lydiens. Devant cette cavalerie étoient rangés les chars à quatre chevaux, hérissés de faux, & les chameaux qu'on nomme Dromadaires, montés par des archers Arabes qui portoient des épées longues de quatre coudées, afin de pouvoir atteindre l'ennemi. Suivoit une foule d'auxiliaires, à peu près comme à l'aîle droite; c'étoit d'abord des Tarentins, puis deux mille cinq cents cavaliers Gallo-Grecs, (1) mille Néocretois, quinze cents Cariens ou Ciliciens armés de même sorte, autant de Tralliens, trois mille soldats tirés de la Pamphylie, de la Pisidie & de la Lycie, portant des boucliers couverts de cuir; des Cyrthéens & des Elyméens en même nombre qu'à l'aîle droite; & à quelque distance enfin de ces derniers, seize éléphants. Le Roi commandoit en personne l'aîle droite; il avoit mis à la gauche Seleucus son fils, & Antipater son neveu. Le centre étoit sous les ordres de trois Chefs; savoir Minion, Zeuxis, & Philippe le maître des éléphants (2).

(1) Nouveaux Crétois, de νέος, nouveau.

(2) Cette description assez confuse & embarrassée décele un Historien qui n'entendoit pas beaucoup la guerre. Daniel, de l'aveu des militaires, s'égare de même dans ses ordres de bataille. Il se pourroit faire néanmoins, qu'ici comme dans d'autres endroits, le texte de Tite-Live fût altéré.

Un brouillard qui s'étoit élevé le matin, après avoir couvert les deux armées d'épaiſſes ténebres, les inonda vers le midi d'une pluie abondante. Ce double accident n'incommoda pas beaucoup les Romains, mais fut très-nuiſible aux troupes du Roi. Car les premiers n'occupant qu'une médiocre étendue de terrein, l'obſcurité ne les empêchoit pas de ſe voir de tous les points; & la plûpart étant peſamment armés, l'eau n'émouſſoit en aucune maniere ni les ſabres ni les javelots. Mais l'armée d'Antiochus embraſſoit un champ ſi vaſte, que le centre ne pouvoit pas diſtinguer ſes flancs, bien loin que les deux aîles puſſent ſe voir; & la pluie relâcha les arcs, les frondes, & les courroies des javelots. Les chars armés de faux, dont le Roi avoit eſpéré tirer un grand avantage, ne ſervirent auſſi qu'à mettre le déſordre parmi ſes troupes; ces chars étoient armés de cette maniere. Deux lances de dix coudées ſortoient du joug (1) & s'avançoient le long du timon, en forme de cornes, pour percer tout ce qui ſe préſenteroit de front. A chaque côté du joug, paroiſſoient deux faux, l'une de niveau avec le joug même; & l'au-

Chars armés de faux.

(1) Le joug étoit le ſiege du Conducteur.

tre ayant la pointe tournée vers la terre ; la premiere pour trancher horisontalement ſur le flanc; & l'autre pour atteindre de haut en bas , ceux qui étant tombés tâcheroient de ſe relever. Enfin l'eſſieu portoit auſſi de chaque côté deux faux pareillement diſpoſées. Antiochus concevant que s'il plaçoit ces chars derriere la ligne , ou au milieu des rangs, on ſeroit obligé de les faire paſſer à travers les troupes , les avoit poſtés ſur le devant de la bataille, comme on l'a déja obſervé. Eumenes qui connoiſſoit cette eſpece d'arme , & qui ſavoit combien l'uſage en étoit équivoque , ſi on prenoit ſoin d'effrayer les chevaux plutôt que de les charger réguliérement , ordonna aux archers de Crete, aux Frondeurs, & à ceux des cavaliers qui étoient armés de javelots, de ſe diſperſer le plus qu'ils pourroient, & de lancer leurs traits de tous côtés en même temps. Cette grêle de fleches, accompagnée de cris confus, effraya tellement les chevaux, qu'ils prirent tout à coup le mors aux dents , & ſe répandirent au haſard dans la plaine. Les ſoldats légérement armés, les Frondeurs & les Crétois , par leur agilité , évitoient aiſément leur rencontre ; pendant que les cavaliers , en les pourſuivant vivement, augmentoient encore

leur épouvante : elle ſe communiquoit aux chameaux qui n'étoient pas moins effrayés du tumulte & du bruit qu'ils entendoient autour d'eux. Après que les Romains eurent écarté ce vain épouvantail, les deux partis, au ſignal donné, en vinrent aux mains dans les regles.

Au reſte cet appareil inutile cauſa la perte des Syriens. Car les troupes auxiliaires qu'on avoit placées près des chars, partageant la frayeur des chevaux, prirent elles-mêmes la fuite, & laiſſerent toute cette partie découverte juſqu'à l'endroit où étoient les cavaliers cuiraſſés ou cataphractes. Alors la cavalerie des Romains les voyant abandonnés de ceux qui pouvoient les ſoutenir, fondit ſur eux avec tant de vigueur, qu'ils ne ſoutinrent pas même ſon premier choc. Les uns furent mis en déroute, & les autres tués ſur la place, la peſanteur de leur armure ne leur permettant pas de fuir. Dès ce moment toute l'aîle gauche plia ; & les corps de troupes rangés entre la cavalerie & la phalange ayant été rompus, la terreur paſſa juſqu'au centre. Ceux dont il étoit compoſé lâcherent pied en même temps, & s'embarraſſant mutuellement ne purent faire uſage de leurs longues piques appellées Sariſſes par les Macédoniens. Les légions Ro-

L'aîle gauche du Roi en déſordre.

maines s'avancerent & tomberent sur les fuyards à grands coups de javelots; les éléphants placés dans les intervalles des divisions, n'arrêterent point les soldats Romains accoutumés depuis les guerres puniques à combattre ces animaux, soit de loin en leur perçant les flancs, soit de près en leur coupant les jarrets. Déja les Romains avoient rompu la premiere ligne du centre, & tailloient en pieces les troupes qui la soutenoient après les avoir pris en queue; lorsqu'ils apprirent que leur gauche avoit plié. Ils entendirent même les cris des fuyards qui avoient déja regagné le camp. Le Consul persuadé que cette aîle seroit assez soutenue par le fleuve, ne l'avoit appuyée que de quatre compagnies de cavalerie, qui même s'étoient éloignées de la rive pour se joindre au reste de l'armée. Antiochus, qui de la droite où il commandoit, apperçut ce flanc dégarni, vint l'attaquer avec ses troupes auxiliaires & sa cavalerie cuirassée; comme il chargeoit en même temps de front, il n'eut pas de peine à renverser la cavalerie romaine, & l'infanterie qui en étoit voisine; l'une & l'autre en désordre fut repoussée jusqu'au camp.

Le centre de la bataille renversé.

M. Emilius, Tribun des soldats, & fils de M. Lepidus qu'on éleva à la dignité

gnité de Grand Pontife quelques années après, y commandoit ; il n'eut pas plutôt apperçu ces fuyards, qu'il vint au-devant d'eux avec toute sa troupe ; & leur reprochant leur crainte & leur lâcheté, il les somma d'abord d'arrêter, & ensuite de retourner au combat : il les menaça même de les charger, s'ils n'obéissoient promptement ; & en effet, il commanda aux siens de tuer les premiers, & de pousser les autres à grands coups d'épée vers les ennemis. La crainte d'une mort présente l'emporta sur celle d'un péril moins prochain. Ils s'arrêterent d'abord, déconcertés par la peur ; ensuite d'eux-mêmes ils retournerent au combat ; & Emilius avec son détachement composé de deux mille hommes choisis, résista vigoureusement au Roi. Dans le même temps, Attalus, frere d'Eumenes, ayant vu de la droite, qui du premier choc avoit renversé la gauche d'Antiochus, que les Romains fuyoient à l'autre aîle, & qu'on se battoit près de leur camp, accourut fort à propos à la tête de deux cents cavaliers. Alors le Roi voyant que ceux qu'il poursuivoit un moment auparavant, revenoient à la charge, & que d'autres sortoient du camp, ou se détachoient de la bataille pour venir fondre sur lui, tourna le dos à son tour,

Antiochus repoussé & mis en fuite avec toute son armée, dont les Romains font un grand carnage.

& s'enfuit avec précipitation. Ainsi les Romains vainqueurs à la droite & à la gauche, passant sur des monceaux de cadavres accumulés, sur-tout au centre, où les plus braves de l'armée ennemie avoient leur poste, & étoient arrêtés par la pesanteur de leurs armes, marcherent aussi-tôt au camp des vaincus pour le piller. Les cavaliers d'Eumenes les premiers, & ensuite ceux du Consul, se mirent à poursuivre les ennemis dans la plaine, tuant tous ceux qui tomboient sous leurs mains. Mais ce qu'il y eut de plus funeste pour les fuyards, ce fut la rencontre des chars, des éléphants & des chameaux. Comme ils se sauvoient en désordre, & se précipitoient les uns sur les autres; la plûpart furent écrasés sous les pieds de ces animaux; il y eut beaucoup de monde de tué dans le camp, & presque plus que sur le champ de bataille. Car ce fut là que la fuite emporta les premiers; & ils combattirent avec opiniâtreté devant les retranchements, dans l'espérance d'être soutenus de ceux qu'on avoit laissés pour les garder: les Romains qui s'étoient attendus à les emporter du premier assaut, irrités d'avoir été si long-temps arrêtés aux portes, firent une horrible boucherie, quand une fois ils s'en furent rendus maîtres.

On dit qu'Antiochus perdit dans ette journée cinquante mille hommes le pied, & quatre mille cavaliers; on ui prit quatorze cents hommes, & uinze éléphants avec leurs gouver-ieurs. Il y eut pluſieurs bleſſés du côté les Romains; mais ils ne laiſſerent ſur a place que trois cents hommes de pied, x vingt-quatre cavaliers. Dans l'armée l'Eumenes la perte ne ſe monta pas à lus de vingt-cinq ſoldats. Ce jour-là es vainqueurs allerent ſe repoſer dans eur camp, après avoir pillé celui des aincus. Le lendemain ils dépouille-ent les morts, & raſſemblerent leurs riſonniers. Après un ſi grand ſuccès, le onſul reçut des Ambaſſadeurs de Thyatire & de (1) Magneſie, près de ipyle, qui lui remirent ces deux villes. Antiochus ayant pris la fuite avec quel-ques-uns des ſiens, recueillit en che-nin un grand nombre de ſoldats, & rriva vers le minuit à Sardes, avec un orps de troupes aſſez conſidérable. Là pprenant que Seleucus, & quelques-ins des Grands de ſa Cour, s'étoient etirés à Apamée, il partit auſſi à la quatrieme veille pour s'y rendre avec ſa femme & ſa fille; il laiſſa la garde

(1) Il y a dans la Theſſalie une contrée appellée Magneſie. Mais ici c'eſt une ville près de Sipyle, non loin du lieu où Antiochus fut vaincu.

de Sardes à Zenon, & le gouvernement de la Lydie à Timon. Mais ces deux Officiers ne furent point agréés des habitants, qui, de concert avec les soldats qui étoient dans la citadelle, députerent au Consul.

Vers le même temps il vint de Tralles, de Magnesie sur le Meandre, & d'Ephese, des Ambassadeurs pour remettre ces villes aux Romains. Polyxenidas abandonna la derniere, dès qu'il apprit la défaite de son Maître; il passa avec sa flotte jusqu'à Patares en Lycie, où il prit terre, de peur d'être attaqué par les vaisseaux des Rhodiens qui étoient à Megiste, & revint en Syrie avec un petit nombre de gens. Dès lors toutes les villes de l'Asie se livrerent à la foi du Consul, & reconnurent l'empire des Romains. Le Consul étoit déja à Sardes; Pub. Scipion partit d'Elée & vint le trouver, dès que sa santé lui permit de soutenir la fatigue du voyage. Vers le même temps un Officier d'Antiochus, par le moyen de P. Scipion, obtint du Consul que ce Prince pût lui envoyer des Ambassadeurs. Quelques jours après le Roi envoya Zeuxis qui avoit été Gouverneur de Lydie, & Antipater son neveu. Ils s'adresserent d'abord à Eumenes qu'ils croyoient le plus opposé à la paix, à cause de ses

anciens démêlés avec Antiochus. Mais l'ayant jugé plus traitable qu'ils ne l'avoient espéré, ils allerent trouver P. Scipion qui les présenta au Consul. Ce Général leur donna audience au milieu d'une assemblée nombreuse; & lorsqu'on les eut introduits; « Romains, „ dit Zeuxis, sans chercher à nous „ justifier, nous vous demandons sim„ plement ce que doit faire Antiochus, „ pour effacer sa faute, vous engager „ à l'oublier, & à lui accorder la paix. „ Vous avez toujours pardonné avec „ une générosité sans exemple aux peu„ ples & aux Rois vaincus. Mais ne de„ vez-vous pas encore faire éclater da„ vantage votre clémence, après une vic„ toire qui vous rend les maîtres de l'uni„ vers. Puisque vous n'avez plus de mor„ tels à combattre, il faut, à l'exemple „ des Dieux, faire le bonheur du genre „ humain. » Avant que les Ambassadeurs arrivassent, la réponse des Romains étoit déja toute prête. Pub. Scipion qui fut chargé de la faire, leur parla en ces termes: « Nous tenons de „ la bonté des Dieux tout ce qu'ils ont „ bien voulu soumettre à notre puis„ sance. A l'égard de notre courage „ qui ne dépend que de nous, il a tou„ jours été le même, en quelque situa„ tion que nous nous soyons trouvés:

Réponse de Pub. Scipion aux Ambassadeurs du Roi, avec les conditions de paix qu'il lui propose.

„ & comme la mauvaiſe fortune n'a jamais pû l'abattre, la proſpérité n'eſt pas capable de l'enfler. Pour prouver ce que je dis, ſans aller plus loin, je vous citerois votre Annibal, ſi je ne pouvois vous citer vous-mêmes Quand nous eûmes paſſé l'Helleſpont, avant de voir votre camp & votre armée, lorſque l'événement de la guerre étoit encore incertain, nous vous proposâmes des conditions que vous refusâtes d'accepter; & aujourd'hui que nous ſommes vainqueurs, pouvant profiter de nos avantages, nous nous en tenons cependant à ces mêmes conditions. Abandonnez ce que vous avez en Europe, & dans l'Aſie en deça du Mont Taurus; & pour les frais de la guerre, donnez-nous quinze mille talents (1) Euboïques, cinq cents comptant, & deux mille cinq cents quand le Sénat & le peuple Romain auront ratifié la paix. Vous payerez les douze mille autres en douze payements égaux d'année en année. Il eſt juſte que vous rendiez auſſi à Eumenes quatre cents talents, & le reſte du bled qui étoit dû à ſon

(1) Le talent Euboïque valoit moins que le talent attique. Celui-ci eſt évalué à trois mille livres de notre argent. Le premier valoit un tiers moins, ſelon quelques-uns; & ſuivant d'autres, il n'étoit au-deſſous que d'environ quatre mines qu'on peut eſtimer deux cents liv.

„ pere. Quand vous aurez accepté ces „ conditions, afin que nous puiſſions „ compter ſur leur exécution, vous nous „ donnerez vingt ôtages à notre choix. „ Mais le peuple Romain ne ſera jamais „ aſſuré d'être en paix avec un Prince qui „ garderoit Annibal à ſa Cour. Il faut „ que vous commenciez par nous le li- „ vrer, auſſi-bien que Thoas, l'auteur „ de cette guerre, qui vous a fait pren- „ dre les armes, en vous exagérant la „ puiſſance des Etoliens, & qui a ſou- „ levé contre nous ces mêmes peuples, à „ force de leur vanter vos armes & vos „ flottes. Vous nous remettrez encore „ entre les mains Mnaſilochus d'A- „ carnanie, Philon & Eubulidas de „ Chalcis. Le Roi, pour avoir trop at- „ tendu, ne traitera point d'égal à égal. „ S'il balance aujourd'hui, qu'il ſça- „ che qu'il eſt plus difficile de faire deſ- „ cendre à la majeſté des Rois, les pre- „ miers que les derniers degrés du „ trône. » Les Députés d'Antiochus avoient ordre d'en paſſer par tout ce qu'il plairoit aux Romains. Ainſi il ne fut plus queſtion pour le Roi que d'envoyer des Ambaſſadeurs à Rome. Le Conſul diſtribua ſes troupes dans les villes de Magneſie ſur le Méandre, de Tralles & d'Epheſe pour y paſſer l'hiver. Quelques jours après on lui amena

dans cette derniere place les ôtages qu'il avoit demandés au Roi. Eumenes partit pour Rome en même temps que les Ambaſſadeurs de ce Prince; & ils y furent ſuivis par ceux des différents peuples de l'Aſie.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Aſie, les deux Proconſuls Q. Minucius & Manius Acilius revinrent à Rome à peu près en même temps, tous deux dans l'eſpérance de triompher, le premier des Liguriens, & l'autre des Ætoliens, qu'ils avoient vaincus. On refuſa cet honneur à Minucius. Mais Acilius l'obtint & triompha d'Antiochus & des Etoliens, avec beaucoup de pompe & de magnificence. Il fit porter devant ſon char deux cent trente étendards, quatre mille cinq cents marcs d'argent en maſſe, près de huit mille marcs d'argent monnoyé, deux cent quarante-huit mille (1) Ciſtophores, & une grande quantité de vaſes d'argent ciſelés d'un grand poids. Il expoſa auſſi l'argenterie & les meubles précieux enlevés au Roi; quarante-cinq couronnes d'or dont les vil-

(1) On appelloit ainſi chez les Grecs certaines pieces de monnoie, ſur leſquelles étoit empreinte la figure des Prêtres ou Miniſtres qui portoient ſur leurs têtes les coffres ou boëtes, dans leſquelles on renfermoit les choſes ſacrées qui ſervoient aux ſacrifices de Cybele, de Bachus & de Cerès; des mots grecs κίϛις, & φέρω.

les alliées lui avoient fait préſent, des dépouilles de toute eſpece, & trente-ſix priſonniers illuſtres, Etoliens ou Syriens. Quelques jours avant cette cérémonie, Damocrite, chef des Etoliens, s'étant échappé de ſa priſon pendant la nuit, fut pourſuivi par ſes gardes qui le rejoignirent ſur les bords du Tibre : mais avant qu'ils euſſent mis la main ſur lui, il ſe perça de ſon épée. Il ne manqua à la gloire d'Acilius, que le plaiſir de la partager avec ſes ſoldats. A cela près ſon triomphe fut magnifique, tant par la pompe du ſpectacle que par l'éclat de ſes exploits. Mais la joie de cette fête fut troublée par la fâcheuſe nouvelle qu'on reçut alors d'Eſpagne. Le Proconſul (1) L. Emilius avoit été défait auprès de Lycon dans le pays des Vaſtetans par les Luſitaniens; ſix mille hommes étoient reſtés ſur la place, & les autres repouſſés juſques dans leur camp avoient eu beaucoup de peine à ſe défendre; ils s'étoient enſuite retirés en marchant à grandes journées, dans le pays de leurs Alliés; leur retraite avoit en tout l'air d'une fuite. Il vint en même temps à Rome des Députés de Plaiſance & de

Défaite des Romains en Eſpagne.

(1) C'eſt ce fameux Paul Emile qui défit dans la ſuite Perſée fils de Philippe, & réduiſit la Macédoine en Province du peuple Romain.

Cremone, Colonies établies dans la Gaule. Le Préteur les ayant introduits dans le Sénat, ils ſe plaignirent du petit nombre auquel étoient réduits leurs habitants, dont les uns avoient été tués à la guerre, les autres emportés par les maladies, & quelques-uns même avoient abandonné le pays pour éviter les hoſtilités des Gaulois de leur voiſinage. Le Sénat ordonna que le Conſul C. Lelius leveroit, s'il le trouvoit bon, ſix mille familles pour repeupler ces deux Colonies; & que le Préteur L. Auronculeius créeroit des Triumvirs qui ſeroient chargés d'aller les établir. M. Atilius Serranus, L. Valerius Flaccus, & L. Valerius Tappus furent choiſis pour cette opération.

Peu de temps après, comme on étoit à la veille de tenir les aſſemblées Conſulaires, le Conſul C. Lelius revint de Gaule; non-ſeulement il leva le nombre des citoyens que le Sénat, pendant ſon abſence, avoit ordonné d'envoyer dans les villes de Plaiſance & de Crémone; mais il propoſa encore d'établir deux nouvelles Colonies dans le territoire conquis ſur les Boïens, & le Sénat agréa ſa propoſition. En ce même temps on reçut les lettres par leſquelles le Préteur L. Emilius apprenoit au Sénat qu'il avoit défait l'armée na-

vale d'Antiochus auprès de Myonnese, & que le Consul L. Scipion étoit passé en Asie avec son armée. On ordonna un jour de procession pour la victoire navale, & un autre pour le passage des troupes de la République en Asie, & pour la réussite d'une entreprise si importante. Le Consul eut ordre d'immoler, chacun de ces deux jours, vingt grandes victimes. Ensuite on tint les assemblées consulaires qui ne se passerent pas sans trouble, à cause du nombre des Prétendants. Ils étoient quatre, M. Emilius Lepidus, M. Fulvius Nobilior, Cn. Manlius Vulson, & M. Valerius Messala. Fulvius fut nommé seul, les trois autres n'ayant pas eu le nombre de suffrages ordonné par les loix. Le lendemain il se donna pour Collegue Cn. Manlius, Messala s'étant désisté. Lépidus fut rejeté, parce que pour venir briguer cette dignité, il avoit quitté la Sicile sa Province, sans ordre. On nomma ensuite Préteurs les deux Fabius, Labéon & Pictor, dont le dernier avoit été cette année-là fait Prêtre de Romulus; M. Sempronius Tuditanus, Spurius Postumius Albinus, L. Plautius Hypsœus, & L. Bebius Dives.

Sous le Consulat de M. Fulvius Nobilior, & de Cn. Manlius Vulson, Va-

lerius Antias rapporte, qu'il se répandit à Rome une nouvelle qui fit beaucoup de bruit, & qui fut presque regardée comme certaine. On publioit qu'Antiochus ayant attiré le Consul L. Scipion, & Pub. Scipion l'Africain, à une conférence où il devoit leur remettre le jeune Scipion entre les mains, il avoit arrêté ces deux Généraux, étoit allé sur le champ attaquer leur camp, & avoit taillé en pieces toute l'armée des Romains; que les Etoliens en conséquence, ayant repris courage, avoient refusé d'observer les conditions du traité fait avec eux; & que leurs Chefs passoient dans la Macédoine, dans la Dardanie & dans la Thrace pour y lever des troupes. Que ce fut le Propréteur A. Cornelius qui dépêcha d'Etolie A. Terentius Varron & M. Claudius Lepidus chargés de porter cette fâcheuse nouvelle à Rome. Pour terminer sa fable, le même Historien ajoûte que les Sénateurs demanderent aux Ambassadeurs Etoliens d'où ils sçavoient que les Généraux Romains avoient été pris, & leur armée défaite; que ces Ambassadeurs répondirent qu'ils le savoient des députés de leur Nation. Comme ce récit ne se trouve dans aucune autre histoire, je ne le donne pas pour vrai; mais tout fabuleux qu'il

paroît, je n'ai pas cru devoir l'omettre.

Les Ambaſſadeurs Etoliens introduits dans le Sénat auroient dû, dans les circonſtances où ils ſe trouvoient, avouer ou la faute dont ils s'étoient rendus coupables, ou l'erreur qui les avoit ſéduits, & en demander humblement le pardon. Mais ſuivant leur caractère arrogant & hautain, ils ſe mirent à vanter les ſervices qu'ils prétendoient avoir rendus au peuple Romain; ils lui reprocherent en quelque ſorte que c'étoit à leur valeur qu'il étoit redevable de la victoire remportée ſur Philippe. L'inſolence d'un pareil diſcours choqua les oreilles de tous leurs auditeurs. Cette répétition affectée de faits auxquels on ne ſongeoit plus, révolta tellement les eſprits, que le Sénat oubliant ce qu'il devoit aux Etoliens, ne ſe ſouvint plus que de leur infidélité & de leur perfidie. C'eſt ainſi qu'au lieu d'exciter les ſentiments de compaſſion qui pouvoient les ſauver, ils ne firent qu'allumer le courroux & la haine qui cauſerent leur perte. Enfin un Sénateur leur demanda s'ils s'abandonnoient abſolument à la bonne foi du peuple Romain; un autre enſuite les ſomma de dire s'ils étoient réſolus à n'avoir plus d'autres alliés & d'autres ennemis que ceux de

la République ; ils ne daignerent pas répondre à ces questions ; on leur ordonna de sortir de la salle : alors tout les Sénateurs s'écrierent d'une commune voix que les Etoliens étoient attachés à Antiochus plus que jamais, & qu'ils mettoient encore en lui leur espérance : qu'ainsi il falloit faire la guerre à des ennemis si hautement déclarés, & dompter leur fierté & leur orgueil. Ce qui mit le comble à l'indignation des Romains, c'est qu'on sut que dans le temps qu'ils demandoient la paix, ils faisoient eux-mêmes la guerre aux Dolopes & aux Athamanes. Le Sénat rendit donc, de l'avis de Manius Acilius qui les avoit vaincus & Antiochus avec eux, un Arrêt qui leur ordonnoit de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures, & dans l'espace de quinze jours, de toute l'Italie. A. Terentius Varron eut ordre de les accompagner jusqu'à la mer ; & on leur déclara, qu'on traiteroit dans la suite comme ennemis, tous les Ambassadeurs qui viendroient de leur part, à moins qu'ils n'eussent obtenu la permission du Général Romain qui commanderoit dans la Grece, & qu'ils ne vinssent accompagnés d'un de ses Officiers. C'est ainsi qu'ils furent congédiés.

Les Ambassadeurs des Etoliens sont chassés de Rome & de l'Italie, sans avoir obtenu la paix.

Alors on traita dans le Sénat des dé-

partements des Généraux ; & il fut décidé que celui des Confuls à qui le fort auroit donné l'Afie, prendroit le commandement de l'armée de L. Scipion, à laquelle on ajouteroit quatre mille hommes de pied & deux cents cavaliers Romains, huit mille hommes de pied & quatre cents cavaliers Latins, afin qu'avec ces forces il continuât la guerre contre Antiochus. On deftina à l'autre l'Etolie pour Province, avec l'armée qui s'y trouvoit déja ; il devoit l'augmenter d'un nombre de citoyens & d'Alliés égal à celui qu'on accordoit à fon collegue. Il avoit ordre d'équiper les vaiffeaux préparés l'année précédente, & de les mener avec lui ; fon expédition ne fe bornoit pas à la guerre contre les Etoliens, il étoit en outre chargé de faire une defcente dans l'Ifle de Cephallenie. On lui recommanda encore de revenir à Rome, pour y préfider aux Affemblées, fi le bien du fervice le permettoit. Car outre les Magiftrats annuels qu'il falloit nommer, on vouloit encore créer des Cenfeurs. Le fort donna l'Etolie à M. Fulvius, & à Cn. Manlius l'Afie. Les Préteurs tirerent enfuite leurs départements ; & S. Poftumius Albinus eut la commiffion de rendre la juftice tant aux citoyens qu'aux Etrangers. M. Sempro-

nius Tuditanus fut envoyé en Sicile ; Q. Fabius Pictor Prêtre de Romulus en Sardaigne, L. Plautius Hypſœus dans l'Eſpagne citérieure, & L. Bebius Dives dans l'ultérieure. Q. Fabius Labéon eut le commandement de la flotte. On décerna au Préteur de Sicile une légion, & le commandement de la flotte qui étoit dans la Province, avec ordre d'y lever deux dixmes ; il devoit faire paſſer en Etolie le produit de la premiere & celui de la ſeconde en Aſie. Le Préteur de Sardaigne fut chargé de tirer de ſon Gouvernement la même quantité de bleds, & d'en faire le même uſage. On donna à Q. Bebius, outre la légion de ſa Province, un ſupplément de mille hommes de pied & de cinquante cavaliers Romains, avec ſix mille hommes de pied & deux cents cavaliers Latins ; & à Hypſœus pour l'Eſpagne citérieure avec ſa légion, mille fantaſſins Romains, & le double de Latins avec deux cents cavaliers. A l'égard des Magiſtrats de l'année précédente, on continua pour un an à C. Lelius le commandement de ſon armée, au Propréteur Pub. Junius le Gouvernement de l'Etrurie, & au Préteur M. Tuccius celui de l'Abruzze & de la Pouille.

Préteur de l'Eſpagne ulterieure.

Avant que les Préteurs partiſſent

pour leurs Provinces, il s'éleva entre Pub. Licinius Souverain Pontife, & Q. Fabius Pictor Prêtre de Romulus, une dispute semblable à celle qu'avoient eue autrefois L. Metellus & Postumius Albinus. Le dernier, qui étoit Prêtre de Mars, vouloit aller commander l'armée navale en Sicile avec C. Lutatius son collegue dans le Consulat : mais Metellus, alors grand Pontife, l'avoit forcé de rester à Rome, pour s'y acquitter de son Ministere. A son exemple Licinius y retint Fabius Pictor, & l'empêcha d'aller dans la Sardaigne sa Province. Mais avant qu'il en vînt à bout, l'affaire fut débattue avec beaucoup de chaleur & dans le Sénat, & devant le peuple. Les deux adversaires compromirent leur autorité, se condamnerent réciproquement à l'amende, & furent obligés l'un & l'autre de donner des cautions : des Tribuns intervinrent, & il y eut appel au peuple Enfin après bien des contestations, la Religion l'emporta, & le Prêtre fut contraint d'obéir au grand Pontife. A l'égard des amendes, le peuple en fit la remise. Mais Fabius irrité d'avoir perdu sa Province, vouloit se démettre de la Préture, si les Sénateurs ne l'eussent à la fin déterminé à la garder ; on le chargea de rendre la

justice aux Etrangers. Cette affaire étant assoupie, on fit les levées en très-peu de jours, parce qu'on n'avoit pas besoin de beaucoup de troupes, & les Consuls aussi-bien que les Préteurs se rendirent dans leurs départements. Il se répandit alors des bruits vagues relativement aux opérations de la guerre en Asie. Mais quelques jours après, on eut des nouvelles plus certaines, & des lettres même du Consul qui répandirent la joie parmi tous les citoyens; non qu'ils appréhendassent beaucoup Antiochus qui avoit déja été vaincu dans l'Etolie; mais parce qu'ils se rappellerent encore, combien cet ennemi leur avoit semblé redoutable au commencement de la guerre, tant par ses propres forces, que par l'avantage d'avoir Annibal à la tête de son Conseil & de ses armées. Ils ne crurent pas cependant devoir rien changer à la résolution qu'ils avoient prise d'envoyer le nouveau Consul en Asie; ils ne jugerent pas non plus qu'il fût à propos de diminuer les troupes destinées pour cette expédition, parce qu'ils avoient lieu de craindre les (1) Gaulois.

Bien-tôt après arriverent à Rome

(1) Il faut entendre par-là les Gallo-Grecs établis en Asie.

M. Aurelius Cotta Lieutenant de L. Scipion, avec les Ambaſſadeurs d'Antiochus, le Roi Eumenes, & les Députés de Rhodes. Cotta expoſa tout ce qui s'étoit paſſé en Aſie premierement dans le Sénat, puis dans l'aſſemblée du peuple. On ordonna trois jours de proceſſions pour de ſi heureux ſuccès, & on immola quarante grandes victimes. Enſuite le Sénat donna audience à Eumenes avant tous les autres. Ce Prince remercia les Sénateurs de la bonté qu'ils avoient eue de le délivrer lui & ſon frere, lorſqu'ils étoient aſſiégés dans Pergame, & de mettre ſes Etats à couvert des hoſtilités d'Antiochus : enſuite il les félicita eux-mêmes de leurs ſuccès ſur mer & ſur terre, de la déroute d'Antiochus, de la priſe de ſon camp, & de ſa retraite au-delà du Mont Taurus, après avoir été forcé d'abandonner l'Europe & le reſte de l'Aſie : il ajouta qu'il aimoit mieux que le Sénat apprît de la bouche des Généraux & des Lieutenants Romains que de la ſienne les ſervices qu'il avoit rendus à la République. Tous les Sénateurs ayant loué ſa modeſtie, l'exhorterent à dire hardiment lui-même ce qu'il croyoit que le Sénat & le peuple Romain duſſent faire pour reconnoître ſes bons offices. Que leur deſſein étoit

Le Sénat donne Audience au Roi Eumenes.

de les récompenser aussi dignement qu'il seroit possible. Le Roi répondit à ce compliment gracieux, " que si „ d'autres lui donnoient le choix des „ récompenses qu'il croyoit mériter, „ il consulteroit volontiers le Sénat „ Romain, pour apprendre de cette au„ guste compagnie à ne point passer „ dans sa demande les bornes de la rai„ son & de la modestie. Mais que „ comme c'étoit des Sénateurs eux„ mêmes que son frere & lui atten„ doient cette récompense, il conve„ noit qu'ils s'en rapportassent entiere„ ment à leur générosité. » Le Sénat ne se rendit point à ces raisons, & vouloit absolument qu'Eumenes dît lui-même ce qu'il demandoit : & après un long combat de politesse & de modestie sans que le Sénat ni le Roi voulussent s'expliquer, Eumenes sortit du (1) Temple. Le Sénat s'opiniâtra dans son sentiment, jusqu'à dire qu'il étoit ridicule que le Roi ignorât l'objet & le motif de son voyage à Rome. » Per„ sonne pouvoit-il mieux savoir ce „ qui convenoit à ses Etats ? Ne con„ noissoit-il pas l'Asie mieux que le „ Sénat ne devoit la connoître ? » On

[1] On a déja averti qu'on donnoit ce nom à la salle où se tenoit le Sénat, parce qu'il ne pouvoit s'assembler que dans un lieu consacré par les Augures.

onclut qu'il falloit le rappeller, & le ontraindre de déclarer ce qu'il souaitoit qu'on fît pour lui.

Le Préteur le ramena donc dans le Sénat; & ayant été pressé de parler » : Sé-
, nateurs, dit-il, j'aurois continué à me
, taire si je ne savois que vous allez
, donner audience aux Rhodiens, &
, qu'après leur discours je serois dans la
, nécessité de m'expliquer. Cette expli-
, cation sera d'autant plus difficile, que
, leurs demandes ne paroîtront point
, dirigées contre moi, & auront en-
, core moins l'air de l'intérêt particu-
, lier. Car ils plaideront la cause des
, villes Grecques, & prétendront
, qu'elles doivent être mises en li-
, berté. S'ils obtiennent ce point, qui
, doute qu'ils ne me fassent perdre
, non-seulement les villes qui seront
, délivrées, mais encore celles qui ont
, été de tout temps soumises à ma puis-
, sance; tandis qu'eux-mêmes tien-
„ dront dans une véritable servitude,
„ sous le nom spécieux d'Alliés, les
„ peuples qui leur seront redevables
„ d'un si grand service? Et s'il vous
„ plaît, dans le temps qu'ils aspireront
„ à une domination si étendue, ils af-
„ fecteront un grand désintéressement,
„ & tâcheront de vous persuader qu'il
„ y va de votre gloire; que vous

Discours d'Eumenes contre les Rhodiens.

„ devez ſoutenir vos premiers engage-
„ ments. C'eſt à vous à être en garde
„ contre les artifices d'un diſcours ſé-
„ duiſant : n'allez pas élever quelques-
„ uns de vos Alliés aux dépens des au-
„ tres, & traiter plus favorablement
„ ceux qui ont porté les armes contre
„ vous, que ceux qui ont toujours été
„ vos amis & vos alliés. Pour ce qui
„ me regarde, en toute autre matière,
„ j'aimerai toujours mieux paroître me
„ relâcher de mes droits, que les ſou-
„ tenir avec trop d'opiniâtreté. Mais
„ quand il ſera queſtion de mériter
„ votre amitié, votre bienveillance,
„ & des diſtinctions qui en ſont la
„ ſuite, je ne ſouffrirai pas volontiers
„ qu'on l'emporte ſur moi : voilà l'hé-
„ ritage précieux que m'a laiſſé mon
„ pere, qui le premier de tous ceux qui
„ habitent la Grece & l'Aſie, a fait
„ avec vous alliance, qui a cultivé
„ conſtamment votre amitié juſqu'à la
„ fin de ſa vie ; qui non content de vous
„ demeurer fidele, s'eſt trouvé dans
„ toutes les guerres que vous avez eues
„ à ſoutenir dans la Grece, tant par
„ mer que par terre, qui vous a fourni
„ plus qu'aucun de vos autres Alliés,
„ les proviſions néceſſaires de toutes
„ eſpeces ; & qui enfin parlant un jour
„ avec une véhémence extraordinaire

pour engager les Béotiens dans vos intérêts, tomba de foibleſſe & d'épuiſement, au milieu de ſon diſcours, & expira peu de temps après. En marchant ſur ſes traces, il ne m'a pas été poſſible de le ſurpaſſer du côté du zèle & de l'affection qu'il vous en témoignoit, & qu'il portoit au dernier degré : mais la fortune, les conjonctures du temps, & la guerre d'Aſie, m'ont donné occaſion de l'emporter ſur lui par des ſervices réels envers vous. Antiochus, maître de l'Aſie & d'une partie de l'Europe, m'offroit ſa fille en mariage ; il me rendoit ſur le champ les villes qui avoient quitté mon parti ; il me promettoit d'aggrandir dans la ſuite conſidérablement mes Etats, ſi je voulois m'unir avec lui pour vous faire la guerre. Je ne dois pas me faire un mérite de ne vous avoir pas manqué. J'aime mieux rapporter des faits qui ſont plus dignes de l'ancienne amitié qui regne entre ma maiſon & votre République. J'ai ſecouru vos Généraux de mes flottes & de mes armées ; vous n'avez point d'Alliés qui m'ayent égalé en ce point. Je vous ai fourni des vivres par mer & par terre : je me ſuis trouvé en perſonne aux batailles navales qui ſe

„ ſont ſouvent livrées en différentes oc-
„ caſions, & je me ſuis expoſé aux plus
„ rudes fatigues & aux périls les plus
„ évidents. Ce qu'on peut regarder com-
„ me le dernier période des malheurs
„ à la guerre, je me ſuis vû aſſiégé dans
„ Pergame, en danger de perdre mon
„ Royaume avec la vie. Enſuite après
„ la levée du ſiége, quoiqu'Antiochus
„ d'un côté & Seleucus de l'autre,
„ fuſſent campés autour de ma capi-
„ tale, j'abandonnai mes intérêts, &
„ je courus avec toutes mes forces ma-
„ ritimes au-devant de Scipion pour
„ lui favoriſer le paſſage de l'Helleſ-
„ pont. Depuis que votre armée a mis
„ le pied en Aſie, je n'ai point quitté
„ le Conſul : vous n'avez point de ſol-
„ dat qui ait été plus aſſidu dans le
„ camp, que mes freres & moi. Il ne
„ s'eſt fait aucune expédition, il ne
„ s'eſt livré aucun combat de cavalerie
„ ſans moi. Dans la derniere action gé-
„ nérale j'ai défendu le poſte que le
„ Conſul a jugé à propos de me confier.
„ Je ne dirai point, Qui peut mettre en
„ parallele avec les miens les ſervices
„ qu'il vous a rendus dans cette guerre?
„ mais j'oſerai me placer à côté de celui
„ des peuples ou des Rois dont vous fai-
„ tes le plus d'eſtime. Maſiniſſa a été
„ votre ennemi avant d'être votre allié.
„ Il

„ Il ne vint pas vous offrir des secours
„ quand il étoit paisible possesseur de son
„ Royaume ; ce ne fut qu'après avoir
„ été chassé de ses Etats, & après avoir
„ perdu toutes ses troupes, qu'il se ré-
„ fugia dans votre camp avec une poi-
„ gnée de cavaliers. Cependant parce
„ qu'il avoit combattu pour vous en
„ Afrique, avec autant de valeur que
„ de fidélité, contre Syphax & les Car-
„ thaginois, non-seulement vous l'a-
„ vez rétabli dans le Royaume de ses
„ peres, mais vous y avez ajouté la plus
„ belle portion des Etats de Syphax,
„ & vous l'avez rendu le plus puissant
„ de tous les Rois d'Afrique. De quel
„ honneur & de quelle récompense ne
„ sommes-nous donc pas dignes, nous
„ qui n'avons jamais été vos ennemis,
„ & qui avons toujours été vos Alliés?
„ Vous sçavez que mon pere, mes
„ freres & moi, avons fait la guerre
„ pour vous par mer & par terre, non-
„ seulement en Asie, mais encore loin
„ de notre patrie, dans le Pelopon-
„ nese, dans la Béotie, dans l'Etolie,
„ contre Philippe, contre Antiochus
„ & contre les Etoliens. Que deman-
„ dez-vous donc pour tous ces ser-
„ vices, me dira quelqu'un? Sénateurs,
„ puisque vous voulez absolument que
„ je m'explique, je ne puis me dispen-

» ſer de vous obéir ; je vous dirai donc » que ſi vous avez obligé Antiochus de » ſe retirer au-delà du Mont Taurus, » dans le deſſein de garder le pays qu'il » poſſédoit en deçà, j'aime mieux vous » avoir pour voiſins, que tout autre » peuple ; & je compte que ce voiſi- » nage ſera le plus ferme appui de mes » Etats. Mais ſi vous voulez abandon- » ner cette contrée, & faire repaſſer » vos armées en Italie ; de tous vos Al- » liés, j'oſe l'aſſurer, il n'en eſt pas de » plus digne que moi, de poſſéder vos » conquêtes. Mais il eſt glorieux, ajou- » tera-t-on, de mettre en liberté des » villes qu'on tient dans la ſervitude. » Je l'avoue, ſi jamais elles n'avoient » pris les armes contre vous. Mais ſi » elles ſont du parti d'Antiochus, » n'eſt-il pas de votre prudence & de » votre équité de favoriſer des Alliés » qui vous ont rendu ſervice, plutôt » que des peuples qui ſe ſont déclarés » vos ennemis ? »

Le diſcours du Roi fut agréable au Sénat, & on vit bien qu'il donneroit volontiers à ce Prince des marques de ſa générosité. Comme tous les Ambaſſadeurs de Rhodes ne ſe trouvoient pas raſſemblés pour le moment, on fit entrer ceux de Smyrne qui n'avoient qu'un mot à dire. Ils reçurent de grands

éloges de la fidélité courageuse qu'ils avoient fait paroître, en aimant mieux s'exposer aux dernieres extrêmités, que de reconnoître Antiochus. Après eux on introduisit les Rhodiens. Le Chef de l'Ambassade, après avoir rappellé l'origine de leur alliance avec le peuple Romain, détailla les services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre de Philippe & dans celle d'Antiochus. Après ces détails & cette exposition il poursuivit ainsi : « Ce qu'il y a de plus » embarrassant & de plus triste pour » nous, dans l'affaire dont il s'agit, » c'est d'avoir à disputer quelque chose » à Eumenes, celui de tous les Rois à » qui nous sommes le plus attachés par » les liens de l'hospitalité particuliere, » & sur-tout de l'hospitalité publique. » Au reste, ce ne sont pas les senti- » ments du cœur qui nous divisent ici, » c'est la nature de nos constitutions ; » nous sommes libres, nous plaidons » en faveur des autres la cause de la » liberté ; au lieu que les Rois ne veu- » lent que des esclaves courbés sous le » joug de leur domination. Mais quoi » qu'il en soit, notre respect pour ce » Prince est tout ce qui nous arrête » dans cette affaire ; autrement elle » n'est équivoque ni pour nous qui la » défendons, ni pour vous qui devez

„ la juger. Si vous ne pouviez témoi-
„ gner votre reconnoiſſance à un Roi
„ votre ami & votre allié, qui vous a
„ rendu dans cette guerre même, des
„ ſervices qu'il s'agit de récompenſer,
„ qu'en lui abandonnant des villes li-
„ bres pour être réduites en ſervitude,
„ j'avoue que vous devriez être fort
„ embarraſſés par la crainte ou de ren-
„ voyer ſans récompenſe des Alliés
„ reſpectables, ou de vous écarter de
„ vos principes, & de flétrir par l'aſ-
„ ſerviſſement de tant de Républiques
„ la gloire que vous venez d'acqué-
„ rir. Mais la fortune vous délivre
„ heureuſement de la néceſſité de man-
„ quer, ou à la reconnoiſſance, ou à
„ votre gloire. Car, par la bonté des
„ Dieux, votre conquête n'eſt pas moins
„ riche que glorieuſe : elle peut aiſé-
„ ment fournir à l'acquit des dettes de
„ l'honneur. Vous êtes maîtres de diſ-
„ poſer de la Lycaonie, des deux Phry-
„ gies, de toute la Piſidie, de la Cherſon-
„ neſe, & des pays de l'Europe qui ſont
„ voiſins de ces Provinces. La moin-
„ dre d'entr'elles ajoutée au Royaume
„ d'Eumenes l'aggrandira conſidéra-
„ blement, & en les lui donnant tou-
„ tes enſemble vous l'égalez aux plus
„ grands Rois. Vous pouvez donc ré-
„ compenſer vos Alliés, ſans vous écar-

„ ter de vos principes & ſans oublier
„ ce que vous annonciez en marchant
„ contre Philippe, & depuis contre
„ Antiochus; ce que vous avez fait
„ après avoir vaincu le premier; ce
„ qu'on attend aujourd'hui de vous,
„ non parce que vous l'avez déja fait,
„ mais parce qu'il eſt de votre honneur
„ de le faire. Tous les peuples qui font
„ la guerre ne ſont point animés par
„ des motifs également honnêtes. Que
„ les uns cherchent à s'emparer de quel-
„ que territoire, les autres de quelques
„ villages, ceux-ci d'une ville, ceux-
„ là d'un port, ou d'une côte mari-
„ time; pour vous, Romains, vous n'a-
„ vez jamais déſiré ces avantages avant
„ de les avoir acquis, & vous ne pou-
„ vez les déſirer aujourd'hui, que vous
„ êtes les maîtres de la terre. Vous
„ n'avez combattu que pour la gloire,
„ & pour la prééminence ſur tous les
„ autres peuples, qui depuis long-
„ temps réverent votre nom & votre
„ empire, comme celui des Dieux im-
„ mortels. Vous n'êtes arrivés à ce haut
„ degré de puiſſance qu'avec des peines
„ infinies; & je ne ſais ſi vous n'en au-
„ rez pas encore davantage à vous y
„ maintenir. Vous avez entrepris de
„ tirer de la ſervitude une Nation cé-

„ lebre par son antiquité, l'éclat de „ ses hauts faits, & son goût pour les „ Arts. Rien ne peut vous faire plus „ d'honneur que de lui conserver éter- „ nellement votre protection, & de „ l'étendre sur tout ce qui appartient „ à la Grece. Car ce ne sont pas seule- „ ment ceux qui habitent ce sol anti- „ que qu'on doit comprendre sous le „ nom de Grecs, mais encore ceux „ qui l'ont autrefois quitté, pour al- „ ler fonder des colonies dans l'Asie; „ le changement de climat n'a changé „ ni le caractere ni les sentiments des co- „ lons. Par une émulation louable nous „ avons toujours osé disputer de ver- „ tus avec nos peres & nos fondateurs. „ La plupart de vous avez visité les „ villes de la Grece & celles de l'Asie; „ nous n'avons à nous plaindre que de „ notre éloignement de Rome; autre- „ ment nous ne le cédons en aucun „ avantage. Si l'influence du climat „ pouvoit dégrader le caractere primi- „ tif d'un peuple, il y a long-temps que „ les Marseillois seroient devenus bar- „ bares comme les nations dont ils „ sont environnés. Mais ils ont con- „ servé, non-seulement le langage & „ les habillements de leurs peres, mais „ encore plus leurs mœurs, leurs loix „ & leur génie, sans que la barbarie

„ Gauloiſe en ait altéré la pureté ; & „ nous apprenons que vous en faites „ avec raiſon autant d'eſtime, que „ s'ils habitoient le centre de la Gre- „ ce. Le Mont Taurus termine au- „ jourd'hui votre Empire. Tout ce „ qui ſe trouve en deçà ne doit point „ vous paroître éloigné. Il faut que „ d'ici, comme d'un centre commun, „ votre juſtice ſe porte dans tous les „ lieux où ſe ſont portées vos armes. „ Que les barbares qui n'ont jamais „ reconnu d'autres loix que la vo- „ lonté d'un maître, obéiſſent en eſ- „ claves à des Rois, puiſque l'eſcla- „ vage leur plaît. Les Grecs, en recon- „ noiſſant votre ſupériorité, partagent „ vos ſentiments. Autrefois avec leurs „ forces ſeules ils prétendoient auſſi à „ l'Empire univerſel. Aujourd'hui ils „ ſouhaitent que le ſceptre du monde „ reſte perpétuellement dans les mains „ qui l'ont ſaiſi. Ils ſe contentent de „ défendre la liberté avec vos armes, „ puiſqu'ils ne le peuvent faire avec „ leurs forces. On me dira peut-être „ que quelques-unes des villes dont „ je parle, ont été dans le parti d'An- „ tiochus : mais je réponds que d'autres „ avoient été auparavant dans celui „ de Philippe, & que les Tarentins ont

„ appellé Pyrrhus en Italie. Enfin, „ ſans citer d'autres peuples, Carthage „ jouit de ſa liberté & ſe gouverne par „ ſes loix. Voyez à quoi vous engage „ cet exemple que vous avez donné „ vous-mêmes; les Rhodiens s'en repo- „ ſent ſur vous pour juger du courage „ & de la fidélité avec laquelle ils vous „ ont ſervi dans la derniere guerre & „ dans toutes celles dont l'Aſie a été le „ théâtre. Maintenant que la paix regne, „ nous venons vous donner un con- „ ſeil qui vous couvrira de gloire, ſi „ vous daignez le ſuivre. On dira que „ vous ſavez vaincre, & que vous ſa- „ vez encore mieux uſer de la victoire. „ Accorderez-vous à la cupidité d'Eu- „ menes, ce que vous avez refuſé à „ votre juſte reſſentiment? « Ce diſ-cours parut répondre à la grandeur & à la générosité dont ſe piquoient les Romains.

Après les Rhodiens, on appella les Ambaſſadeurs d'Antiochus, qui, ſuivant l'uſage de ceux qui demandent grace, avouerent franchement la faute du Roi leur Maître, & conjurerent les Sénateurs d'oublier des torts, dont ce Prince étoit aſſez puni; de ne ſe ſouvenir que de leur clémence; & de vouloir bien ratifier la paix aux conditions

que L. Scipon leur Général avoit dictées. Le Sénat ratifia la paix, & quelques jours après, le peuple confirma cette ratification par un décret. Le traité fut conclu ſolemnellement dans le Capitole avec Antipater Chef de l'Ambaſſade & neveu d'Antiochus. Enſuite on donna audience aux autres députés de l'Aſie, auxquels on répondit en général, que les Sénateurs, ſuivant l'uſage, enverroient dix Commiſſaires en Aſie, pour y diſcuter & réglerles affaires; qu'on vouloit pourtant bien leur faire connoître en ſubſtance les arrangements qu'on prendroit : » qu'Eumenes ſeroit mis en poſſeſſion » de tous les pays qui avoient été ſoumis à Antiochus en deçà du Mont » Taurus, excepté la Lycie & la Carie » juſqu'au Méandre, qui paſſeroient » aux Rhodiens. Que toutes les autres » villes de l'Aſie payeroient tribut à » Eumenes, comme elles avoient fait » à Attalus. Mais que celles qui avoient » été tributaires d'Antiochus, ſeroient » exemptes de toute impoſition. » Les Commiſſaires qu'on fit partir pour l'Aſie, furent Q. Minucius Rufus, L. Furius Purpureo, Q. Minucius Thermus, Appius Claudius Neron, Cn. Cornelius Merula, M. Junius Brutus, L. Aurunculeius, L. Emilius Paulus, Pub.

Cornelius Lentulus, & Pub. Elius Tuberon.

Régle-mentsfaits en Asie par les dix Commis-saires.

On laissa à ces Magistrats la liberté de décider par eux-mêmes les contestations qui ne pourroient être remises à un autre temps. Mais le Sénat fixa les principaux articles de la commission: il arrêta qu'on livreroit à Eumenes la Lycaonie entiere, les deux Phrygies, la Mysie, les forêts Royales, les villes de la Lydie & de l'Ionie, excepté celles qui étoient libres le jour qu'on avoit combattu contre Antiochus, & nommément les villes de (1) Magnesie près de Sipyle, & celle de Carie appellée Hydrela, avec le côté de son territoire qui s'étend vers la Phrygie, les châteaux & bourgs qui sont le long du Méandre, Telmisse & les Forts des Telmissiens, à l'exception du territoire qui avoit appartenu à Ptolemée le Telmissien. Les Commissaires avoient ordre encore d'abandonner aux Rhodiens la Lycie, excepté Telmisse, les forts des Telmissiens & le territoire qui avoit appartenu à Ptolemée le Telmissien. On n'accorda ce territoire ni à Eumenes ni aux Rhodiens. On laissoit aussi à ces derniers cette partie de la Carie qui est

(1) Ce sont en cet endroit deux villes, & non deux Provinces.

dans le voisinage de leur Isle au-delà du Méandre, avec les villes, les bourgs, les châteaux & les campagnes qui s'étendent vers la Pisidie, à l'exception des places qui étoient libres la veille de la bataille gagnée sur Antiochus. Les Rhodiens, après avoir rendu de très-humbles actions degraces au Sénat pour cette libéralité, lui représenterent que les habitants de Soles dans la Cilicie étoient originaires, comme eux, de la ville d'Argos; que pour cette raison ils les aimoient comme leurs freres, & demandoient au Sénat pour surcroît de faveur qu'il voulût bien délivrer cette ville de la servitude du Roi. On appella les Ambassadeurs d'Antiochus, à qui on communiqua la requête des Rhodiens. Mais on ne put jamais obtenir d'Antipater qu'il se relachât sur cet article. Il invoquoit la foi des traités que les Rhodiens vouloient violer, en s'emparant au-delà du Mont Taurus, non-seulement de Soles, mais de toute la Cilicie. Les Sénateurs rappellerent les Rhodiens, & leur ayant fait connoître la résistance d'Antipater, ils ajouterent que s'ils croyoient que la liberté de Soles intéressât l'honneur de leur république, ils feroient tous leurs efforts pour vain-

cre l'opiniâtreté des Ambaſſadeurs du Roi. Alors les Rhodiens redoublerent leurs remerciments, & dirent qu'ils aimoient mieux céder à l'orgueil d'Antipater, que de donner occaſion à la rupture du traité. Ainſi Soles reſta au Roi.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, il y vint des Ambaſſadeurs de la part des Marſeillois, qui apprirent au Sénat les détails ſuivants. Le Préteur L. Bebius, en partant pour ſe rendre à ſon département d'Eſpagne, avoit été ſurpris par les Liguriens. Ils avoient tué la plus grande partie de ceux qui l'accompagnoient ; ce Général bleſſé lui-même, s'étoit ſauvé à Marſeille ſans Licteurs, avec un petit nombre de gens ; il y étoit mort au bout de trois jours. Sur ce rapport le Sénat rendit un Arrêt, par lequel il ordonnoit à Pub. Junius Brutus, qui commandoit en Toſcane en qualité de Propréteur, de laiſſer ſa Province & ſon armée à celui de ſes Lieutenants qu'il voudroit choiſir, & d'aller prendre le gouvernement de l'Eſpagne ultérieure. Dès que Junius eut reçu cet ordre avec les lettres du Préteur Sp. Poſtumius, il partit pour l'Eſpagne. L. Emilius Paulus qui dans la ſuite gagna une victoire célebre ſur le Roi Perſée, avoit été

battu l'année précédente dans cette Province; mais ayant ramaſſé une armée à la hâte, long-temps avant l'arrivée de ſon ſucceſſeur, il donna bataille aux Luſitaniens, les mit en déroute, leur tua dix-huit mille hommes, fit trois mille trois cents priſonniers, & s'empara du camp ennemi. La nouvelle de cette victoire rendit le reſte des Eſpagnols plus ſoumis & plus tranquilles. La même année, trois jours avant les Calendes de Janvier, les Triumvirs L. Valerius Flaccus, M. Atilius Serranus, & L. Valerius Tappus, allerent, en vertu d'un Arrêt du Sénat, établir une Colonie de trois mille Latins à Boulogne; ils diſtribuerent aux Chevaliers ſoixante & dix arpents de terre, & cinquante aux autres. Le territoire partagé avoit été pris ſur les Gaulois qui en avoient chaſſé les Toſcans.

Paul Emile gagne une grande bataille ſur les Luſitaniens en Eſpagne.

La Cenſure fut briguée cette année par un grand nombre de perſonnages illuſtres. Cette brigue qui n'étoit déja que trop vive donna lieu à une conteſtation beaucoup plus ſérieuſe. Les Candidats étoient T. Quintius Flaminius, Pub. Cornelius Scipion fils de Cn. Valerius Flaccus, M. Porcius Caton, M. Claudius Marcellus, & Manius Acilius Glabrion, qui avoit vaincu An-

tiochus & les Etoliens aux Thermopyles. Le peuple inclinoit pour ce dernier, qui par ses largesses avoit mis la plupart des citoyens dans ses intérêts. Les nobles indignés qu'on leur préférât un homme nouveau, lui susciterent deux ennemis, Pub. Sempronius Gracchus, & C. Sempronius Rutilus, Tribuns du peuple, qui le citerent en Justice. Ils l'accusoient de n'avoir ni exposé dans son triomphe, ni fait mettre dans le trésor, une grande partie de l'argent du Roi, & des autres dépouilles trouvées dans le camp ennemi. Les Lieutenants & les Tribuns des soldats varioient dans leurs dépositions. Le plus remarquable & le plus distingué des témoins étoit M. Porcius Caton; mais la robe de Candidat affoiblissoit son témoignage, & lui ôtoit le degré de force qu'il tiroit d'une conduite constamment irréprochable. Il déclaroit n'avoir point vû dans le triomphe les vases d'or & d'argent avec le reste du butin trouvé dans le camp d'Antiochus, lorsqu'on s'en étoit rendu maître. Enfin Glabrion pour rendre Caton odieux, déclara qu'il se désistoit, puisqu'un compétiteur homme nouveau comme lui employoit le parjure, tandis que les nobles renfermoient leur ressentiment. On avoit

conclu contre l'accusé à une amende de cent mille (1) As. L'affaire fut plaidée par deux fois : à la troisieme, comme il s'étoit désisté, le peuple ne voulut point opiner sur l'amende, & les Tribuns cesserent leurs poursuites. On éleva à la Censure T. Quintius Famininus, & M. Claudius Marcellus.

Pendant ces mêmes jours le Sénat donna audience hors de la ville dans le temple d'Apollon, à L. Emilius Regillus, qui avoit battu sur mer Polyxenidas Lieutenant d'Antiochus. Lorsqu'il eut exposé ses exploits guerriers, la grandeur de la flotte ennemie qu'il avoit vaincue, le nombre des vaisseaux qu'il avoit pris ou coulés à fond, les Sénateurs d'un commun consentement lui décernerent le triomphe naval. Il en fit la cérémonie aux Calendes de Février. Il mit sous les yeux du peuple quarante-cinq couronnes d'or, mais une quantité d'argent très-modique pour une victoire aussi importante. Il n'y avoit que trente-quatre mille sept cents (2) tetradrachmes Attiques : cent

(1) Environ 5000 liv.

[2] Ces pieces valant quatre drachmes chacune, comme le mot le porte, faisoient 138800 drachmes, qui pouvoient revenir à la somme de 69400 liv.

trente-un mille trois cents (1) Ciſtophores. Le Sénat ordonna enſuite par un Arrêt que les Dieux ſeroient remerciés de la victoire que L. Emilius Paulus avoit remportée en Eſpagne. Peu de temps après L. Scipion arriva, & pour avoir comme ſon frere un ſurnom glorieux, il ſe fit appeller l'*Aſiatique*. Il rendit compte au Sénat & au peuple des avantages qu'il avoit remportés en Aſie. Quelques-uns prétendoient qu'on exagéroit exceſſivement les difficultés de cette guerre terminée par une ſeule action générale ; outre que la victoire d'Acilius auprès des Thermopyles ôtoit à celle de Scipion une grande partie de ſon éclat. Mais ce reproche étoit injuſte ; car à proprement parler Acilius ne combattit aux Thermopyles que contre les Etoliens. Antiochus n'avoit là que la moindre partie de ſes troupes ; au lieu qu'il oppoſa à L. Scipion toutes les forces de l'Aſie & de l'Orient. C'eſt donc avec raiſon que les Romains rendirent aux Dieux les plus ſolemnelles actions de graces, pour leur avoir rendu la victoire auſſi facile que brillante, & qu'ils accorderent au Général l'honneur du triomphe. Il en

(1) On a marqué plus haut ce que c'étoit que le Ciſtophore, moindre de moitié que la drachme ; il équivaloit au denier Romain.

Triomphe de L. Scipion l'Asiatique.

fit la cérémonie aux Calendes de Mars dans le mois (1) Intercalaire. Ce triomphe surpassa celui de l'Africain par la pompe du spectacle. Mais quand on se rappelloit les exploits de ce dernier, les risques qu'il avoit courus, les obstacles qu'il avoit surmontés, alors on mettoit autant de différence entre les deux freres qu'il y en avoit entre Annibal & Antiochus. Le triomphateur exposa deux cent trente-quatre enseignes, les représentations de cent trente-quatre villes, douze cent vingt dents d'élephant, deux cent vingt-quatre couronnes d'or, cent trente-sept mille quatre cent vingt livres d'argent en masse: deux cent vingt-quatre mille tétradrachmes attiques: trois cent trente-un mille soixante & dix Cistophores, cent quarante mille Philippes (2) d'or, quatorze cent vingt-quatre livres pesant de vases d'argent, & mille vingt-quatre livres de vases d'or (tous ces vases étoient ciselés); trente-deux prisonniers de marque, tant Généraux d'armée, que Gouverneurs de Province, ou Officiers de la Cour, marcherent devant le char. On distribua

(1) Voyez le chap. 19 du premier Livre.

(2) Les Philippes valoient suivant la plus commune opinion autour de vingt-cinq sols.

à chaque ſoldat vingt-cinq deniers, le double aux Centurions, le triple aux Chevaliers : & après la cérémonie, Scipion fit donner aux troupes le double de la paye & de la nourriture ordinaire, comme il en avoit déja uſé en Aſie après la défaite d'Antiochus. Il y avoit près d'un an qu'il étoit ſorti du Conſulat, quand il triompha.

A peu près dans le même temps le Conſul Cn. Manlius alla prendre en Aſie le commandement de l'armée de terre, & le Préteur Q. Fabius Labéo celui de la flotte. Le premier eut aſſez d'occaſions de faire la guerre aux Gaulois. La défaite d'Antiochus laiſſoit alors la mer libre & paiſible. Ainſi, après avoir examiné ce qu'il lui convenoit d'entreprendre, pour ne pas reſter dans l'inaction pendant ſa Préture, Fabius crut que le meilleur parti étoit de paſſer en Créte. Les Cydoniates avoient déclaré la guerre aux Gortyniens & aux Gnoſſiens ; & l'on diſoit qu'un grand nombre de priſonniers, tant de Rome que des autres parties de l'Italie, étoient répandus dans toute l'Iſle & réduits en eſclavage. Etant donc parti d'Epheſe avec ſa flotte, il n'eut pas plutôt abordé en Créte, qu'il envoya de toutes parts, ordre aux habitants de ne point pren-

dre les armes, de faire chercher tout ce qu'il y avoit de prisonniers dans les villes & dans les campagnes, & de les lui renvoyer accompagnés de Députés avec lesquels il pût traiter des affaires qui concernoient les Romains & les Crétois. Ceux-ci ne se mirent pas beaucoup en peine d obéir; les Gortyniens furent les seuls qui rendirent les prisonniers. Cependant Valerius Antias a écrit que les habitants de cette Isle, pour éviter la guerre dont ils étoient menacés, renvoyerent quatre mille prisonniers à Fabius, & que ce fut la seule raison qui engagea le Sénat à accorder le triomphe naval à ce Général qui n'avoit rien fait d'ailleurs. Fabius retourna de Créte à Ephese; delà ayant détaché quatre galeres sur les côtes de Thrace, il fit sortir d'Enus & de Maronie, les troupes d'Antiochus qui les gardoient, & rendit la liberté à ces deux villes.





HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, QUATRIEME DECADE.

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

Le Consul M. Fulvius assiége en Epire la ville d'Ambracia, & oblige les habitants de se rendre. Il soumet Cephallenie. Il domte les Etoliens & leur donne la paix. Manlius son collegue défait les Gallo-Grecs, les Tolistoboiens, les Tectosages & les Trocmes, qui étoient passés en Asie sous la conduite de (a)

[a] L'Auteur de ce Sommaire s'est trompé. Car c'est sous la conduite de Leonorius & de Lutarius, comme Tite-Live le dit plus bas, que ces peuples passerent en Asie, & non sous celle de Brennus qui périt au siége de Delphes.

Brennus, & qui entre les peuples des environs du Mont Taurus, étoient les seuls qui ne reconnussent pas la puissance des Romains. Tite-Live rapporte l'origine de cette Nation, & de quelle maniere elle s'établit en Asie. La femme d'Ortiagon, Roi des Gallo-Grecs, ayant été prise à la guerre, donne un exemple mémorable de courage & de chasteté, en tuant de sa main le Centurion qui la gardoit, & qui l'avoit deshonorée. Les Censeurs ferment le lustre, après avoir trouvé dans leur dénombrement deux cent cinquante-huit mille trois cent vingt-huit citoyens Romains. On fait amitié avec Ariarathes Roi de Cappadoce. Cn. Manlius plaide sa cause dans le Sénat, & obtient le triomphe, malgré l'opposition des dix Commissaires, de l'avis desquels il avoit conclu un traité avec Antiochus. Scipion l'Africain est appellé en jugement par le Tribun Q. Pelilius, ou selon d'autres, par Nevius, & accusé d'avoir retenu pour lui le butin qu'il avoit fait sur Antiochus. Mais le jour de l'assignation étant venu, au lieu de répondre à son accusateur, « c'est à pareil jour, dit-il, » que j'ai domté Carthage. Allons en remer-» cier les Dieux. » Et en même temps il s'en alla au Capitole, où tout le peuple le suivit. Et pour n'être plus exposé à la persécution des Tribuns, il se retira à Literne, où il passa le reste de ses jours dans un exil volontaire, quoique d'autres assurent qu'il mourut à Rome; car on a vû son tombeau dans ces deux endroits. Scipion l'Asiatique accusé de péculat, comme son frere, & condamné pour ce crime, étoit conduit en prison, lorsque Tib. Sempronius Gracchus, Tribun du peuple, & ennemi

des Scipions, accourut, & l'arracha des mains de ceux qui l'emmenoient. Dans la suite il épousa la fille de l'Africain, digne récompense de ce bienfait. Les Questeurs ayant été envoyés pour se saisir de ses biens au profit du trésor public, non-seulement ne trouverent dans sa maison aucune partie des dépouilles d'Antiochus, mais ne purent même tirer de la vente de tous ses effets, la somme à laquelle montoit l'amende qu'on exigeoit de lui. Il ne voulut point accepter une très-grande somme d'argent que lui offroient ses parens & ses amis, se contentant de ce qui lui étoit absolument nécessaire pour vivre.

PENDANT qu'on faisoit la guerre en Asie, l'Etolie n'étoit pas demeurée tranquille. L'Athamanie avoit occasionné de nouveaux troubles. Depuis l'expulsion d'Amynander, ses Etats avoient été gouvernés par les Lieutenants de Philippe; leur avarice, leur orgueil & leur cruauté irriterent si fort les peuples, qu'ils résolurent de rappeller leur ancien Maître, dont ils regrettoient la douceur & la modération. Ils lui écrivirent en Etolie où il s'étoit réfugié; & par l'exposition de l'état malheureux auquel ils étoient réduits, ce Prince conçut l'espérance de remonter sur son thrône. Il envoya donc des émissaires dans le pays, avec ordre d'assurer les principaux, que dès

qu'il pourroit compter ſur la bonne volonté des peuples, il ne manqueroit pas de ſe rendre à Argithée (c'étoit la capitale de l'Athamanie) à la tête des troupes choiſies que lui fourniroient les Etoliens ; il ajouta qu'il ſeroit même accompagné de Nicander leur Préteur, & de ceux qui formoient le Conſeil public de la Nation. Quand il n'eut plus lieu de douter que ſes ſujets ne fuſſent diſpoſés à tout entreprendre pour le rétablir, il les fit avertir du jour où il devoit entrer dans l'Athamanie avec une armée. D'abord ceux qui formerent le projet de chaſſer les Macédoniens n'étoient qu'au nombre de quatre. Ils en gagnerent enſuite chacun ſix autres. Mais jugeant ce petit nombre plus propre à tenir la conjuration ſecrete, qu'à l'exécuter, ils le doublerent. Alors ſe trouvant cinquante-deux, ils ſe partagerent en quatre bandes, dont la premiere alla à Heraclée, la ſeconde à Tetraphylie, où étoit ordinairement le Tréſor Royal, la troiſieme à Theudorie, & la quatrieme à Argithée. Ils étoient convenus entre eux, que d'abord ils demeureroient tranquilles, & paroîtroient dans la place publique, comme des gens que leurs affaires particulieres avoient appellés dans ces villes : mais que le jour marqué ils ſouleveroient

le peuple contre les garnisons Macédoniennes, & les chasseroient des Citadelles. Lorsque le moment fut arrivé, Amynander entre dans le pays avec mille Etoliens ; & les conjurés, de concert, chasserent les troupes de Philippe des quatre villes qu'on vient de nommer. On envoya en même temps des lettres dans toutes les autres, pour exhorter les habitants à se délivrer de la tyrannie de Philippe, & à rétablir sur le trône leur Maître légitime. Les Macédoniens furent donc chassés de tout le pays. La ville de Theion résista quelques jours, parce que Zenon qui commandoit la garnison, ayant intercepté les lettres des conjurés, s'étoit retiré dans la Citadelle ; mais enfin elle fut aussi livrée à Amynander, qui par ce moyen se trouva en possession de toute l'Athamanie, excepté du fort d'Athenée, sur les confins de la Macedoine.

Amynander recouvre l'Athamanie.

Philippe n'eut pas plutôt appris la révolte des Athamanes, qu'il partit rapidement avec six mille hommes, & se rendit à Gomphes. Il y laissa une partie de ses soldats, qui n'auroient pû le suivre dans une marche si rapide ; il n'en prit que deux mille, avec lesquels il vint à Athenée, la seule place que ses troupes eussent conservée. Delà

là, après avoir ſondé les habitants du voiſinage, & reconnu qu'ils ne lui étoient pas favorables, il retourna à Gomphes, & rentra dans l'Athamanie avec toutes ſes forces réunies. Il ordonna auſſi-tôt à Zenon de prendre les devants avec mille hommes de pied, & de s'emparer d'Etopie, place qui commande Argithée. Dès qu'il ſçut que les ſiens s'étoient rendus maîtres de la premiere, il ſe campa aux environs du Temple de Jupiter Acréen; & après y avoir été arrêté un jour entier par un affreux orage, il marcha le lendemain du côté d'Argithée. Il apperçut bientôt les Athamanes poſtés ſur des hauteurs & gardant les paſſages. L'avant-garde s'arrêta auſſi-tôt, & la frayeur ſe répandit dans toute l'armée; chacun ſentoit le danger auquel elle ſeroit expoſée, ſi elle deſcendoit dans des vallons commandés par des rochers. Le Roi, qui vouloit ſortir promptement de ce défilé, avant que les ennemis l'attaquaſſent, donna ordre à l'avant-garde de rebrouſſer chemin. Les Athamanes commencerent par ſuivre de loin l'armée, ſans trop la preſſer. Mais quand les Etoliens les eurent joints, ils les chargerent de tomber ſur l'arriere-garde, tandis qu'ils ſe ré-

pandroient à droite & à gauche, pour prendre les Macédoniens en flanc. Quelques-uns même passant par des sentiers qui leur étoient connus, & qui abrégeoient le chemin, devancerent les ennemis, leur fermerent les passages, & mirent un tel désordre parmi eux, qu'ils les obligerent de changer leur marche en une fuite précipitée, & de passer à la hâte la riviere voisine, laissant au pouvoir des vainqueurs beaucoup de soldats & d'armes. On cessa de les poursuivre ; ils revinrent à Gomphes sans danger, & delà rentrerent dans la Macédoine. Les Athamanes & les Etoliens coururent aussi-tô à Etopie, pour surprendre Zenon & se mille Macédoniens. Ceux-ci ne comp tant pas assez sur la bonté de la place gagnerent une hauteur escarpée de tou côtés. Mais les Athamanes ayant dé couvert plusieurs sentiers pour y mon ter, en délogerent bien vîte les Macé doniens ; & comme ces derniers étoien disperses sur des rochers de difficile ac cès, dans des routes qui ne favorisoien pas leur évasion, les uns furent pris o tués, les autres pour éviter les enne mis, se précipiterent dans des abîme Zenon avec un très-petit nombre s retira vers le Roi. Le lendemain il

eut une (1) treve pour enterrer les morts.

Amynander ayant recouvré ſon Royaume, envoya des Ambaſſadeurs à Rome au Sénat, & dans l'Aſie aux deux Scipions qui s'étoient arrêtés à Epheſe, après la défaite d'Antiochus. Il demandoit la paix, & s'excuſoit d'avoir employé le ſecours des Etoliens, pour rentrer en poſſeſſion de ſes Etats. Il s'en prenoit à Philippe. Les Etoliens, au ſortir de l'Athamanie, marcherent contre les Amphilochiens; la plûpart s'étant ſoumis volontairement, toute la Nation rentra ſous l'empire des Etoliens, qu'elle avoit déja eu pour maîtres. Delà ils paſſerent dans l'Aperantie qu'ils réduiſirent avec la même facilité. Les Dolopes qui n'avoient jamais reconnu la domination des Etoliens, mais qui étoient alors ſoumis à Philippe, coururent d'abord aux armes. Mais quand ils eurent appris la ſoumiſſion des Amphilochiens, & la retraite de Philippe chaſſé de l'Athamanie, ils quitterent auſſi ſon parti pour embraſſer celui des Etoliens. Ces peuples, en ſoumettant les Nations dont je viens de parler,

Les Etoliens s'emparent d'Amphilochie & de pluſieurs autres places.

[1] Avec qui ſe fit cette treve, ſi tous les Macédoniens avoient été tués ou pris, ou étoient retournés en Macédoine?

croyoient avoir élevé autour d'eux des remparts qui les mettroient à couvert des entrepriſes de Philippe, lorſqu'ils apprirent que les Romains avoient défait Antiochus dans l'Aſie. Et quelques jours après les Ambaſſadeurs qu'ils avoient envoyés à Rome, revinrent ſans eſpérance de paix; ils annoncerent même que le Conſul Fulvius avoit déja paſſé la mer avec ſon armée. Effrayés de ces nouvelles, les Etoliens envoyerent à Rome de nouveaux Ambaſſadeurs qu'ils choiſirent parmi les premiers de leur Nation : ils engagerent auſſi les Rhodiens & les Athéniens à ſe joindre à eux. Ils eſpéroient que le crédit de ces deux Républiques feroit agréer au Sénat les inſtances auxquelles il venoit de ſe refuſer. C'étoit-là leur derniere reſſource : mais ils l'employerent trop tard ; ils avoient attendu à prendre des précautions pour éviter la guerre, que l'ennemi fût à leurs portes. En effet, Fulvius ayant abordé à Apollonie, délibéroit avec les principaux des Epirotes par quel côté il commenceroit la guerre. Ils lui conſeilloient de débuter par le ſiége d'Ambracie, qui pour lors s'étoit donnée aux Etoliens. » Car, diſoient-ils, ou „ les Etoliens viendront pour ſecou- „ rir cette ville, & alors dans les plai-

Le Conſul Fulvius entre dans l'Epire.

» nes qui l'environnent, vous pourrez „ leur livrer bataille; ou ils n'oſeront „ ſe préſenter, & en ce cas vous pren- „ drez facilement la place; vous avez „ ſous la main le bois & tous les ma- „ tériaux néceſſaires; la riviere d'A- » rethon qui coule au pied des murail- » les eſt navigable, & vous amenera » toutes vos proviſions; d'ailleurs la ſai- „ ſon eſt favorable à de pareilles opé- „ rations ». Ces raiſons déterminerent Fulvius à traverſer l'Epire.

Il aſſiége Ambracie ville appartenant aux Etoliens.

Mais quand le Conſul fut arrivé ſous les murs d'Ambracie, le ſiége de cette place lui parut devoir être une entrepriſe difficile. Ambracie eſt ſituée au pied d'une colline eſcarpée, que les habitants nomment Perrhante. Du côté de la campagne & de la riviere, la ville regarde l'Occident; & la citadelle bâtie ſur la hauteur, eſt tournée vers l'Orient. L'Arethon prend ſa ſource dans l'Acarnanie, & va ſe jeter dans le Golphe qu'on appelle Ambracien, du nom de la ville voiſine. Outre qu'elle eſt défendue d'un côté par la riviere, & de l'autre par la montagne, elle eſt encore entourée d'un mur très-ſolide qui á plus de trois milles de circuit. Fulvius du côté de la plaine établit deux camps à peu de diſtance l'un de l'autre, & ſur une éminence bâtit un fort vis-à-vis de la cita-

delle. Il ſe mit en devoir de former une communication entre ſes différents ouvrages par le moyen d'un foſſé revêtu de paliſſades : il vouloit empêcher les aſſiégés de ſortir de la ville, & fermer le paſſage aux ſecours qu'on pourroit leur envoyer. Au bruit du ſiége d'Ambracie, les Etoliens s'étoient déja aſſemblés à Strate où Nicander leur Préteur les avoit appellés. Leur deſſein avoit été d'abord de ſe porter vers cette place avec toutes leurs forces pour en prévenir le ſiége. Mais apprenant qu'elle étoit déja preſque inveſtie de tous côtés, & que les Epirotes avoient aſſis leur camp dans la plaine au-delà du fleuve, ils réſolurent de partager leurs troupes. Eupolemus avec un détachement de mille hommes choiſis s'approcha d'Ambracie, & paſſant entre les ouvrages que la ligne de circonvallation n'avoit point encore fermés, ſe jeta dans la place. Nicander, avec le reſte des troupes, avoit d'abord voulu attaquer de nuit le camp des Epirotes; il ſe flattoit qu'ils ne pourroient être ſecourus par les Romains, à cauſe du fleuve qui les ſéparoit. Mais enſuite craignant que les ennemis ne s'apperçuſſent de ſa marche, & ne lui coupaſſent la retraite, il abandonna une entrepriſe ſi dangéreuſe, & alla ravager l'Acarnanie.

Le Conſul ayant achevé la ligne de circonvallation & les ouvrages qui devoient favoriſer les approches de la place, la fit attaquer par cinq endroits en même temps. Trois de ces attaques ſur trois points d'égale diſtance entr'eux furent dirigées contre le quartier appellé (1) Pyrrhée, qui regardant la plaine, étoit d'un accès plus facile : une autre contre le Temple d'Eſculape, & la cinquieme contre la citadelle. Le bélier battoit en breche, & des poutres armées de crochets arrachoient les créneaux des remparts. Les aſſiégés furent d'abord effrayés à la vue de ces machines, dont les ſecouſſes violentes étoient accompagnées d'un fracas horrible. Mais quand ils virent que, contre leur attente, la muraille ne s'écrouloit pas, ils reprirent courage, & par le moyen des baſcules firent tomber ſur les béliers, pour les abattre, des maſſes énormes de plomb, des quartiers de rocher, ou des troncs d'arbres. A l'égard des poutres armées de crochets, ils les ſaiſiſſoient avec des mains de fer, & les briſoient. D'ailleurs ils faiſoient nuit & jour des ſorties ſur les travailleurs & ſur les troupes qui les ſoutenoient. Am-

(1) Du nom du Roi Pyrrhus qui y avoit eu ſon Palais.

bracie se défendoit ainsi lorsque les Etoliens revinrent du pillage de l'Acarnanie & arriverent à Strate. Alors le Préteur Nicander, dans l'espérance de faire lever le siége d'Ambracie par une action hardie, envoye dans la place Nicodamus avec cinq cents Etoliens. Il convient avec eux d'une nuit & d'une heure où ils devoient tomber sur les travailleurs des Romains du côté de Pyrrhée, tandis que lui-même jeteroit l'alarme dans leur camp. Il se flattoit que les ennemis surpris & attaqués dans l'horreur des ténebres, par deux endroits en même temps, lui donneroient occasion de faire quelque coup d'éclat. Nicodamus, à la faveur de l'obscurité, trompa quelques postes, en força d'autres, & franchissant la ligne de circonvallation parvint dans la place. Ce renfort ranima les assiégés & leur donna le courage de tout entreprendre. Ainsi dès que la nuit convenue fut arrivée, Nicodamus ne manqua pas de tomber sur les travailleurs, comme il l'avoit promis. Mais cette sortie vigoureuse ne fut d'aucun effet; le Préteur ne le seconda pas de son côté. Peut-être que la crainte l'empêcha de tenir sa parole, ou qu'il jugea plus à propos de secourir Amphilochie, que les Etoliens avoient recouvrée depuis peu. Persée, fils de Phi-

lippe, l'attaquoit avec beaucoup de vigueur; il avoit été envoyé par son pere pour la faire rentrer dans le devoir, ainsi que la Dolopie.

Les Romains avoient, comme on a dit ci-devant, dirigé trois attaques contre le Pyrrhée. Les Etoliens formerent le projet de ruiner à la fois de ce côté là tous les ouvrages des assiégeants. Ils employerent différents moyens pour réussir. Les uns vinrent avec des torches ardentes, les autres avec des faisceaux de bois résineux; tous paroissoient environnés de flammes. Au premier choc, ils tuerent la plûpart de ceux qui gardoient les travaux. Mais dès que l'alarme fut portée au camp, le Consul fit prendre les armes, & voler par toutes les portes au secours des postes qu'on vouloit forcer: dans une des trois attaques, on employa le fer & le feu: dans les deux autres, les Etoliens après avoir tenté plûtôt que livré le combat, se retirerent sans avoir rien fait. L'action ne fut chaude que d'un côté; Eupolemus & Nicodamus qui commandoient l'un la droite & l'autre la gauche, animoient les combattants; ils se flattoient toujours que Nicander viendroit à leur secours, & attaqueroit les ennemis par derriere, comme il s'y étoit engagé. Cet espoir soutint quel-

que temps la valeur des Etoliens. A la fin, n'appercevant point le ſignal dont le Préteur étoit convenu, & voyant que leurs compatriotes les abandonnoient, ils perdirent courage, & craignant d'être enveloppés par les ennemis, dont le nombre s'augmentoit à tout moment, ils ſe ſauverent dans la ville, après avoir brûlé une partie des ouvrages des aſſiégeants & tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en perdirent. Il eſt ſûr que ſi Nicander ne leur eût pas manqué de parole, ils auroient pû ruiner une grande partie des travaux & cauſer une perte conſidérable aux ennemis. Depuis ce temps-là les Ambraciens & les Etoliens qui étoient avec eux dans la ville, non-ſeulement ne tenterent point d'entrepriſe pareille à celle de cette nuit, mais ſe croyant trahis par leurs compatriotes, ils ne ſe préſenterent plus de bonne grace au danger. On ne fit plus de ſortie comme auparavant; on ſe contenta de combattre en ſûreté du haut des murailles & des tours.

Perſée de ſon côté, apprenant que les Etoliens approchoient, leva le ſiége (1) d'Amphilochie, & après en

(1) Amphilochie eſt conſidérée tantôt comme une ville, tantôt comme le pays dont elle étoit la capitale

avoir ravagé le territoire, se retira dans la Macédoine. Les Etoliens furent aussi obligés de s'éloigner pour aller défendre leurs côtes maritimes que Pleuratus Roi des Illyriens désoloit. Ce Prince étoit entré dans le Golphe de Corinthe avec soixante Brigantins auxquels il avoit joint les vaisseaux des Achéens qui se trouvoient à (1) Patras. Mille Etoliens détachés contre lui, l'empêcherent d'exécuter la descente qu'il projetoit. On le suivoit le long de la côte, on le prévenoit en prenant les chemins les plus courts, pour arriver aux endroits où il vouloit débarquer. A l'égard des Romains, quoiqu'ils eussent renversé à coups de bélier une grande partie des murailles d'Ambracie, ils ne pouvoient cependant pénétrer dans la ville, parce que les assiégés élevoient sur le champ un nouveau mur à la place de celui qui étoit détruit, & combattant avec courage sur les breches, formoient de leurs corps un rempart impénétrable. Le Consul voyant qu'il avançoit peu par la force ouverte, résolut de creuser une mine dont il cacha l'entrée avec des mantelets. Pendant long-temps, quoique les soldats travaillassent jour & nuit, ils le firent avec tant de secret,

(1) Ville de l'Achaie.

que les ennemis ne s'en apperçurent nullement. A la fin les terres qui venoient de la fouille formerent un monceau si considérable, que les Ambraciens furent instruits du péril auquel ils étoient exposés. Pour le détourner promptement, ils contreminerent; & quand ils eurent creusé jusqu'à la profondeur nécessaire, gardant un grand silence, & approchant l'oreille de la terre en plusieurs endroits, ils ouirent le bruit des travailleurs ennemis. Alors ils percerent droit à eux. Ils ne furent pas long-temps sans rencontrer le vuide, & les madriers qui étayoient les fondements de la muraille. D'abord les travailleurs des deux partis en vinrent aux mains avec les outils & ferrements dont ils se servoient; ensuite les soldats qui accoururent de part & d'autre se livrerent un combat souterrein; mais il dura peu, les assiégés s'étant mis en devoir de fermer la mine avec des sacs de terre, & des barricades formées à la hâte. Ils imaginerent encore contre les mineurs une autre machine qui ne fut pas d'une construction difficile. Il firent un tonneau dont le couvercle de fer étoit percé en plusieurs endroits. Le fond avoit un trou auquel s'adaptoit un petit tuyau

auſſi de fer. Par les trous du couvercle ſortoient de longues javelines qu'on appelle ſariſſes, deſtinées à écarter les ennemis. Après avoir rempli ce tonneau de duvet, les aſſiégés tournerent l'ouverture du côté de la mine : ils mirent dans le duvet un charbon qu'ils allumerent avec un ſoufflet, placé à la tête du tuyau : tout à coup une quantité prodigieuſe de fumée, & une odeur inſupportable, produite par la plume brulée ayant rempli la mine, il ne fut pas poſſible d'y tenir.

Telles étoient les opérations du ſiége, lorſque Pheneas & Damoteles, Ambaſſadeurs des Etoliens, vinrent trouver le Conſul, en vertu d'un decret qui leur donnoit tout pouvoir de traiter avec lui de la paix. Car leur Préteur voyant d'un côté Ambracie vivement preſſée, de l'autre, les côtes maritimes ravagées par les ennemis, l'Amphilochie & la Dolopie en proie aux Macédoniens, & les Etoliens hors d'état de ſoutenir la guerre en trois endroits dans le même temps, aſſembla le conſeil de la Nation, & conſulta ſes principaux membres ſur le parti qu'on avoit à prendre. » Tous furent d'avis qu'il fal» loit demander la paix, & la conclure » à des conditions avantageuſes, s'il » étoit poſſible, ou au moins toléra-

Les Etoliens demandent la paix.

» bles, si l'on ne pouvoit faire autre-
» ment. Qu'ils avoient entrepris la
» guerre dans l'espérance d'être ap-
» puyés des forces d'Antiochus. Mais
» comment pourroient-ils la continuer,
» après que ce Prince avoit été vaincu
» par mer & par terre, chassé pour ainsi
« dire de toutes les parties du monde,
» & relégué au-delà du Mont Taurus?
» Que Pheneas & Damoteles fissent
» donc, suivant leurs lumieres & leur
» zèle, tout ce que dans les conjonc-
» tures présentes, ils jugeroient le plus
» convenable à la patrie, puisque la
» fortune avoit réduit les Etoliens à la
» nécessité de recevoir la Loi ». Les
Ambassadeurs étant arrivés avec ces
pouvoirs, prierent le Consul » d'épar-
» gner Ambracie, & d'avoir pitié d'une
» Nation autrefois leur Alliée, & que
» l'injustice, s'il étoit permis de le
» dire, ou du moins le malheur avoit
» forcé de s'égarer. Que les Etoliens
» n'avoient pas autant nui aux Ro-
» mains dans la guerre d'Antiochus,
» qu'ils leur avoient servi dans celle de
» Philippe : & que comme après la pre-
» miere ils n'avoient pas été géné-
» reusement récompensés, ils ne de-
» voient pas être punis trop sévere-
» ment après la seconde. Le Consul leur
» répliqua que les Etoliens deman-

» doient souvent la paix, mais toujours
» sans être de bonne foi; qu'ils imi-
» tassent, en demandant la paix, An-
» tiochus qu'ils avoient entraîné mal-
» gré lui dans la guerre. Que ce Prince
» n'avoit pas seulement renoncé à un
» petit nombre de villes auxquelles on
» avoit eu dessein de rendre la liberté,
» mais à toute la partie de l'Asie qui est
» en deça du Mont Taurus, & qu'on pou-
» voit regarder comme un Royaume
» considérable. Que pour lui il n'écou-
» teroit point les Etoliens qu'ils n'euss-
» sent mis les armes bas. Qu'avant de
» parler de paix, ils devoient com-
» mencer par les livrer avec tous leurs
» chevaux. Que de plus ils payeroient
» au peuple Romain mille talents, moi-
» tié comptant, & s'engageroient par le
» traité, à n'avoir d'autres amis, ni
» d'autres ennemis, que ceux du peu-
» ple Romain.

Les Ambassadeurs trouvant ces conditions dures, & redoutant l'inconstance & l'orgueil de ceux qui les avoient envoyés, s'en retournerent sans faire aucune réponse au Consul, afin de consulter de nouveau le Préteur & les Chefs de la Nation, avant de rien conclure, dans une affaire de cette importance. Ils furent fort mal reçus de l'Assemblée: comme ils avoient eu ordre de rappor-

ter la paix à quelque condition que ce fût, on leur reprocha ce retardement. Ils ſe mirent donc en chemin pour retourner à Ambracie. Mais ils tomberent dans une embuſcade que leur avoient dreſſée ſur la route les Acarnaniens avec qui les Etoliens étoient en guerre, & ils furent conduits à Tyrrhée pour y être gardés. Cette aventure éloigna la concluſion de la paix. Les Ambaſſadeurs des Rhodiens & des Athéniens étoient venus dans le camp du Conſul, demander grace pour les Etoliens, quand Amynander Roi des Athamanes, après s'être muni d'un ſauf-conduit, s'y rendit auſſi, afin d'intercéder, moins pour les Etoliens en général, qu'en particulier, pour la ville d'Ambracie où il avoit paſſé la plus grande partie de ſon exil. Le Conſul ayant appris d'eux l'accident des Ambaſſadeurs, ordonna qu'on les lui amenât de Tyrrhée; & quand ils furent arrivés, on recommença à parler de paix. Amynander employoit tous les moyens qui dépendoient de lui pour obliger les Ambraciens à ſe rendre : & comme il avoit peine à perſuader leurs Magiſtrats dans les conférences qui ſe tenoient au pied des murailles, il entra dans la ville par la permiſſion du Conſul ; & ajoutant les prieres aux raiſon-

nements, il les engagea enfin à ouvrir leurs portes aux Romains, après avoir tiré parole du Consul, que les troupes auxiliaires des Etoliens seroient renvoyées & n'auroient rien à craindre. C. Valerius fils de Levinus, frere utérin du Consul, qui le premier avoit traité avec les Etoliens, leur fut d'un grand secours en cette occasion. » Car » Fulvius n'exigea d'eux que cinq cents » talents Euboïques, dont ils payeroient deux cents comptant, & le » reste en six payements égaux de six » mois en six mois. Qu'ils rendroient » aux Romains leurs prisonniers & leurs » transfuges : qu'ils ne retiendroient » dans leur dépendance aucune des villes, qui, depuis l'arrivée de T. Quintius dans la Grece, eût été prise de » force par les Romains, ou qui eût fait » volontairement alliance avec eux. Que » l'Isle de Cephallenie ne seroit point » comprise dans le Traité ». Quoiqu'ils n'eussent pas lieu de s'attendre à un traitement si doux, ils demanderent cependant & obtinrent la permission d'aller encore consulter la Nation. Elle eut quelque peine à consentir qu'on démembrât des villes qui lui avoient autrefois appartenu : à la fin cependant toute l'Assemblée opina pour la paix aux conditions qu'on vient de dire. Les

Ambracie rendue aux Romains.

Conditions de paix dictées par le Consul aux Etoliens.

Ambraciens firent présent au Consul d'une Couronne d'or, pesant cent cinquante livres(1). Ce Général fit enlever toutes les statues de marbre & de cuivre, & tous les tableaux. Ambracie en possédoit en plus grand nombre, & d'un plus grand prix qu'aucune autre ville du pays, parce que Pyrrhus y avoit eu autrefois son palais. On ne prit que ces raretés ; le reste fut épargné.

Le Consul étant parti d'Ambracie, entra dans le cœur de l'Etolie, & alla camper à vingt-deux milles de-là, auprès d'Argos d'Amphilochie. Il commençoit à s'étonner de ce qui pouvoit retenir si long-temps les Ambassadeurs des Etoliens, lorsqu'ils vinrent enfin le trouver en cet endroit. Et ayant appris d'eux que les articles de la paix avoient été ratifiés dans l'Assemblée de la Nation, il leur ordonna d'aller à Rome, & permit aux Députés de Rhodes & d'Athenes de s'y rendre avec eux pour être leurs intercesseurs auprès du Sénat ; il consentit même que son frere C. Valerius les accompagnât ; pour lui il passa dans la Cephallenie. Les Etoliens étant arrivés à Rome, trouverent tous les Principaux de la République prévenus contre eux par les lettres & les Ambassadeurs que Phi-

(1) 234 marcs & trois onces.

ſippe avoit eu ſoin d'envoyer. Ce Prince les accuſoit de lui avoir enlevé la Dolopie, l'Amphilochie & l'Athamanie, avec ſes garniſons, & d'avoir chaſſé ſon fils Perſée d'Amphilochie : par ces plaintes réitérées, il avoit diſpoſé les Sénateurs à ne point écouter leurs prieres. Cependant on donna audience avec beaucoup d'attention aux Députés de Rhodes & d'Athenes. Leon fils d'Iceſias, qui parloit au nom des Athéniens le fit, dit-on, avec éloquence. Uſant d'une allégorie ordinaire, il compara l'Etolie à une mer tranquille que les vents viennent troubler, & il ajouta que ſes peuples étoient reſtés dans le calme qu'ils aimoient naturellement, tant qu'ils avoient conſervé l'alliance & l'amitié des Romains : mais que Thoas & Dicearchus, Menetas & Damocritus, en ſoufflant la diſcorde, les deux premiers du côté de l'Aſie, & les deux autres du côté de l'Europe, avoient excité cette tempête furieuſe qui les avoit jetés dans le parti d'Antiochus, écueil où ils s'étoient briſés.

Les Etoliens conclucnt le traité de paix à Rome.

Les Etoliens, après avoir eſſuyé bien des traverſes, conclurent enfin le traité, dont voici les conditions. »Les Etoliens » porteront de bonne foi honneur & » reſpect à la majeſté du peuple Romain.

» Ils ne donneront passage sur leurs
» terres à aucune armée pour aller faire
» la guerre à ses amis & à ses alliés, &
» ne l'aideront en aucune façon. Ils
» reconnoîtront pour leurs ennemis
» ceux du peuple Romain, & leur fe-
» ront la guerre conjointement avec
» lui. Ils rendront aux Romains & à
» leurs alliés les transfuges, les escla-
» ves & les prisonniers qu'ils ont en
» leur pouvoir, excepté ceux qui ayant
» été pris & renvoyés dans leur patrie,
» seroient devenus une seconde fois
» leurs prisonniers, ou ceux qui avoient
» été pris parmi les ennemis du peu-
» ple Romain, lorsque les Etoliens
» étoient ses alliés. Tous les autres qui
» se trouveront entre leurs mains, se-
» ront délivrés de bonne foi aux Ma-
» gistrats de Corfou dans l'espace de
» trente jours. Ceux qui ne paroîtront
» point d'abord seront rendus à mesure
» qu'on les découvrira. Les Etoliens
» donneront, au choix du Consul Ro-
» main quarante ôtages qui ne pour-
» ront être au-dessous de douze ans,
» ni au-dessus de quarante. Ils ne se-
» ront point obligés de donner pour
» ôtages ni leur Préteur, ni le Général
» de leur cavalerie, ni leur Greffier
» public, ni aucun de ceux qui auroient
» déja été livrés aux Romains en cette

» qualité. La Cephallenie ne sera point » comprise dans le traité. » Il ne fut rien changé, ni à la somme d'argent à laquelle le Consul les avoit taxés, ni aux termes dans lesquels ils devoient faire chaque payement. On leur laissa la liberté de donner de l'or au lieu d'argent, s'ils l'aimoient mieux, pourvû que la différence d'une espece à l'autre, ne fût que de (1) dix à un. Outre les clauses ci-dessus mentionnées, il étoit encore défendu aux Etoliens de s'attribuer aucun droit sur les villes, les campagnes, ou les habitants qui leur avoient autrefois appartenu, mais que le peuple Romain avoit soumis par les armes, ou qui s'étoient volontairement rendus à lui, sous les Consuls (2) T. Quintius & Pub. Elius, & sous ceux qui avoient commandé depuis. Les Eniades avec leur ville & leur territoire devoient être rendus aux Acarnaniens. Telles furent les clauses du traité.

Pendant la même campagne, ou pour mieux dire dans le même temps

Guerre en Asie contre les Gallo-Grecs.

(1) C'est-à-dire qu'au lieu de dix livres d'argent ils en donneroient une d'or. Auparavant la différence de l'or à l'argent étoit de quinze à un. Sur ce pied, l'or en se multipliant avoit perdu le tiers de sa valeur.

(2) Il y a dans le texte L. Quintius, & Cn. Domitius, Mais c'est une erreur.

que le Consul terminoit ainsi la guerre des Etoliens, Cn. Manlius son collegue exécuta dans la Gallo-Grece les entreprises dont je vais parler maintenant. Dès le commencement du printemps, il vint à Ephese, & prit le commandement des troupes que lui remit L. Scipion. Après en avoir fait la revue, il assembla les soldats ; & ayant loué la valeur avec laquelle ils avoient terminé la guerre contre Antiochus dans un seul combat, il les exhorta à marcher de nouveau contre les Gaulois qui avoient donné du secours à ce Prince ; il observa que c'étoit en vain qu'on auroit repoussé Antiochus au-delà du Mont-Taurus ; si on laissoit en deça une Nation si fiere & si puissante. Il parla de lui-même en peu de mots & avec autant de modestie que de vérité. Ainsi son discours fut généralement applaudi. Les soldats n'appréhendoient pas beaucoup les Gaulois, qui ayant été vaincus avec Antiochus & toute son armée, seroient encore moins en état de résister seuls aux Romains. Mais le Consul auroit désiré la présence d'Eumenes qui étoit encore à Rome ; ce Prince connoissoit parfaitement le pays & l'ennemi ; d'ailleurs il étoit de son intérêt d'écraser des voisins aussi incommodes pour lui que les

Gaulois. A son défaut le Consul fit venir son frere Attale de Pergame, & l'ayant exhorté à se joindre à lui, il le renvoya pour préparer les secours qu'il avoit promis. Quelques jours après étant allé d'Ephese à Magnesie, il rencontra Attale qui lui amenoit mille hommes de pied & deux cents cavaliers; son frere Athenée avoit ordre de le suivre avec le reste des troupes; Attale avoit confié la garde de Pergame à ceux dont il connoissoit la fidélité & l'attachement pour Eumenes. Manlius donna des éloges à l'activité & au zèle du jeune Prince, & alla camper avec lui sur les bords du Méandre, en attendant les barques dont il avoit besoin pour passer ce fleuve, qui n'étoit pas guéable.

Après qu'ils eurent passé le Méandre, ils allerent à Hiere-Come où l'on voit un célebre Temple d'Apollon : on dit que les oracles de ce Dieu s'y rendent en beaux vers. De-là en deux jours ils arriverent sur les bords du fleuve nommé Harpase, où les Députés des Alabandois le vinrent trouver, pour le prier de faire rentrer dans le devoir de gré ou de force, un château dont les habitants s'étoient révoltés. Athenée frere d'Eumenes & d'Attale s'y rendit aussi avec Leusus de Créte, & Corragus de

Macédoine. Ils lui amenoient mille hommes de pied de diverses Nations, & trois cents cavaliers. Le Consul envoya un Tribun des soldats avec quelques troupes qui reprirent le Château; il le rendit aux Alabandois. Pour lui, sans se détourner de sa route, il alla camper près d'Antioche sur le Méandre. Ce fleuve prend sa source à Celenes, ville autrefois capitale de Phrygie; mais ses habitants en bâtirent depuis assez près de-là une nouvelle qu'ils nommerent Apamée du nom de la femme du Roi Seleucus. La riviere de Marsyas qui a sa source près de celle du Méandre se jette dans ce fleuve. On dit que ce fut à Celenes que Marsyas défia Apollon au combat de la flûte. Le Méandre sortant des hauteurs sur lesquelles est bâtie la citadelle de Celenes, passe au milieu de cette ville, & traversant la Carie & l'Ionie, va tomber dans un Golphe entre Priene & Milet. Seleucus fils d'Antiochus vint dans le camp du Consul près d'Antioche, pour remettre le bled que son pere s'étoit obligé par le traité de fournir à l'armée des Romains. Il fit quelque difficulté d'en donner aux troupes auxiliaires d'Attale, prétendant n'en devoir qu'aux soldats Romains : mais le Consul par sa fermeté

meté le força de se relâcher sur ce point ; il envoya par un Tribun ordre aux soldats Romains de ne rien prendre, que les troupes d'Attale n'eussent reçu leur part. De-là l'armée se rendit à la ville de Gordiutique, d'où, après trois campements, elle vint à Tabes, ville située sur les confins de la Pisidie, vis-à-vis la mer de Pamphylie. Les habitants de cette contrée, avant d'avoir reçu aucun échec, ne respiroient que la guerre. Leur cavalerie chargea les Romains dans leur marche & les renversa au premier choc. Mais reconnoissant bientôt qu'elle n'avoit ni la supériorité du nombre, ni celle de la valeur, elle rentra dans la ville que les citoyens offrirent de rendre, en demandant pardon de leur faute. Ils furent condamnés à payer vingt-cinq talents d'argent, & dix mille (1) mines de froment, ensuite on accepta leur proposition.

Trois jours après ils pousserent jusqu'à la riviere de Chaus, d'où ils allerent prendre d'assaut la ville d'Eriza. De-là ils vinrent au fort appellé Tabusion, bâti sur un fleuve nommé In-

(1) On a dit quelque part que la mine Grecque *Medimnus*, ou *Medimnum*, contenoit six boisseaux. Sur ce pied là dix mille mines font soixante mille boisseaux Romains, mais un peu moins chez nous où le boisseau est plus fort qu'il n'étoit à Rome. On peut encore évaluer dix mille mines à cinq mille septiers, la même proportion gardée.

dus, depuis qu'un éléphant y avoit précipité un Indien. Ils n'étoient pas éloignés de Cibyre, & ne voyoient encore aucun Député de la part de Moagetes tyran de cette ville, décrié pour ſes perfidies & ſes cruautés. Le Conſul détacha en avant C. Helvius avec quatre mille hommes de pied & cinq cents chevaux, pour ſavoir quelles étoient ſes diſpoſitions. Cet Officier en entrant ſur les terres du tyran, rencontra ſes Députés qui déclarerent que leur maître étoit prêt à ſe ſoumettre à tout ce qu'on exigeroit de lui : qu'il prioit ſeulement que l'armée ne commît aucune hoſtilité & ne fît aucun dégât dans la campagne ; ils ajouterent qu'ils apportoient de ſa part un don gratuit de (1) quinze talents. Helvius promit qu'il garantiroit ſes terres du pillage, mais il ordonna aux Députés d'aller trouver le Conſul. Manlius ayant entendu de leur bouche le même compliment qu'ils avoient fait à Helvius: Votre Maître, leur dit-il, ne nous a encore donné aucune preuve de ſa bonne volonté envers les Romains ; & l'on convient

Moagetes tyran de Cybyre eſt maltraité par le Conſul.

(1) Le Latin dit une Couronne, *Coronam* : mais une Couronne de ce poids ſeroit énorme ; & on ſait que le terme de *Corona*, *Coronarium*, ou *Corollarium* ſe prend ſouvent dans les Auteurs pour un don, une gratification, un honoraire qu'on accorde volontairement à ceux de qui on a reçu quelque faveur, ou à qui on veut faire honneur.

généralement que nous devons plutôt ſonger à le punir qu'à traiter avec lui. Les Députés effrayés de ce diſcours, répondirent au Conſul, que toute la grace qu'ils demandoient, étoit qu'il voulût bien recevoir leur préſent, & permettre à Moagetes de le venir trouver, pour ſe juſtifier en perſonne des crimes dont ſes ennemis l'avoient accuſé. Avec le conſentement de ce Général, le tyran vint le lendemain dans le camp, vêtu & accompagné comme le plus ſimple particulier. Il parla à Manlius d'un ton humble, & d'une voix entre-coupée, exagérant ſa foibleſſe & la pauvreté des villes de ſa dépendance. Car outre Cibyre, il étoit maître de Sylée & d'Alimne. Il aſſuroit que tout ce qu'il pourroit en tirer iroit à peine à vingt-cinq talents. « Ah! » pour le coup, dit le Conſul, c'en eſt » trop, je n'y tiens plus. Quoi! peu » content d'avoir cherché à m'en im» poſer par tes Ambaſſadeurs, tu viens » toi-même à l'artifice ajouter l'impu» dence? Crois-tu me perſuader que » vingt-cinq talents ruineront un tyran » auſſi avare que toi? Si dans trois jours » tu ne m'en comptes cinq cents, je ra» vage ton pays & je mets le ſiége de» vant ta capitale ». Malgré ces menaces, il proteſta toujours de ſon impuiſſance; & à force de marchander

baſſement, après bien des ſubtilités, des prieres, des larmes feintes, il offrit juſqu'à la ſomme de cent talens, & la quantité de vingt mille mines de froment : toute cette négociation dura l'eſpace de ſix jours.

De Cibyre Manlius conduiſit ſon armée par le pays des Sindeſiens, & paſſant le fleuve Calaure, campa ſur l'autre bord. Le lendemain il côtoya le marais de Caralit, & ayant ſéjourné à Mandropole, s'approcha de Lagon qui étoit la ville la plus voiſine. Les Romains la trouvant abandonnée par la fuite des habitants, en enleverent les proviſions de toute eſpece dont elle étoit abondamment pourvue. Le jour ſuivant ils allerent de la ſource du fleuve Lyſis, juſqu'à la riviere de Cobulat. Ceux de Termeſſe aſſiégeoient alors la fortereſſe d'Iſionda, après s'être rendus maîtres de la ville. Les aſſiégés qui n'avoient plus d'autre reſſource, envoyerent des Ambaſſadeurs au Conſul pour lui demander ſa protection, & lui repréſenter qu'enfermés dans cette place avec leurs femmes & leurs enfans, ils s'attendoient tous les jours à périr, ou par la faim, ou par le fer de leurs ennemis. Le Conſul qui ne cherchoit que l'occaſion d'entrer dans la Pamphylie, fit à ſon arrivée lever le ſiége d'Iſionda, & accorda la paix aux

Termeſſiens, dont il reçut la ſomme de cinquante talents. Il en uſa de même à l'égard des Aſpendiens & des autres peuples de la Pamphylie. Etant ſorti de cette Province, il campa le premier jour ſur les bords de la riviere de Taur, & le lendemain près d'un lieu appellé Xylin-Come. Delà continuant ſa route il arriva à la ville de Cormaſe. Celle de Darſe en étoit voiſine. La peur l'avoit fait abandonner aux habitants, & le Conſul la trouva remplie de toute ſorte de proviſions. Comme il paſſoit le long des marais de cette contrée, les Ambaſſadeurs de Lyſime vinrent lui livrer leur ville. Delà il entra dans le territoire de Salagaſſe, fertile en toute ſorte de grains & de fruits. Il eſt habité par les Piſides qui ſont les plus belliqueux de tout le pays. Cette fierté naturelle eſt encore augmentée par la fécondité de leurs campagnes, par la multitude de leurs citoyens, & la ſituation avantageuſe de leur ville, qui eſt une des mieux fortifiées. Le Conſul ne voyant point de Députés de leur part, ordonna à ſes troupes de piller le plat pays. Quand ils virent qu'on enlevoit leurs biens, ils baiſſerent le ton, & par le moyen des Ambaſſadeurs qu'ils envoyerent au Conſul, obtinrent la paix, en payant cinquante talents, & vingt mille mines de froment, & autant

d'orge. L'armée alla camper delà au bourg de Come d'Aporide, près des fontaines d'Obrime, où Seleucus vint d'Apamée le lendemain trouver le Consul. Manlius fit porter dans cette ville ses malades, & les bagages inutiles; puis avec les guides que lui donna Seleucus, il s'avança le même jour jusqu'à la plaine de Métropole, & le lendemain campa à Dinies dans la Phrygie, ensuite à Synnade. Comme la crainte avoit fait déserter les habitants de toutes les villes d'alentour, les soldats chargés du butin qu ils y trouverent, marcherent à peine deux lieues le jour suivant, & s'arrêterent à Bender la vieille, comme on l'appelle, d'où le lendemain ils allerent à Anabure, le second jour aux sources d'Alandre, & le troisiéme à Abbasse; ils y séjournerent quelque temps, parce qu'ils se trouvoient alors sur les frontieres des Tolistoboiens.

Ces peuples sont des Gaulois que la disette de vivres où l'appât du butin fit sortir de leur pays en assez grande quantité, persuadés qu'ils ne trouveroient sur leur route aucune Nation capable de les arrêter; ils partirent sous la conduite de Brennus, & vinrent jusques dans le pays des Dardaniens. Alors il s'éleva une sédition qui partagea cette troupe en deux partis.

Les uns resterent avec Brennus leur premier chef: les autres, au nombre de vingt mille, l'abandonnerent; & ayant choisi Leonorius & Lutarius pour les commander, passerent avec eux dans la Thrace. Après avoir combattu ceux qui vouloient les arrêter, & mis à contribution ceux qui demandoient la paix, ils pousserent jusqu'à Bysance; & pendant long-temps firent payer tribut à toutes les villes de la Propontide, dont ils s'étoient rendus maîtres. Voisins de l'Asie, ils furent bientôt instruits de la fertilité de cette contrée; il leur prit envie d'y passer; ayant surpris Lysimachie, & soumis toute la Chersonnese par la force des armes, ils descendirent jusqu'aux bords de l'Hellespont. Delà appercevant l'Asie dont ils n'étoient séparés que par un bras de mer fort étroit, ils conçurent un desir encore plus violent de s'y rendre. Ils envoyerent donc des Ambassadeurs à Antipater Gouverneur de cette côte, pour lui en demander la liberté. Mais pendant cette négociation qui duroit plus long-temps qu'on ne s'y étoit attendu, la division se mit une seconde fois parmi leurs Chefs. Leonorius avec une grande partie de l'armée, retourna à Bysance d'où il étoit venu. Après sa retraite, Lutarius enleva deux vaisseaux couverts & trois brigantins, aux

Macédoniens qui étoient venus le trouver comme Ambassadeurs en apparence, mais en effet à dessein d'épier ses démarches. Avec ces bâtiments qui alloient & venoient jour & nuit, il passa ses soldats en peu de temps. Leonorius ne fut pas long-temps sans l'aller joindre, aidé de Nicomede Roi de Bithynie. Les Gaulois réunis marcherent au secours de ce Prince contre Zybetes qui lui avoit enlevé une partie de la Bithynie ; & ce fut sur-tout par leur valeur qu'il vainquit son ennemi, & rentra en possession de tous ses Etats. Les Gaulois, au sortir de la Bithynie, s'avancerent dans l'Asie. De vingt mille hommes qu'ils étoient d'abord, il n'en restoit pas plus de dix mille. Cependant ils jeterent si fort l'épouvante parmi les peuples qui habitent en deça du Mont Taurus, qu'il n'y en eut aucun qui ne se soumît, les plus éloignés comme les plus voisins, ceux qui voyoient l'ennemi, comme ceux qui ne l'avoient point encore vu, tous plierent sous le joug. Enfin comme les vainqueurs formoient trois Nations, les Tolistoboiens, les Trocmes, & les Tectosages, ils diviserent aussi l'Asie en trois parties, dont chacune devoit être tributaire de la Nation qui en auroit la souveraineté. Les Trocmes eurent pour leur part la côte

de l'Hellefpont : l'Eolide & l'Ionie tomberent aux Toliftoboiens; & l'intérieur de l'Afie aux Tectofages : de cette maniere toutes les provinces fituées en deçà du Mont Taurus payoient tribut. Pour eux ils s'établirent aux environs du fleuve Halys. Et par fucceffion de temps ils fe multiplierent tellement, & fe rendirent fi redoutables, qu'à la fin les Rois mêmes de Syrie ne refuferent pas de leur payer tribut. Attale pere d'Eumenes fut le premier de ceux qui habitent dans l'Afie, qui le refufa ; & contre toute efpérance, la fortune feconda fi bien fa généreufe audace, qu'il leur donna bataille & les vainquit. Mais l'avantage qu'il eut fur eux ne fut pas affez grand pour les faire renoncer à l'Empire de l'Afie. Ils conferverent leur domination jufqu'au temps de la guerre d'Antiochus & des Romains. Après même que ce Prince eut été défait & chaffé, ils comptoient bien qu'à caufe de leur éloignement de la mer, l'armée Romaine n'entreprendroit pas de venir jufqu'à eux.

Ils établiffent leur demeure autour du fleuve Halys.

Ils font vaincus par Attalus.

Manlius ayant à marcher contre une Nation que tous les peuples voifins redoutoient fi fort, crut devoir raffurer fes foldats. Les ayant donc affemblés : » Je n'ignore pas, Romains, leur dit-il, » que les Gaulois paffent pour être le » peuple le plus belliqueux de tous

Difcours de Manlius à fes foldats.

» ceux qui habitent l'Asie. C'est au
» milieu de l'espece d'hommes la plus
» pacifique, qu'une Nation féroce,
» qui avoit parcouru les armes à la
» main presque toutes les parties du
» monde, est venue s'établir. Une
» taille gigantesque, des cheveux flot-
» tants & d'une couleur ardente, de
» vastes boucliers, de longues épées,
» ajoutez à cela des chants guerriers
» en allant au combat, des hurlements,
» des danses convulsives, & le choc
» bruyant des armes heurtées les unes
» contre les autres; voilà les moyens
» qu'emploient ces barbares pour ins-
» pirer la terreur & l'effroi. Qu'il soit
» permis aux Grecs, aux Phrygiens
» & aux Cariens de redouter un vain
» appareil auquel ils ne sont point faits.
» Mais pour les Romains accoutumés
» à se mesurer avec les Gaulois, ils
» connoissent toute la frivolité de ces
» ressources ridicules. Jadis une seule
» fois sur les bords de l'Allia dans le
» premier combat qu'ils livrerent à nos
» ancêtres, ces peuples les défirent;
» mais depuis cette époque, c'est-à-
» dire, depuis plus de deux cents ans
» nous les menons battant comme des
» troupeaux de moutons; & les Gau-
» lois nous ont valu plus de triomphes,
» que toutes les autres Nations en-
» semble. D'ailleurs voici une obser-

» vation confirmée par l'expérience :
» pour peu qu'on ſache ſoutenir la
» premiere fougue de ces guerriers
» impétueux que précipite un empor-
» tement aveugle, bientôt des flots
» de ſueur les inondent, ils ſont hors
» d'haleine, & les armes leur tombent
» des mains : leurs ames auſſi flaſques
» que leurs corps, n'ont plus de reſſort,
» quand la fureur eſt éteinte ; le ſoleil,
» la pouſſiere & la ſoif, ſans le ſecours
» du fer, ſuffiſent pour les abattre. Et
» ce n'eſt pas ſeulement dans des af-
» faires générales de Légions contre
» Légions que nous avons éprouvé
» leurs forces, mais dans des combats
» ſinguliers d'homme à homme. T.
» Manlius & M. Valerius ont fait con-
» noître combien la valeur Romaine
» l'emportoit ſur la frénéſie (1) Gau-
» loiſe. M. Manlius ſeul a renverſé une
» troupe de ces barbares près d'en-
» trer dans le Capitole ? Et cependant
» nos ancêtres avoient alors affaire à
» de véritables Gaulois, nés & élevés
» dans leur propre pays : au lieu que
» ceux que nous avons à combattre
» ont entierement dégénéré : c'eſt un
» mélange de Grecs & de Gaulois,
» comme leur nom le porte. Il en eſt

[1] Les Italiens appellent encore aujourd'hui le courage impétueux qui caractériſe les deſcendants des Gaulois, *la furia franceſe.*

» d'eux comme des plantes & des animaux : quelque excellente qu'en soit l'espece, l'influence du climat peut toujours l'altérer. Les Macédoniens qui ont fondé Alexandrie dans l'Egypte, Babylonie, Seleucie & tant d'autres Colonies en diverses parties de l'Univers, sont devenus des Syriens, des Parthes & des Egyptiens : Marseille entourée de Gaulois a contracté les vices de ses voisins. Que reste-t-il aux Tarentins des mœurs dures & austeres des Spartiates? Les êtres animés quelconques valent mieux dans leur sol natal : la transplantation les énerve ; ils prennent le caractère des éléments qui concourent à leur nutrition. Vos ennemis ne sont donc que des Phrygiens chargés d'armes Gauloises ; vous les avez battus quand ils faisoient partie des troupes d'Antiochus, vous les battrez à plus forte raison aujourd'hui : des vaincus tiendront-ils devant leurs vainqueurs ? Je ne crains pas que ces ennemis nous causent beaucoup d'embarras ; je tremble au contraire que leur défaite facile ne nous procure qu'une foible gloire. Combien de fois Attale les a-t-il battus & mis en fuite ? Les bêtes féroces nouvellement prises, gardent d'abord leur naturel sauvage ; ensuite

» elles s'apprivoiſent avec la main
» qui les nourrit depuis long-temps ;
» comptez qu'il en eſt de même des
» hommes : leur caractère farouche
» s'émouſſe inſenſiblement. Croyez-
» vous que les Gallo-Grecs reſſem-
» blent à leurs peres & à leurs aïeux ?
» Obligés de s'exiler de leur patrie où
» ils ne pouvoient ſubſiſter faute de
» terres, ils ont traverſé les côtes
» âpres & incultes de l'Illyrie ; de là
» ils ont gagné la Péonie & la Thrace,
» en combattant les Nations guerrieres
» qui leur diſputoient le paſſage ; &
» enfin ils ſe ſont emparés du pays qu'ils
» habitent aujourd'hui. A la miſere af-
» freuſe qui les avoit endurcis, ont
» ſuccédé dans cette région toutes les
» commodités de l'abondance. Mais la
» fertilité du ſol, la beauté du ciel, la
» douceur des habitants, ont peu à
» peu amolli cette âpreté qu'ils avoient
» en arrivant. Oui, braves enfans de
» Mars, vous devez fuir au plûtôt les
» délices de l'Aſie ; le luxe de ces peu-
» ples peut abâtardir les plus mâles cou-
» rages ; la contagion de leurs mœurs
» efféminées deviendroit fatale à la
» ſévérité de notre diſcipline. Ce qu'il
» y a d'avantageux pour vous, c'eſt
» qu'encore que les Gallo-Grecs ne
» ſoient pas capables de vous réſiſter,
» ils conſervent pourtant chez les Grecs

» toute la réputation de leurs peres : » & la victoire que vous remporterez » ſur eux vous ſera autant d'honneur » dans l'eſprit de vos alliés, que ſi vous » triomphiez de ces anciens Gaulois » vraiment dignes de ce nom ».

Manlius entre dans la Galatie.

Après ce diſcours, Manlius envoya des Ambaſſadeurs à Epoſſognat un des Rois de cette contrée, qui ſeul étoit demeuré uni avec Eumenes, & avoit refuſé de ſecourir Antiochus ; enſuite le Conſul ſe mit en marche. Le premier jour il arriva près de la riviere d'Alandre, & le lendemain au bourg appellé Tyſcon. Il y étoit encore lorſque les Députés des Oroandes vinrent le trouver pour traiter avec lui ; comme il exigeoit deux cents talents, ceux-ci demanderent la permiſſion d'aller prendre de nouvelles inſtructions, & cette demande leur fut accordée. Le Conſul conduiſit delà ſon armée à Plitandre, d'où il alla camper ſur les terres des Alyattes. Ce fut là que le trouverent à leur retour les Ambaſſadeurs envoyés vers Epoſſognat. Ils étoient accompagnés des Députés de ce Prince, qui venoient le prier de ſa part de ne point attaquer les Toliſtoboiens, l'aſſurant qu'Epoſſognat iroit lui-même trouver ce peuple, & lui perſuaderoit de ſe ſoumettre. Manlius y conſentit, & entra delà avec ſon armée dans le pays

qu'on nomme (1) Axyle. Non-seulement il ne produit point d'arbres, mais pas même d'épines, ni aucune autre matiere pour faire du feu. Les habitants se servent de fumier de bœuf au lieu de bois. Pendant que les Romains étoient campés près d'un fort de la Gallo-Grece appellé Cuballe, la cavalerie des ennemis vint tout d'un coup fondre sur eux avec un grand fracas. Ils culbuterent les postes avancés, & tuerent même quelques soldats. Mais l'alarme ayant été portée dans le camp, la cavalerie Romaine en sortit par toutes les portes, mit les Gaulois en fuite, & en tua un assez grand nombre. Dès-lors le Consul voyant qu'il étoit sur les terres des ennemis, commença à se tenir davantage sur ses gardes ; il ne marchoit qu'en bon ordre & après avoir envoyé reconnoître le pays. Il arriva sans s'arrêter sur les bords du fleuve Sangarius, & ne trouvant point de gué pour le passer, il résolut d'y jeter un pont. Ce fleuve prend sa source dans le Mont Ador, & après avoir traversé la Phrygie, entre dans la Bithynie où il reçoit le Thymbert ; grossi du double par cette jonction, il va au sortir de la Bithynie se décharger dans la mer

[1] De l'Alpha privatif de ξύλον *lignum*, c'est-à-dire, qui ne produit point de bois.

de Pont. Ce fleuve toutefois est moins remarquable par son volume d'eau, que parce qu'il fournit abondamment du poisson à ceux qui habitent ses bords. Le pont étant achevé, Manlius passa à l'autre rive, & tandis qu'il la côtoyoit, les Prêtres Gaulois de la Mere Cybele vinrent de Pessinonte au-devant de lui, revêtus de leurs habits sacerdotaux, & prononçant avec enthousiasme des vers prophétiques, dont le sens étoit que la Déesse accordoit aux Romains le passage sur ces terres, la victoire sur leurs ennemis, & l'empire de tout le pays; le Consul répondit qu'il en acceptoit l'augure, & campa dans le même lieu. Il arriva le lendemain à Gordes, ville d'une grandeur médiocre, mais célébre par son commerce, quoiqu'elle soit enfoncée presque au milieu du continent. Car elle a trois mers à peu près à la même distance, celle de l'Hellespont, celle de Synope, & celle de Cilicie. D'ailleurs elle avoisine plusieurs Nations considérables dont elle est le comptoir & l'entrepôt. Les Romains la trouverent vuide d'habitants, mais remplie de richesses. Tandis qu'ils y séjournoient, les Députés d'Epossognat vinrent apprendre au Consul que leur Maître s'étoit transporté vers les chefs des Gaulois, mais que ses remontrances avoient

été inutiles. Que ces peuples abandonnoient le plat pays avec leurs femmes, leurs enfants & tout ce qu'ils pouvoient emporter; qu'ils se retiroient sur le Mont Olympe, pour opposer à l'ennemi la force des armes & la difficulté des lieux.

Les Gaulois, à la vue des Romains, se retirent sur le Mont Olympe.

Les Ambassadeurs des Oroandes qui arriverent ensuite, donnerent au Consul des nouvelles plus positives : ils lui apprirent que les Tolistoboiens s'étoient réfugiés sur le mont Olympe; les Tectosages sur une autre montagne qu'on appelloit Megaba : & que les Trocmes ayant mis leurs femmes & leurs enfans en dépôt dans le camp des derniers, avoient résolu d'aller secourir les Tolistoboiens. Ces trois peuples avoient alors pour Chefs Ortiagon, Combolomarus, & Gaulotus. La raison qui les avoit déterminés à ce genre de guerre, c'est qu'ils espéroient qu'étant les maîtres des plus hautes montagnes du pays, où ils avoient transporté toutes les provisions nécessaires pour un long séjour, les Romains s'ennuiroient d'attendre; » qu'ils se donneroient bien de garde de les venir » chercher sur des sommets inaccessibles; que s'ils étoient assez téméraires pour l'entreprendre, il ne falloit qu'une poignée de monde pour » les arrêter & les défaire; & qu'enfin

» ils ne s'exposeroient pas à périr de » froid & de misere au pied de ces » montagnes, en s'obstinant à y res» ter ». Quoiqu'ils fussent assez défendus par la hauteur des lieux ; pour plus de sûreté, ils environnerent d'un fossé & d'une palissade les sommets où ils s'étoient postés. Ils ne se mirent pas beaucoup en peine de se pourvoir de traits, parce qu'ils comptoient sur les pierres que ces montagnes devoient leur fournir en abondance.

Le Consul qui s'étoit bien attendu qu'il lui faudroit combattre de loin & lutter contre la difficulté des lieux bien plus que contre les armes des ennemis, avoit fait une ample provision de javelots, de fleches, de balles de plomb, & de pierres d'une grosseur à pouvoir être lancées avec la fronde ; il vint camper à cinq milles du mont Olympe. Dès le lendemain il s'avança avec Attalus à la tête de quatre cents cavaliers, pour reconnoître la montagne, & le camp des Gaulois. Mais ces barbares ayant détaché contre lui un corps de cavalerie qui étoit le double de son escorte, le mirent en fuite, tuerent quelques-uns des siens, & en blesserent plusieurs. Le troisieme jour il sortit avec toute sa cavalerie ; & comme les ennemis ne quitterent point leur camp, il eut le temps de faire le tour de la

montagne. Il reconnut que du côté du midi, il y avoit des collines revêtues de terre & dont la pente étoit douce jusqu'à une certaine hauteur : qu'au septentrion s'élevoient des rochers presque coupés à pic ; que les autres points étoient inacceſſibles ; qu'il n'y avoit que trois chemins : l'un au milieu de la montagne, dans l'endroit où elle étoit revêtue de terre : les deux autres plus difficiles au levant d'hiver, & au coucher d'Eté. Quand il eut fait ces observations, il vint camper le même jour au pied de la montagne. Le lendemain ayant offert aux Dieux un ſacrifice qu'ils agréerent d'abord, il partagea ſon armée en trois corps, & marcha aux ennemis. Il monta lui-même avec le premier & le plus conſidérable par le côté le plus aiſé. Il ordonna à ſon frere L. Manlius de s'avancer à la tête du ſecond par le levant d'hiver, autant que les lieux le permettroient & qu'il ne courroit aucun riſque, lui recommandant de ne pas forcer la nature, quand les obſtacles ſeroient inſurmontables ; mais de prendre des routes obliques pour le joindre. Il donna le troiſieme corps à C. Helvius & le chargea de tourner inſenſiblement la montagne par le bas, & de la monter par le couchant d'été. Il diviſa de la même façon les troupes d'Attalus en trois

parties égales, emmenant ce jeune Prince avec lui. Il laiſſa la cavalerie & les éléphants dans la plaine la plus voiſine de la montagne; il étoit enjoint aux Officiers d'obſerver tout ce qui ſe paſſeroit, & de porter du ſecours rapidement où le beſoin l'exigeroit.

Combat des Romains & des Gallo-Grecs.

Les Gaulois croyant n'avoir rien à craindre des deux côtés qu'ils regardoient comme inacceſſibles, envoyerent quatre mille hommes vers celui du midi, pour fermer ce paſſage, en occupant une hauteur éloignée de leur camp d'environ mille pas, qu'ils croyoient oppoſer à l'ennemi, comme une eſpece de Fort. Les Romains n'eurent pas plûtôt apperçu ces diſpoſitions, qu'ils ſe préparerent au combat. Les Vélites étoient en avant à quelque diſtance des enſeignes, avec les Archers Crétois d'Attalus, les Frondeurs, les Tralles & les Thraces. Les légionnaires marchoient enſuite à petit pas, parce que la pente étoit roide; ils ſe couvroient de leurs boucliers, pour parer les coups de pierre ou de fleche; il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent combattre de près. Comme les deux partis étoient éloignés l'un de l'autre, l'action commenca par une grêle de traits avec un ſuccès égal: les Gaulois avoient l'avantage du poſte, & les Romains s'étoient munis en abon-

dance de dards & de javelots. Mais l'égalité ne se soutint pas long-temps, Les boucliers longs & plats des Gaulois ne couvroient qu'une partie de leurs vastes corps : & ils n'avoient point d'autres armes que leurs épées dont ils ne pouvoient faire usage tant qu'on se battroit de loin. Ils ne manquoient pas de pierres, mais ils n'en avoient point préparées ; ils ramassoient au hasard celles qu'ils rencontroient ; la plûpart étoient trop grosses pour des mains qui ne savoient pas l'art de les lancer & d'assurer leurs coups. Les Romains au contraire les accabloient de toutes parts à coups de fleches, de javelots & de balles de plomb, sans qu'ils pussent les éviter. Aveuglés par la colere & par la crainte, ils ne savoient comment se tirer d'un genre de combat auquel ils n'étoient point propres. Car quand ils se battent de près, les coups qu'ils reçoivent & qu'ils rendent enflamment leur courage. Mais lorsqu'atteints par des traits lancés de loin, ils ne voyent point l'ennemi, & ne savent sur qui se venger, ils deviennent furieux, & semblables à la bête fauve que le chasseur a percée, ils fondent les uns sur les autres. Leurs blessures paroissoient davantage, parce qu'ils combattent nuds, & qu'ils sont gros &

blancs. (1) Comme ils ne se déshabillent jamais que pour combattre, la blancheur de leur peau contrastoit avec le sang noir qui la couvroit ; & comme ils ont beaucoup d'embonpoint, leurs plaies étoient plus larges. Mais cette largeur des plaies ne les effraye pas ; quand ils en ont une qui n'est pas profonde, ils s'en font gloire. Mais quand la pointe d'un dard pénetre fort avant sans ouverture apparente, & qu'ils ne peuvent arracher le trait, ils se déselperent de périr pour si peu de chose, & se roulent par terre avec les convulsions de la rage. Ceux qui prenoient le parti de fondre sur l'ennemi, étoient percés de toutes parts ; & dès qu'ils en approchoient, les Vélites les tuoient à coups d'épée. Ces sortes de soldats portent des boucliers de trois pieds de la main gauche, & de la droite lancent les javelots. Que s'il leur faut combattre de près, ils tiennent leurs javelots de la gauche, & tirent de la droite l'épée espagnole qui pend à leur ceinture. Le peu qui restoit de Gaulois, voyant qu'ils ne pouvoient résister aux soldats armés à la légere des Romains, & qu'ils alloient avoir les

(1) A la différence des Romains & des Grecs à qui le fréquent usage du bain & des autres exercices rendoit la peau basannée.

légions ſur les bras, s'enfuirent en déſordre dans leur camp, que les femmes, les enfans & les vieillards, mêlés enſemble, avoient déja rempli de tumulte & de confuſion. Les Romains victorieux s'emparerent de la hauteur que les Gaulois venoient d'abandonner.

En même temps L. Manlius & C. Helvius monterent de leur côté, tant qu'ils trouverent des routes obliques : mais quand il ne leur fut plus poſſible d'avancer, ils tournerent tout court vers la ſeule partie de la montagne qui étoit acceſſible, & ſe mirent, comme de concert, à ſuivre de près la troupe du Conſul, faiſant par néceſſité ce qu'ils auroient dû faire dès le commencement. Car ſouvent dans les montagnes, les corps de réſerve ſont d'un grand ſecours pour couvrir les premiers, quand ils ont été repouſſés, prendre leur place & recommencer le combat avec des troupes fraîches. Le Conſul voyant que les armés à la légere s'étoient emparés des hauteurs, & que la tête des légions y touchoit, ordonna aux ſoldats de faire alte pour reprendre haleine ; & leur montrant ces hauteurs jonchées des cadavres des Gaulois : Si les armés à la légere, » leur dit-il, ont » fait un tel carnage, que ne doit-on » pas attendre des légions qui ont une » armure complete & qui ſont com-

» posées des plus braves soldats. Les » premiers ont repoussé les Gaulois jusques dans leur camp : c'est à vous de » les y forcer & d'achever leur dé» faite ». Il fit cependant marcher à leur tête les soldats armés à la légere, qui pour ne pas perdre le temps, pendant que les légions se reposoient, avoient ramassé les traits épars sur les hauteurs, afin de n'en pas manquer. Les Romains approchoient du camp, lorsque les Gaulois, ne se croyant pas en sûreté dans leurs retranchements, en sortirent, & se posterent devant eux. Mais bientôt accablés d'une grêle de traits de toute espece, dont aucun ne portoit à faux sur une troupe nombreuse & serrée, ils rentrerent, laissant seulement aux portes une bonne garde pour les défendre. Le Consul continue cependant à faire pleuvoir sur le camp des fleches, des javelots, & des pierres qui blessoient beaucoup de monde, comme on le jugeoit aisément par les cris des femmes & des enfants. A l'égard de ceux qui gardoient les portes, ils ne soutinrent pas long-temps l'attaque des premiers légionnaires dont les piques lancées avec force perçoient à la fois leurs boucliers & leurs cuirasses.

Les Gaulois abandonnent leur camp.

Les Gaulois voyant les portes de leur camp abandonnées, n'attendent pas les vainqueurs & s'enfuient de tou-

tes

tes parts. Ils s'élancent à travers les rochers : nul précipice ne les arrête, nul obstacle ne les effraye : ils ne redoutent que l'ennemi. Aussi tomberent-ils la plupart dans des abymes, où ils perdirent la vie. Le Consul, maître du camp, défend aux siens de le piller, mais leur ordonne de poursuivre vivement l'ennemi, pour ne lui pas donner le temps de se remettre. Il fait la même défense à son frere L. Manlius qui arrive avec sa troupe, il l'envoie à la poursuite ; & lui-même, laissant les prisonniers sous la garde de quelques Tribuns des soldats, se met de la partie, persuadé que le moyen de terminer sur le champ la guerre, c'étoit de profiter de la consternation des Gaulois, & d'en tuer ou d'en prendre le plus qu'il seroit possible. Dès que le Consul fut parti, C. Helvius arriva avec le troisieme corps : mais cet Officier ne put empêcher que ses soldats n'entrassent dans le camp & ne le pillassent : ainsi ceux qui ne s'étoient pas trouvés au combat, en recueillirent injustement tout le fruit. Les cavaliers resterent long-temps à leur poste sans rien apprendre de ce qui s'étoit passé. Mais à la fin poussant aussi leurs chevaux, autant qu'ils le pouvoient sur ces hauteurs, ils prirent ou tuerent tous ceux des ennemis que la fuite avoit

dont les Romains se saisissent.

Nombre des morts & des prisonniers.

dispersés au pied de la montagne. Il ne fut pas aisé de compter les morts, parce que la plupart furent tués en fuyant à travers les rochers & les bois, & qu'un grand nombre tomba dans des précipices. Claudius, qui assure qu'il y eut deux actions sur le Mont Olympe, porte le nombre des morts jusqu'à quarante mille; au lieu que Valerius Antias, qui a coutume d'exagérer, le borne à dix mille. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui des prisonniers alloit à quarante mille personnes, en comptant les femmes, les enfants & les vieillards : les Gaulois semblables à des familles qui changent de demeure, plutôt qu'à des troupes qui vont à la guerre, traînoient avec eux tout ce qui leur appartenoit. Le Consul ayant fait brûler en un monceau les armes des ennemis, ordonna d'apporter en commun le reste du butin. Il en vendit une partie au profit du trésor public, & partagea le reste également entre les soldats. Ensuite ayant assemblé l'armée, il donna publiquement à chacun les éloges & les récompenses dont il étoit digne. Il distingua sur-tout Attalus, & cette distinction fut généralement applaudie. Car ce jeune Prince avoit fait preuve à la guerre dans toutes les circonstances, non seulement de valeur & de talents, mais encore de modération & de retenue.

Les Tectosages n'avoient point encore été entamés. Le Consul marcha donc contre eux, & le troisieme jour arriva à Ancire ville célebre du pays; les ennemis n'en étoient éloignés que de dix milles. Pendant qu'il séjourna dans cette place, une de ses prisonnieres fit une action mémorable. C'est Chiomare, femme d'Ortiagon, l'un des Chefs Gaulois. Cette Dame recommandable par sa beauté, étoit avec plusieurs autres prisonnieres comme elle, sous la garde d'un Centurion avide & libertin, comme le sont la plupart des gens de guerre. D'abord il tâcha de la séduire. Mais voyant qu'elle ne vouloit point se prêter à ses desirs, il crut pouvoir la traiter en esclave & employa la violence. Ensuite, pour faire oublier l'indignité d'un pareil procédé, il flatta Chiomare de l'espoir de sa délivrance. Mais il n'étoit point un amant assez généreux pour l'accorder sans rançon; il en fixa le prix; & afin de ne mettre aucun Romain dans son secret, il permit à sa captive d'envoyer vers son mari & ses parents celui des prisonniers qu'elle voudroit choisir: il marqua près du fleuve le lieu où se rendroient la nuit suivante deux personnes de confiance, pour faire l'échange. Par hasard Chiomare avoit un de ses esclaves parmi les prisonniers

Manlius va contre les Tectosages.

Action mémorable d'une Dame Gauloise.

enfermés avec elle. Ce fut sur lui qu'elle jeta les yeux; & aussi-tôt le Centurion, à la faveur des ténebres, le fit passer sans être vu des sentinelles. La nuit suivante, deux parents de la Princesse se trouverent au rendez-vous, où le Centurion amena aussi sa prisonniere. Quand ils eurent présenté le talent Attique qu'ils avoient apporté, car c'étoit la somme dont on étoit convenu, Chiomare leur dit en sa langue de mettre l'épée à la main & de tuer le Centurion qui pesoit la somme. Alors cette femme courageuse lui coupa la tête qu'elle emporta sous sa robe, & vint trouver son mari Ortiagon, qui étoit retourné chez lui, après la défaite du Mont Olympe. Avant de l'embrasser, elle jeta à ses pieds la tête du Centurion: aussi-tôt son époux demandant avec surprise de quel homme étoit cette tête, & comment une femme montroit un si mâle courage, elle lui avoua l'outrage qu'elle avoit reçu, & la vengeance qu'elle en avoit tirée: on dit qu'elle fut toujours depuis un modele de vertu, & qu'elle soutint dignement la gloire de cette réparation éclatante.

Le Consul reçut au même lieu des Ambassadeurs qui venoient le prier de la part des Tectosages, de ne point décamper d'Ancyre, que leurs Rois

n'eussent eu avec lui une entrevue. Ils l'assuroient d'avance qu'ils accepteroient, pour ne point faire la guerre, toutes les conditions de paix qu'il voudroit leur imposer. On leur donna pour le lendemain un rendez-vous entre leur camp & Ancyre. Le Consul y vint à l'heure marquée avec une escorte de cinq cents cavaliers. Mais ne trouvant personne de la part des Gaulois, il retourna dans son camp. Dès qu'il y fut rentré, les mêmes Ambassadeurs revinrent pour excuser leurs Rois, que des motifs de Religion avoient empêché de sortir : ils annonçoient que les premiers de la Nation alloient venir avec des pouvoirs pour traiter. Le Consul répondit qu'il enverroit de son côté Attalus pour les entendre. Ce jeune Prince parut avec trois cents chevaux, & trouva les Députés des ennemis. Mais après avoir inutilement disputé sur les conditions du traité, comme ils ne pouvoient s'accorder, il fut arrêté que le lendemain le Consul & les Rois s'assembleroient dans le même lieu. Les Gaulois en manquant ainsi de parole, & en chicanant sur les conditions, avoient deux vues : premierement ils se proposoient de gagner du temps jusqu'à ce qu'ils eussent transporté au-delà du fleuve Halys, leurs femmes, leurs enfants & leurs

Les Tectosages dressent des embuches aux Romains, en feignant de vouloir traiter de la paix.

effets, qu'ils ne vouloient pas exposer: en second lieu, leur dessein étoit de surprendre le Consul lui-même, qui ne se tenoit pas trop sur ses gardes. Ils choisirent pour cet effet dans toute leur armée mille cavaliers des plus hardis & des plus déterminés. Et la trahison auroit triomphé, si la fortune ne se fût déclarée en faveur du droit des gens qu'ils avoient résolu de violer. Les Tribuns des soldats envoyerent au fourrage & au bois vers l'endroit où devoit se tenir la conférence; ils comptoient qu'il y auroit plus de sureté à cause de l'escorte du Consul: cependant ils eurent encore la précaution d'en poster une seconde de six cents cavaliers plus près du camp. Le Consul, sur la parole d'Attalus, qui l'assuroit que les Rois ne manqueroient pas de venir, & que l'affaire pouvoit se terminer, partit de son camp avec le même nombre de cavaliers que la premiere fois. Déja il avoit fait environ cinq milles & approchoit du rendez-vous, lorsqu'il apperçut les cavaliers Gaulois qui pressoient leurs chevaux pour fondre sur sa troupe. Il lui fit faire alte, & l'exhortant à bien recevoir les ennemis, il soutint leur charge avec beaucoup de fermeté sans reculer. Mais se voyant accablé par le nombre, il commanda de faire retraite au petit pas, sans

tourner le dos, & sans rompre les rangs. A la fin comme le danger augmentoit & qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, on prit le parti de se sauver par la fuite en se dispersant de tous côtés. Les Gaulois poursuivirent les fuyards avec chaleur, & tuerent ceux qu'ils purent atteindre. La plupart seroient tombés sous leurs coups, si les six cents cavaliers qui servoient d'escorte aux fourrageurs ne se fussent avancés fort à propos. Car dès qu'ils entendirent les cris de leurs compagnons, ils se mirent aussi-tôt en devoir de les secourir ; & comme ils étoient frais & reposés, ils chargerent avec avantage les ennemis déja épuisés par le premier combat. Alors la chance tourna, & la frayeur passa des vaincus aux vainqueurs : les Gaulois du premier choc furent défaits. Ils ne purent échapper aux fourrageurs qui accouroient de tous côtés. Il n'étoit ni facile ni sûr de fuir devant les Romains, dont les chevaux n'étoient point encore fatigués ; aussi peu des ennemis se sauverent : on ne fit aucun prisonnier ; on vengea dans le sang de la plupart des traîtres l'horrible trahison de la conférence. Le lendemain le Consul arriva en présence de l'ennemi avec toutes ses troupes transportées de fureur.

Manlius employa deux jours à re-

connoître la montagne par lui-même, afin que rien n'échappât à ses observations. Le troisieme jour il consulta les auspices; & après avoir offert un sacrifice aux Dieux, il partagea ses troupes en quatre corps, dont deux devoient prendre les ennemis en flanc, tandis que lui-même à la tête des deux autres iroit, par le milieu de la montagne, les attaquer de front. Les Tectosages & les Trocmes, au nombre de cinquante mille hommes, les plus braves de toute l'armée ennemie, en formoient le centre. Comme les chevaux n'étoient d'aucun usage parmi des rochers escarpés, les cavaliers qui étoient autour de dix mille avoient mis pied à terre pour se poster à l'aîle droite. La gauche étoit composée des troupes auxiliaires d'Ariarathes & de Morzus, Rois de Cappadoce & de Paphlagonie. Le Consul plaça en premiere ligne les troupes armées à la légere, comme il avoit fait au Mont Olympe, & eut soin de les fournir de traits de toute espece. Quand les deux armées furent en présence, tout parut de part & d'autre comme au premier combat, avec cette différence que la victoire précédente animoit les Romains, & décourageoit les Gaulois. Car quoique les Tectosages n'eussent pas été personnellement vaincus, cependant ils regardoient

comme une défaite personnelle, celle de leurs compatriotes. Ainsi l'action s'étant engagée comme la premiere, se termina aussi de la même maniere. Une nuée de fleches, de javelots & de pierres, tomba de tous côtés sur l'armée des Gaulois. Aucun d'eux n'osoit sortir de son rang de peur de présenter son corps à découvert aux traits de l'ennemi : & plus ils se tenoient serrés, plus ses coups étoient inévitables. Manlius qui les voyoit déja fort ébranlés, ne douta nullement qu'ils ne prissent la fuite dès qu'ils appercevroient les premieres Enseignes des légions. Ainsi rappellant les Vélites & les autres troupes légeres dans les intervalles des divisions, il fit avancer le corps de bataille.

Les Gaulois effrayés par le souvenir de la défaite des Tolistoboiens, couverts de traits qui restoient enfoncés dans la plaie, épuisés de lassitude & de blessures, ne purent pas même soutenir le premier choc des Romains. Ils prirent en fuyant le chemin de leur camp, mais fort peu s'y retirerent. Le plus grand nombre emportés au-delà, se sauverent au hasard. Les vainqueurs les pousserent jusqu'au camp, l'épée dans les reins. Mais l'avidité du butin mit fin à leur poursuite. Ceux des Gaulois qui étoient aux deux aîles resterent plus

N v

long-temps à leur poste, parce qu'on les attaqua les derniers : mais quand on marcha contre eux, ils n'attendirent pas même la premiere décharge. Manlius ne pouvant arracher du camp ennemi ceux qui le pilloient, commanda aux deux aîles de poursuivre les vaincus. Ils furent serrés de près assez long-temps ; cependant on n'en tua pas plus de huit mille, tous les autres passerent le fleuve Halys, avant qu'on pût les joindre. La plupart des vainqueurs passerent cette nuit-là dans le camp des Gaulois. Le Consul ramena les autres dans le sien. Le lendemain il fit la revue des prisonniers & du butin qui se trouva immense ; c'étoit le fruit des rapines d'une Nation avide, qui depuis un grand nombre d'années ravageoit tout le pays situé en deça du Mont Taurus. Les Gaulois s'étant rassemblés de tous les lieux où la fuite les avoit dispersés, & se voyant la plupart blessés, sans armes, & dépouillés de tout, envoyerent des Ambassadeurs au Consul pour lui demander la paix. Manlius les fit venir à Ephese. Car comme on étoit au milieu de l'automne, il s'éloigna au plus vîte de ces cantons où la proximité du Mont Taurus commençoit à faire sentir la rigueur du froid, & il ramena son armée hyverner le long des côtes.

Pendant que ces choses se passoient en Asie, tout étoit tranquille dans les autres Provinces. A Rome les Censeurs T. Quintius Flamininus & M. Claudius Marcellus firent la revue des Sénateurs & remplacerent ceux qui manquoient. Ils donnerent pour la troisieme fois à Pub. Scipion l'Africain le rang de Prince du Sénat. Ils n'exclurent de cette Compagnie que quatre Membres, dont aucun n'avoit eu l'honneur de la Chaire Curule. Ils userent de la même indulgence dans la revue des Chevaliers. Ils firent marché avec des Entrepreneurs pour la construction d'un édifice dans la rue qui monte au Capitole, & pour le pavé de celle qui va de la porte Capene au Temple de Mars situé hors de la ville. Les (1) Campaniens vinrent consulter le Sénat pour sçavoir où se feroit leur dénombrement. On leur répondit qu'ils seroient compris dans le dénombrement de Rome. Il y eut cette année de grandes inondations. Le Tibre déborda jusqu'à douze fois dans le champ de Mars, & dans les quartiers les plus bas de la ville. Le Consul Cn. Manlius

[1] Depuis la prise de Capoue par les Romains, cette ville ne formoit plus un corps municipal. De-là vient la difficulté des habitants sur le lieu de leur cens : ils demandent à quel peuple on les incorporera pour cette opération.

ayant terminé la guerre d'Aſie par la défaite des Gaulois, ſon collegue M. Fulvius, après avoir ſubjugué les Etoliens, paſſa dans la Cephallenie, & envoya demander aux villes de l'Iſle, ſi elles vouloient ſe rendre aux Romains, ou tenter le ſort des armes. La crainte fit prendre à toutes le parti de la ſoumiſſion. On demanda enſuite des ôtages. Les Neſiotes, les Craniens, ceux de Palla & de Same, en donnerent chacun vingt, nombre proportionné à la médiocrité de ces peuples. La Cephallenie commençoit à jouir d'une paix ineſpérée, lorſque les Saméens dont je viens de parler, en troublerent les douceurs par une révolte dont on ne ſait point la cauſe. Ils diſoient que la ſituation commode de leur ville, leur faiſoit craindre qu'il ne prît envie aux Romains de s'en emparer. Mais on ne ſait ſi cette crainte étoit chimérique & s'ils renoncerent ſans aucun fondement à la paix, ou s'ils apprirent qu'en effet on avoit parlé de ce projet à Rome dans le Sénat. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils fermerent tout d'un coup leurs portes, ſans que les prieres des ôtages, qu'ils laiſſoient à la merci des Romains; & que le Conſul avoit envoyés au pied de la muraille, pour exciter la compaſſion de leurs parents & de leurs con-

citoyens, puſſent les faire changer de réſolution. Le Conſul voyant leur obſtination, commença à battre la ville avec des machines de toute eſpece qu'il avoit fait apporter d'Ambracie. Les ſoldats acheverent promptement tous les ouvrages néceſſaires ; & déja les béliers en deux endroits attaquoient la muraille.

Les Saméens de leur côté firent tout ce qui dépendoit d'eux pour ruiner les ouvrages, ou pour chaſſer l'ennemi. Ils employoient ſur-tout deux moyens contre lui. D'abord, ils avoient ſoin de fermer les breches, par un nouveau mur auſſi ſolide que le premier. En ſecond lieu, ils faiſoient ſur les travaux des aſſiégeants & ſur leurs poſtes, de fréquentes & vigoureuſes ſorties où ils avoient le plus ſouvent l'avantage. Le Conſul eut recours, pour réprimer leur audace à un moyen, qui n'eſt pas bien merveilleux. Il fit venir d'Egion, de Patras & de Dymes, une centaine de Frondeurs, accoutumés dès l'enfance à lancer dans la pleine mer de ces cailloux ronds qui ſe trouvent ordinairement ſur le rivage parmi le ſable. Par cet exercice en uſage dans leur pays, ils apprenoient à tirer de plus loin, avec plus de force, & plus sûrement que les Frondeurs des Iſles Baleares. D'ailleurs leur fronde n'étoit pas faite de

deux branches seulement, comme celle des Baleares & des autres peuples; mais elle avoit trois courroies cousues ensemble, afin que la balle ne vacillât point dans le mouvement de rotation, & que restant immobile elle partît comme un trait d'arbalête. Ces Frondeurs exercés à frapper d'un intervalle considérable dans un cercle de médiocre grandeur, blessoient les ennemis non-seulement à la tête, mais en telle partie du visage qu'ils vouloient. Les Saméens n'oserent plus faire de si fréquentes sorties; ils furent même réduits à prier les Achéens de s'éloigner un peu de leurs murailles, & de rester spectateurs tranquilles des différents combats. Same soutint ce siége pendant quatre mois entiers. Mais comme les assiégés étoient en petit nombre, qu'il n'y avoit point de jour qu'il n'en fût tué ou blessé quelques-uns, & que ceux qui restoient manquoient de force & de courage, les Romains franchirent de nuit la muraille, & pénétrerent dans la place publique, par la citadelle appellée Cyatide; car la ville descend vers la mer du côté de l'Occident. Les Saméens voyant les ennemis maîtres d'une partie de la ville, se réfugierent dans la grande forteresse avec leurs femmes & leurs enfants; ensuite le lendemain ils se rendirent. La place fut li-

vrée au pillage, & chaque citoyen vendu à l'encan.

Le Conſul ayant réglé les affaires de la Cephallenie, & mis garniſon dans Samé, paſſa dans le Péloponneſe où il étoit appellé depuis long-temps, ſur-tout par ceux d'Egion & de Lacédémone. Dès le commencement les peuples de l'Achaïe avoient tenu les aſſemblées générales de la Nation à Egion, accordant ce privilége, ſoit à la dignité, ſoit à la ſituation avantageuſe de cette ville. Philopemen entreprit de changer cette année, une coutume ſi ancienne, & de faire porter une Loi, en vertu de laquelle les dietes ſe tiendroient dorénavant à tour de rôle, dans toutes les villes de l'Achaïe qui avoient droit d'y envoyer leurs Députés. Et à l'arrivée du Conſul, malgré les premiers Magiſtrats de ces villes qui vouloient s'aſſembler à Egion ſuivant l'uſage, Philopemen alors Préteur de la Nation, convoqua les Etats à Argos. Fulvius qui voyoit bien que le plus grand nombre s'y rendroit, vint lui-même à Argos, quoiqu'il favoriſât les prétentions de ceux d'Egion. Cette affaire ayant été diſcutée, & le Général remarquant qu'il ne réuſſiroit pas, il ceſſa d'appuyer les Egiens. Enſuite les Lacédémoniens fixerent ſon attention ſur leurs différents. Pour entendre ce

dont il étoit question, il est bon de reprendre les choses de plus loin. Rien ne donnoit plus d'inquiétude aux Lacédémoniens, que de voir leurs exilés la plupart établis dans les Châteaux des côtes maritimes de la Laconie qu'on avoit soustraites à leur dépendance. Pour se venger & se procurer un port d'où ils eussent la liberté d'envoyer leurs Ambassadeurs à Rome ou ailleurs, & qui pût en même temps servir d'entrepôt à leur commerce, ils attaquerent pendant la nuit un bourg maritime appellé Lan, & s'en saisirent. Les habitants & les exilés qui s'y trouvoient avec eux, furent d'abord déconcertés; ils ne s'attendoient point à ce qui venoit de leur arriver. Mais s'étant assemblés dès que le jour fut venu, ils chasserent aisément les Lacédémoniens. Leur entreprise, quoiqu'elle n'eût pas réussi, ne laissa pas de répandre l'alarme sur toute la côte; & les habitants des Châteaux & des Bourgs conjointement avec les exilés qui y demeuroient, députerent vers les Achéens.

Philopemen qui de tout temps appuyoit les exilés, & n'avoit jamais cessé de conseiller aux Achéens de ruiner la puissance & le crédit des Lacédémoniens, admit les Députés dans l'Assemblée & leur donna audience.

Quand on eut entendu leurs plaintes, on fit à la réquisition du Préteur un décret, qui portoit » que T. Quintius » & les Romains ayant mis sous la protection des Achéens les Châteaux & » les Bourgs maritimes de la Laconie, » les Lacédémoniens n'avoient pû forcer le Bourg de Lan, ni égorger » ses habitants, sans violer le traité: » qu'ainsi, à moins que pour réparation » de cet acte d'hostilité, ils n'en livrassent aux Achéens les auteurs & tous » les complices, dès lors ils seroient » déclarés ennemis, & traités comme tels. » Aussi-tôt Philopemen envoya des Ambassadeurs à Lacédémone pour demander que les coupables lui fussent livrés. Les Lacédemoniens trouverent cette demande insolente & odieuse: si leur République eût été dans son ancienne splendeur, ils auroient sur le champ pris les armes pour se venger. En obéissant à ces premiers ordres, c'étoit recevoir le joug; ils trembloient qu'alors Philopemen ne livrât leur ville aux exilés, comme il en cherchoit depuis long-temps l'occasion. C'est pourquoi transportés de fureur, ils massacrent trente de leurs citoyens qui avoient quelque liaison avec Philopemen & les exilés, ils renoncent par un décret, à l'alliance des Achéens, & envoient sur le champ des Am-

Décret des Achéens contre les Lacédémoniens.

baſſadeurs à Cephallenie, pour livrer Lacédémone aux Romains, & prier le Conſul M. Fulvius de paſſer dans le Péloponneſe afin de prendre poſſeſſion de cette Ville au nom du peuple Romain.

Les Achéens déclarent la guerre aux Lacédémoniens.

Les Achéens ayant appris par leurs Ambaſſadeurs ce qui venoit de ſe paſſer à Lacédémone, déclarerent la guerre aux Lacédémoniens, du conſentement de tous les peuples, dont les Chefs étoient dans l'Aſſemblée ; & l'hiver ſeul empêcha qu'on ne prît auſſi-tôt les armes contre eux. Mais en attendant, on commença à ravager leurs confins ; c'étoit moins une guerre qu'un brigandage qui ſe faiſoit, non-ſeulement par terre, mais encore par mer. Voilà les raiſons, qui, comme on a dit, amenerent le Conſul dans le Péloponneſe : & par ſon ordre l'Aſſemblée ayant été convoquée à Elide, les Lacédémoniens y furent appellés pour plaider leur cauſe. Cette diſcuſſion dégénéra en diſpute très-vive. Le Conſul parla d'une façon fort équivoque, comme un homme qui vouloit ménager les deux partis. Il ſe contenta de leur défendre les voies de fait, juſqu'à ce qu'ils euſſent envoyé des Ambaſſadeurs à Rome,

Les Achéens & les Lacé-

ce qu'ils firent ſans différer. Les exilés de Lacédémone prierent les

Achéens de se charger aussi de leur cause, & de la défendre dans le Sénat. Les Achéens nommerent pour chefs de leur Ambassade Diophanes & Lycortas tous deux Megalopolitains. Mais ils porterent à Rome la même contrariété de sentiments, qui les divisoit dans les affaires de leur République, & parlerent d'une façon toute opposée. Diophanes rendoit le Sénat arbitre souverain des prétentions réciproques des Achéens & des Lacédémoniens. Licortas au contraire, conformément aux ordres de Philopemen, demandoit que les Achéens pussent, en vertu du traité, & suivant leurs Loix, exécuter tout ce qui auroit été résolu dans leurs Assemblées; & que les Romains leur conservassent, dans toute son étendue, la liberté qu'ils tenoient d'eux. Quoique les Achéens eussent alors un fort grand crédit à Rome, on ne voulut cependant rien changer à la situation présente des Lacédémoniens. Au reste la réponse du Sénat fut équivoque : les Achéens crurent qu'on abandonnoit Lacédémone à leur discrétion ; & les Lacédémoniens se persuaderent qu'on avoit refusé aux Achéens une grande partie de ce qu'ils avoient demandé.

démoniens envoient des Ambassadeurs à Rome, pour y plaider leur cause.

Les Achéens userent avec hauteur & sans ménagement du pouvoir qu'ils s'imaginoient avoir reçu du Sénat. Ils

continuerent la Préture à Philope-men ; & ce Général ayant assemblé le troupes, dès le commencement du Printemps, alla camper sur les terre de Lacédémone. Il envoya ensuite sommer les Magistrats de lui remettre les auteurs de la révolte, avec promesse de ne point inquiéter la Ville s'ils obéissoient, & d'entendre les accusés dans leurs défenses avant de rien ordonner contre eux. La crainte qu retenoit tous les autres dans le silence n'arrêta point ceux qu'on avoit désignés nommément: ils déclarerent qu'il étoient prêts à aller trouver Philopemen, & partirent en effet sur la parole que leur donnerent les Députés du Préteur, qu'on ne les condamneroit point sans les entendre. Ils furent accompagnés de quelques personnages illustres, qui vouloient appuyer de leur présence la cause des accusés, parce qu'ils croyoient que c'étoit celle de toute la République. Jusqu'alors les Achéens n'avoient jamais amené les exilés de Lacédémone avec eux sur les confins de cette République, persuadés que rien n'étoit plus capable d'aigrir les esprits. Ce jour-là c'étoient les exilés qui formoient la tête de toute l'armée. Ainsi voyant arriver les Lacédémoniens, ils coururent en foule aux portes du

Les Chefs des Lacédémoniens sont

camp ; d'abord ils les accablerent d'in- outragés par les exilés
jures ; bientôt les esprits s'échaufferent, & les plus emportés des exilés se jeterent sur les Lacédémoniens. Ceux-ci prenoient les Dieux à témoin de l'outrage qu'on leur faisoit, & réclamoient les promesses sur la foi desquelles ils étoient venus. Les Députés & le Préteur lui-même se mirent en devoir d'écarter les exilés, & de défendre les Lacédémoniens, les arrachant des fers qu'on leur mettoit déja. Mais tous les efforts de ces Officiers ne firent qu'augmenter le désordre. Les Achéens accoururent d'abord pour être simples spectateurs. Ensuite les exilés implorerent à grands cris leur secours, rappellant les maux qu'ils avoient soufferts, & assurant que jamais ils n'auroient une plus belle occasion de se venger. » Ils ajoutoient que les Lacédémoniens étoient les seuls qui eussent violé le Traité qu'on avoit mis comme un dépôt sacré dans le Capitole, dans Olympie, & dans la Citadelle d'Athenes. Qu'avant de les lier par un nouveau Traité, il les falloit punir comme les infracteurs de l'ancien. » La multitude animée par ces discours séditieux, entendant une voix crier qu'il étoit temps de frapper, fit voler aussi-tôt les pierres contre les Lacédémoniens ; & on en tua dix-sept

qu'on avoit chargés de chaînes pendant cette émeute. Le lendemain on en arrêta encore soixante que le Préteur avoit soustraits à la violence, non que son dessein fût de les sauver, mais pour empêcher qu'on ne les fît périr avant de les entendre. Ces malheureux ayant inutilement tenté de se défendre devant un peuple irrité, qui fermoit l'oreille à leur apologie, furent tous condamnés à mort, & sur le champ exécutés.

Loix imposées aux Lacédémoniens.

Après avoir ainsi épouvanté les Lacédémoniens, on leur ordonna d'abattre leurs murailles ; de faire sortir de la Laconie toutes les troupes étrangeres qui avoient porté les armes pour les tyrans ; d'en chasser pareillement une multitude infinie d'esclaves à qui les mêmes tyrans avoient donné la liberté ; de déclarer que ceux d'entre eux qui, passé un jour marqué, resteroient sur les terres de Lacédémone, seroient arrêtés, vendus & emmenés par les Achéens ; d'abroger les Loix & Coutumes de Lycurgue ; de reconnoître & de suivre celles des Achéens ; afin de ne plus former qu'un corps où régneroit davantage l'harmonie & la bonne intelligence. Ils se déterminerent assez facilement à abattre leurs murailles ; mais le rétablissement des exilés leur fit plus

de peine que tout le reſte. Cependant le decret en fut fait à Tégée dans l'Aſſemblée générale des Achéens. On apprit en même temps que les auxiliaires étrangers avoient été congédiés avec les eſclaves mis par les tyrans au nombre des citoyens, mais que les derniers s'étoient répandus dans la campagne au ſortir de la Ville. On jugea à propos avant de licencier l'armée, d'envoyer le Préteur avec les meilleures troupes contre ces brigands pour les arrêter & les vendre comme priſonniers de guerre. Un grand nombre furent ſaiſis & mis à l'encan. De l'argent qu'on tira de leur vente, on rétablit à Mégalopolis, avec la permiſſion des Achéens, le portique que les Lacédémoniens avoient démoli. Et en vertu d'un ancien décret des Achéens, fait ſous le regne de Philippe fils d'Amyntas, on rendit aux Belbinites le territoire dont les Tyrans de Lacédémone s'étoient injuſtement emparés. Lacédémone abâtardie pour ainſi dire par cette opération, demeura long-temps ſoumiſe aux Achéens. Mais rien ne lui fut ſi préjudiciable que l'abolition des Loix de Lycurgue, qu'elle avoit obſervées pendant ſept cents ans.

Loix de Lycurgue abolies à Lacédémone.

Au ſortir de la Diete où s'étoit terminée l'affaire des Achéens & des Lacédémoniens, M. Fulvius retourna à

Rome. Comme l'année étoit près d'expirer, il vint tenir les Assemblées. Il fit créer Consuls M. Valerius Messala, & C. Livius Salinator, après avoir écarté M. Emilius Lepidus son ennemi, qui s'étoit encore mis cette année sur les rangs. On nomma ensuite Préteur Q. Marcius Philippus, M. Claudius Marcellus; C. Stertinius, C. Atinius, Pub. Claudius Pulcher, & L. Manlius Acidinus. Aussi-tôt après cette opération, le Sénat jugea à propos de renvoyer le Consul M. Fulvius à son département & à son armée, dont le commandement lui fut continué pour un an, aussi-bien qu'à Cn. Manlius son Collegue. Cette année, par ordre des Décemvirs, Pub. Cornelius plaça dans le Temple d'Hercule la Statue de ce Dieu, & dans le Capitole un char doré, attelé de six chevaux. L'inscription portoit que c'étoit un don du Consul Pub. (1) Cornelius; les Ediles Curules Pub. Claudius & Ser. Sulpicius Galba offrirent aussi douze boucliers dorés; c'étoit le prix de l'amende à laquelle ils avoient condamné les monopoleurs qui causoient la cherté des grains. Q. Fulvius Flaccus Edile

(1) Il n'étoit plus Consul alors; mais ceux qui faisoient des offrandes étoient dans l'usage de prendre la qualité la plus éminente qu'ils eussent portée.

Plébéien

Plébéien, dédia de son côté deux Statues dorées ; elles provenoient de la somme d'argent à laquelle fut condamné un particulier qu'il avoit seul cité devant le peuple. Son Collégue A. Cecilius ne poursuivit personne. Les Jeux Romains furent représentés trois fois, & les Jeux Plébéiens cinq. Les Consuls M. Valerius Messala & C. Livius Salinator étant entrés en Charges aux Ides de Mai, consulterent aussi-tôt le Sénat sur les affaires de la République, & sur les départements des Généraux & des Armées. On ne changea rien à l'égard de l'Etolie & de l'Asie. On assigna aux nouveaux Consuls pour départements, à l'un Pise avec la Ligurie, & à l'autre la Gaule. Ils eurent ordre de partager entre eux ces Provinces, ou de les tirer au sort ; de lever ensuite chacun deux Légions, & d'exiger des Alliés du nom Latin, quinze mille hommes de pied, & douze cents cavaliers. La Ligurie échut à Messala, & à C. Livius la Gaule, les Préteurs ensuite tirerent au sort leurs départements. M. Claudius & Pub. Claudius furent chargés de rendre la justice à Rome, le premier aux Citoyens, & l'autre aux Etrangers : les quatre qui restoient eurent pour leur partage, savoir, Q. Marcius la Sicile, C. Stertinius la Sardaigne,

M. Valerius Messala & C. Livius Salinator Consuls, an de Rome 564.

L. Manlius l'Espagne citérieure, & C. Atinius l'ultérieure.

Voici ce qui fut réglé au sujet des armées. On ordonna que les Légions qui avoient servi dans la Gaule sous C. Lelius, passassent dans l'Abruzze sous le commandement du Propréteur M. Tuccius; que l'armée qui étoit en Sicile, fut congédiée; & que le Propréteur M. Sempronius ramenât à Rome la flotte qui se trouvoit dans les ports de cette Isle. On assigna aux Préteurs des Espagnes les Légions qui étoient alors dans ces Provinces, avec permission de lever dans le pays des Latins, chacun trois mille hommes de pied & deux cents cavaliers par forme de supplément. Avant que les nouveaux Magistrats partissent pour leurs départements, on fit en conséquence de la réponse des Décemvirs, des processions pendant trois jours, à cause d'une éclipse de soleil qui avoit paru entre neuf & dix heures du matin; & on ordonna une neuvaine, parce qu'il avoit plû des pierres sur le Mont-Aventin. Comme les Censeurs avoient, en vertu d'un Arrêt du Sénat rendu l'année précédente, forcé les Campaniens de se faire comprendre dans le dénombrement de Rome (car jusques-là on n'avoit rien décidé;) ces derniers demanderent qu'il leur fût per-

Eclipse de soleil.

mis d'époufer des Romaines, & à ceux qui en avoient époufé auparavant, de les garder ; en conféquence que les enfants qui feroient nés de ces mariages jufqu'à ce jour, fuffent tenus pour leurs légitimes héritiers. L'une & l'autre demande leur fut accordée. A l'égard des habitants des Villes municipales de Formies, de Fondi & d'Arpi, le Tribun du Peuple C. Valerius Tappulus fit porter une Loi qui leur donnoit à Rome le droit de fuffrage dont ils n'avoient point joui jufqu'à ce temps, quoiqu'ils fuffent citoyens Romains. Il y eut quatre autres Tribuns du Peuple qui s'oppoferent à cette Loi, parce qu'on l'avoit propofée fans le confentement du Sénat : mais après qu'on leur eut fait comprendre que c'étoit au Peuple, & non au Sénat, qu'appartenoit le pouvoir de donner droit de fuffrage à qui bon lui fembloit, ils fe défifterent. La Loi paffa donc. Elle portoit que ceux de Formies & de Fondi opineroient dans la Tribu Emilienne, & ceux d'Arpi dans la Cornélienne. Et pour la premiere fois, en vertu de cette Ordonnance du Peuple, ils furent compris dans le dénombrement de ces deux Tribus. Ce fut le Cenfeur M. Claudius Marcellus qui ferma le luftre : le fort lui donna cet avantage fur T. Quintius

son Collégue. Le nombre des citoyens montoit à deux cent cinquante-huit mille trois cent huit chefs de famille. Après la clôture du lustre, les Consuls partirent pour leurs Provinces.

Pendant l'hyver où ces choses se passerent à Rome, les Ambassadeurs de tous les peuples qui habitent en deça du Mont Taurus, se rendoient auprès de Cn. Manlius, devenu Proconsul; & si la défaite d'Antiochus procuroit plus de gloire aux Romains, celle des Gaulois causoit plus de joie aux alliés : le joug d'un Despote leur paroissoit plus supportable que la férocité de ces barbares, qui, toujours prêts à fondre comme un orage impétueux, tantôt sur une contrée, tantôt sur une autre, les tenoient dans des inquiétudes & des alarmes perpétuelles. Ainsi, comme cette double défaite leur avoit rendu la liberté & la paix, ils venoient non pas simplement féliciter les Romains de ces glorieux avantages, mais ils leur apportoient des couronnes d'or, chacun suivant ses moyens. Le Général reçut encore des Ambassadeurs de la part d'Antiochus, & des Gaulois même qui lui envoyoient demander les conditions auxquelles il vouloit leur donner la paix. Ariarathes, Roi de Cappadoce,

envoya aussi les siens pour faire des excuses, & une réparation pécuniaire de la faute qu'il avoit commise contre les Romains, en donnant du secours à Antiochus. Ce Prince fut taxé à deux cents talents d'argent. Pour les Gaulois, Manlius leur répondit qu'ils apprendroient leur sort, quand Eumenes seroit arrivé. Il fit aux Ambassadeurs des peuples alliés des réponses très-obligeantes, & les renvoya beaucoup plus contents qu'ils n'étoient venus. Il ordonna à ceux d'Antiochus de faire porter dans la Pamphylie, où il devoit se rendre avec son armée, de l'argent ou du bled, conformément au Traité fait entre L. Scipion & leur Maître. Et en effet, au commencement du Printemps, ayant fait la revue de ses troupes, il vint en huit jours à Apamée; & après y avoir séjourné trois jours, il arriva en trois autres jours de marche dans la Pamphylie, où il avoit ordonné qu'on transportât le bled & l'argent. Il reçut deux mille cinq cents talents qu'il fit conduire à Apamée. Le bled fut distribué aux troupes. De-là il se rendit avec elles à Perge, la seule ville du pays où Antiochus eût une Garnison. Comme il approchoit, il trouva le Gouverneur qui venoit demander une treve de trente jours pour avoir le temps de

consulter Antiochus sur la reddition de la place ; & ce terme étant expiré, il livra la ville au Consul. De Perge, il envoya L. Manlius son frere avec quatre mille hommes, recevoir des Oroandes le reste de l'argent qu'ils s'étoient engagés de payer. Pour lui, apprenant qu'Eumenes & les dix Commissaires étoient revenus de Rome à Ephese, il remena son armée à Apamée, où les Ambassadeurs d'Antiochus eurent ordre de le suivre.

Conditions du Traité conclu entre le peuple Romain & Antiochus.

Ce fut là que de l'avis des dix Commissaires du Sénat, il conclut avec Antiochus le traité, dont voici les clauses. » Le Roi ne donnera passage sur » ses terres ni sur celles de ses vassaux, » à aucune armée pour faire la guerre » au peuple Romain ou à ses alliés : il » ne leur fournira point de vivres ni » aucun autre secours quelconque. Les » Romains & leurs alliés en useront » de même à l'égard d'Antiochus & » de ses vassaux. Le Roi ne fera point » la guerre aux habitants des Isles, » & ne passera point en Europe. Il » abandonnera toutes les villes, les » campagnes, les bourgs & les châ- » teaux qui sont en deçà du Mont » Taurus jusqu'à la riviere d'Halys, » & depuis la vallée du Taurus, jus- » qu'aux sommets qui regardent la » Lycaonie. Il sortira des villes,

» bourgs & campagnes susdites, sans » en emporter aucunes armes ; & s'il » en avoit emporté , il aura soin de » les faire reporter. Il ne recevra dans » ses Etats, ni les soldats, ni les au- » tres sujets du Roi Eumenes. Si quel- » ques citoyens des villes démembrées » sont ou à sa Cour, ou dans quel- » que autre partie de son Royaume, ils » auront soin de revenir à Apamée, » avant certain jour qui sera fixé. Ceux » des sujets d'Antiochus qui se trou- » vent chez les Romains ou leurs al- » liés, auront la liberté d'y rester, ou » de retourner tous dans leur patrie. » Le Roi rendra aux Romains & à » leurs alliés, les prisonniers & les » transfuges. Il livrera tous ses élé- » phants, & n'en acquerra point » d'autres. Il livrera aussi ses vaisseaux » de guerre tout équipés, & ne pourra » conserver que dix bâtiments de tren- » te rames au plus : il n'emploiera au- » cune galiote dans les guerres où il » sera l'aggresseur. Il ne navigera pas » au-delà des promontoires de Caly- » cadne ou de Sarpedon, si ce n'est » pour transporter l'argent, le tribut, » ou les ôtages qu'il devra fournir, » ou les Ambassadeurs qu'il aura dé- » pêchés. Il ne levera point de soldats » parmi les Nations qui seront sou- » mises au peuple Romain, & ne re-

» cevra point ceux qui se présenteront
» volontairement pour servir dans ses
» armées. Les Rhodiens & leurs al-
» liés conserveront les maisons & au-
» tres édifices qui leur appartiennent
» dans les Etats d'Antiochus, sur le
» même pied qu'ils les possédoient
» avant la guerre. On aura la liberté de
» poursuivre le payement des sommes
» qui se trouveront dûes, comme de re-
» chercher & de reconnoître les effets
» dont on aura été dépouillé, & d'en
» demander la restitution. Si quelques-
» unes des villes qu'Antiochus doit li-
» vrer, se trouvent entre les mains de
» ceux qu'il en a gratifiés, il aura soin
» d'en faire sortir les garnisons, &
» de les livrer en bonne forme. Il
» payera au peuple Romain, en douze
» ans, & en douze payements égaux,
» douze mille talents attiques d'argent
» de bon aloi, dont chacun pesera qua-
» tre-vingts livres, au poids de Rome,
» & cinq cent quarante mille bois-
» seaux de froment : il payera pareille-
» ment au Roi Eumenes, dans l'es-
» pace de cinq ans, trois cent cin-
» quante talents ; & cent vingt-sept
» autres pour le bled qui restoit dû à
» son pere, suivant l'estimation qui
» en a été faite. Il donnera aux Ro-
» mains vingt ôtages qu'il changera
» tous les trois ans, & qui ne pour-

» ront être au-dessous de dix-huit ans, » ni au-dessus de quarante-cinq ans. » Si quelques alliés du peuple Ro- » main déclarent les premiers la guerre » à Antiochus, il aura la liberté de se » défendre & de repousser la force par » la force, pourvu qu'il ne garde point » de ville par droit de conquête, ou qu'il » ne fasse alliance avec aucune nation. » Les deux partis termineront leurs » démêlés par les voies juridiques, » ou, s'ils l'aiment mieux, par la » guerre. On ajouta à ces con- » ditions, qu'Annibal Carthaginois, » Thoas Etolien, Mnasimachus Acar- » nanien, Eubulida & Philon tous » deux de Chalcis, seroient livrés aux » Romains. » On se réserva de faire telles additions, retranchemens ou modifications qu'on jugeroit à propos sans nuire aucunement au Traité.

Le Consul dépêcha Q. Minucius Thermus, & L. Manlius, qui par hasard étoit revenu du pays des Oroandes, vers Antiochus pour lui en faire jurer aussi l'observation. En même temps il écrivit à Q. Fabius Labéon, Commandant de la Flotte, de se rendre aussi-tôt à Patares, pour détruire & brûler les vaisseaux du Roi qui étoient dans ce Port. Fabius partit d'Ephese, vint à Patare, &

déchira ou brûla cinquante vaisseaux couverts. Par la même expédition il reprit Termesse, dont les habitants effrayés à l'approche subite de la flotte, ouvrirent leurs portes. Comme ceux qui restoient à Ephese avoient eu ordre de le suivre, il quitta bientôt la Lycie, traversa les Isles, & se rendit en Grece. Il s'arrêta quelques jours à Athenes, en attendant que le reste des galeres vînt d'Ephese au Pyrée; & lorsqu'il eut rassemblé toute sa flotte, il la ramena en Italie. Cn. Manlius ayant reçu les éléphants qu'Antiochus entre autres choses devoit lui remettre, en fit présent à Eumenes. Il s'appliqua ensuite à connoître l'état des villes dans lesquelles les derniers troubles avoient apporté beaucoup de changement. Le Roi Ariarathes fut déchargé d'une partie de la somme à laquelle il avoit été taxé, & reçu dans l'alliance du peuple Romain, en faveur du mariage qu'Eumenes venoit de contracter avec sa fille. A l'égard des villes dont nous venons de parler, l'examen qui les concernoit étant achevé, les dix Commissaires les traiterent diversement. Celles qui avoient payé tribut à Antiochus, & qui s'étoient déclarées pour les Romains, furent exemptées de toute imposition. Celles qui avoient suivi le parti d'Antiochus, ou payé

Decrets & Ordonnances au sujet des Rois & villes de l'Asie.

tribut au Roi Attalus, eurent ordre de le payer à Eumenes. Les Colophoniens qui habitent à Notion, les Cyméens & les Mylasiens furent nommément délivrés de toutes charges. Outre les mêmes exemptions, ils accorderent aux Clazomeniens l'Isle de Drymuse, restituerent aux Mylesiens le champ appellé Sacré, & donnerent à ceux d'Ilion les territoires de Rhetée & de Gergithe, non qu'ils leur eussent aucune obligation récente, mais par égard pour leur origine. La même raison fit donner la liberté aux Dardaniens. Ceux de Chio, de Smyrne & d'Erythrée, reçurent aussi des terres & toutes sortes de distinctions, en récompense de la fidélité inviolable qu'ils avoient gardée au peuple Romain dans cette guerre. On rendit aux Phocéens le territoire qu'ils avoient possédé avant la guerre, & on leur permit de se gouverner suivant leurs anciennes Loix. La donation de la Lycie & de la Carie, jusqu'au fleuve Meandre, à l'exception de Telmisse, faite aux Rhodiens par le premier decret, leur fut confirmée. On ajouta au royaume d'Eumenes la Chersonnese en Europe, & Lysimachie avec les châteaux, les bourgs & les terres de sa dépendance, tels que les avoit possédés Antiochus : & en

Asie les deux Phrygies, l'une près de l'Hellespont, & l'autre qu'on appelle la grande Phrygie ; on lui rendit la Mysie que le Roi Prusias lui avoit enlevée ; enfin on lui fit encore présent de la Lycaonie, de la Milyade & de la Lydie, & nommément des villes de Tralles, d'Ephese & de (1) Telmisse. La Pamphilie, dont une partie est en deçà & l'autre au-delà du Mont Taurus, occasionna un différent entre Eumenes & les Ambassadeurs d'Antiochus ; & la décision en fut entierement renvoyée au Sénat.

Manlius après avoir conclu les Traités, & fait les réglements dont nous venons de parler, partit avec toute son armée pour se rendre dans l'Hellespont. Il y manda les chefs des Gaulois, leur fit connoître les conditions du traité fait avec Eumenes, & leur ordonna expressément de se renfermer dans les limites de leur pays, & de ne plus courir en armes sur les terres d'autrui. Ensuite ayant réuni tous les vaisseaux de la côte à la flotte qu'Athenée, frere d'Eumenes, lui avoit amenée d'Elée, il repassa en Europe avec toutes ses troupes. Puis conduisant à petites journées par la Chersonnese,

Manlius repasse en Europe.

(1) Il est cependant marqué plus haut que cette ville étoit exceptée de celles qu'on donnoit à Eumenes & aux Rhodiens.

son armée chargée d'un butin immense, il séjourna quelque temps à Lysimachie, afin que les bêtes de charge bien reposées fussent en état de traverser la Thrace, dont le passage effrayoit les soldats. Le jour même qu'il partit de Lysimachie, il campa sur les bords du fleuve Melan, & arriva le lendemain à Cypsele. De-là il falloit faire environ dix milles par une route étroite, raboteuse & couverte de bois. Pour remédier à la difficulté des lieux, il partagea son armée en deux corps; il ordonna à l'un de prendre les devants, & à l'autre de marcher derriere, à une grande distance; il plaça les bagages dans le milieu avec les chariots qui portoient la caisse & les autres dépouilles précieuses. Comme il traversoit ce défilé, quatre peuples Thraces, les Cenes, les Astiens, les Maduates, & les Celetes, au nombre de dix mille hommes, se mirent en devoir de lui fermer la sortie. On soupçonnoit le Roi Philippe d'avoir ménagé cette embuscade: il savoit que les Romains devoient nécessairement revenir par la Thrace, & qu'ils portoient avec eux des sommes immenses. Le Général étoit à l'avant-garde, & l'embarras du chemin lui causoit beaucoup d'inquiétude. Les Thraces se tinrent en repos jusqu'à ce

Il est attaqué par les Thraces.

que le premier corps fût passé. Mais quand ils le virent sorti du défilé, tandis que l'autre qui faisoit l'arriere-garde étoit encore bien loin, ils tombent sur les bagages, égorgent ceux qui les escortoient, pillent tout ce qui se trouvent dans les chariots, & emmenent les chevaux de bât avec leurs charges. L'alarme ayant bientôt été portée à la queue & à la tête, les derniers hâterent leur marche, & les premiers revinrent promptement sur leurs pas. On combattit alors en plusieurs endroits au hasard & sans ordre. Les Thraces chargés de butin, & la plûpart sans armes, afin d'avoir les mains vuides, pour piller plus librement, étoient exposés aux coups des Romains. Mais d'un autre côté, ces barbares, en courant par des routes qui leur étoient connues, ou en se cachant dans les cavités des vallons, tomboient avec avantage sur les Romains engagés dans des gorges difficiles. Les chariots même & les bagages selon que le hasard les a placés, redoublent encore l'embarras des combattants. Ici périt le Thrace qui emporte sa proie; là, le Romain qui le poursuit; & suivant le terrein plus ou moins favorable, suivant le courage & le nombre de ceux qui en viennent aux mains, la fortune favorise l'un ou l'autre parti.

La nuit approchoit, lorſque les Thraces abandonnerent le combat, non pour éviter les bleſſures ou la mort, mais parce qu'ils étoient raſſaſiés de butin.

La premiere diviſion de l'armée Romaine étant ſortie du défilé, campa dans un lieu découvert, autour du Temple de Diane. La ſeconde diviſion reſta au milieu du défilé pour garder les bagages, & ſe retrancha d'un double foſſé, revêtu de paliſſades. Le lendemain, ayant fait reconnoître les paſſages, avant de ſe mettre en marche, elle alla rejoindre la tête. Ce combat, ainſi engagé dans preſque toute la longueur du défilé, couta une partie des bagages, un grand nombre de valets de l'armée, & pluſieurs ſoldats. Mais la perte la plus conſidérable, fut celle de Q. Minucius Thermus, l'un des plus braves Officiers de l'armée. Ce jour-là les Romains gagnerent les bords de l'Hebre. De-là ils traverſerent le pays des Eniens au-deſſus du Temple d'Apollon, ſurnommé Zerinthien par les habitants. Ils trouverent autour de Tempyres d'autres défilés auſſi difficiles que les premiers, mais moins propres à favoriſer une embuſcade, parce qu'il n'y avoit ni bois, ni réduits obſcurs. Les Thrauſes, autre Nation Thrace, s'y por-

terent dans l'espérance d'enlever aussi quelques dépouilles. Mais, comme la plaine rase & unie laissoit appercevoir de loin les ennemis qui fermoient les passages, il y eut moins de terreur & de tumulte parmi les Romains. Car, malgré le désavantage du poste, il falloit se former en bataille & livrer un combat dans les regles. Ils s'avancerent en bon ordre, les rangs serrés, & poussant de grands cris. Du premier choc, ils délogerent les ennemis & les poursuivirent. Bientôt la déroute fut générale; & l'on fit un grand carnage des fuyards qui se trouverent eux-mêmes arrêtés dans leurs propres défilés. Les Romains victorieux allerent camper près du bourg des Maronites, appellé Siré. Le lendemain ils arriverent en traversant le plat pays, dans la plaine Priatique, où ils resterent trois jours, pour recevoir les bleds que les Maronites leur fournirent volontairement, & ceux qu'apportoient leurs vaisseaux, qui les suivoient chargés de toute sorte de provisions. De-là ils allerent en un jour à Apollonie, d'où ils se rendirent à Naples par les terres des Abdérites. Dans toute cette route, à travers des colonies Grecques, ils ne furent point inquiétés. Mais ayant ensuite à passer au milieu de la Thrace,

quoiqu'on ne les attaquât point, ils ne furent tranquilles ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés dans la Macédoine. La même armée, lorsque L. Scipion la conduisit par le même chemin, avoit trouvé ces peuples plus traitables, à cause qu'elle n'étoit pas chargée d'un butin assez riche pour les attirer. Cependant Claudius rapporte que Mutines, Officier Numide, détaché en avant pour reconnoître les passages, avec quatre cents cavaliers de sa nation & un petit nombre d'éléphants, rencontra un corps de quinze mille Thraces : que son fils, avec cent cinquante cavaliers choisis, s'ouvrit un chemin à travers les ennemis : que bientôt après, pendant que son pere, avec les éléphants au centre, & la cavalerie sur les aîles, engageoit l'action, il vint fondre comme un torrent sur les ennemis par derriere, & jeta parmi eux une telle épouvante, qu'ils ne songerent point à charger l'infanterie des légions. Pour revenir à Cn. Maplius, il mena son armée par la Macédoine dans la Thessalie. De-là étant venu par l'Epire à Apollonie, il y passa l'hiver, la mer ne lui paroissant pas assez sûre pour s'embarquer.

L'année étoit près de finir, lorsque le Consul M. Valerius revint de la Li-

gurie à Rome, pour la création des nouveaux Magiſtrats, ſans avoir dans ſon département rien fait de mémorable qui pût le juſtifier de ce qu'il étoit venu plus tard qu'à l'ordinaire tenir les Comices. Car il ne tint les Comices conſulaires que le douze des Calendes de Mars. On choiſit pour Conſuls M. Emilius Lepidus, & C. Flaminius. Le lendemain on créa Préteurs Appius Claudius Pulcher, Ser. Sulpicius Galba, Q. Terentius Culleo, L. Terentius Maſſa, Q. Fulvius Flaccus, & M. Furius Craſſipes. Les élections étant terminées, le Conſul propoſa au Sénat de régler les départements des Préteurs. On deſtina deux de ces Magiſtrats pour rendre la juſtice à Rome, deux pour gouverner la Sicile & la Sardaigne, & deux pour commander dans l'Italie même, l'un à Tarente, & l'autre dans la Gaule : & ſur le champ, avant d'entrer en charge, les ſix Préteurs eurent ordre de tirer au ſort. Ser. Sulpicius fut chargé par lui de rendre la juſtice aux citoyens, & Q. Terentius aux étrangers. L. Terentius eut la Sicile, & Q. Fulvius la Sardaigne. Tarente échut à Appius Claudius, & la Gaule à Marcus Furius. Cette année L. Minucius Myrtilus, & L. Manlius, accuſés d'avoir frappé des Ambaſſadeurs Carthaginois, furent,

sur un ordre de M. Claudius, Préteur de la Ville, livrés par les Féciaux à ces Ambassadeurs, & emmenés à Carthage. On publioit que le feu d'une guerre considérable s'allumoit de jour en jour. C'est pourquoi les nouveaux Consuls n'eurent pas plutôt assemblé le Sénat pour délibérer sur les affaires de la République, & sur les départements, qu'on leur assigna à l'un & à l'autre la Ligurie. Le Consul Lepidus forma opposition à ce décret, disant hautement » qu'il étoit » indigne qu'on renfermât les deux » Consuls dans les vallées de la Li- » gurie, tandis que depuis deux ans, » M. Fulvius & Cn. Manlius régnoient » l'un dans l'Europe, & l'autre dans » l'Asie, comme s'ils étoient substi- » tués à la place de Philippe & d'An- » tiochus. Si on croyoit qu'il fût à » propos de laisser des armées dans ces » terres étrangeres, n'étoit-il pas plus » juste d'en donner le commandement » à des Consuls qu'à des particuliers? » Qu'ils couroient de Nation en Na- » tion, portant par-tout la terreur » des armes Romaines, & vendant » au poids de l'or la paix à des peuples » à qui on n'avoit point déclaré la » guerre Qu'encore un coup, si c'é- » toit une nécessité de tenir des trou- » pes dans ces Provinces, les Consuls

On livre aux Carthaginois deux Romains qui avoient maltraité leurs Ambassadeurs.

M. Emilius & C. Flaminius Consuls, an de Rome 565.

» C. Livius & M. Valerius avoient dû » prendre la place de Fulvius & de » Manlius, comme eux-mêmes avoient » pris celle de L. Scipion, & comme » L. Scipion avoit ſuccédé à Manius » Acilius. Qu'aujourd'hui que la guer- » re d'Etolie étoit terminée, qu'on « avoit enlevé l'Aſie à Antiochus, & » réduit les Gallo-Grecs, il falloit » certainement, ou envoyer les Con- » ſuls prendre le commandement des » armées Conſulaires, ou ramener les » Légions à Rome, & les rendre en- » fin à la République ». Le Sénat, ſans avoir aucun égard à ces remontrances, perſiſta à donner aux deux Conſuls la Ligurie pour département. Quant à Manlius & à Fulvius, il fut arrêté qu'ils ſeroient rappellés, rameneroient leurs Légions, & reviendroient à Rome.

Fulvius accuſé par les Anbraciens à la ſollicitation du nouveau Conſul Emilius.

M. Fulvius & M. Emilius étoient ennemis depuis long-temps; Emilius ſoutenoit ſur-tout qu'il devoit aux intrigues de Fulvius de n'avoir été Conſul que deux ans plus tard. C'eſt pourquoi, afin de le rendre odieux, il gagna, contre lui, les Ambaſſadeurs d'Ambracie, & les introduiſit dans le Sénat. » Ils accuſerent Fulvius de leur » avoir déclaré la guerre, quoiqu'ils » demeuraſſent en paix, qu'ils euſſent » exécuté ponctuellement les ordres des

» Consuls précédents, & qu'ils offrissent
» d'exécuter pareillement les siens.
» Qu'il avoit commencé par ravager les
» campagnes, annonçant qu'il livreroit
» la ville au pillage, & passeroit tout
» le monde au fil de l'épée, afin que
» la terreur obligeât les citoyens à
» fermer leurs portes. Qu'ensuite les
» ayant assiégés & pris, il avoit épuisé
» sur eux tous les excès de barbarie.
» Que non content d'avoir mis tout
» à feu & à sang, ruiné & pillé les
» maisons, confisqué les biens des ci-
» toyens, & emmené leurs femmes
» & leurs enfants en esclavage, il
» avoit encore dépouillé les Temples,
» enlevé les Statues des Dieux, arra-
» ché les Dieux eux-mêmes de leurs
» Sanctuaires; qu'il ne restoit plus aux
» Ambraciens que des murailles nues
» pour y adresser leurs hommages,
» leurs prieres & leurs vœux ». Le
Consul, sur ces plaintes, fit aux Dépu-
tés plusieurs questions dont ils avoient
concerté les réponses avec lui, &
parut les obliger, comme malgré eux,
d'en dire davantage. Les Sénateurs
étoient ébranlés, lorsque le Consul
C. Flaminius prenant la défense de
Fulvius, reprocha aux Ambraciens d'em-
ployer de vieilles armes, qui étoient
usées depuis long-temps. » Que c'é-
» toit ainsi que M. Marcellus & Q. Ful-

» vius avoient autrefois été appellés en » jugement, l'un par les Syracusains, » & l'autre par les Campaniens. Pourquoi ne pas permettre aussi, continua-t-il, que tout d'un temps, & » pour les mêmes raisons, T. Quintius soit accusé devant vous par le » Roi Philippe, Manius Acilius & L. » Scipion par Antiochus, Cn. Manlius par les Gaulois, & Fulvius lui-même par les Etoliens & les peuples de la Cephallenie? Croyez-vous, Sénateurs, que j'aie dessein » de nier, au nom de Fulvius, qu'Ambracie ait été assiégée & prise; qu'on » en ait enlevé des Statues & des effets précieux; en un mot, qu'elle ait » éprouvé les autres malheurs des » villes emportées de force? Doutez-vous que M. Fulvius, à son retour, » ne convienne de ces faits, lui qui » doit vous demander le triomphe » précisément pour cet exploit, lui qui » doit faire conduire devant son char » le tableau de la prise d'Ambracie, » avec les Statues & les autres ornements qu'on l'accuse d'en avoir enlevé, lui qui doit suspendre une » partie de ces dépouilles au frontispice de son Hôtel? Les Ambraciens » affectent en vain de séparer leur cause de celle des Etoliens, elle est la » même. Qu'ainsi mon Collégue atten-

» de une autre occaſion pour ſatis-
» faire ſa haine ; ou, s'il veut abſolu-
» ment s'en tenir à celle-ci, qu'il gar-
» de les Ambraciens ſes amis à Rome,
» juſqu'à l'arrivée de Fulvius. Pour
» moi je ne ſouffrirai pas qu'on décide
» rien en ſon abſence ſur l'affaire des
» Ambraciens ni des Etoliens ».

Emilius accuſoit ſon ennemi d'uſer d'une fineſſe coupable qui n'échappoit à perſonne, & de s'arrêter exprès en chemin, pour ne plus trouver à Rome un Conſul dont il rédoutoit les pourſuites. Ces conteſtations durerent deux jours, & il ne paroiſſoit pas qu'on pût rien décider tant que Flaminius ſeroit préſent. Mais Emilius profita d'une maladie qui ſurvint à ſon Collégue, pour obtenir du Sénat un Décret, par lequel on reſtituoit aux Ambraciens tout ce qui leur avoit été enlevé ; on rétabliſſoit leurs libertés & leurs Loix ; on leur permettoit de mettre tels droits qu'ils jugeroient à propos ſur toutes les marchandiſes, tant par mer que par terre ; à condition cependant que les Romains & leurs Alliés en ſeroient exempts. A l'égard des ſtatues & des autres ornements qu'on avoit enlevés de leurs Temples, il fut décidé qu'on attendroit le retour de Fulvius : qu'alors cette affaire ſeroit examinée par le Collége des Pontifes,

& qu'on s'en rapporteroit à leur jugement. Emilius ne se contenta pas de ces dispositions ; mais un jour qu'il y avoit peu de Sénateurs à l'Assemblée, il fit ajouter dans le decret, qu'*il ne paroissoit pas qu'Ambracie eût été prise de force*. On fit ensuite pendant trois jours des processions & des prieres publiques par l'ordre des Décemvirs, pour implorer le secours des Dieux contre les maladies contagieuses qui désoloient la ville & les campagnes. On célébra ensuite les Féries Latines. Enfin les Consuls après avoir satisfait à tout ce que la Religion exigeoit d'eux, firent des levées (ils aimoient mieux l'un & l'autre commander de nouvelles troupes,) partirent pour leurs départements, & congédierent les anciens soldats.

Manlius demande le triom- qui lui est contesté par les Commissaires du Sénat.

Après le départ des Consuls, le Proconsul Cn. Manlius arriva à Rome, & le Sénat présidé par le Préteur Ser. Sulpicius, lui donna audience dans le Temple de Bellone. Cet Officier ayant exposé les avantages qu'il avoit remportés, demanda premierement qu'on rendit aux Dieux immortels les actions de graces qui leur étoient dûes, & secondement qu'on lui accordât l'honneur du triomphe. Mais les Commissaires du Sénat, qui avoient été avec lui au nombre de dix, s'y oppo

seren

ferent pour la plupart, & sur-tout L. Furius Purpureo & L. Emilius Paullus. » Ils disoient qu'on les avoit envoyés » vers Cn. Manlius en qualité de Com- » missaires, pour traiter de la paix avec » Antiochus & terminer la négocia- » tion ébauchée par L. Scipion ; mais » que Cn. Manlius avoit fait tous ses » efforts pour empêcher cet accommo- » dement, & se rendre maître de la » personne d'Antiochus, s'il donnoit » dans ses piéges. Qu'alors ce Prince » connoissant la mauvaise foi du Con- » sul, non-seulement s'étoit refusé à » toutes les conférences auxquelles il » avoit voulu l'engager, mais encore » avoit évité jusqu'à sa vûe même. Que » Manlius avoit eu dessein de passer le » Mont Taurus, & que ce n'étoit » qu'avec beaucoup de peine que les » dix députés, par leurs instantes prie- » res, avoient obtenu de lui de ne pas » s'exposer au malheur prédit par la Si- » bylle contre ceux qui franchiroient » ces bornes fatales. Qu'il en avoit ce- » pendant fait approcher son armée, & » s'étoit campé presque sur la cime mê- „ me au milieu des eaux qui en décou- „ lent de toutes parts. Que n'ayant trou- „ vé aucune occasion d'attaquer les su- „ jets du Roi qui se tenoient parfaite- „ ment en repos, il avoit mené son armée „ contre les Gallo-Grecs, sans être

„ autorisé à déclarer la guerre à cette „ Nation, ni par le Sénat, ni par le „ peuple : qu'il n'y avoit pas d'exem- „ ple qu'un Général eût osé, de son „ chef, pareille chose. Que les guer- „ res les plus récentes étoient celles „ d'Antiochus, de Philippe, & des „ Carthaginois. Qu'avant de les entre- „ prendre on avoit toujours consulté le „ Sénat, toujours pris l'ordre du peu- „ ple. Que souvent on envoyoit des Am- „ bassadeurs, d'abord pour demander „ réparation, & ensuite pour décla- „ rer la guerre. Avez-vous observé, „ Manlius, une seule de ces formali- „ tés ? Pouvons-nous dire que vous „ avez fait la guerre au nom du peu- „ ple Romain ? Ne devons-nous pas „ plutôt la regarder comme un bri- „ gandage exercé de votre chef ? „ Encore si vous aviez marché droit à „ ceux que vous jugiez à propos de „ choisir pour ennemis ; mais non, vous „ avez erré à droite & à gauche, pour „ suivre en Consul mercénaire l'ar- „ mée d'Attalus, frere d'Eumenes ; „ vous avez parcouru tous les coins „ de la Pisidie, de la Lycaonie & de „ la Phrygie, demandant, pour ainsi „ dire, l'aumône dans tous les châ- „ teaux circonvoisins. Car, qu'aviez- „ vous à démêler avec les Oroandes, „ ou avec plusieurs autres peuples aussi „ peu coupables qu'eux ?

» A l'égard de la guerre pour la-» quelle vous demandez le triomphe, » comment l'avez-vous faite ? Avez-» vous jamais choisi le temps ou les » lieux convenables pour donner ba-» taille ? Vous avez raison de de-» mander qu'on remercie les Dieux » immortels, premierement de ce qu'ils » ont épargné à l'armée du peuple Ro-» main la punition que méritoit la » témérité d'un Général qui violoit le » droit des gens ; & secondement de « ce qu'ils ont opposé à nos soldats » des bêtes brutes, plutôt que des » ennemis ordinaires. N'allez pas croi-» re que le mêlange des Gaulois avec » les Grecs n'ait influé que sur le » (1) nom des premiers. Il y a long-» temps qu'il a énervé leurs corps & » leurs ames. Si c'étoient ces mêmes » Gaulois qui nous ont si souvent dispu-» té la victoire en Italie, seroit-il revenu » un seul de nos soldats nous apporter » la nouvelle de la défaite à laquelle les » avoit exposés leur Général ? Il a » combattu deux fois : deux fois il » s'est engagé dans un pas dangereux, » au milieu d'une vallée profonde, » où il étoit sous les pieds de l'enne-» mi : si les Gaulois, sans se servir » de leurs armes, se fussent seulement

(1) Ils s'appelloient Gallo-Grecs, c'est-à-dire, moitié Gaulois, moitié Grecs.

» laissés tomber de haut en bas sur les
» Romains, ils pouvoient les écraser
» par le poids de leurs corps. Qu'est-
» il donc arrivé ? Il faut l'avouer,
» le bonheur du peuple Romain est
» rare, & son nom seul en impose. Les
» défaites successives d'Annibal, de
» Philippe & d'Antiochus, comme au-
» tant de coups de foudre, avoient
» abattu les Gaulois interdits : les fle-
» ches & les frondes ont suffi pour
» mettre en fuite ces colosses, &
» dans toute cette guerre le sang de
» l'ennemi n'a pas rougi les épées.
» Comme des essains d'Abeilles, les
» Gaulois se sont envolés au bruit de
» la premiere décharge. Mais la fortune
» depuis a voulu nous faire sentir ce
» qui nous seroit arrivé, si nous avions
» eu affaire à un ennemi respectable.
» Nos troupes en revenant rencontrent
» un corps de brigands de la Thrace,
» sont défaites, mises en fuite, &
» dépouillées de leurs bagages : Q. Mi-
» nucius Thermus a perdu la vie avec
» beaucoup de braves gens : il auroit
» mieux valu pour la République, que
» Manlius, dont l'imprudence avoit
» causé tout le mal, fût tué à sa
» place. Ainsi cette armée brillante,
» qui portoit les dépouilles d'Antio-
» chus, s'est vue dispersée de trois
» côtés différents, l'avant-garde à droi-
» te, & l'arriere-garde à gauche, tan-

» dis que les équipages ſuivoient en-
» core une autre route. Elle a même
» été forcée de paſſer une nuit entiere
» au milieu des buiſſons, & de ſe ca-
» cher dans les repaires des bêtes ſau-
» vages. Voilà les expéditions pour
» leſquelles on demande le triomphe !
» Quand vous n'auriez pas reçu dans
» la Thrace le honteux échec dont je
» viens de parler, de quels ennemis
» prétendriez-vous triompher ? Sans
» doute de ceux à qui le peuple Ro-
» main vous a chargé de faire la guer-
» re. Ainſi ont obtenu cet honneur L.
» Scipion, ici préſent, Manlius Aci-
» lius, qui tous deux avoient défait
» Antiochus ; ainſi en remontant plus
» haut, l'ont encore obtenu T. Quin-
» tius & Pub. Scipion l'Africain,
» dont le premier avoit vaincu Phi-
» lippe, & l'autre Syphax, Anni-
» bal & les Carthaginois. Et quoique
» le Sénat eût ordonné la guerre, &
» qu'on eût pu abréger des prélimina-
» res peu importants, on n'a pas laiſſé,
» avant de la commencer, d'examiner
» ſcrupuleuſement ſi l'on enverroit en
» faire la déclaration aux Rois en per-
» ſonne, ou dans une place quelconque
» de leur dépendance. Voulez-vous,
» Romains, violer & abolir des formali-
» tés ſi ſages ? Voulez-vous anéantir le
» code des Féciaux & ces Prêtres eux-

» mêmes ? Et quand vous pourriez » étouffer dans vos cœurs tout ſenti» ment de religion & de reſpect en» vers les Dieux, ce que je n'ai garde » de penſer, votre projet eſt-il d'en» lever au Sénat & au peuple le » privilege dont ces deux ordres ſont » en poſſeſſion, d'ordonner de la guer» re & de la paix ? Dernierement les » Conſuls vouloient avoir pour dépar» tement la Grece & l'Aſie; mais, com» me vous avez perſévéré à leur décer» ner la Ligurie, ils ont pris le parti » d'obéir. C'eſt pourquoi, après avoir » heureuſement terminé leur expédi» tion, ils ſeront en droit de vous » demander le triomphe pour une » guerre entrepriſe par vos ordres.

Tel fut le diſcours de Furius & d'Emilius. On dit que Manlius leur répondit à peu près en ces termes : » Sénateurs, on voyoit autrefois aſſez » ordinairement les Tribuns du peu» ple s'oppoſer aux prétentions des » Généraux, qui demandoient le » triomphe. Je leur rends graces de » ce que, par conſidération ou pour » ma perſonne, ou pour mes actions, » non-ſeulement ils ont tacitement » conſenti à mon triomphe, mais en» core ont été dans la diſpoſition de » le propoſer eux-mêmes, s'il en étoit » beſoin. Le croiroit-on ! Je ne trou-

» ve d'opposition que de la part de ces
» dix Commissaires donnés par nos an-
» cêtres aux Généraux pour leur servir
» de conseil, & pour relever l'éclat
» de leur gloire. C'est L. Furius, c'est
» L. Emilius, qui me repoussent du
» char triomphal, & qui m'arrachent
» de dessus la tête la couronne de laurier;
» eux, que je citerois pour témoins
» de mes exploits, si les Tribuns du
» peuple vouloient m'empêcher de
» triompher. Sénateurs, je n'envie à au-
» cun citoyen les honneurs qu'il a re-
» çus. Mais, vous-mêmes, il y a quel-
» que temps, vous avez employé vo-
» tre crédit pour arrêter des Tribuns
» du peuple qui s'opposoient avec force
» & avec vigueur au triomphe de Q.
» Fabius Labeo. On a laissé triompher
» un Général, à qui ses adversaires ont
» reproché, non d'avoir entrepris une
» guerre injuste, mais de n'avoir pas seu-
» lement vu l'ennemi. Et moi, qui ai
» tant de fois combattu en bataille
» rangée contre cent mille ennemis
» féroces & barbares, qui en ai tué ou
» pris plus de quarante mille, qui ai
» forcé deux camps, qui ai laissé tout
» le pays en deça du Mont Taurus
» plus paisible que l'Italie même, on
» me prive de l'honneur du triomphe!
» que dis-je? on me traduit devant
» vous, Sénateurs, & j'ai pour accusa-

» teurs mes propres Lieutenants. Leur
» accuſation roule ſur deux chefs,
» comme vous avez pu le remarquer.
» Car ils prétendent que j'ai déclaré
» la guerre aux Gaulois contre toutes
» les regles de la juſtice, & que je la
» leur ai faite contre toutes celles de
» la prudence. Les Gaulois n'étoient
» point nos ennemis, mais ils vivoient
» en paix avec nous, & obéiſſoient à
» nos ordres, quand vous avez indi-
» gnement troublé leur tranquillité. Je
» ne demande pas, Sénateurs, que
» vous penſiez ſur les Gaulois qui ha-
» bitent l'Aſie, comme ſur la Nation
» en général dont vous connoiſſez la
» barbarie & la haine implacable pour
» le nom Romain. Ecartez ces idées
» révoltantes, & jugez les Gallo-Grecs
» en eux-mêmes, indépendamment
» de toute autre conſidération. Ah !
» qu'il ſeroit à ſouhaiter pour moi que
» le Roi Eumenes fût ici préſent avec
» les Magiſtrats de toutes les villes
» de l'Aſie ! vous entendriez leurs
» plaintes, & je ſerois diſpenſé d'en
» dire davantage. Envoyez des Com-
» miſſaires dans toutes les parties de
» l'Aſie : & demandez à ces peuples
» ſi on ne les a pas délivrés d'un joug
» plus rigoureux en ſubjuguant les
» Gallo-Grecs, qu'en chaſſant An-
» tiochus au-delà du Mont Taurus:

» qu'ils vous disent combien de fois » leurs campagnes ont été ravagées, » combien de fois leurs possessions ont » été pillées; à peine pouvoient-ils » obtenir de racheter les prisonniers, » tandis qu'ils apprenoient avec effroi » qu'on égorgeoit chez l'ennemi des » victimes humaines & qu'on immoloit » leurs enfans. Sachez que vos alliés ont » payé tribut aux Gaulois, & qu'aujour-» d'hui, quoique délivrés d'un tyran, » ils le payeroient encore, si j'étois » resté dans l'inaction. La retraite » d'Antiochus n'auroit servi qu'à ren-» dre la domination des Gaulois plus » absolue; & par vos conquêtes en deçà » du Mont Taurus, vous auriez accru » leur empire, & non le vôtre.

» Il est vrai, me direz-vous : mais » ces mêmes Gaulois pillerent autre-» fois le Temple de Delphes, cet ora-» cle universel, le centre du monde, » sans que le peuple Romain leur ait » ni déclaré ni fait la guerre. Pour moi, » je croyois qu'on mettoit de la diffé-» rence entre le temps où n'ayant point » encore réduit la Grece & l'Asie » sous votre puissance vous ne pou-» viez veiller à ce, qui se passoit dans » ces régions; & celui où vous avez » poussé les bornes de votre empire » jusqu'au Mont Taurus, où vous ac-» cordez la liberté & l'exemption de

» toutes charges à des Républiques,
» où vous ajoutez aux terres de celles-ci, où vous punissez celles-là
» par la confiscation des siennes, où
» vous imposez tribut à d'autres, où
» vous étendez, resserrez, donnez,
» enlevez les Royaumes; enfin où vous
» croyez être chargés de faire regner
» la paix sur l'un & l'autre élément.
» Quoi! si Antiochus n'eût pas retiré
» ses garnisons des citadelles, où cependant elles demeuroient fort tranquilles, vous ne croiriez point avoir
» rendu la liberté à l'Asie : & vous
» vous imaginez qu'Eumenes jouiroit
» de vos dons, & que les peuples conserveroient la liberté qu'ils tiennent
» de vous, tandis que les armées Gauloises se répandroient de tous côtés?
» Mais, pourquoi raisonner comme si
» je n'eusse pas trouvé les Gaulois en
» armes, & que je les eusse forcés
» d'y recourir? Je vous prends à témoin, L. Scipion, vous dont je ne
» demandai pas inutilement aux Dieux
» le courage & le bonheur tout-à-la-fois, en succédant à votre place dans
» le commandement de l'armée ; &
» vous, Publius, qui, près de votre frere
» & de ses troupes, avez eu le rang
» de Lieutenant & les honneurs de
» son Collegue ; dites si vous ne savez pas que les Légins des Gau-

» lois ont été dans l'armée d'Antio-
» chus ? Dites si vous ne les avez pas
» vus en bataille aux deux aîles, où
» ils faisoient toute la force de la li-
» gne ? Dites si vous ne les avez pas
» chargés comme de véritables enne-
» mis ; si vous ne les avez pas taillés
» en pieces ; si vous n'avez pas em-
» porté leurs dépouilles ? Et cependant
» c'étoit contre Antiochus, & non con-
» tre les Gaulois, que le Sénat avoit
» arrêté, & que le peuple avoit ordon-
» né qu'on feroit la guerre. Mais pour
» mieux dire, ils avoient arrêté & or-
» donné de la faire à ceux qui se trou-
» veroient avec les troupes de ce
» Prince : en sorte qu'excepté Antio-
» chus avec qui Scipion avoit traité
» de la paix, suivant les ordres exprès
» que vous lui en aviez donnés, tous
» les peuples qui ont pris les armes
» pour lui contre nous, pouvoient être
» regardés comme ennemis. Et quoi-
» que dans cette circonstance les Gau-
» lois avec quelques petits Rois & ty-
» rans, se soient distingués par leur
» animosité contre les Romains ; ce-
» pendant j'ai donné la paix aux uns,
» en les forçant d'expier leur faute,
» comme il convenoit à la dignité de
» votre Empire ; & j'ai fait tous mes
» efforts pour adoucir le caractere fé-
» roce des autres : mais voyant leur

» haine profonde, & leur fureur im-
» placable, j'ai cru qu'il étoit de mon
» devoir d'employer enfin la force des
» armes pour les réduire.

» Après m'être justifié d'avoir en-
» trepris la guerre, il faut maintenant
» rendre compte de la maniere dont
» je l'ai faite; & sur ce point, j'au-
» rois encore confiance en la bonté
» de ma cause, quand je plaiderois, non
» devant le Sénat de Rome, mais de-
» vant celui de Carthage, qui fait
» pendre, dit-on, ses Généraux pour
» des entreprises téméraires, quelque
» heureux qu'en ait été l'événement.
» Mais, dans une République qui ne
» forme & n'exécute aucun projet,
» qu'après avoir imploré la protection
» du ciel; qui ne sait point calomnier
» ce que les Dieux ont approuvé, &
» qui en décernant des prieres so-
» lemnelles, ou les honneurs du triom-
» phe, emploie ces termes remarqua-
» bles, (1) *pour avoir bien & heureuse-*
» *ment servi l'Etat*; si je ne voulois point
» par délicatesse & par modestie van-
» ter mon courage; si je ne faisois va-
» loir que mon bonheur & celui de mon
» armée; si, à ce titre seul, je demandois
» qu'on rendît, suivant l'usage, dans les

(1) Quòd benè ac feliciter Rempublicam administrarit.

» Temples des actions de graces de
» ce que nous avons subjugué, sans per-
» dre de monde, un peuple redou-
» table ; & si en conséquence je ré-
» clamois le droit de monter en
» triomphe au Capitole, d'où je suis
» parti après avoir prononcé les vœux
» accoutumés, refuseriez-vous aux
» Dieux & à moi ce double honneur ?
» Oui, parce que vous avez com-
» battu dans un poste désavantageux.
» Apprenez-moi donc où je pou-
» vois combattre avec plus d'avan-
» tage ? puisque les ennemis étoient
» maîtres de la montagne, & se trou-
» voient retranchés ; il falloit bien
» marcher à eux, si je voulois vain-
» cre. Eh quoi ! s'ils eussent eu une
» ville sur des hauteurs ; s'ils se fussent
» couverts de remparts, n'auroit-il pas
» fallu les assiéger ? Quand Manius
» Acilius, aux Thermopyles, combat-
» tit Antiochus, avoit-il l'avantage
» du lieu ? Les rochers qui bordent le
» fleuve Aous, empêcherent-ils T.
» Quintius d'en chasser le Roi Philippe?
» Je ne comprends pas encore quelle
» idée mes adversaires se forment de
» l'ennemi, ou veulent vous en don-
» ner. S'il a si fort dégénéré qu'ils le
» disent, s'il est amolli par les délices
» de l'Asie, quel danger y avoit-il de
» marcher à lui, malgré tous les avan-

» tages de sa position ? S'il est redoutable, & par la férocité de l'ame, & par la vigueur du corps, pourquoi me refuser le triomphe après une pareille victoire ? Sénateurs, l'envie est aveugle, elle ne sait que calomnier la vertu, flétrir sa gloire & ses récompenses. Pardonnez, si la nécessité de me défendre, & non le desir de me faire valoir, m'a jeté dans une longue discussion. A l'égard de la Thrace, pouvois-je élargir des défilés étroits par où il a fallu passer ? Pouvois-je applanir les montagnes, & faire disparoître les forêts ? Pouvois-je empêcher que des brigands ne se cachassent dans des cavernes qui leur étoient connues, qu'ils n'enlevassent quelques bagages & quelques chevaux d'une si grande armée, qu'ils ne blessassent quelqu'un, & que Q. Minucius Thermus ne mourût de ses blessures ? Mes adversaires insistent beaucoup sur l'accident qui nous a fait perdre un si brave citoyen. Ils ne disent pas que malgré les difficultés du défilé dangereux, où l'ennemi nous avoit attaqués, les deux divisions de mon armée qui formoient la tête & la queue, ont à la fois investi les barbares occupés à piller les bagages ; & que ce jour-

» là même nous en avons tué & pris
» plusieurs milliers, & quelques jours
» après encore davantage. Mais ils ont
» beau taire ces faits ; se flattent-ils
» que vous puissiez les ignorer, tan-
» dis que j'ai pour garant de ce que
» j'avance l'armée entiere? Quand je
» n'aurois pas tiré l'épée dans l'Asie,
» quand je n'y aurois pas vu l'ennemi,
» les deux combats que j'ai livrés dans
» la Thrace mériteroient le triomphe.
» Je n'en dirai pas davantage ; & com-
» me ma défense plus longue que je
» ne le voulois, a pu vous fati-
» guer, j'implore, Sénateurs, votre
» indulgence.

L'accusation, ce jour-là, auroit eu plus de force que l'apologie, si la dispute qui s'éleva n'eût duré jusqu'au soir ; car le Sénat se retira dans le sentiment de refuser le triomphe à Manlius. Mais le lendemain les parents & les amis de ce Général employerent tout leur crédit pour gagner les plus anciens de l'ordre ; leur opinion prévalut. Ils soutenoient qu'il n'y avoit point d'exemple qu'un Général, après avoir vaincu l'ennemi, rempli sa commission & ramené ses troupes, fût entré dans Rome en simple particulier, sans les honneurs du char & de la couronne. Enfin la décence l'emporta sur la malignité, & presque toutes les voix

On décerne le triomphe à Cn. Manlius, malgré ses ennemis.

se réunirent pour accorder une distinction, dont le Sénat, sans se déshonorer, n'auroit pu priver Manlius. Ce démêlé fut suivi d'une contestation extrêmement importante qui le fit bientôt oublier : elle intéressoit un personnage plus illustre, & d'une plus grande considération. Deux Tribuns du peuple, portant l'un & l'autre le nom de Q. Petilius, s'aviserent, suivant Volerius, d'appeller en jugement Pub. Scipion l'Africain. Chacun, selon sa maniere de sentir, approuvoit ou blâmoit ce procédé. Les uns s'élevoient non contre l'audace des accusateurs, mais contre la foiblesse des Romains en général, qui pouvoient tolérer une pareille indignité. » Les deux plus » grandes Républiques de l'univers, » disoient-ils, se sont montrées pres» qu'en même temps ingrates envers » leurs plus illustres citoyens; mais » l'ingratitude de Rome est plus mons» trueuse. Carthage vaincue exile An» nibal vaincu, & Rome victorieuse » chasse de son sein Scipion vainqueur. » Les autres au contraire soutenoient » qu'aucun citoyen ne devoit avoir » le privilége d'être dispensé de ré» pondre à la loi qui l'interroge. Que » le moyen d'établir l'équilibre de la » liberté, étoit de réduire les grands à » la néceffité de se défendre en Justice. » A qui pourroit-on confier la moin-

Scipion l'Africain appellé en jugement.

» dre portion d'autorité, à plus forte » raiſon les rênes de l'Etat entier, ſi » l'on n'étoit pas obligé de rendre » compte de ſes actions ? Qu'il n'eſt » point injuſte d'employer la force » contre quiconque ne peut ſouffrir l'é- » galité ». Tels furent les diſcours du public juſqu'au jour où il fallut comparoître. Perſonne n'étoit encore venu dans la place publique eſcorté d'une plus grande foule de toute eſpece : Scipion accuſé, avoit ce jour-là un cortége plus nombreux que ne l'avoit jamais eu Scipion Conſul, ou Cenſeur. Quand il eut été ſommé de produire juridiquement ſes moyens de défenſes, alors ſans daigner nullement s'arrêter aux chefs d'accuſation dirigés contre lui, il ſe mit à rappeller dans un Diſcours pompeux l'hiſtoire de ſes exploits guerriers. C'étoit le panégyrique le plus éloquent & le plus vrai qu'on eût jamais prononcé. L'Orateur peignoit ſes victoires avec l'ame & le génie qui les avoit remportées ; & on écoutoit, ſans répugnance, l'éloge qu'il faiſoit de lui-même, parce qu'il parloit pour prévenir ſa perte, & non pour établir ſa gloire.

Les Tribuns du peuple, pour appuyer l'accuſation préſente, firent revivre de vieilles calomnies ; ils rappelloient la prétendue molleſſe des quartiers d'hiver de Syracuſe, & les

mouvements arrivés à Locres à l'occasion de Pluminius: mais quand ce vint au crime de concussion dont ils le chargeoient alors, ils ne purent donner que des soupçons au lieu de preuves. » Ils » disoient qu'Antiochus lui avoit renvoyé son fils sans rançon, & avoit » eu pour lui les mêmes déférences, » que s'il eût été à Rome le seul ar- » bitre de la guerre & de la paix: que ce » Général avoit agi avec le Consul dans » son département en Dictateur, & » non en simple Lieutenant: & qu'il » ne l'avoit accompagné que pour ap- » prendre à la Grece, à l'Asie, & à » tous les Rois & à tous les peuples de » l'Orient, ce qu'il avoit persuadé de- » puis long-temps à l'Espagne, à la » Gaule, à la Sicile & à l'Afrique, » qu'un seul homme étoit l'ame & la » colonne de l'Empire Romain: que » cette République, maîtresse de l'u- » nivers, reposoit à l'ombre de son » nom; qu'un regard de Scipion valoit » un decret & un ordre du Sénat & du » peuple ». Enfin ne pouvant le trouver coupable, ils tâchoient de le rendre odieux. La défense & la réplique ayant duré jusqu'à la nuit, on remit l'affaire à un autre jour. Quand ce jour fut arrivé les Tribuns du peuple monterent dès le matin à la Tribune aux harangues. L'accusé étant cité, paroît au

milieu du nombreux cortége de ses amis & de ses clients, perce la foule, s'avance à la Tribune, & dès qu'on eut fait silence, » Tribuns du peuple, dit-il, » & vous citoyens, à pareil jour que » celui-ci, j'ai vaincu Annibal & » les Carthaginois en Afrique. Ainsi, » comme il convient de surseoir aujourd'hui tous procès & toutes discussions, je vais de ce pas au Capitole rendre hommage au grand Jupiter, à Junon, à Minerve & à tous » les autres Dieux qui président dans » ce Temple & dans la Citadelle, & » les remercier de ce que ce jour-ci » même, & plusieurs autres fois, ils » m'ont inspiré le dessein & donné le » pouvoir de bien servir l'Etat. Que » ceux d'entre vous, citoyens, qui » sont libres d'occupations, s'empressent de me suivre : venez prier les » Dieux de vous donner toujours des » Chefs qui me ressemblent : depuis » (1) ma dix-septiéme année jusqu'à » ma vieillesse, vos distinctions ont » toujours prévenu mon âge, & mes » services ont toujours devancé vos distinctions. De la place il monte au Capi-

Discours de Scipion l'Africain au peuple.

[1] Scipion fut envoyé en Espagne à 24 ans ; mais il n'en avoit gueres plus de 17 à la bataille de Cannes, où il se trouva en qualité de Tribun militaire. Le peuple ensuite lui donna l'édilité curule, avant qu'il eut atteint l'âge fixé par les loix.

tole ; & dans le moment toute l'assemblée le suivit, jusqu'aux Greffiers & aux Licteurs des Tribuns, qui resterent seuls avec leurs esclaves & le hérault dont la fonction étoit de cite l'accusé. Scipion n'alla pas seulemen au Capitole, mais il parcourut, accompagné du peuple Romain, tou les Temples de la ville. Le jour où ce grand homme, honoré de l'estime publique, témoigna tant de véritabl grandeur d'ame, fut en quelque sort plus glorieux que celui où vainqueu de Syphax & des Carthaginois, il entra dans Rome en triomphe.

Scipion se retire à Literne à d. ssein de ne revenir jamais dans une patrie ingrate.

Aussi ce fut-là le dernier de ses beau jours. Prévoyant les démêlés qu'il lu faudroit avoir avec les Tribuns d peuple, il se retira à Literne, san attendre la décision de son affaire remise à un autre jour, & bien résol de ne se plus présenter devant ses ennemis. Scipion, qui avoit de l'élévation dans l'ame & de la fierté dans l caractere, accoutumé d'ailleurs à joue un rôle brillant, étoit incapable d soutenir celui d'accusé, & de s'abaisser aux soins humiliants d'une défense Quand le jour où devoit se continue la procédure fut venu, & qu'on eu cité l'accusé, L. Scipion déclara qu'un indisposition empêchoit son frere d comparoître. Mais les Tribuns regar

lerent cette excuſe comme une défai-
e. Ils prétendoient qu'il s'étoit abſenté
ar un effet du même orgueil qui l'a-
oit porté à quitter les Tribuns &
'aſſemblée où il devoit être jugé, à
e retirer ſéditieuſement, & à traîner,
our ainſi dire, à ſon char de triomphe
es Juges eux-mêmes. Puis s'adreſſant
la multitude : » Vous avez reçu,
» continuoient-ils, la juſte récompen-
» ſe de votre indiſcrétion. Vous nous
» avez abandonnés pour le ſuivre; &
» voilà qu'il vous abandonne aujour-
» d'hui vous-mêmes. Comme nous de-
» venons foibles de jour en jour ! il
» y a dix-ſept ans que nous envoyâmes
» en Sicile des Tribuns du peuple, ac-
» compagnés d'un Edile, pour ſe ſai-
» ſir de Scipion & le ramener à Rome,
» quoiqu'il commandât alors l'armée
» & la flotte ; & aujourd'hui qu'il
» n'eſt qu'un ſimple particulier, nous
» n'oſons l'envoyer prendre à ſa mai-
» ſon de campagne, pour l'obliger à
» ſubir ſon jugement ». L. Scipion
ayant imploré le ſecours des autres
Tribuns, ils arrêterent qu'ils agréoient
l'excuſe de maladie qu'on alléguoit,
& que leurs Collégues accordoient
un nouveau délai.

Tiberius Sempronius Gracchus, en-
nemi particulier de Scipion, étoit
alors au nombre des Tribuns du peu- Gracchus prend le parti de Scipion,

quoique son ennemi.

ple. Ce Magiſtrat ayant refuſé de ſouſcrire à la délibération de ſes Collegues, on crut qu'il ſeroit d'un avis ſévere. Mais voici comme il opina, contre l'attente de tout le monde : il déclara, » que puiſque L. Scipion alléguoit la » maladie de ſon frere pour juſtifier » ſon abſence, il ſe contentoit de cette » raiſon; qu'il ne ſouffriroit pas qu'on » procédât contre lui avant ſon retour; » & qu'alors même, s'il avoit recours » à lui, il l'appuieroit & le diſpen- » ſeroit de répondre à ſes accuſateurs. » Que Scipion, par l'éclat de ſes ex- » ploits, par les diſtinctions dont » l'avoit honoré le peuple Romain, » & par les ſuffrages des hommes » & des Dieux qu'il avoit ſu réu- » nir, étoit parvenu à un ſi haut dégré » de gloire, qu'il étoit honteux pour » la République, que cet illuſtre ci- » toyen parût en criminel, & enten- » dît au bas de la Tribune les invecti- » ves d'une jeuneſſe indiſcrete. Quoi, » Tribuns, ajouta-t-il avec indigna- » tion, il paroîtra ſous vos pieds ce » Conquérant de l'Afrique ? Scipion » n'a-t-il donc battu en Eſpagne qua- » tre Généraux célebres des Cartha- » ginois & quatre armées différentes, » n'a-t-il fait Syphax priſonnier, n'a- » t-il vaincu Annibal, n'a-t-il rendu » Carthage tributaire de Rome, n'a-

» t-il enfin forcé Antiochus à se reti-
» rer au-delà du Mont Taurus, (car
» L. Scipion consent à partager l'hon-
» neur de cette victoire avec son fre-
» re) que pour succomber à la haine
» des deux Petilius, & pour vous voir
» écraser Publius l'Africain? Quoi! ja-
» mais, ni leurs services, ni vos dis-
» tinctions n'ouvriront aux grands
» hommes un asyle inviolable & sa-
» cré, où sinon au milieu des hom-
» mages, du moins à l'abri de l'insul-
» te, puisse reposer en paix leur vieil-
» lesse! » L'avis de Gracchus, & le
discours dont il l'appuya, fit impression
sur toute l'assemblée & sur les accusa-
teurs mêmes. Ils repliquerent qu'ils fe-
roient leurs réflexions, & verroient ce
que le droit & le devoir exigeoient
d'eux. Dès que le peuple se fut retiré,
les Sénateurs s'assemblerent; & tout
l'ordre entier, principalement les an-
ciens & les Consulaires rendirent à
Gracchus de singulieres actions de gra-
ces, de ce qu'il avoit fait céder à l'hon-
neur de la République un ressentiment
personnel. Les Petiliens au contraire
furent accablés d'injures. On leur re-
prochoit d'avoir voulu s'élever sur les
ruines d'autrui, & de s'être flattés
qu'en triomphant de Scipion l'Africain,
ils s'enrichiroient de ses dépouilles. En-
fin cette affaire fut assoupie, & l'on n'en

parla plus. Scipion paſſa le reſte de ſa vie à Literne ſans regretter Rome. On dit qu'en mourant dans cette retraite champêtre, il voulut y être inhumé, & qu'il ſe fit élever au-même lieu un tombeau, pour ne point devoir les honneurs funebres à ſon ingrate patrie. Le nom de ce grand homme eſt devenu célebre. La guerre plus que la paix, a contribué à ſa célébrité. La premiere partie de ſa vie fut plus brillante que la derniere, parce qu'il paſſa tout le temps de ſa jeuneſſe dans les camps & dans les armées. Sa réputation s'éclipſa avec les années, & ſon génie, faute d'aliment, demeura ſans activité. En comparaiſon de ſon premier Conſulat, qu'eſt-ce que le ſecond, quand on y joindroit même ſa Cenſure ? Que ſignifie ſa Lieutenance d'Aſie ? c'eſt l'époque déſagréable & d'une maladie qui le rendit inutile, & de l'accident de ſon fils qui fut fait priſonnier, & d'une affaire malheureuſe qui le mit à ſon retour dans la cruelle néceſſité, ou de ſubir un jugement, ou de s'y ſouſtraire, en s'exilant de ſa patrie. Au reſte, la gloire d'avoir terminé la guerre Punique la plus importante, la plus dangereuſe & la plus célebre que les Romains ayent jamais eu à ſoutenir, n'appartiendra qu'à lui.

Scipion défend qu'on porte ſon corps à Rome, & ordonne qu'après ſa mort on lui éleve un tombeau à Literne.

Réflexion ſur la vie de Scipion.

La mort de l'Africain releva le courage

·age de ses ennemis, dont le plus considérable fut M. Porcius Caton, qui, du vivant même de ce Scipion, ne :essa jamais de déclamer avec chaleur :ontre la puissance & le crédit de l'A-'ricain. On croit que ce fut à la sollicitation du premier que les Petiliens en-reprirent de poursuivre Scipion de son rivant, & qu'après sa mort ils firent :u peuple une proposition dont voici es termes. »Voulez-vous & ordonnez-» vous qu'on recherche ce qu'est deve-» nu l'argent qui a été tiré d'Antio-» chus & de ses sujets, & qui n'a point » été porté dans le trésor public? Que » Servius Sulpicius Préteur de la ville, » consulte le Sénat sur cette affai-» re, & que le Sénat nomme celui » des Préteurs actuels, qu'il juge-» ra à propos, pour faire les infor-» mations nécessaires? » Les deux Mummius Q. & L. formoient opposi-ion à cette requête: ils vouloient que e Sénat fît informer contre ceux qui etenoient les deniers publics, sui-rant la coutume usitée dans tous les emps. Les Petiliens s'élevoient contre es Grands & contre la tyrannie des Scipions dans le Sénat. L. Furius Pur-ureo, homme Consulaire, l'un des lix Commissaires envoyés en Asie, lonnoit plus d'étendue à la requête & rouloit que l'information roulât sur

Loi proposée contre les deux Scipions.

l'atgent enlevé, non-seulement à Antiochus, mais encore aux autres Rois & aux autres peuples; c'étoit attaquer indirectement Cn. Manlius son ennemi. D'un autre côté L. Scipion, qui paroissoit devoir plutôt songer à se défendre qu'à s'élever contre la Loi proposée, s'avança pour en arrêter l'effet, tant pour s'opposer à la Loi, que pour se défendre lui-même. Il se plaignoit qu'on eût fait cette proposition précisément après la mort de son brave & illustre frere l'Africain : » que ce n'étoit pas assez de l'avoir » privé de l'Oraison funebre qu'il mé» ritoit, si par des accusations calom» nieuses on ne poursuivoit encore sa » mémoire. Que les Carthaginois s'é» toient contentés de l'exil d'Annibal; » mais que la rage du peuple Romain » n'étoit pas assouvie par la mort de » Pub. Scipion, & qu'il vouloit flé» trir sa gloire jusque dans le tom» beau & faire périr son frere, victi» me de la même fureur jalouse ». Mais M. Caton prononça en faveur de la Loi un discours qui s'est conservé jusqu'à ce temps, & qui obligea les Mummius à se désister de leur opposition; en conséquence de ce désistement, toutes les Tribus agréerent la proposition de l'Orateur.

Ensuite sur la réquisition du Préteur Sulpicius, le Sénat nomma pour faire les

informations dont on a parlé, Q. Terentius Culleon. Il falloit ou que ce Préteur fût fort ami de la famille Cornelienne, puisqu'on rapporte qu'aux funérailles de l'Africain (car on place aussi sa mort à Rome,) il marcha devant son cercueil, comme il avoit marché devant son char de triomphe, avec le bonnet d'affranchi; & qu'à la porte Capene il fit distribuer du (1) vin miellé à ceux qui avoient accompagné le convoi; le tout par reconnoissance de ce que ce Général l'avoit tiré des mains de l'ennemi qui le tenoit prisonnier en Afrique: ou qu'il fût très-déclaré contr'elle, puisque préférablement à tous ses Collegues, la faction contraire aux Scipions le choisit pour faire les informations tendantes à les convaincre de péculat. Quoi qu'il en soit, L. Scipion fut aussi-tôt cité devant ce Juge partial: on assigna en même temps ses deux Lieutenans Aulus & Lucius Hostilius, portant le surnom de Caton, avec son Questeur C. Furius Aculeon: & pour insinuer que toute sa suite étoit coupable de péculat, on y joignit ses

(1) En latin *mulsum*, liqueur que les anciens aimoient beaucoup. Les Généraux en donnoient aux soldats le jour de leur triomphe. C'est peut-être pour rappeller celui de l'Africain, que Culléon montre aujourd'hui la même magnificence.

deux Greffiers & leur Commis. Mais Lucius Hostilius & les Officiers subalternes qu'on vient de nommer, furent renvoyés absous, avant le jugement définitif qui condamna Scipion & son Lieutenant A. Hostilius. Les motifs de cette condamnation furent que Scipion, pour accorder au Roi Antiochus des conditions de paix plus avantageuses, avoit reçu (1) six mille livres d'or, & (2) quatre cent quatre-vingts livres d'argent, de plus qu'il n'avoit remis dans le trésor; L. Hostilius quatre-vingts livres d'or, & quatre cent trois livres d'argent; & le Questeur Furius cent trente livres d'or, & deux cents livres d'argent. Telles sont les sommes que j'ai trouvées dans Valerius Antias. A l'égard de celle qu'on dit que reçut L. Scipion en or & en argent, comme elle est peu vraisemblable, j'aime mieux croire que c'est une (3) erreur du Copiste, qu'un mensonge de l'Historien. Car il y a apparence que le poids de l'argent devoit excéder celui de l'or, & que l'amende à laquelle il

L. Scipion condamné pour crime de peculat, faussement comme il y a lieu de le croire.

(1) Neuf mille marcs.

(2) Sept cents marcs.

(3) On a lieu de croire que Valerius avoit écrit quatre cent quatre vingts livres d'or, & six mille livres d'argent, & que le copiste a mis l'un pour l'autre. Et en effet, l'amende à laquelle L. Scipion fut condamné, est, à quelques fractions près, de ces deux sommes jointes ensemble, en corrigeant l'erreur.

fut condamné étoit de (1) quatre, & non de vingt-quatre (2) millions de ſeſterces : d'ailleurs, on rapporte que la même ſomme fut redemandée à Pub. Scipion dans le Sénat ; & que ce Général ayant ordonné à ſon frere Lucius de lui apporter le décret qui ſtipuloit cette ſomme, il le déchira publiquement, indigné de ce qu'après avoir mis dans le tréſor (3) deux cent millions de ſeſterces, on lui en redemandoit quatre millions. On ajoute que, comme les Queſteurs n'oſoient tirer l'argent du tréſor, contre la défenſe de la Loi, il eut pareillement la hardieſſe d'en demander les clefs, en diſant qu'il alloit l'ouvrir, lui qui l'avoit fait (4) fermer.

Les particularités qui ont immédiatement précédé ou ſuivi la mort de Scipion ſont racontées diverſement. Je ne ſais à quelle tradition ou à quels

[1] Quatre millions de ſeſterces, font environ cinq cent mille livres, toujours en négligeant les fractions.

[2] Vingt-quatre millions de ſeſterces feroient trois millions de livres.

[3] Deux cent millions de Seſterces font vingt-cinq millions de livres.

[4] On ne voit pas ce qu'il entend par avoir fermé le tréſor, ſi ce n'eſt peut-être qu'il l'avoit tellement rempli qu'on n'y pouvoit plus rien mettre ; ou qu'ayant terminé la ſeconde guerre, il avoit mis fin à ces dépenſes immenſes qui obligeoient d'y avoir à tout moment recours.

mémoires je dois m'arrêter. On ne convient, ni du nom de ſon accuſateur, les uns l'appellant Nevius & les autres aſſurant que ce furent les Petiliens; ni du temps de cette accuſation, ni de l'année de ſa mort, ni du lieu où il mourut, & reçut les honneurs funebres. Quelques-uns diſent que ce fut à Rome, d'autres à Literne. On montre dans ces deux endroits ſon tombeau & ſa ſtatue. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, celui de Literne, & la ſtatue qui étoit poſée deſſus, ma is que la tempête avoit renverſée. Et à Rome il y a encore hors de la porte Capene, à l'endroit où eſt la ſépulture des Scipions, trois ſtatues, dont deux repréſentent, dit-on, Publius, & Lucius Scipion, & la troiſieme le Poëte Ennius. Ce ne ſont pas ſeulement les hiſtoriens qui différent dans leurs récits; mais les diſcours prononcés par Pub. Scipion & Tib. Gracchus, en ſuppoſant que ces pieces ſoient d'eux, ne s'accordent pas. Le titre du diſcours de Pub. Scipion annonce M. Nevius Tribun du peuple pour ſon accuſateur. Mais dans le corps même du diſcours, il ne nomme point cet accuſateur. Il l'appelle tantôt un fourbe, tantôt un babillard. Dans la harangue de Gracchus même, il n'eſt nullement fait mention ni des Petiliens comme accuſateurs de l'Africain,

n'i de l'ajournement de ce dernier. On eſt obligé alors d'imaginer entierement un conte analogue au diſcours de Gracchus, & de ſuivre les Auteurs qui diſent que quand L. Scipion fut appellé en jugement, & condamné pour avoir reçu de l'argent d'Antiochus, l'Africain étoit Lieutenant dans l'Etrurie : que là ayant appris le péril de ſon frere, il accourut à Rome ; & que s'étant rendu tout droit de la porte à la place publique, parce qu'il avoit appris qu'on menoit ſon frere en priſon, il l'arracha des mains du Licteur, & repouſſa les Tribuns du peuple eux-mêmes, avec une fermeté plus digne d'un cœur ſenſible à l'amitié fraternelle, que d'un Républicain ſoumis aux Loix. C'eſt de quoi Gracchus ſe plaint lui-même : il reproche à Scipion d'avoir arrêté, n'étant que ſimple particulier, l'effet de la puiſſance tribunitienne. Et ſur la fin, lorſqu'il promet ſon ſecours à L. Scipion, il ajoute qu'un Tribun du peuple comme lui peut ſans conſéquence triompher de la puiſſance Tribunitienne, & de la République même ; au lieu qu'une pareille victoire remportée par un ſimple particulier, devient d'un exemple dangereux. Mais Gracchus en s'élevant contre cette violence de

Scipion, & en lui reprochant d'avoir si fort dégénéré de sa modération ordinaire, le comble en revanche des plus grands éloges, & cite de sa part mille témoignages éclatants de retenue & de soumission aux Loix : il félicite ce grand homme d'avoir un jour fait de vives reprimandes au peuple, qui vouloit le nommer Consul ou Dictateur perpétuel; d'avoir empêché qu'on ne mît ses statues dans la place des Assemblées, devant la Tribune aux Harangues, dans le Sénat, dans le Capitole, & dans la Chapelle de Jupiter; de s'être opposé au Décret, qui ordonnoit que son portrait sortît du Temple de Jupiter, avec l'appareil du triomphe. Tous ces traits, dans un panégyrique même, prouveroient une ame forte qui répousse des distinctions contraires à l'égalité républicaine. Quel effet ne doivent-ils point faire dans la bouche d'un ennemi qui les avoue, en mêlant les reproches aux louanges !

On convient que la plus jeune des deux filles de Scipion fut mariée à ce Gracchus dont il s'agit ici : (car il est constant que Pub. Cornelius Nasica avoit épousé l'aînée). Mais (1)

(1) Dans tout ce qui regarde l'accusation des deux

on ne ſait ſi ce mariage ſe fit après la mort du pere, ou s'il faut admettre l'anecdote ſuivante. On raconte que, comme on conduiſoit L. Scipion en priſon, Gracchus remarquant qu'aucun de ſes Collegues ne s'y oppoſoit, jura qu'il haïſſoit toujours les Scipions, & qu'il n'avoit nulle envie de regagner leurs bonnes graces; mais qu'il ne ſouffriroit pas qu'on enfermât L. Scipion dans la même priſon, où Pub. ſon frere avoit fait enfermer les Rois & les Généraux ennemis. On ajoute que les Sénateurs ſoupant par haſard ce jour-là au Capitole, ſe leverent tous de concert, demanderent à Scipion l'Africain ſa fille en mariage pour Tib. Gracchus, & le preſſerent de la lui promettre au milieu du feſtin. Que l'Africain ayant ainſi pris des engagemens ſolemnels & donné ſa parole dans les formes, dit à Emilie ſa femme, lorſqu'il fut de retour, qu'il venoit de marier leur cadette. Que cette Dame, avec toute la ſenſibilité de ſon ſexe, répondit vivement, que quand il la donneroit à Tib. Gracchus, la mere devoit être conſultée. Qu'alors Scipion, charmé de

Cornélie fille de Scipion mariée à Gracchus l'ennemi de ſa famille.

Scipions, le mariage de Gracchus & de Cornelie, la mort & la ſépulture de l'Africain, les Auteurs varient beaucoup, & Tite-Live lui-même en parle aſſez confuſément.

découvrir des vues si conformes aux siennes, déclara que c'étoit à lui-même qu'il l'avoit accordée. Ces détails sur un aussi grand homme que Scipion, quoique les opinions & les autorités varient beaucoup, méritoient d'être exposés.

On ordonne que L Scipion soit conduit en prison.

Scipion Nasica prend sa défense.

Le Préteur Q. Terentius ayant terminé ce fameux procès, Hostilius & Furius fournirent le même jour aux Questeurs de la ville des cautions pour les amendes auxquelles ils avoient été condamnés. A l'égard de Scipion, comme il protestoit que tout l'argent qu'il avoit reçu étoit dans le trésor public, & qu'il n'avoit rien à l'Etat, on se mit en devoir de le conduire en prison. Alors Pub. Scipion Nasica invoqua le secours des Tribuns, & prononça un discours dans lequel il fit avec autant de vérité que d'éloquence, l'éloge non-seulement de la famille Cornelienne en général, mais en particulier de la branche dont il sortoit. » Il dit que Publius l'Africain & » Lucius Scipion qu'on traînoit en » prison, avoient pour peres Cn. & » Publius Scipion, ces deux illustres » citoyens qui avoient fait la guerre » pendant quelques années en Espa- » gne, battu tant de fois les Généraux & les armées des Carthaginois & des Espagnols, augmenté la célébrité

» du nom Romain, non-seulement par
» la guerre, mais encore en donnant
» à ces nations de beaux exemples
» de retenue & de fidélité ; enfin
» qui avoient l'un & l'autre péri,
» combattant pour la gloire de la Ré-
» publique. Que c'étoit déja beaucoup
» pour les enfants de soutenir la répu-
» tation de leurs peres : mais que l'A-
» fricain avoit tellement éclipsé la
» gloire du sien, qu'il passoit pour n'a-
» voir point reçu le jour d'un mortel,
» & pour être issu du sang des Dieux.
» Qu'à l'égard de L. Scipion dont il
» s'agissoit alors, on ne pouvoit ou-
» blier ce qu'il avoit fait en Espagne
» & en Afrique, comme Lieutenant
» de son frere ; que d'ailleurs il avoit
» eu l'honneur d'être Consul ; que le
» Sénat connoissant son mérite lui
» avoit décerné extraordinairement le
» département de l'Asie, & le soin de
» faire la guerre contre Antiochus ;
» & que son frere l'avoit assez estimé
» pour aller servir sous lui en qua-
» lité de Lieutenant, quoiqu'il eût été
» Censeur & deux fois Consul, &
» qu'il eût obtenu le triomphe pour
» la défaite d'Annibal & des Cartha-
» ginois. Que de peur que l'éclat &
» la grandeur du Lieutenant n'effaçât
» la gloire du Consul, la fortune avoit
» voulu qu'au moment de la bataille

» de Magnéſie, où Antiochus fut dé-
» fait par L. Scipion, ſon frere reſtât
» malade à Elée, qui eſt à quelques
» jours de diſtance; que l'armée de ce
» Prince n'étoit ni moins nombreuſe,
» ni moins aguerrie que celle d'Anni-
» bal, avec laquelle on en vint aux mains
» en Afrique; qu'Annibal entre autres
» Généraux d'Antiochus, étoit le même
» qui avoit commandé la ſeconde guerre
» Punique; que celle-ci avoit été con-
» duite de maniere que perſonne ne
» pouvoit ſe plaindre de la fortune.
» Que pour trouver dans la paix un
» ſujet d'accuſer le vainqueur, on ſup-
» poſoit qu'il l'avoit vendue. Qu'on
» ne voyoit pas que le même reproche
» tomboit ſur les dix Commiſſaires,
» de l'avis deſquels elle avoit été con-
» clue. Que même un de ces dix Com-
» miſſaires s'étoit porté pour accuſa-
» teur de Cn. Manlius; que cependant
» cette accuſation, loin de perſuader,
» n'avoit pas ſeulement apporté le
» moindre retardement à ſon triom-
» phe.

» Qu'on objecteroit ſans doute que
» les conditions de paix, trop fa-
» vorables à Antiochus, étoient ſuſ-
» pectes de la part de Scipion. Qu'on
» avoit laiſſé à ce Prince ſon Royau-
» me tout entier; qu'il conſervoit

» après sa défaite toutes les possessions
» qu'il avoit avant la guerre ; que mal-
» gré la prodigieuse quantité d'or &
» d'argent qu'on avoit pu enlever ,
» rien n'étoit entré dans les coffres pu-
» blics, & tout avoit tourné au profit de
» quelques particuliers : mais qu'on ré-
» pondoit à cette objection qu'on avoit
» exposé le jour du triomphe de Sci-
» pion , une quantité d'or & d'argent
» si considérable , que les dépouil-
» les de dix autres triomphes réunis
» ensemble ne pourroient l'égaler.
» Qu'il étoit inutile de parler des
» bornes dans lesquelles on avoit ref-
» serré les Etats d'Antiochus : qu'on
» savoit qu'avant la bataille, ce Prince
» étoit maître de toute l'Asie, & des
» contrées voisines de l'Europe. Que
» personne n'ignoroit que cet espace
» qui s'étend depuis le Mont Taurus
» jusqu'à la mer Egée , composoit une
» portion considérable du monde, &
» contenoit un grand nombre non-
» seulement de villes, mais même de
» Provinces & de Nations. Que toute
» cette région qui avoit plus de trente
» journées de chemin dans sa lon-
» gueur, & plus de dix dans sa lar-
» geur entre les deux mers, jusqu'au
» Mont Taurus, on l'avoit enlevée
» au Roi , en le reléguant dans un
» coin de la terre , aux extrêmités

» du monde. En ne vendant pas la paix, » que pouvoit-on lui enlever de plus ? » Qu'après la défaite de Philippe & de » Nabis, la Macédoine étoit restée au » premier, & Lacédémone à l'autre, » sans qu'on en fit un crime à Quin- » tius, apparemment, parce qu'il n'a- » voit point un frere comme l'Afri- » cain, dont la gloire, au lieu d'ê- » tre utile à L. Scipion, n'a fait que » lui attirer l'envie. Que quand on » vendroit tous les biens de L. Sci- » pion, à peine en tireroit-on la » somme qu'on lui reprochoit d'avoir » soustraite. Où étoit donc l'or du » Roi ? Qu'étoient devenues tant de » richesses ? Que dans une maison que » le luxe n'avoit point épuisée, on de- » vroit retrouver cette excessive aug- » mentation de fortune : que cepen- » dant les ennemis de L. Scipion ne » pouvant retirer la somme qu'ils de- » mandoient de la vente de ses biens, » alloient assouvir leur cruauté sur sa » personne ; qu'ils vouloient enfermer » ce grand homme avec des voleurs » de nuit & des assassins, le faire expi- » rer sous les coups dans l'horreur d'un » cachot, le dépouiller ensuite & l'expo- » ser devant la prison. Qu'un traitement » si indigne seroit encore plus déshono- » rant pour Rome, que pour la famille » des Corneliens ».

Le Préteur Terentius se contenta d'oppoſer à Naſica la Loi Petilia, l'Arrêt du Sénat, & le jugement rendu contre Scipion, dont il fit la lecture, ajoutant que s'il ne remettoit au tréſor l'amende à laquelle il avoit été condamné, il ne pouvoit ſe diſpenſer de le faire conduire en priſon. Les Tribuns du peuple s'étant retirés pour délibérer, un moment après Fannius revint, & déclara qu'excepté Gracchus, ſes Collegues & lui n'empêchoient pas le Préteur d'uſer de ſon autorité. Alors Tib. Gracchus annonça, » qu'il » ne s'oppoſoit point à la vente des » biens de L. Scipion pour acquitter la » ſomme à laquelle il étoit condamné; » mais qu'un Général qui avoit vaincu » le plus riche potentat de la terre; » qui avoit reculé les bornes de l'Em- » pire juſqu'aux extrêmités de l'Uni- » vers; qui avoit attaché aux intérêts » de la République Eumenes, les Rho- » diens & tant d'autres Etats de l'A- » ſie, en répandant ſur eux les bien- » faits du peuple Romain; qui avoit » mis aux fers pluſieurs Capitaines en- » nemis, après les avoir fait ſervir d'or- » nement à ſon triomphe; il ne ſouf- » friroit pas qu'on l'enfermât avec les » priſonniers, & qu'il ordonnoit ſon » élargiſſement ,,. Le decret de Gracchus fut reçu avec tant d'applaudiſſe-

ment; & le renvoi de Scipion causa tant de joie au peuple, qu'on eût dit que son jugement n'avoit pas été prononcé dans la même ville. Le Préteur ordonna ensuite aux Questeurs de saisir les biens de L. Scipion. Non-seulement on ne trouva chez lui aucune trace de l'argent d'Antiochus; mais la vente de ce qu'il possedoit ne produisit pas même toute la somme qu'on lui demandoit. Ses parens, ses amis & ses clients se cotiserent, & lui offrirent une somme si considérable, que s'il l'eût acceptée, il fût devenu beaucoup plus riche qu'il n'étoit avant sa condamnation. Il ne voulut rien prendre. Ses plus proches parents racheterent pour lui les choses nécessaires à la vie; & la haine qu'on avoit suscitée contre les Scipions retomba sur le Préteur, son conseil, & les accusateurs.





HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE,

QUATRIEME DECADE.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

Le Consul Emilius ayant subjugué les Liguriens, conduit le grand chemin depuis Plaisance jusqu'à Rimini, & le joint à la voie Flaminia. L'armée de L. Scipion introduit à Rome le luxe de l'Asie. Tous les Liguriens qui sont en deçà de l'Apennin reconnoissent la puissance des Romains. A l'occasion des Bacchanales, sacrifice nocturne emprunté des Grecs, il se commet une infinité d'impiétés, & se forme une association dans laquelle il entre un si grand nombre de citoyens, que le Consul, après des informations séveres fait punir un grand nombre des coupables

& abolit une cérémonie si dangereuse. Les Censeurs L. Valerius Flaccus, & M. Porcius Caton, personnage recommandable par les qualités militaires & civiles, rayent du nombre des Sénateurs L. Quintius Flamininus, frere de T. Quintius, pour le punir de ce qu'étant Consul, il avoit tué de sa main, dans la Gaule sa Province, un certain Gaulois, à la priere d'un jeune débauché nommé Philippus Pœnus, qu'il aimoit; ou, selon quelques autres, de ce que pour faire plaisir à une courtisanne de Plaisance, dont il étoit éperdûment amoureux, il avoit tranché la tête à un homme condamné à mort. On a encore aujourd'hui le discours que Caton prononça contre lui. Scipion meurt à Literne; & comme si la fortune eût voulu placer dans le même temps les funérailles de deux Capitaines les plus célebres de leur Nation, Annibal s'empoisonna lui-même, pour éviter de tomber entre les mains des Romains, auxquels Prusias Roi de Bithynie, chez qui il s'étoit retiré après la défaite d'Antiochus, avoit dessein de le livrer, à la sollicitation de T. Quintius Flamininus, que le Sénat avoit envoyé vers lui pour le demander: & Philopemen, Capitaine des Achéens, personnage d'un rare mérite, est aussi empoisonné par les Messéniens qui l'avoient fait prisonnier. On établit des Colonies à Pollentia, à Pisaure, à Modene & à Parme. Ce Livre contient de plus les causes & les commencements de la guerre de Macédoine.

Description du pays des Liguriens

PENDANT que ces choses se passoient à Rome, en supposant qu'elles s'y soient passées cette année, les deux

Consuls faisoient la guerre dans la Ligurie. Cette Nation sembloit être destinée à exercer les armes des Romains dans les intervalles de repos que leur laissoient des guerres plus importantes ; & il n'y avoit point de Province qui réveillât davantage la valeur des soldats. Car l'Asie par la beauté de ses villes, par l'affluence de ses productions terrestres & maritimes, par la mollesse de ses peuples, & par l'opulence de ses Rois, rendoit nos armées plus riches, mais non pas plus braves & plus courageuses. La discipline se relâcha, sur-tout sous le commandement de Cn. Manlius, qui laissa introduire la licence parmi les troupes : aussi ayant trouvé dans la Thrace des chemins plus difficiles, & des ennemis plus aguerris, elles furent châtiées par une sanglante défaite. Dans la Ligurie au contraire, tout contribuoit à tenir le soldat en haleine. Le pays est rempli de montagnes, qu'il est difficile d'occuper, quand même on ne trouveroit aucun obstacle ; loin de pouvoir en déloger, ceux qui s'en sont emparés les premiers : on ne rencontroit que des routes escarpées, étroites, couvrant des embuscades : l'ennemi alerte, prompt & agile, fondoit au moment où on s'y attendoit le moins ; & dans tous les temps, comme

ennemis perpétuels des Romains.

dans tous les lieux, ne laiſſoit pas reſpirer, & donnoit de continuelles allarmes. De diſtance en diſtance ſe préſentoient des châteaux fortifiés par l'art & par la nature, dont l'attaque étoit auſſi périlleuſe que néceſſaire. Le pays pauvre & ſtérile condamnoit le ſoldat à vivre de peu, & n'offroit qu'un foible appât à ſon avidité. Auſſi on ne voyoit point une foule de vivandiers ſuivre l'armée, ni une longue file d'équipages étendre la colonne en marche : on n'appercevoit que des armes & des hommes qui mettoient en elles tout leur eſpoir : on ne manquoit jamais de ſujet ou d'occaſion de ſe meſurer avec eux, parce que dénués de tout, ils faiſoient des courſes ſur les terres voiſines, ſans en venir jamais à une action déciſive.

Les Liguriens domptés par les deux Conſuls.

Le Conſul C. Flaminius battit plusieurs fois ſur leurs terres les Liguriens Friniates, les força de ſe ſoumettre, & leur ôta leurs armes. Mais comme ils ne les livroient pas avec aſſez de bonne foi & qu'on les en puniſſoit, ils abandonnerent leurs bourgs, & s'enfuirent ſur le Mont Augin. Le Conſul les y ſuivit ſans leur donner le temps de reſpirer. La plupart d'entre eux quitterent encore ce poſte, & ſe diſperſerent preſque tous ſans armes, dans des routes inacceſſibles & ſur des

rochers escarpés où ils étoient certains que les Romains ne les suivroient pas ; & de-là ils traverserent l'Apennin. Ceux qui étoient restés dans leur camp y furent attaqués & pris. Flaminius passa ensuite l'Apennin, & força les ennemis à se rendre, après s'être quelque temps défendus sur les hauteurs où ils s'étoient réfugiés. Alors il fit une recherche plus exacte de leurs armes, & les enleva toutes. Enfin il marcha contre les Liguriens Apuants qui avoient fait de si fréquentes courses sur les territoires de Pise & de Boulogne, qu'il n'avoit pas été possible aux habitants de les ensemencer. Ayant encore mis ce peuple à la raison, il rendit la paix au pays d'alentour. Comme il n'avoit plus d'ennemis à combattre, pour ne pas laisser ses soldats dans l'oisiveté, il les occupa à faire un chemin de (1) Boulogne à Arretie. M. Emilius son Collegue mit à feu & sang tout le pays des Liguriens habitants des plaines & des vallées, pendant qu'ils occupoient les Monts

(1) Il ne faut pas confondre, comme quelques-uns ont fait, ce C. Flaminius, avec le Consul du même nom; qui fut tué à la bataille de Trasymere, & qui étant Censeur, fit faire depuis Rome jusqu'à Rimini, cette voie célebre, qui, de son nom, fut appellée Flaminienne, & à laquelle aboutit le chemin qu'Emilius, comme il est dit plus bas, conduisit de Plaisance à Rimini, où elle se terminoit,

Ballilte & Suismons. Ensuite il alla les attaquer dans ces retranchemens. Il les fatigua d'abord par de légers combats, & les ayant à la fin forcés d'en venir à une action générale, il les défit dans une bataille, où il voua un Temple à Diane. Lorsqu'il eut réduit tous les peuples qui sont en deçà de l'Apennin, il marcha contre ceux qui habitent au-delà de ces Monts, les soumit, & entre autres ceux des Friniates, dans le pays desquels C. Flaminius n'étoit point entré. Emilius leur ôta à tous leurs armes, & les fit descendre des montagnes dans les plaines. Ayant pacifié la Ligurie, il mena ses troupes sur les terres des Gaulois, & fit une grande route de Plaisance à Rimini, pour gagner la voie Flaminienne. Dans le dernier combat qu'il livra aux Liguriens, il promit un Temple à Junon Reine. Voilà ce qui se passa cette année dans la Ligurie.

Furius, Préteur de Gaule, cherchant au sein de la paix un prétexte de faire la guerre aux Cénomanes auxquels il ne pouvoit rien reprocher, leur avoit ôté leurs armes. Ces peuples étant venus se plaindre à Rome, furent renvoyés pardevant le Consul Emilius, que le Sénat avoit rendu l'arbitre de cette affaire, malgré tous les ef-

forts du Préteur. Les Cénomanes ayant exposé leurs moyens de défense, on leur rendit leurs armes, & Furius eut ordre de sortir de la Province. Le Sénat donna ensuite audience aux Ambassadeurs des alliés, qui, de toutes les parties du Latium, s'étoient rendus à Rome. Ils se plaignoient qu'une grande partie de leurs citoyens étoient passés dans la Capitale, & qu'ils étoient compris dans le dénombrement de cette ville. Le Préteur Q. Terentius Culleon fut chargé d'en faire la recherche, & de renvoyer dans leur pays tous ceux que les alliés prouveroient en être sortis depuis la Censure de C. Claudius & de M. Livius, ou celle de leurs successeurs. Cette opération renvoya dans le Latium douze mille Latins, & débarrassa Rome de la multitude d'étrangers qui commençoit à la surcharger.

Avant que les Consuls retournassent à Rome, le Proconsul M. Fulvius revint de l'Etolie. Après qu'il eut exposé au Sénat dans le Temple d'Apollon, les exploits & les expéditions dont l'Etolie & la Céphallenie avoient été le théâtre, il pria les Sénateurs, en conséquence de ce qu'il avoit bien & heureusement servi l'Etat, d'ordonner qu'on rendroit aux Dieux de solemnelles actions de graces, & de lui décerner

M. Fulvius demande le triomphe, & l'obtient malgré l'opposition d'un Tribun du peuple.

le triomphe. Le Tribun du peuple M. Aburius déclara qu'il s'opposoit à tout ce qui pourroit être décidé ſur cet article, avant l'arrivée du Conſul Emilius.
» Il ajouta que ce Général vouloit re-
» futer le Préteur, & qu'en partant
» pour ſon département, il l'avoit
» chargé de renvoyer la déciſion de
» cette affaire à ſon retour. Que Ful-
» vius ne perdroit rien pour attendre;
» que le Sénat ſeroit le maître, en
» préſence même du Conſul, d'ordon-
» ner ce qu'il jugeroit à propos. M.
» Fulvius repliqua, que quand le pu-
» blic ne ſeroit pas informé de l'ini-
» mitié qui regnoit entre Emilius &
» lui, de l'animoſité barbare & ty-
» rannique avec laquelle ce Conſul
» traitoit ſes ennemis, il étoit tou-
» jours indigne que ſon abſence fît
» différer des hommages dûs aux
» Dieux, arrêtât un triomphe juſte-
» ment mérité, & retînt aux portes
» de Rome un Général qui avoit glo-
» rieuſement combattu, & une ar-
» mée victorieuſe, qui traînoit à ſa
» ſuite du butin & des priſonniers, juſ-
» qu'à ce qu'il plût à ce Magiſtrat d'ar-
» river & de mettre fin à des retarde-
» ments affectés. Mais quelle juſtice
» pouvoit-il attendre d'un ennemi im-
» placable, qui avoit dépoſé dans le
» tréſor un décret ſurpris à la reli-
gion

» gion d'un petit nombre de Sénateurs, » portant *qu'il ne paroissoit pas qu'Ambracie eût été prise de force* ; tandis » qu'on avoit employé les mantelets, » les tours & les béliers pour en abattre les murailles ; tandis que les » ouvrages ayant été brûlés, on en » avoit recommencé de nouveaux pendant quinze jours, on avoit monté » à l'assaut & livré des combats souterrains dans la mine ; tandis que » depuis le lever du soleil jusqu'à la » nuit, quand le soldat eut escaladé » le rempart, la victoire demeura incertaine. Quant aux dépouilles enlevées dans les Temples d'une ville prise d'assaut, quelle affaire odieuse n'avoit-il pas voulu susciter devant le tribunal des Pontifes ? comme s'il avoit été permis de dépouiller Syracuse & les autres villes, pour décorer Rome, & qu'Ambracie fût seule privilégiée ? Qu'il supplioit les » Sénateurs, & le Tribun lui-même, de ne le pas exposer aux outrages de l'ennemi le plus cruel.

Aussi-tôt tous les Sénateurs commencerent les uns à prier le Tribun de se désister de son opposition, les autres lui en faire des reproches. Mais ce qui ébranla le plus Alburius, ce fut le discours de Tib. Gracchus, l'un de ses Collegues. » Il dit qu'il n'étoit

» pas d'un bon exemple d'abuser de son » autorité pour satisfaire des ressentiments personnels, & à plus forte raison, des haines étrangeres : que ce » procédé étoit indigne d'un Tribun, » d'un Magistrat, dont les Loix rendoient la personne sacrée. Qu'il falloit, d'après soi, aimer ou haïr, approuver ou blâmer, sans dépendre » des regards & des signes d'un autre, sans se laisser dominer par des » impressions étrangeres : qu'un Tribun du peuple ne devoit pas appuyer » un Consul irrité, se souvenir des » ordres particuliers que M. Emilius » lui avoit donnés, & oublier qu'il » tient du peuple Romain la puissance » Tribunicienne, & qu'elle lui a été » confiée pour assurer la liberté des » citoyens, & non pour favoriser » le despotisme consulaire. Qu'Albu- » rius se couvriroit de confusion, si » la postérité apprenoit que de deux » Tribuns de la même année, l'un » avoit sacrifié ses inimitiés particulieres au bien de la République, » tandis que l'autre, esclave obéissant, » avoit bassement servi la haine d'autrui ». Le Tribun se rendit à ces remontrances ; & lorsqu'il fut sorti, on décerna le triomphe à M. Fulvius, sur la réquisition du Préteur Ser. Sulpicius. Le Proconsul remercia aussi-tôt

les Sénateurs de la justice qu'ils lui rendoient ; & ajouta » que le jour de la » prise d'Ambracie, il avoit fait vœu » de représenter les grands Jeux en » l'honneur de Jupiter. Que les villes » de Grece lui avoient donné cent » dix livres d'or pour en faire les frais. » Qu'il demandoit qu'on retranchât » cette somme de celle qu'il exposeroit à son triomphe, & qu'il remettroit dans le trésor ». Le Sénat ordonna de consulter le Collége des Pontifes, pour savoir si c'étoit une nécessité d'employer tout cet or à la célébration des Jeux : & ces Prêtres ayant répondu qu'il étoit indifférent pour la Religion qu'on employât une somme plus ou moins grande, le Sénat permit à Fulvius de faire la dépense qu'il jugeroit à propos, pourvu qu'elle ne passât pas quatre-vingt mille as. Il avoit résolu de remettre au mois de Janvier la cérémonie de son triomphe. Mais ayant appris que le Consul Emilius, à qui le Tribun avoit mandé son désistement, venoit en personne former son opposition, & étoit resté malade en chemin ; alors de peur de trouver dans ce Général un ennemi plus redoutable que ceux qu'il avoit vaincus, il prévint son arrivée, & triompha des Etoliens & de la Cephallenie, le dix avant les Calendes

de Janvier. On porta devant son char cent couronnes d'or du poids de douze livres chacune, quatre-vingt trois mille livres d'argent, deux cent quarante-trois livres d'or, cent dix-huit mille tetradrachmes (1) Attiques, douze mille quatre cent vingt-deux philippes d'or, deux cent quatre-vingt-cinq ſtatues de cuivre, deux cent trente de marbre, une grande quantité d'armes, tant offenſives que défenſives, priſes ſur les ennemis; on voyoit en outre des catapultes, des balliſtes & autres machines de guerre de toute eſpece, avec environ vingt-ſept Capitaines Etoliens, Cephalleniens, ou Officiers d'Antiochus que ce Prince leur avoit laiſſés. Ce même jour, avant d'entrer en pompe dans la ville, Fulvius diſtribua un grand nombre de récompenſes militaires aux Tribuns, aux Préfets, aux Chevaliers & aux Centurions, tant Romains qu'alliés, & fit donner vingt-cinq deniers à chacun des ſoldats, pour leur part du butin, le double aux Centurions, le triple aux Chevaliers.

Comme le temps des Comices conſulaires approchoit, & que M. Emilius à qui le ſort avoit donné la com-

(1) On a dit plus haut que le tétradrachme attique pouvoit valoir autour de quarante ſols, & le philippe d'or la moitie.

miſſion de préſider à cette Aſſemblée n'étoit pas en état de venir à Rome, C. Flaminius s'y rendit, & créa Conſuls Sp. Poſtumius Albinus, & Q. Martius Philippus. On nomma enſuite Préteurs T. Manius, P. Cornelius Sulla, F. Calpurnius Piſo, M. Licinius Lucullus, C. Aurelius Scaurus, & L. Quintius Criſpinus. Sur la fin de l'année, après la création des Magiſtrats, Cn. Manlius Vulſo triompha des Gaulois qui habitent l'Aſie, le trois des Nones de Mars. Ce qui lui avoit fait différer ſon triomphe, c'étoit la crainte qu'il avoit eue d'être pourſuivi en vertu de la Loi Pétilienne pendant la Préture de Q. Terentius Culleon, & d'être condamné comme L. Scipion : il ſavoit que les Juges étoient encore plus irrités contre lui, que contre le frere de l'Africain, parce qu'en ſuccédant à ce dernier, loin de maintenir ſévérement, à ſon exemple, la diſcipline militaire, il avoit laiſſé vivre les ſoldats dans une licence effroyable. Et non ſeulement le récit des excès auxquels ſes troupes s'étoient portées dans la Province, & loin des yeux des citoyens, le rendoit odieux, mais encore plus le ſpectacle des déſordres auxquels elles s'abandonnoient chaque jour au milieu de Rome. Car ce fut

L'armée d'Asie introduit le luxe à Rome.

Manlius & ceux qui avoient servi sous lui, qui introduisirent dans la Capitale le luxe de l'Asie : ce furent eux qui apporterent les premiers des (1) lits garnis de bronze, des tapis précieux, des voiles & autres ouvrages travaillés avec art ; & ce qui passoit alors pour meubles magnifiques, des guéridons & des crédences : ce furent eux qui ajouterent à la bonne chere, la musique instrumentale & les autres divertissements de table. On commença aussi dans ce temps-là à préparer les mets avec plus de soin & de délicatesse. Alors le cuisinier autrefois l'esclave le plus vil d'une maison, devint le plus nécessaire & le plus estimé ; & ce qui n'étoit d'abord qu'un métier fut regardé comme un art. Néanmoins on ne voyoit là que le germe de la corruption qui devoit suivre.

Cn. Manlius fit paroître dans son triomphe deux cents couronnes d'or du poids de douze livres chacune, (2) deux cent vingt mille livres pesant d'argent, (3) deux mille deux cent trois livres d'or, cent vingt mille (4)

[1] On doit entendre les lits sur lesquels on étoit couché pour prendre ses repas Ils étoient d'abord de bois, sans étoffe ni aucun autre ornement.

[2] Trois cent trente mille marcs.

[3] Trois mille trois cent quatre marcs & demi.

[4] Le tetradrachme valant quatre deniers, cette somme est à peu près de deux cent cinquante - quatre mille livres.

tétradrachmes ? deux cent cinquante mille (1) ciſtophores, (2) ſeize mille trois cents philippes d'or ; on porta auſſi ſur des charriots une grande quantité d'armes & de dépouilles priſes ſur les Gaulois ; cinquante-deux Officiers ennemis furent conduits devant le char. Il fit diſtribuer à chacun des ſoldats quarante-deux deniers, & quatre-vingts à chacun des Centurions: il doubla la ſolde des fantaſſins, & tripla celle des cavaliers. Un grand nombre de guerriers de tous les ordres, décorés des dons militaires qu'ils avoient reçus, ſuivoient le char. Les vers chantés à la louange du Général, annonçoient aſſez quelle avoit été ſa molleſſe & ſa politique, & prouvoient que ſon triomphe étoit plutôt l'ouvrage de l'armée que du peuple. Mais enſuite ſes amis lui gagnerent auſſi la faveur populaire. Car ils firent tant par leurs ſollicitations, que le Sénat ordonna (3) qu'à la décharge du peu-

(1) Le ciſtophore pouvoit valoir environ deux ſeſterces ; & en ce cas deux cent cinquante mille feroient autour de ſoixante & cinq ou ſix mille livres.

[2] Ces pieces ne ſont pas rares : on en voit quantité dans les cabinets de Numiſmatique. Les curieux ne les eſtiment que vingt-quatre livres ; elles pouvoient alors valoir quelque choſe de moins ; mais ſûrement elles valoient plus de vingt ſols, comme quelqu'un ſemble le croire.

[3] Ce paſſage eſt très-difficile dans le texte. Voyez les remarques judicieuſes de M. Crevier. Au reſte,

ple, on acquitteroit, de l'argent porté dans le triomphe, ce qui étoit encore dû des sommes empruntées pour les besoins de la République. Et en conséquence les Questeurs de la ville payerent avec autant de fidélité que d'exactitude, & les capitaux & les intérêts à raison de vingt-cinq as & demi pour mille. Dans le même temps arriverent à Rome deux Tribuns des soldats avec des lettres de C. Atinius & de L. Manlius, Ptéteur des Espagnes ultérieure & citérieure. On fut instruit par ces lettres que les Celtibériens & les Lusitans avoient pris les armes, & ravageoient les terres des alliés. Le Sénat renvoya cette affaire aux nouveaux Magistrats. Cette année, pendant les Jeux Romains que Pub. Cornelius, Cethegus & A. Postumius Albinus faisoient célébrer, un (1) mât du cirque, qui ne tenoit pas, tomba sur la statue de la Déesse Pollentia, & la renversa. Les Sénateurs regardant cet accident comme un mauvais présage, ordonnerent qu'on ajoutât un jour à la célébration des Jeux, qu'on relevât la statue, & qu'on en

vingt cinq as & demi d'intérêt pour chaque millier d'as, font autour de six deniers pour livre d'intérêt.

(1) Ces mâts étoient des piéces de bois fort hautes qui soutenoient les toiles qu'on tendoit pour mettre à couvert des injures de l'air ceux qui assistoient aux Jeux.

joignît une seconde qui seroit dorée. Les Jeux Plebéiens furent aussi représentés pendant deux jours par les Edilles C. Sempronius Blesus & M. Furius Fusus.

La nécessité de détruire une association criminelle formée dans le sein de l'Etat, empêcha Sp. Postumius Albinus & Q. Marcius Philippus, Consuls de l'année suivante, de prendre le commandement des armées, de faire la guerre & de se rendre dans leurs départements. Mais les Préteurs ayant tiré au sort, furent chargés, savoir, T. Menius, de rendre la justice aux citoyens, & M. L. Lucullus aux étrangers. C. Aurelius Scaurus eut pour son département la Sardaigne, Pub. Cornelius Sulla la Sicile, L. Quintius Crispinus l'Espagne citérieure, & C. Calpurnius Pison l'ultérieure. Les deux Consuls reçurent ordre de faire toutes les perquisitions nécessaires relativement à l'association dont on vient de parler. Un Grec sans naissance & sans nom vint d'abord en Etrurie. Il n'avoit aucune teinture de ces arts qui servent à former l'esprit & le corps, & que sa Nation, la plus habile de l'univers, nous a souvent communiqués ; c'étoit un devin fanatique, qui cherchoit à gagner de l'argent & à tromper le peuple en lui enseignant des pratiques superstitieuses. Les le-

Sp. Postumius Albinus & L. Marcius Philippus Con, an de Rome 566.

Etrange & abominable fanatisme introduit à Rome par un Grec sous le voile de la Religion.

çons ne se donnoient pas publiquement, mais dans le secret & dans l'ombre. Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre de personnes qui furent initiées à ces mysteres : mais bientôt on y admit indifféremment tous ceux qui se présenterent, hommes & femmes ; & pour attirer plus de monde, on y mêla les plaisirs de la table. Dans ces assemblées monstrueuses, où les deux sexes & tous les âges étoient confondus, bientôt les vapeurs du vin, les cris de la débauche, & les ténebres de la nuit éteignoient tout sentiment de pudeur : on se livroit sans retenue aux désordres les plus infâmes, chacun trouvant, pour ainsi dire sous sa main, les voluptés qui pouvoient flatter son goût. Le mal ne se bornoit point à un libertinage si affreux. Il sortoit de la même source une foule d'autres crimes, des faux témoignages, des actes supposés, des délations calomnieuses ; enfin des empoisonnements & des meurtres exécutés si secrétement, qu'on ne trouvoit pas même les corps des malheureuses victimes pour leur donner la sépulture. Afin d'en venir à son but, on employoit quelquefois la ruse, & plus souvent encore la violence. Le bruit qu'elle pouvoit occasionner, on le couvroit par des hurlements affectés

& par le son bruyant des cymbales & des tambours qui étouffoient les cris des infortunés aux quels on ravissoit ou l'honneur ou la vie.

Ces abominations passerent de l'Etrurie à Rome, comme une maladie contagieuse qui se communique de proche en proche. L'immense étendue de la capitale favorisant ces sortes de désordres, les déroba d'abord à l'œil du Magistrat. Mais enfin le Consul Postumius en eut connoissance de la maniere qui suit. Pub. Ebutius, fils d'un Officier qui servoit avec un cheval entretenu aux dépens de la République, ayant perdu son pere & les tuteurs qu'on lui avoit nommés, fut élevé sous la tutelle de sa mere Duronia, & de son beau-pere T. Sempronius Rutilus. La mere étoit entierement livrée à son mari : & le beau-pere, qui avoit administré les biens de son pupille, de façon à ne pouvoir en rendre compte, songeoit ou à se défaire de lui, ou à le tenir par quelque moyen dans la plus grande dépendance. Celui qui parut le plus propre à son but, fut de faire initier Ebutius dans les Bacchanales. La mere fit venir ce jeune homme, & lui dit que pendant qu'il avoit été malade, elle avoit fait vœu de l'initier aux myste-

Ces désordres se découvrent à l'occasion d'un jeune Romain nommé Pub. Ebutius.

res des (1) Bacchantes, auſſi-tôt qu'il auroit recouvré la ſanté. Que puiſque les Dieux avoient exaucé ſes prieres, elle vouloit acquitter ſes engagements. Qu'il falloit qu'il paſſât dix jours dans la continence, & que le dixieme après qu'il auroit ſoupé & ſe feroit lavé avec de l'eau pure, elle le conduiroit dans le Sanctuaire de la Divinité. Il y avoit dans le voiſinage une courtiſane célebre, connue ſous le nom d'Hiſpala Fecenia. Elle étoit née avec des ſentimens & de l'élévation dans l'ame : mais eſclave dès ſon enfance, elle avoit embraſſé une profeſſion infâme qu'elle continuoit depuis ſon affranchiſſement. Ebutius s'étoit engagé avec elle dans un commerce qui ne faiſoit tort ni à ſa réputation, ni à ſa fortune. Car c'étoit Hiſpala qui la premiere l'avoit aimé, & qui cherchoit à s'en faire aimer : d'aileurs, comme les parents d'Ebutius l'entretenoient mal, elle fourniſſoit à tous ſes beſoins. Enfin elle porta l'attachement pour ce jeune homme au point qu'après la mort de ſon Patron, n'ayant perſonne ſous l'autorité de qui elle

Hiſpala Fecenia.

(1) Comme il n'y avoit d'abord que des femmes dans cetre aſſociation, on ſe ſert ici du mot de Bacchantes. Bacchus étoit apparemment le Dieu, dont le Grec ſe diſoit Prêtre.

pût contracter légitimement, elle demanda un (1) tuteur au Préteur & aux Tribuns, & fit un testament en faveur d'Ebutius, qu'elle institua son légataire universel.

Après cette preuve non équivoque de tendresse, comme les deux amans n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, Ebutius dit un jour en riant à Hispala, de ne pas être étonnée, s'il couchoit seul pendant quelques nuits : que par une suite du vœu que sa mere avoit fait pour le rétablissement de sa santé, il vouloit se faire initier aux mysteres de Bacchus. Les Dieux vous en préservent, s'écria Hispala, effrayée de la confidence : j'aimerois mieux périr avec vous, que de vous voir exécuter un pareil projet. Et aussi-tôt elle commença à faire mille imprécations contre ceux qui lui avoient donné ce conseil. Ebutius surpris du discours, & encore plus du trouble de sa maîtresse, lui dit pour l'appaiser, que c'étoit sa mere, qui, du consentement de son beau-pere, lui avoit ordonné de se préparer à cette cérémonie. Votre beau-pere a donc dessein, lui repliqua-t-elle, (car je ne veux pas en soupçonner votre mere,)

Ebutius est detourné par sa maîtresse de se faire initier dans ces nouveaux sacrifices.

[1] Les femmes & les filles étoient toujours mineures, & ne pouvoient contracter que par l'autorité de leurs peres, freres, ou maris ; ou à ce défaut, d'un tuteur nommé par le Préteur.

d'exposer par cette démarche votre honneur, votre réputation, votre fortune & votre vie. Ebutius encore plus étonné qu'auparavant, la pria de s'expliquer. Alors conjurant les Dieux & les Déesses de pardonner à sa tendresse qui la forçoit de révéler des secrets qu'elle devroit taire, elle » avoua qu'étant esclave, elle avoit » accompagné sa maîtresse à ces mys-» teres où elle ne s'étoit jamais trouvée » depuis son affranchissement : qu'el-» le en avoit assez vu pour assurer que « ces assemblées nocturnes étoient l'é-» cole du libertinage ; & que depuis » deux ans on n'y avoit initié person-» ne qui ne fût au-dessous de vingt ans. » Que dès que quelqu'un y avoit été » introduit, on le mettoit comme une » victime entre les mains des Prêtres, » qui le conduisoient aussi-tôt dans » un lieu à l'écart, où les hurlements, » le chant des Musiciens, & le bruit » des cymbales & des tambours, étouf-» foient les cris plaintifs de la pu-» deur outragée. Qu'elle le prioit & le » conjuroit d'éviter ce malheur à quel-» que prix que ce fût, & de ne point se » jeter en aveugle dans le précipice : » qu'il lui faudroit d'abord essuyer, & » ensuite commettre lui-même toutes » sortes d'infamies ». En un mot elle ne le quitta point qu'il ne lui eût donné

ſa parole, qu'il renonçoit à ces myſteres.

Après cet entretien, il vint chez ſa mere; elle ne manqua pas de lui dire ce qu'il devoit faire ce jour-là & les ſuivants, pour ſe préparer à la cérémonie dont il étoit queſtion. Mais Ebutius déclara, en préſence de ſon beau-pere, qu'il ne feroit aucune de ces préparations, & qu'il ne vouloit point être initié. Auſſi-tôt Duronia s'écria qu'on voyoit bien qu'il n'avoit pas la force de ſe priver d'Hiſpala pendant dix nuits. Qu'enſorcelé par ce monſtre, il ne reſpectoit ni ſon beau-pere, ni ſa mere, ni les Dieux. La diſpute s'étant échauffée peu à peu, Sempronius & Duronia le mirent hors de la maiſon avec quatre de ſes eſclaves. Le jeune homme ſe retira chez Ebutia, ſa tante paternelle, & lui raconta comment ſa mere l'avoit chaſſé de chez elle. Dès le lendemain, par le conſeil de cette Dame, il alla trouver ſecrétement le Conſul Poſtumius, à qui il expoſa ce qui lui étoit arrivé. Ce Magiſtrat, après l'avoir entendu, lui recommanda de revenir au bout de trois jours. Pendant cet intervalle, il demanda à Sulpicia ſa belle-mere, qui jouiſſoit d'une grande conſidération, ſi elle ne connoiſſoit pas une Dame âgée du Mont Aventin, qu'on nom-

Ebutius chaſſé par ſa mere, va découvrir l'aſſociation au Conſul Poſtumius.

moit Ebutia. Elle lui répondit qu'elle la connoissoit pour une femme d'honneur, qui conservoit les mœurs antiques ; alors il ajouta qu'il avoit à lui parler, & pria sa belle-mere de la faire venir. Ebutia mandée chez Sulpicia s'y rendit. Un instant après arrive, comme par hasard, le Consul, qui fait tomber la conversation sur le neveu d'Ebutia. Aussi-tôt la tante se mit à déplorer le malheur de ce jeune homme, qui, dépouillé de ses biens par ceux-là mêmes qui auroient dû le protéger, & chassé de la maison de sa mere, s'étoit retiré dans la sienne: que la seule raison qui lui attiroit un traitement si rude, c'est qu'il avoit trop de pudeur & d'honnêteté, pour participer à des mysteres, que, sauf le respect dû aux Dieux, on disoit être remplis d'horreurs & d'obscénités.

Le Consul convaincu qu'Ebutius lui avoit dit la vérité, congédia Ebutia, & pria encore sa belle-mere de mander Hispala, affranchie assez connue de tous ceux qui habitoient le Mont Aventin ; qu'il vouloit aussi l'interroger. Hispala fut saisie de crainte quand elle se vit appellée, sans en savoir la raison, chez une Dame de ce rang & de cette considération. Mais quand elle apperçut dans le vestibule les Licteurs, la suite nombreuse qui accompa-

gne ordinairement le Conſul, & ce Magiſtrat lui-même, peu s'en fallut qu'elle ne tombât en foibleſſe. Poſtumius l'ayant raſſurée, la conduiſit dans l'endroit le plus ſecret de la maiſon, & là en préſence de Sulpicia, il lui déclara qu'elle n'avoit rien à craindre, ſi elle pouvoit ſe réſoudre à dire la vérité. Que Sulpicia, qui étoit incapable de tromper, engageoit ſa parole, ou lui-même la ſienne. Qu'il falloit donc que ſans aucun déguiſement, elle découvrît ce qui avoit coutume de ſe paſſer aux ſacrifices nocturnes des Bacchantes dans le bois ſacré de (1) Stimula. A ces mots, ſaiſie de frayeur, Hiſpala éprouva un tel tremblement dans tout ſon corps, qu'elle demeura long-temps ſans pouvoir ouvrir la bouche. Enfin reprenant ſes eſprits, elle avoua que dans ſon enfance étant eſclave, elle avoit été initiée avec ſa maîtreſſe: mais que depuis pluſieurs années qu'elle étoit affranchie, elle n'avoit rien appris de ce qui ſe paſſoit dans ces aſſemblées. Le Conſul donna des éloges à ſa bonne foi, qui l'empêchoit de nier qu'elle eût été initiée; mais

[1] D'autres liſent Simila: quelques-uns prétendent qu'il faut lire Semele, & qu'on parle de la mere de Bacchus. Mais on a lieu de croire que c'eſt une nouvelle Déeſſe, nommé *Stimula*, dont il eſt parlé dans le Scholiaſte de Juvenal *Satirâ ſecundâ*, & dans ſaint Auguſtin, Liv 4. *De Civitate Dei*, *cap.* 11. *&* 16.

il ajouta qu'il falloit dire le reste ave la même sincérité : & comme elle pré tendoit n'en point savoir davantage, i lui signifia, que si plutôt que d'avouer elle se laissoit convaincre par le témoi gnage d'un autre, elle ne devoit poin s'attendre à être traitée avec la mêm douceur. Il finit en disant, » qu'il savoi » tout de quelqu'un qu'elle-même avoi » instruit. » Hispala persuadée, com me il étoit vrai, qu'Ebutius avoit ré vélé son secret, se jeta aux pieds de Su picia, & la conjura d'empêcher qu'u entretien d'amans ne devînt une affair non-seulement sérieuse, mais mêm criminelle : que tout ce qu'elle avoi dit à Ebutius étoit un conte invent pour lui faire peur. » Alors Postumiu » transporté de colere lui répliqu » qu'elle croyoit sans doute rire & » plaisanter avec son amant, & no » répondre à une femme respectabl » & au Consul lui-même. » Elle est d nouveau déconcertée, Sulpicia la ras sure, l'exhorte à parler, & tâche d'ap paiser son gendre. Enfin ayant repri courage, & s'étant plaint amérement de l'indiscrétion d'Ebutius, qui payoi si mal un service important qu'elle lu avoit rendu; elle ajouta » qu'elle redou » toit fort la colere des Dieux, dont » elle alloit révéler les mysteres secrets » mais encore plus la vengeance de » hommes qu'il lui falloit dénoncer

» puisqu'ils ne manqueroient pas de » la mettre en pieces de leurs propres » mains. Qu'elle conjuroit Sulpicia & » le Consul de vouloir par pitié la fai- » re reléguer loin de l'Italie, dans » quelque lieu où elle pût passer le » reste de ses jours en sûreté. » Postumius calma ses craintes, & lui promit de pourvoir dans Rome à sa tranquillité.

Hispala découvre tout ce qu'elle sait de ces infâmes sacrifices.

Alors Hispala découvrit au Consul l'origine des mysteres. Elle lui apprit » que d'abord ils avoient été célébrés » par des femmes, sans qu'on y admît » aucun homme. Qu'il y avoit eu trois » jours dans l'année destinés à l'initia- » tion de celles qui se présentoient. » Que les Dames parvenoient au Sa- » cerdoce chacune à son tour. Mais » que Paculla Minia de Capoue ayant » été élevée à cette dignité, avoit tout » changé par une prétendue inspira- » tion des Dieux. Que c'étoit elle qui » la premiere avoit initié des hom- » mes, savoir ses deux fils, Minius » & Herennius, de la famille des Cer- » rinius. Qu'elle avoit aussi introduit » la célébration nocturne des sacrifi- » ces; & qu'au lieu de trois jours con- » sacrés chaque année aux initiations, » elle en avoit établi cinq par mois. » Que depuis que les hommes avoient » été confondus pêle-mêle avec les

» femmes, au milieu des ténebres qu
» favorisoient la licence, il n'y avoi
» sortes d'infamies & d'abomination
» auxquelles on ne se fût abandonné san
» scrupule : que les hommes entr
» eux, plus souvent qu'avec les fem
» mes, se livroient aux désordres. Qu
» ceux qui témoignoient de la répu
» gnance & de la froideur pour ce
» excès monstrueux, étoient immolé
» en place de victimes. Que les initié
» avoient pour principe de religio
» de se croire tout permis. Que le
» hommes au milieu des mouvement
» convulsifs d'un délire factice annon
» çoient l'avenir; tandis que les fen
» mes travesties en Bacchantes, le
» cheveux épars, couroient aux bord
» du Tibre, & plongeoient dans se
» eaux leurs torches ardentes qu'el
» les en retiroient tout allumées, pa
» l'effet du soufre & de la chau
» vive. Que ceux qui disparoissoien
» au moyen d'une machine, & qu
» étoient entraînés dans des ca
» veaux profonds, on publioit qu
» les Dieux les avoient enlevés. Qu'o
» traitoit ainsi ceux qui refusoien
» de s'associer, ou de participe
» aux forfaits, ou de se prostitue
» brutalement. Que cette secte éto
» déja si nombreuse, qu'elle formoi
» un peuple entier : qu'il s'y trouvo

» plusieurs personnes distinguées de l'un
» & de l'autre sexe. Que depuis une cou-
» ple d'années, on avoit réglé de ne rece-
» voir personne au-dessus de vingt ans.
» Qu'on choisissoit les âges les plus
» propres à l'erreur & au libertinage ».
Après avoir fait sa déclaration, elle
e prosterna une seconde fois aux pieds
lu Consul, & le conjura de l'éloigner
le Rome. Mais ce Magistrat pria sa
elle-mere d'évacuer quelque partie
e sa maison pour y loger Hispala. Elle
ui donna donc un appartement en
aut, dont l'escalier extérieur fut con-
lamné pour ne laisser que la porte in-
érieure. Fécenia y fit aussi-tôt transpor-
er tous ses effets, & manda à ses escla-
es de s'y rendre. Pour Ebutius, le Con-
ul lui ordonna de se retirer chez un
le ses clients. Par-là s'étant assuré des
eux dénonciateurs, il instruisit le Sé-
at de toute cette affaire.

Lorsqu'il eut exposé avec ordre & la
lénonciation qui lui avoit été faite,
x les informations qu'il avoit prises,
ous les Sénateurs en général trem-
lerent que cette association & ces as-
emblées nocturnes ne couvrissent quel-
ues complots funestes à la Républi-
ue; & chacun en particulier crai-
nit d'avoir un coupable parmi les
iens. Cependant le Sénat ordonna que
e Consul seroit remercié d'avoir pro-

cédé dans cette découverte avec au tant de zele que de fecret ; enfuite o le chargea, lui & fon Collégue, d'in former extraordinairement contre le bacchanales & les facrifices nocturnes avec ordre de veiller à la fûreté d'E butius & de Fecenia, & de gagne encore par des récompenfes de nou veaux dénonciateurs. On convint auf qu'on arrêteroit non-feulement à Ro me, mais encore dans tous les bourg & villes circonvoifines, les Prêtres o Prêtreffes qui préfidoient à ces facri fices, pour les mettre au pouvoir de Confuls ; & qu'on publieroit dans l capitale & par toute l'Italie, une dé fenfe à tous ceux ou celles qui s'étoien fait initier parmi les Bacchantes, d s'affembler pour en célébrer les myf teres, ou pour aucune autre cérémo nie religieufe qui eût quelque rappor avec eux. Avant tout, on devoit agi contre ceux qui s'étoient affociés pou attenter à l'honneur ou à la vie des ci toyens. Tel fut le réfultat de la dé libération du Sénat. Les Confuls char gerent les Ediles (1) Curules de fair arrêter tous les Prêtres de cette fecte & de les tenir renfermés fimplemen

[1] Les Ediles, tant Curules que Plébeiens, étoie chargés de veiller à la fûreté des citoyens, à l'entr tien des édifices facrés & profanes, & de faire les pr paratifs des Jeux & Spectacles.

lans une chambre pour prêter l'interogatoire. Les Ediles Plébéiens eurent ordre de veiller à ce qu'il ne se fît secrétement aucun sacrifice : on recommanda aux Triumvirs Capitaux, de disposer des gardes dans les différents quartiers de la ville, & d'empêcher les assemblées nocturnes : & afin de prévenir les incendies, on donna des Quinquevirs pour adjoints aux Triumvirs : ils devoient, chacun dans son quartier, tant en deçà qu'au delà du Tibre, avoir inspection sur les édifices publics & les maisons particulieres.

Le Consul Postumius dénonce au peuple assemblé la conjuration des Bacchantes.

Dès que ces Officiers eurent été envoyés à leurs fonctions respectives, les Consuls monterent à la Tribune aux harangues ; & après avoir convoqué l'assemblée générale & en avoir fait l'ouverture par la priere solemnelle que les Magistrats ont coutume de prononcer avant de parler au peuple, Postumius continua ainsi : » Romains, » il n'y eut jamais d'assemblée où il fût » non-seulement plus convenable, » mais encore plus nécessaire d'a» dresser aux Dieux la priere que vous » venez d'entendre, pour vous aver» tir que ces Dieux sont ceux que nos » ancêtres ont toujours invoqués, & qui » toujours ont été l'objet de leur véné» ration, & de leurs hommages. Ils ne » connoissoient point ces divinités

» étrangeres dont le culte ſacrilége in
» pire le fanatiſme, & précipite dans tou
» tes ſortes de déſordres & de crime
» En effet, citoyens, je ne ſais ni c
» que je dois dire, ni ce que je do
» taire : ſi je vous laiſſe ignorer que
» ques détails, je crains qu'on ne m'ac
» cuſe de négligence ; & ſi je vou
» dévoile tout, j'ai peur de vous cau
» ſer de vives alarmes. Mais de que
» que façon que je m'exprime, ſache
» par avance que mes expreſſions n
» répondront jamais à l'atrocité de
» forfaits que j'ai à vous révéler. Je ta
» cherai qu'elles ſoient aſſez énerg
» ques pour vous engager à vous te
» nir ſur vos gardes. L'exiſtence de
» myſteres de Bacchus, introduits il
» a déja long-temps dans toute l'I
» talie, & même à Rome aujourd'hu
» en pluſieurs endroits, vous eſt con
» nue, je le ſais : non-ſeulement l
» renommée, mais encore le fracas &
» les hurlements nocturnes qui ſe fon
» entendre dans toutes les parties de l
» ville vous en ont inſtruits ; mais vou
» ignorez en quoi conſiſtent ces my
» teres. Les uns s'imaginent que c
» ſont quelques cérémonies religieuſes
» d'autres des jeux & des divertiſſe
» mens permis ; & qu'après tout, d
» quelque nature que ſoit cette aſſocia
» tion

» tion, elle eſt peu nombreuſe. A l'é-
» gard du nombre des initiés, ſi je
» vous dis qu'il eſt composé de plu-
» ſieurs milliers de perſonnes, vous ſe-
» rez néceſſairement effrayés, à moins
» que je n'énonce auſſi-tôt leur eſ-
» pece & leurs qualités. Or, ce ſont
» premierement des femmes pour la
» plupart, (& voilà l'origine de ce dé-
» ſordre :) en ſecond lieu, des hom-
» mes qui ne valent gueres mieux que
» des femmes, d'infâmes victimes de
» la proſtitution, de lâches corrupteurs,
» des fanatiqũes auxquels les veilles,
» le vin, le bruit des tambours, & les
» clameurs nocturnes ont troublé la
» raiſon. Cette ſecte eſt encore foible,
» mais tous les jours elle prend de nou-
» veaux accroiſſements. Ni vos ancê-
» tres, ni vous-mêmes, n'avez jamais
» voulu vous aſſembler, que quand du
» haut du Janicule, l'étendart déployé
» annonçoit les Comices par centuries;
» ou quand les Tribuns convoquoient
» le peuple, ou quand quelqu'un des
» autres Magiſtrats le vouloit ha-
» ranguer. En un mot, on a toujours
» cru que la multitude par-tout avoit
» beſoin d'un chef avoué par les loix.
» Que devez-vous donc penſer de ces
» aſſemblées qui ſe tiennent la nuit,
» & où les hommes ſe trouvent pêle-
» mêle avec les femmes ? Si vous ſa-

» viez à quel âge les mâles y ſont ini-
» tiés, vous ne ſeriez pas ſeulement
» touchés de compaſſion, vous rougi-
» riez encore de honte. Quoi, Ro-
» mains, d'une jeuneſſe enrôlée ſous
» de pareilles enſeignes, croyez-vous
» tirer des ſoldats? Eſt-ce à des hom-
» mes ſortis de ces réduits infâmes
» qu'il faut confier les armes de la Pa-
» trie? Couverts d'opprobres en tous
» genres, combattront-ils pour l'hon-
» neur de vos femmes & de vos en-
» fants?

» Encore s'ils s'étoient contentés de
» ſe déshonorer perſonnellement en
» s'énervant dans la débauche, &
» qu'ils ne ſe fuſſent point rendus cou-
» pables de meurtres & de trahiſons...
» Mais apprenez qu'on ne vit jamais
» dans la République de fléau ſi terrible,
» & qui s'étendît ſi loin. Sachez que de-
» puis quelques années, tous les ex-
» cès de libertinage, toutes les tra-
» hiſons, tous les forfaits, ſont uni-
» quement ſortis de cette ſource im-
» pure. Ils n'ont point encore exécuté
» tous leurs affreux complots. Cette
» aſſociation impie ſe borne à des cri-
» mes particuliers, parce qu'elle n'eſt
» point encore aſſez puiſſante pour op-
» primer la République, mais elle s'ac-
» crédite, ſe fortifie tous les jours;
» déja même elle a pris trop d'accroiſ-

« ſement pour s'arrêter à des violen-
» ces ordinaires : elle en veut à l'E-
» tat. Si vous n'y prenez garde, Ro-
» mains, à cette aſſemblée légitimement
» convoquée par le Conſul, peut ſuc-
» céder une aſſemblée nocturne égale-
» ment nombreuſe. Les membres de
» ce corps formidable vous redoutent
» à préſent, qu'ils ſont ſéparés, &
» que vous êtes réunis. Mais ſitôt que
» vous ſerez rentrés dans vos mai-
» ſons, & retournés à vos campa-
» gnes, ils ne manqueront pas de s'at-
» trouper & de délibérer ſur leur ſa-
» lut & ſur votre perte : alors étant
» tous réunis, tandis que vous ſerez
» ſéparés, ils vous feront trembler à
» leur tour. Chacun de vous doit donc
» ſouhaiter que tous ceux qui lui appar-
» tiennent ayent échappé à l'égarement.
» Si le libertinage ou la folie avoit en-
» traîné dans cet abîme quelqu'un des
» vôtres, ne le regardez plus comme tel;
» croyez qu'il appartient à ceux avec leſ-
» quels il s'eſt aſſocié pour la débauche
» & pour le crime. Il me reſte des in-
» quiétudes ſur les ſcrupules que pour-
» roient avoir pluſieurs d'entre vous,
» trompés par de fauſſes apparences ;
» car rien n'eſt plus capable de ſé-
» duire, qu'une ſecte criminelle, qui
» ſe couvre du manteau reſpectable de
» la Religion. On craint alors que les

» droits du ciel ne se trouvent com-
» promis, & qu'en voulant punir les
» hommes, on ne blesse les Dieux.
» Mais vous devez être rassurés par
» une foule de décrets des Pontifes,
» d'arrêts du Sénat, & de réponses
» des Aruspices. Combien de fois nos
» peres ont-ils chargé les Magistrats
» d'empêcher qu'il ne s'introduisît à
» Rome aucun Dieu, ni aucun culte
» étranger; de chasser de la place pu-
» blique, du Cirque & de la ville en-
» tiere, tous ces séducteurs qui cou-
» rent le pays sous le nom de Devins
» ou de Prêtres; de rechercher & de
» brûler les livres de prédictions, d'abo-
» lir tous les rits, toutes les cérémo-
» nies & tous les sacrifices qui n'é-
» toient pas en usage à Rome? Car ces
» hommes sages & éclairés, qui con-
» noissoient également les Loix poli-
» tiques & religieuses, avoient pour
» maxime que rien n'étoit plus capa-
» ble de détruire le culte national, que
» des pratiques étrangeres. J'ai cru de-
» voir vous faire ces observations, de peur
» qu'un trouble superstitieux ne vînt
» agiter vos esprits, quand vous nous ver-
» rez abbattre ces Temples de la pro-
» stitution, & rompre ces assemblées sa-
» criléges. Dans tout ce que nous fe-
» rons à cette occasion, les Dieux
» nous seront favorables & propices :

» indignés de voir le libertinage & le
» crime profaner ſcandaleuſement leur
» nom reſpectable, ils ont diſſipé les té-
» nebres qui couvroient ces horreurs &
» les ont expoſées au grand jour. Mais
» ce n'eſt pas pour les laiſſer impunies
» qu'ils les ont dévoilées, c'eſt pour
» les livrer à la vengeance & à la sé-
» vérité des Loix. Le Sénat nous a
» donné extraordinairement, à mon
» Collegue & à moi, la commiſſion
» d'informer contre les coupables, &
» nous nous en acquitterons avec zele.
» Nous avons ordonné aux Magiſtrats
» du ſecond ordre de veiller la nuit
» dans tous les quartiers de la ville;
» vous devez auſſi, dans les endroits
» où chacun de vous ſe trouvera placé,
» exécuter ponctuellement les ordres
» qu'on vous donnera, & tâcher de
» prévenir le péril & le tumulte que
» pourroient occaſionner les coupa-
» bles.

Enſuite ils firent faire lecture de l'Arrêt du Sénat, & propoſerent de donner une récompenſe à quiconque leur améneroit, ou au moins leur dénonceroit un complice. Ils déclarerent en même temps, » que ſi quel-
» qu'un de ceux qui ſeroient dénoncés,
» prenoit la fuite, il auroit, pour ſe
» repréſenter, un certain temps, paſſé
» lequel on le condamneroit par contu-

» mace. Que si on dénonçoit quelqu'un qui fût actuellement hors de » l'Italie, il auroit un plus long terme » pour comparoître. Ils défendirent de » plus par un Edit à toute personne, » de quelque condition qu'elle fût, de » rien vendre ou acheter, dans le dessein de favoriser la fuite des accusés; » ni de les retirer, de les cacher, & de » leur donner aucun secours. » Aussi-tôt que l'assemblée du peuple eut été congédiée, la terreur se répandit dans toute la ville, dans le voisinage de Rome, & dans l'Italie entiere, par le moyen des lettres que les citoyens écrivoient à leurs hôtes & à leurs amis, & qui annonçoient l'arrêt du Sénat, l'assemblée du peuple & l'Edit que les Consuls avoient fait publier. La nuit qui suivit immédiatement l'assemblée où la dénonciation fut faite au peuple, un grand nombre de coupables voulant se sauver, furent arrêtés par ceux à qui on avoit confié la garde des portes, & livrés aux Triumvirs : on en dénonça plusieurs, dont quelques-uns, tant hommes que femmes, se donnerent la mort. On faisoit monter les associés de l'un & de l'autre sexe à plus de sept mille. On savoit, à n'en pas douter, que cette association avoit pour Chefs les deux Atinius M. & C. de la populace de Rome, Faliscus

Chefs de la conspiration.

L. d'Opiterne, & Minius Cerrinius de Capoue : qu'ils étoient les auteurs de tous les crimes & de toutes les infamies qu'on lui reprochoit, ainsi que les Souverains Pontifes du nouveau culte qu'ils avoient établi. On prit des mesures si justes, qu'ils furent bientôt arrêtés. Dès qu'ils parurent devant les Consuls, ils avouerent tout, & n'apporterent aucun délai au jugement.

Au reste, la frayeur avoit fait déserter la ville à tant de citoyens, que, comme plusieurs qui étoient en procès & en instance, risquoient d'être condamnés par forclusion, les Préteurs T. Menius & M. Licinius, du consentement du Sénat, furent obligés de leur accorder une surséance de trente jours, jusqu'à ce que les Consuls eussent terminé l'affaire des Bacchanales. Par la même raison, ceux qui avoient été dénoncés ne se trouvant pas à Rome pour comparoître devant les Consuls & se défendre, ces Magistrats furent forcés de se transporter dans les villes voisines, d'y continuer leurs informations, & d'y prononcer leurs jugements. Ceux qu'on ne pouvoit convaincre que de s'être fait initier, & d'avoir prononcé la formule que le Prêtre dictoit, & qui renfermoit les pratiques abominables auxquelles on s'engageoit, sans s'être permis aucun excès, ni sur leurs per-

Supplices des coupables.

ſonnes, ni ſur celles des autres, reſtoient en priſon. Mais ceux qui étoient coupables de proſtitution & de meurtres, qui avoient rendu faux témoignage, contrefait des ſignatures, ſuppoſé des teſtaments, ou d'autres actes, ſubiſſoient la peine de mort. Ceux qui perdirent la vie, furent en plus grand nombre que ceux qu'on laiſſa aux fers. Et dans ces deux cas ſe trouvoient également des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Les Conſuls remettoient les femmes qu'ils avoient condamnées entre les mains de leurs parents, ou de leurs tuteurs, afin qu'ils les fiſſent exécuter en particulier. S'il ne ſe trouvoit perſonne qu'on pût charger de leur ſupplice, on les exécutoit publiquement. On recommanda enſuite aux Conſuls de détruire, premierement à Rome, puis dans tout le reſte de l'Italie, les temples de Bacchus, & de n'épargner que les autels & les ſtatues de ce Dieu, qui étoient d'ancienne date. Le Sénat rendit enſuite un Arrêt, qui défendoit qu'à l'avenir on célebrât les Bacchanales, ni à Rome, ni dans l'Italie. Que ſi quelqu'un ſe trouvoit obligé de faire quelque ſacrifice de cette nature, & qu'il ne crût pas en conſcience pouvoir s'en diſpenſer, il en donnât avis au Préteur de la ville, qui en feroit ſon rap-

Arrêt du Sénat, qui défend à l'avenir les Bacchanales, ou Fêtes de Bacchus.

port au Sénat. Que si l'assemblée, composée au moins de cent Sénateurs le permettoit, il pourroit procéder à la célébration de ce sacrifice, mais à condition qu'il n'y assisteroit pas plus de cinq personnes, qu'il n'y auroit point de bourse commune, & qu'on n'établiroit aucun Sacrificateur avec la qualité de Préteur & de Pontife.

Aussi-tôt après le Sénat, à la réquisition du Consul Q. Marcius, rendit un autre Arrêt, qui portoit qu'on ne parleroit point de la récompense des dénonciateurs, jusqu'à ce que Postumius eût achevé les informations & fût de retour à Rome; qu'alors on remettroit cette affaire en délibération dans le Sénat. En attendant on jugea à propos d'envoyer Minius Cerrinius Campanien dans les prisons d'Ardée, avec ordre aux Magistrats de cette ville, de le faire étroitement garder, & de lui ôter tous les moyens, non-seulement de s'enfuir, mais encore de se donner la mort. Sp. Postumius revint enfin à Rome; & sur la proposition qu'il fit au Sénat de récompenser Pub. Ebutius & Hispala Fecenia, pour avoir découvert une association si dangereuse, il fut ordonné aux Questeurs de la ville de leur compter à chacun cent mille as (1), & au Consul d'enga-

Récompense des dénonciateurs.

[1] Autour de cinq mille livres.

ger les Tribuns à demander au peuple le plutôt possible, d'accorder à Pub. Ebutius l'Emérite, une entiere exemption de servir, & par conséquent de défendre au Censeur de lui (1) fournir un cheval aux dépens de la République. Le même Sénatus-Consulte permettoit à Fecenia Hispala (2) de disposer de ses biens suivant sa volonté, de s'allier en telle famille qu'il lui plairoit, de se choisir à sa fantaisie un tuteur qui seroit reconnu comme celui qu'un mari nomme par son testament; & d'épouser un homme de condition libre, sans que ce mariage pût jamais déshonorer celui qui l'auroit contracté ni lui faire aucun tort. Il étoit enjoint aux Préteurs qui se trouvoient alors en Charge, & à ceux qui seroient choisis dans la suite, de mettre cette femme à l'abri de toute violence, & de pourvoir à sa sûreté: que telle étoit l'intention du Sé-

[1] Comme il étoit exempt du service, on ne lui assigne point de cheval, quoique d'ailleurs ce fût un honneur d'en avoir un acheté & nourri aux dépens de la République.

(2) Il paroît que le Sénat par ce décret veut gratifier Hispala de tous les Privileges de la liberté & laver entierement la tache de sa naissance. Suivant les Interpretes les plus habiles & les plus versés dans l'ancienne Jurisprudence Romaine, les affranchis ne pouvoient disposer de leurs biens que du consentement de leurs Patrons, ni se marier qu'à d'autres affranchis du même Patron ou de sa famille. Ces mariages formoient des especes de branches bâtardes de cette famille. Les peres & les enfants en prenoient le nom. *Voyez Turnebe & Gronovius.*

nat, qui croyoit lui devoir cette marque de reconnoissance. Ce décret fut présenté au peuple, qui en ordonna l'exécution. A l'égard des autres dénonciateurs, on laissa les Consuls maîtres de leur faire grace & de les récompenser.

Déja Q. Marcius ayant achevé les informations dans les différents endroits où il s'étoit chargé de les faire, se disposoit à partir pour la Ligurie, son département, avec un renfort de trois mille hommes d'infanterie Romaine, & de cent cinquante Chevaliers, outre cinq mille fantassins & deux cents cavaliers levés parmi les alliés du nom latin. On avoit décerné le même département à son Collegue avec le même nombre de troupes. Ces deux Généraux reçurent les armées que leur remirent C. Flaminius & M. Emilius, Consuls de l'année précédente. Le Sénat leur ordonna encore de lever deux nouvelles Légions, & d'exiger des Latins vingt mille hommes de pied, treize cents cavaliers, & d'enrôler trois mille hommes d'infanterie Romaine, avec deux cents Chevaliers, pour envoyer le tout, à l'exception des deux Légions, recruter l'armée d'Espagne. Mais tandis qu'ils étoient occupés l'un & l'autre à informer à Rome ou dans l'Italie, ils chargerent

T. Menius de faire ces levées en leur place. Les informations achevées, Q. Marcius partit le premier, & marcha contre les Liguriens Apuans. Là, pendant qu'il les relance jusques au fond des forêts, qui leur avoient toujours servi d'asyle & de retraite, il fut surpris dans un défilé dangereux dont l'ennemi s'étoit emparé: il perdit quatre mille hommes, trois Enseignes de la seconde Légion, onze étendards des alliés du nom Latin, & une grande quantité d'armes que jetoient les soldats, pour fuir plus librement à travers les bois. Les Liguriens cesserent de poursuivre les Romains avant que ceux-ci cessassent de fuir. Le Consul, dès qu'il fut sauvé des terres des ennemis, & qu'il n'eut plus rien à craindre, congédia ses troupes, pour empêcher qu'on ne s'apperçût de leur diminution. Mais il ne put effacer le souvenir de cette défaite; & le défilé d'où les Liguriens l'avoient honteusement chassé, fut appellé *Marcius* de son nom.

Q. Marcius surpris, battu & mis en fuite par Liguriens.

A peu près dans le temps qu'on apprit à Rome cette mauvaise nouvelle, on y reçut d'Espagne une lettre dont la lecture causa une tristesse mêlée de joie. C. Atinius qui deux ans auparavant s'étoit rendu dans cette Province en qualité de Préteur, livra bataille

Affaires d'Espagne

aux Lusitans dans le territoire d'Asta, six mille hommes des ennemis furent tués, les autres mis en déroute, & obligés d'abandonner leur camp. Le vainqueur ensuite alla assiéger la ville d'Asta avec les Légions. Il la prit aussi facilement qu'il s'étoit emparé du camp des vaincus. Mais s'étant approché des murailles avec trop peu de précaution, il reçut une blessure dont il mourut peu de jours après. Le Sénat informé de cette mort, dépêcha aussitôt un courier pour joindre le Préteur C. Calpurnius au Port de la Lune, & lui signifier de partir le plutôt qu'il seroit possible, afin que la Province ne restât pas sans Commandant. Le courier arriva le quatrieme jour au Port de la Lune; mais il y avoit déja quelques jours que Calpurnius en étoit sorti. L. Manlius Acidinus, qui étoit parti dans le même temps qu'Atinius pour son département, en vint aussi aux mains en bataille rangée avec les Celtiberiens. On se retira sans que la victoire eût été décidée. Cependant les Celtiberiens décamperent dès la nuit suivante; les Romains resterent les maîtres d'enterrer leurs morts & de recueillir les dépouilles des ennemis. Peu de jours après les mêmes peuples ayant mis sur pied une armée plus considérable, vinrent les premiers attaquer les Romains auprès de Calagur-

ris. On n'assigne point la cause de leur peu de résistance ; malgré la supériorité de leur nombre considérablement augmenté, ils furent défaits dans une action. Les Romains leur tuerent douze mille hommes sur la place, firent plus de deux mille prisonniers, & se rendirent maîtres de leur camp. Si l'arrivée de son successeur n'eût arrêté Manlius au milieu de ses conquêtes, qu'il poussoit avec vigueur, les Celtibériens auroient été entierement subjugués. Les deux nouveaux Préteurs firent prendre aux armées leurs quartiers d'hiver.

Dans le temps qu'on reçut ces nouvelles de l'Espagne, on s'acquitta d'un devoir de Religion, & on célébra pendant deux jours à Rome les Jeux appellés (1) Tauriens. M. Fulvius fit représenter ensuite pendant dix jours, avec beaucoup de magnificence, ceux qu'il avoit voués durant la guerre d'Etolie : un grand nombre d'acteurs de ces sortes de spectacles étoient venus de la Grece, pour en relever la pompe & l'éclat. Ce fut la premiere fois qu'on vit à Rome un combat d'Athle-

[1] Ces Jeux avoient été institués sous le regne de Tarquin le superbe, en l'honneur des Dieux Infernaux, à l'occasion d'une maladie contagieuse qui attaquoit sur-tout les femmes enceintes ; leur fruit contractoit la corruption des taureaux immolés, dont la chair avoit été vendue au peuple.

tes ; on donna auſſi une chaſſe de lions & de pantheres ; enfin cette fête, par la richeſſe & la variété des ſcenes & des tableaux, approchoit du luxe de ce ſiecle. On fit auſſi-tôt après une neuvaine, parce qu'on publioit que pendant trois jours il avoit plû des pierres dans le territoire de Picene, & que des feux céleſtes, diverſement allumés, avoient brûlé légerement les habits de pluſieurs perſonnes. En vertu d'un décret des Pontifes, on ajouta encore des prieres pendant un jour ; parce que la Chapelle de la Déeſſe Ops dans le Capitole, avoit été frappée de la foudre. Les Conſuls immolerent les grandes victimes pour appaiſer les Dieux, & firent la cérémonie de purifier la ville. On apprit immédiatement après, qu'on avoit trouvé dans l'Ombrie un jeune hermaphrodite d'environ 12 ans. Les Conſuls ordonnerent qu'on tranſportât ce monſtre hors du territoire de Rome, & qu'on lui ôtât au plutôt la vie. Cette même année des Gaulois d'au-delà des Alpes, paſſerent dans le pays des Venetes, & ſans y faire aucun ravage ni aucun acte d'hoſtilité, choiſirent aſſez près du lieu où eſt aujourd'hui Aquilée, un emplacement propre à bâtir une ville. Les Romains envoyerent des Ambaſſadeurs au-delà des Alpes ; on leur ré-

pondit que cette colonie n'étoit poin partie du consentement de la Nation & qu'on ne savoit ce qu'elle faisoit er Italie. L. Scipion, célebra alors pendant dix jours les Jeux qu'il disoi avoir voués en faisant la guerre contr Antiochus : il fit les frais de cette fêt avec l'argent que les Rois & les ville lui avoient fourni. Valerius Antia assure que depuis sa condamnation & la confiscation de ses biens, il fut envoyé en Asie avec la qualité de Commissaire, pour terminer les contestations élevées entre les Rois Antiochus & Eumenes : que dans ce voyage il ra semblä des fonds & des acteurs d toutes les parties de l'Asie, & qu'à so retour il annonca enfin au Sénat ce Jeux, dont il n'avoit pas dit un mo après la guerre où il disoit avoir fai vœu de les donner. Comme l'anné étoit sur le point de finir, Q. Mar cius absent alloit sortir de charge Sp. Posthumius, après avoir achevé le informations avec la plus grande fidé lité & la plus grande exactitude, tin les comices. On créa Consuls App Claudius Pulcher & M. Semproniu Tuditanus. Le lendemain on nomm Préteurs Publ. Cornelius Cethegus, A Posthumius Albinus, C. Afranius Stel lio, C. Atilius Serranus, L. Posthu mius Tempsanus, & M. Claudiu

Marcellus. Sur la fin de l'année, comme le Consul Sp. Posthumius avoit déclaré qu'en parcourant les côtes orientales & occidentales de l'Italie, à l'ocasion des informations qu'il étoit chargé de faire, il avoit trouvé deux colonies désertes, celle de Siponte sur les bords de la mer supérieure, & celle de Buxento sur ceux de la mer inférieure; T. Menius Préteur de la ville, créa Triumvirs, pour y conduire de nouveaux habitants, L. Scribonius Libo, M. Tuccius, & Cn. Bebius Tamphilus.

Ap. Claudius Pulcher, & M. Sempronius Tud. Con. an de Rome 567.

Origine de la guerre de Persée.

La guerre qui étoit sur le point de s'allumer entre les Romains & les Macédoniens, eut une autre origine que celle qu'on lui donne communément; & ce ne fut pas Persée qui en conçut le projet, comme quelques-uns le croient; mais son pere Philippe, qui l'auroit exécuté lui-même, si la mort ne l'eût prévenu. Obligé de recevoir la loi du vainqueur, ce qui l'affligeoit le plus, c'est que le Sénat lui avoit ôté le droit de punir ceux des Macédoniens qui avoient quitté son parti pendant la guerre: toutefois Quintius, en remettant à un autre temps la décision de cet article, lui avoit fait espérer qu'il pourroit obtenir sa demande. Mais après la défaite d'Antiochus aux Thermopyles, le Consul Acilius &

Philippe s'étant séparés pour aller en même temps assiéger, l'un Héraclée, & l'autre Lamie; ce Prince fut indigné qu'Acilius ayant réduit Héraclée, lui ordonnât de lever le siége de Lamie, & forçât cette place de se rendre aux Romains. Le Consul calma un peu son ressentiment, lorsque pressé d'aller assiéger Naupacte, où les Etoliens s'étoient retirés après leur défaite, il permit au Roi de déclarer la guerre à Amynander & aux Athamanes, & de réunir à son Royaume les villes que les Etoliens avoient enlevées aux Thessaliens. Il n'avoit pas eu de peine à chasser Amynander de l'Athamanie, ni à reprendre un assez grand nombre de villes. Il avoit même réduit sous sa puissance Démétriade, place forte & avantageusement située à tous égards, avec la Nation entiere des Magnesiens. Il trouva ensuite dans la Thrace quelques villes où régnoient entre les premiers Citoyens des divisions occasionnées par la liberté dont ils jouissoient nouvellement, & à laquelle ils n'étoient point accoutumés; il s'en rendit maître en se déclarant dans ces combats domestiques pour le parti le plus foible.

Philippe se met en état de recommen-

Ces différentes expéditions appaiserent pour un temps l'indignation de Philippe envers les Romains: cepen

ant ce Prince ne cessa jamais de s'appliquer durant la paix à mettre sur pied e nouvelles forces pour être en état e faire la guerre, dès qu'il s'en présenteroit une occasion favorable. Il ugmenta les revenus de son Royaume, non-seulement par des impôts établis sur les productions de la terre & ur le commerce maritime, mais encore il remit en valeur les anciennes mines qui avoient été abandonnées, & it travailler à de nouvelles en plusieurs endroits. Pour repeupler ses États & réparer les pertes de la guerre, l ne se borna pas seulement à forcer ous ses sujets de se marier & d'élever les enfants : il transplanta de plus dans a Macédoine une grande multitude le Thraces; & pendant tout le temps qu'il n'eut point d'ennemis à combattre, il s'occupa des moyens d'étendre & d'aggrandir sa puissance. Bientôt de nouveaux motifs réveillerent sa haine contre les Thessaliens; & les Perrhebiens étant venus se plaindre à Rome de ce que ce Prince s'étoit emparé de leurs villes, & le Roi Eumenes l'ayant accusé par ses Ambassadeurs d'avoir forcé plusieurs places de la Thrace, & d'avoir transporté les habitants de cette Province dans la Macédoine, le Sénat écouta ces plaintes & ces accusations, de façon

cer la guerre.

Plaintes de divers peuples contre Philippe.

à faire juger qu'elles ne seroient poin négligées. Ce qui avoit fait le plu d'impression sur l'esprit des Sénateurs c'est qu'ils avoient déja appris que Philippe prétendoit rester maître d'Enus & de Maronée ; ils se soucioient peu de Thessaliens. Les Ambassadeurs de Athamanes vinrent aussi représenter qu non pas seulement une ville, ou un partie de leurs terres, mais l'Athamanie entiere étoit réduite sous la pui sance de Philippe. Les exilés de Maronée accusoient pareillement les trou pes du Roi de les avoir chassés de le patrie, parce qu'ils avoient voulu de fendre la cause de la liberté ; & c' toient eux qui avoient informé le S nat des prétentions de Philippe, no seulement sur Maronée, mais mêm sur Enus. Philippe de son côté n'avo pas manqué d'envoyer des Ambass deurs à Rome pour se justifier, & so tenir qu'il n'avoit rien fait que d concert avec les Généraux de la R publique. » Que la cause des Thess » liens, des Perrhebiens, des Ma » gnesiens, d'Amynander & des Ath » manes, étoit la même que celle de » Etoliens. Qu'après la défaite d'An » tiochus, le Consul occupé à réduir » les villes d'Etolie, avoit envoy » Philippe pour reprendre celles qu' » possédoit aujourd'hui par droit d

conquête ». Le Sénat croyant devoir e rien décider en l'absence du Roi, nvoya pour terminer ces contesta-ons sur les lieux, Q. Cecilius Metel-is, M. Bebius Tamphilus, & Ti. Sem-ronius, en qualité de Commissaires. ›ès qu'ils furent arrivés, ils indique-ent un Congrès à Tempé en Thessa-e, où devoient se rendre les Députés es villes, qui avoient des intérêts à émêler avec Philippe.

Commissaires envoyés de Rome pour entendre les plaintes des peuples contre Philippe.

Quand les Commissaires comme ·bitres, les Thessaliens, les Perrhe-.ens & les Athamanes comme accu-teurs, & Philippe comme accusé, eu-ent pris place dans cette assemblée; ors les Chefs des différentes députa-ons parlerent avec plus ou moins d'ai-eur ou de modération, chacun sui-ant son caractere, la haine ou l'affec-on qu'il avoit pour Philippe. La ques-on étoit de savoir à qui devoient ap-artenir Philippopolis, Tricca, Pha-ria, Eurymnes & les autres villes des ivirons. Les Thessaliens les reven-.quoient, soutenant que les Etoliens s leur avoient autrefois ravies, (car ı ne doutoit point que Philippe ne s eût enlevées aux Etoliens.) Ces erniers au contraire prétendoient ı'anciennement elles avoient fait par-e de l'Etolie : ce qui rendoit la ques-on problématique, c'est que le Con-

ſul Acilius n'avoit accordé au Roi les places dont il s'agiſſoit, qu'au cas qu'elles euſſent originairement appartenu aux Etoliens, ou qu'elles fuſſent paſſées ſous leur domination volontairement, & non contraintes par la force des armes. La même difficulté ſe préſentoit à l'égard des villes des Magneſiens & des Perrhebiens. Car les Etoliens avoient confondu les droits de toutes celles dont ils s'étoient emparés, à meſure qu'ils en avoient trouvé l'occaſion. A ces demandes & à ces réclamations les Theſſaliens ajouterent des plaintes. » Que ces places, quand même » Philippe conſentiroit à les rendre, ſe » roient déſertes & dépouillées: qu'outre » les citoyens moiſſonnés par la guerre » ce Prince avoit emmené dans la Macé» doine cinq cents des premiers de la » jeuneſſe qu'il employoit à des miniſ» teres ſerviles; & qu'il avoit eu ſoin » de rendre tout-à-fait inutiles aux » Theſſaliens, les reſtitutions qu'il ſe» roit forcé de leur faire. Que Thebes » de Phtie étoit autrefois un Port uni» que, très-commerçant & fort avan» tageux aux Theſſaliens; que Phi» lippe en avoit enlevé tous les vaiſ» ſeaux, & tranſporté tout le com» merce maritime à Démétriade. Que » le droit des gens ne mettoit pas les » Ambaſſadeurs même à couvert d

sa violence. Qu'il avoit dressé sur le chemin une embuscade à ceux qui alloient trouver T. Quintius. Qu'en conséquence tous les Thessaliens étoient si fort effrayés, qu'il n'y en avoit aucun qui osât ouvrir la bouche, ni dans sa ville, ni dans l'assemblée générale de la Nation. Que les Romains leurs libérateurs étoient éloignés, tandis qu'ils restoient sous la main d'un maître impérieux, qui ne leur permettoit pas de jouir des bienfaits du peuple Romain. Qu'on n'a plus rien de libre, si la voix ne l'est pas. Que s'il leur étoit permis aujourd'hui de parler, ou plutôt de faire entendre leurs gémissements, ils devoient cette faveur à la présence & à la protection des Commissaires de Rome. Que si les Romains ne songeoient à rassurer les Nations voi- » sines de la Macédoine, & à réprimer l'audace de Philippe, inutilement avoient-ils vaincu ce Prince, » & rendu la liberté aux Grecs. Que » semblable à un coursier rétif & fougueux, il falloit pour le dompter plus » qu'un frein ordinaire. » Telle fut l'aigreur de ceux qui parlerent les derniers. Car ceux qui avoient pris les premiers la parole, s'étoient expliqués avec plus de modération, conjurant le Prince de pardonner à l'enthou-

siasme de la liberté, les expression trop vives qui avoient pu leur échap per; de vouloir bien quitter la morgu inflexible de l'autorité pour prendr insensiblement le caractere indulgen d'un ami & d'un allié : en un mot, d'i miter le peuple Romain, qui cherchoi plutôt par l'amour que par la cruaut à s'attacher les peuples. Après les Thef saliens, les Perrhebiens insisterent su la restitution de Gonnocondyle, à qu Philippe avoit donné le nom d'Olym pias, & sur celle de Malthée & d'E ricinie, assurant que ces trois place leur appartenoient. Les Athamanes re clamerent leur liberté, & les deu châteaux d'Athenée & de Petnée.

Réponse de Philippe aux accusations des autres peuples.

Philippe, pour avoir l'air d'accusa teur, plutôt que d'accusé, commenç aussi par se plaindre lui-même » que le » Thessaliens avoient pris de force l » ville de Menelaïde dans la Dolo » pie, laquelle avoit fait partie de se » Etats. Que les mêmes Thessalien » conjointement avec les Perrhebien » lui avoient aussi enlevé celle de Pe » tra dans la Pierie. Qu'à l'égard d » Xinie, qui sans contredit étoit d » la dépendance des Etoliens, eux » mêmes la lui avoient cédée; & qu » les Thessaliens au contraire poissé » doient sans aucun titre Paracheloïd » qui avoit été comprise dans l'Atha mani

» manie. Que quant aux deux reproches qu'on lui faifoit, l'un d'avoir dreffé une embufcade à des Ambaffadeurs, & l'autre d'avoir détruit le commerce de quelques villes maritimes pour le tranfporter ailleurs, le dernier étoit ridicule, puifqu'il ne pouvoit être refponfable de l'inconftance des négociants & des marins ; le premier répugnoit à fon caractere & à fes mœurs. Que depuis un grand nombre d'années fes ennemis ne ceffoient d'envoyer des Ambaffadeurs pour l'accufer, tantôt devant les Généraux Romains, tantôt à Rome dans le Sénat. Pouvoient-ils prouver qu'il en eût jamais maltraité aucun, même de parole ? Qu'ils avançoient qu'une fois il avoit voulu furprendre ceux qui alloient trouver Quintius, fans dire ce qui leur étoit arrivé. Que c'étoit-là le langage de gens qui cherchent des prétextes pour fe plaindre, n'ayant aucun motif légitime & réel. Que les Theffaliens, fans garder de mefures, abufoient infolemment de l'indulgence du peuple Romain ; & qu'après une foif de longue durée, s'il étoit permis de parler ainfi, ils buvoient trop avidement la liqueur traîtreffe de la liberté. Qu'en cela ils reffembloient à ces efcla-

» ves, qui, tout-à-coup affranchis au
» moment où ils s'y attendoient l
» moins, se livrent à une licence ex
» cessive dans les propos, & se re
» pandent impudemment en injure
» contre leurs maîtres. Ensuite em
» porté par un mouvement d'indigna
» tion, il ajouta que (1) le soleil n
» s'étoit pas encore couché pour
» derniere fois. » Ce mot ayant é
pris pour une menace, non-seulemen
par les Thessaliens, mais par les Ro
mains mêmes, excita un murmure qu
interrompit Philippe pendant quelqu
moments. Quand le bruit eut cessé,
répondit aux Ambassadeurs des Ath
manes & des Perrhébiens : » que l
» villes dont ils demandoient la rest
» tution, étoient dans le même c
» que celles dont il venoit de parler
» qu'elles lui avoient été abandonné
» par le Consul Acilius & par les Ro
» mains, parce qu'elles étoient aux e
» nemis de la République. Que si ceu
» qui l'en avoient gratifié, vouloien
» reprendre leur don, il savoit bie
» qu'il falloit céder : mais qu'e
» cela ils feroient une injustice man
» feste à un ami utile & fidele, pou

(1) Façon de parler énigmatique, pour dire q
la fortune pouvoit encore changer, & que les R
mains ne devoient pas se prevaloir de leurs avanta
actuels.

» obliger des alliés ingrats, qui n'é-
» toient en état de leur rendre aucun
« service. Que de tous les bienfaits, la
» liberté étoit celui dont la reconnoif-
» fance duroit le moins, chez des peu-
» ples qui devoient bientôt perdre cet
» avantage par le mauvais usage qu'ils
» en feroient. » Les Commissaires, après
voir entendu les parties, déciderent :
» que le Roi retireroit ses garnisons des
» villes dont on a parlé ; & se renfer-
» meroit dans les anciennes bornes de
» la Macédoine. A l'égard des plaintes
» faites réciproquement de part &
» d'autre, les Commissaires déclarerent
» qu'il falloit regler la forme de procé-
» dure, suivant laquelle le Roi & les
» autres Nations intéressées discute-
» roient leurs droits respectifs.

Jugement des Commissaires de Rome

Philippe outré de ce jugement, suivit les Commissaires qui se transporterent à Thessalonique pour examiner ce qui concernoit les villes de Thrace. Là, les Députés d'Eumenes représenterent : » que si l'intention des
» Romains étoit qu'Enus & Maronée
» fussent libres, il suffiroit de les aver-
» tir d'effectuer leur bonne volonté,
» & d'empêcher qu'un autre ne la rendît
» inutile. Mais que s'ils prenoient un
» intérêt moins vif aux villes de Thra-
» ce, il étoit juste que ces deux pla-
» ces, qui avoient été possédées par

Plaintes d'Eumenes contre Philippe, suivies de celles des Maronites.

» Antiochus, restassent à Eumenes plu-
» tôt qu'à Philippe, pour récompens
» ou des services que son pere Atta-
» lus avoit rendus au peuple Romain
» dans la guerre contre Philippe même
» ou des périls & des travaux qu'i
» avoit essuyés de son côté par mer &
» par terre, pendant celle d'An-
« tiochus. Que d'ailleurs Eumene
» avoit pour lui le jugement des di
» Commissaires, qui en donnant Cher
» sonnese & Lisimachie, avoient pré-
» tendu donner aussi Enus & Maro
» née : ces deux places par leur pro
» ximité même, étant comme l'acces
» soire du principal précédemment ac
» cordé. Etoit-ce en vertu des servi
» ces rendus au peuple Romain, ou
» des droits de sa Couronne, que Phi
» lippe avoit mis garnison dans de
» villes si éloignées de ses Etats? Qu'on
» pouvoit faire venir les Maronites
» & qu'on apprendroit d'eux le vé
» ritable état où se trouvoient ce
» places. » Les Députés de Maroné
étant appellés, avouerent : » que le
» Roi ne se contentoit pas d'occu
» per un poste seul, suivant l'usa
» ge, mais que tous les quartiers de
» cette ville étoient remplis de Macé-
» doniens. Qu'ainsi les partisans, ou
» pour mieux dire, les esclaves de
» ce Prince y dominoient : qu'eu

seuls avoient la liberté de parler, & dans le Sénat, & devant le peuple : qu'eux seuls disposoient de toutes les Charges & de toutes les dignités pour eux-mêmes, ou pour leurs amis. Que les gens de bien, qui réclamoient les loix & la liberté, étoient, ou bannis de leur patrie, ou forcés de vivre dans l'obscurité, & d'obéir en silence à la tyrannie. Ils ajouterent en peu de mots au sujet de leurs limites : que Q. Fabius Labéon étant dans le pays, avoit borné celles de Philippe au vieux chemin royal, tirant vers les montagnes de Thrace, sans nulle part approcher de la mer. Mais que ce Prince en avoit tracé de nouvelles dans lesquelles il avoit enfermé les campagnes & les villes des Maronites.

Réponse de Philippe à Eumenes & aux Maronites.

A ces derniers Philippe répondit ...ut autrement qu'il n'avoit fait aux ...hessaliens & aux Perrhébiens. » Ce n'est, dit-il, ni aux Maronites, ni à Eumenes que j'ai maintenant affaire, mais à vous, Romains ; à vous dont l'injustice à mon égard se manifeste depuis long-temps. Je croyois qu'il étoit juste qu'on me rendît les villes de Macédoine qui s'étoient révoltées contre moi pendant la treve ; non qu'elles pussent augmenter beau-

» coup les forces de mon Royaume,
» (car ces places sont peu considéra-
» bles, & situées sur les frontieres ;)
» mais parce que cet exemple étoit
» d'une grande conséquence pour con-
» tenir le reste des Macédoniens. Vous
» m'avez refusé ma demande. Pen-
» dant la guerre d'Etolie, le Consul
» Manius Acilius m'ordonne d'assiéger
» Lamia. Après bien des fatigues, après
» plusieurs assauts, j'étois sur le point
» de franchir les remparts & de pé-
» nétrer dans la place, lorsqu'il m'ar-
» racha la victoire d'entre les mains
» en me forçant de lever le siége. Pour
» adoucir en quelque sorte l'amertume
» de cet affront, on me permit de re-
» prendre dans la Thessalie, dans la
» Perrhebie & dans l'Athamanie,
» quelques places qui peuvent passer
» pour des châteaux plutôt que pour
» des villes : & vous venez encore de
» me les enlever, Q. Cecilius. Les
» Députés d'Eumenes, il y a un instant,
» soutenoient avec confiance que leur
» Maître devoit préférablement à
» moi posséder les villes qui avoient
» appartenu à Antiochus ; j'en juge
» bien différemment. Car il étoit im-
» possible qu'Eumenes conservât son
» Royaume, non sans que les Ro-
» mains fussent vainqueurs, mais sans
» qu'ils fissent la guerre. Ainsi c'est lui

» qui vous a obligation ; vous ne lui
» en avez aucune. Pour moi, loin que
» j'aie été en danger de perdre la
» moindre partie de mes Etats, j'ai
» dédaigné l'alliance d'Antiochus, j'ai
» rejeté ses offres, j'ai refusé trois
» mille talents, cinquante vaisseaux
» couverts, & toutes les villes de
» Grece que j'avois possédées aupara-
» vant : je me suis déclaré son ennemi
» avant même que Manius Acilius fît
» passer ses troupes dans la Grece ; &
» sous les ordres de ce Consul, j'ai fait
» les expéditions dont il m'a char-
» gé. Et lorsque son successeur L. Scipion
» eut résolu de mener l'armée par
» terre jusqu'aux bords de l'Helles-
» pont, non-seulement je lui donnai
» passage par mes Etats, mais encore
» je fis pratiquer des chemins, bâtir
» des ponts, & conduire des vivres : ou-
» tre la Macédoine, il traversa pa-
» reillement la Thrace, & j'empêchai
» sur-tout les barbares qui l'habitent
» de le troubler dans sa marche. Pour
» un zele si marqué, je pourois dire,
» pour un service si important, ne de-
» viez-vous pas, Romains, ajouter à
» mes Etats, les étendre & les ag-
» grandir, plutôt que de m'arracher
» ce que je tenois de mes ancêtres ou
» de votre générosité, comme vous le
» faites aujourd'hui ? On ne me resti-

» tue point les places que vous avouez
» avoir fait partie de mon royaume.
» Eumenes vient me dépouiller, comme
» si j'étois Antiochus. Et pour soute-
» nir le plus impudent de tous les men-
» songes, il veut s'autoriser du de-
» cret des dix Commissaires, tandis
» que ce même decret fait précisément
» sa condamnation. Car il est dit ex-
» pressément, & en termes formels,
» que le Sénat accorde à Eumenes
» Chersonnese & Lysimachie. En quel
» endroit y est-il parlé d'Enus, de
» Maronée & des villes de Thrace
» qu'il prétend s'attribuer ? Il n'a pas
» même osé les leur demander ; & au-
» jourd'hui vous les lui abandonneriez
» comme s'il les avoit obtenues d'eux ?
» Il est question de savoir dans quelle
» classe vous jugez à propos de me
» placer : si vous avez dessein de me
« poursuivre comme votre ennemi,
» continuez d'agir comme vous avez
» commencé ; mais si vous avez pour
» moi la considération qui est dûe à
» un Roi allié & fidele, je vous con-
» jure de m'épargner un traitement ri-
» goureux que je ne mérite pas. » Les
Députés furent touchés des remon-
trances de Philippe & firent une ré-
ponse conditionnelle qui suspen-
doit le jugement. Car ils déclare-
rent : » que si les villes en question

» avoient été données à Eumenes » par le decret des dix Commiſ- » ſaires, ils ne changeroient rien à » ce réglement. Que ſi au contraire » Philippe en avoit fait la conquête, il » jouiroit du fruit de ſa victoire. Que » ſi l'un & l'autre expoſé ſe trouvoit » faux, ils renvoyoient au Sénat la » déciſion de cette affaire. Mais » qu'en attendant, pour que les cho- » ſes reſtaſſent dans leur premier état, » ils ordonnoient que ces villes fuſſent » évacuées. » Voilà les véritables motifs qui indiſpoſerent principalement Philippe contre les Romains : en ſorte qu'il paroît que Perſée n'eut pas de nouvelles raiſons pour leur déclarer la guerre, & qu'il ne fit qu'exécuter le projet de ſon pere.

Mais à Rome on ne ſoupçonnoit en aucune façon les Macédoniens de vouloir rompre la paix. Le Proconſul L. Manlius étoit revenu d'Eſpagne. Il eut audience dans le Temple de Bellone, & demanda qu'on lui accordât l'honneur du triomphe. On convenoit que ſes exploits le méritoient ; mais l'uſage s'élevoit contre une pareille demande. Car il n'y avoit point d'exemple qu'un Général eût triomphé ſans avoir terminé la guerre, laiſſé ſa Province paiſible, & ramené ſon armée à Rome. Cependant on prit un milieu en faveur de Manlius, & on

L. Manlius obtient l'ovation à son retour d'Espagne.

lui accorda l'ovation. Il exposa aux yeux du peuple cinquante-deux couronnes d'or ; (1) cent vingt-deux livres d'or, seize mille trois cents livres d'argent ; & déclara dans le Sénat que le Questeur Q. Fabius apportoit encore dix mille livres d'argent, & quatre-vingts livres d'or : & que cette somme seroit aussi remise dans le trésor public. Il y eut cette année dans l'Apouille un grand soulévement d'esclaves. Le Préteur L. Posthumius avoit Tarente pour département. Ce Magistrat fit informer avec beaucoup de sévérité contre les Pâtres, qui s'étoient attroupés pour commettre mille brigandages sur les grands chemins, & dans les pâturages publics. Il en condamna environ sept mille ; un grand nombre prirent la fuite. Ceux qui furent arrêtés, périrent par les supplices. Les Consuls après être restés long-temps à Rome pour y faire des levées, partirent enfin pour leurs départements.

Affaires d'Espagne

Cette année les Préteurs des Espagnes, C. Calpurnius & L. Quintius, ayant au commencement du printemps tiré leurs troupes des quartiers d'hiver,

[1] Il faut toujours se souvenir que le tiers en sus ajouté à ces nombres, fait celui des marcs tant en or qu'en argent ; & que, par exemple, cent livres d'or, font cent cinquante marcs : la livre des Romains étant de douze onces, & le marc de huit. On n'oubliera pas non plus que l'or à Rome étoit à l'argent comme dix à un ; & que sur ce pied cent marcs d'or valent mille marcs d'argent.

se réunirent dans la Beturie ; & de-là s'étant avancés dans la Carpétanie, où les ennemis étoient campés, agirent contre eux de concert, & combinerent ensemble les opérations de la campagne. Les fourrageurs des deux partis en vinrent aux mains près des villes d'Hippone & de Tolede. Les Généraux de chaque côté, à force d'envoyer du secours, mirent insensiblement toutes leurs troupes en bataille. Dans cette action tumultuaire, la connoissance des lieux & la maniere dont le combat s'engagea, donnerent l'avantage aux ennemis : ils mirent les deux armées Romaines en déroute, & les pousserent jusques dans leur camp. Mais ils n'oserent l'attaquer & profiter de la consternation générale. Les Préteurs craignant que le lendemain ils ne revinssent à la charge, se retirerent en silence à la faveur de la nuit. Dès que le jour parut, les Espagnols s'approcherent en bataille des retranchements, & étant entrés dans le camp qu'ils trouverent abandonné contre leur attente, pillerent ce qu'une fuite nocturne & précipitée n'avoit pas permis aux Romains d'emporter. En suite ils retournerent à leur camp, & resterent quelques jours en repos. Il périt, tant dans le combat que dans la fuite, environ cinq mille

Les Romains vaincus par les Espagnols.

Romains ou alliés : leur dépouille fournit des armes aux ennemis, qui après cette victoire s'avancerent vers le Tage. Cependant les Préteurs s'appliquerent, à tirer des secours des villes de leur parti, & à rassurer les troupes consternées de cette défaite. Dès qu'ils purent compter sur leurs forces, & que le soldat de son côté, pour effacer sa honte, eut demandé qu'on le menât à l'ennemi, ils vinrent camper à douze mille du Tage. La troisieme veille de la nuit suivante, ils se mirent en marche, & formant le bataillon quarré, ils arriverent sur les bords de ce fleuve. Les ennemis étoient campés de l'autre côté sur une hauteur. Aussi-tôt les Préteurs firent passer le fleuve à leurs troupes dans deux endroits où il étoit guéable : Calpurnius à la droite, & Quintius à la gauche, sans que les ennemis fissent aucun mouvement, étonnés de l'arrivée imprévûe des Romains, & délibérant sur le parti qu'ils devoient prendre, au lieu de fondre sur eux, comme ils le pouvoient, dans le désordre & la confusion du passage. Pendant cette inaction des Espagnols, les Romains ayant aussi fait passer leurs équipages, les rassemblerent dans un même lieu ; & comme ils virent que l'ennemi commençoit à s'ébranler, & qu'ils

n'auroient pas le temps de retrancher leur camp, ils prirent le parti de se mettre en bataille. Ils placerent au centre la cinquieme Légion, qui étoit de la division de Calpurnius, & la huitiéme de celle de Quintius. Ces deux corps faisoient la force de toute leur armée : ils avoient devant eux jusqu'au camp des ennemis une plaine entierement découverte, qui ne laissoit appréhender aucune surprise.

Dès que les Espagnols s'apperçurent que les deux divisions de l'armée Romaine avoient passé le fleuve ; pour ne pas leur donner le temps de se joindre & de se former, ils sortirent brusquement de leur camp, & coururent au combat. L'action dans le commencement fut sanglante : les Espagnols brûloient de soutenir la gloire d'un premier succès, & les Romains de laver une honte à laquelle ils n'étoient point accoutumés. Les deux vaillantes Légions combattoient au centre avec la plus grande intrépidité. Les ennemis, après avoir fait de vains efforts pour les enfoncer, formerent le coin ; & sans cesse renforçant & serrant de plus en plus ce nouvel ordre de bataille, ils pressoient vivement les braves Légionnaires. Alors le Préteur Calpurnius les voyant sur le point de plier, envoya promptement T. Quintilius Varus,

& L. Juventius Thalna, deux de ses Lieutenants, à chacune des Légions, pour les exhorter à tenir ferme, & pour leur représenter : » que de leur valeur dépendoient la victoire & la conservation » de l'Espagne. Que si elles lâchoient » pied, personne de toute cette armée » ne reverroit l'Italie, ni même la rive » ultérieure du Tage. » Pour lui, avec la cavalerie des deux Légions, il fit un petit circuit, & vint prendre en flanc le bataillon Espagnol qui continuoit à presser vivement le centre des Romains. Dans le même temps Quintius, avec ses (1) cavaliers, chargea l'ennemi par l'autre côté. Mais ceux de Calpurnius combattoient avec bien plus de vigueur : le Préteur leur donnoit l'exemple. Il porta les premiers coups, & se jeta si avant dans la mêlée, qu'on distinguoit à peine de quel parti il étoit. Comme la valeur du Général avoit enflammé les cavaliers, celle des cavaliers enflamma l'infanterie. Les premiers Centurions se piquerent d'honneur en voyant le Préteur au milieu des ennemis : ils pressent, à l'envi, les Enseignes d'avancer, & les soldats de les sui-

(1) On ne voit pas quels pouvoient être ces cavaliers de Quintius, son Collegue ayant mené avec lui ceux des deux Légions ; il faut croire qu'il s'agit ici de la Cavalerie des alliés.

vre. Tous ensemble jettent de nouveaux cris, & fondent sur l'ennemi, comme d'un lieu élevé. Semblables à un torrent impétueux, ils le poussent, le renversent, & le mettent en déroute, sans qu'il puisse arrêter la rapidité des flots successifs qui l'entraînent. La cavalerie poursuivit les fuyards jusqu'à leur camp, & pénétra pêle-mêle avec eux dans le retranchement. Là, on recommença un nouveau combat contre ceux qu'on avoit laissés pour le garder, & la cavalerie Romaine fut obligée de mettre pied à terre. Elle en étoit aux mains, quand la cinquieme Légion survint; ensuite toutes les troupes arriverent à mesure qu'elles le pouvoient. On fit un grand carnage des Espagnols dans toutes les parties du camp. Il ne s'en sauva pas plus de quatre mille. Tois mille qui avoient conservé leurs armes, s'emparerent de la montagne voisine; & mille autres, la plupart sans armes, se disperserent dans les plaines d'alentour. Plus de trente-cinq mille hommes avoient formé l'armée Espagnole, & il n'en resta que ce petit nombre après la bataille. On prit cent trente-trois enseignes. Les Préteurs ne perdirent gueres plus de six cents hommes, tant Romains qu'alliés, & autour de cent cinquante soldats des troupes auxiliaires de la Province. La

Grande défaite des Espagnols.

mort de cinq Tribuns militaires, & de quelques Chevaliers Romains, firent croire que la victoire avoit été plus ſanglante. Le vainqueur reſta dans le camp des ennemis, n'ayant pas eu le temps de fortifier le ſien. Le lendemain Calpurnius fit en pleine aſſemblée l'éloge des cavaliers, les gratifia de riches caparaçons, & déclara qu'on étoit ſur-tout redevable à leur courage, de la défaite des ennemis, & de la priſe de leur camp. L'autre Préteur donna à ſes cavaliers des agraffes & des colliers. Pluſieurs Centurions des deux armées eurent auſſi leurs récompenſes, ſur-tout ceux qui avoient occupé le centre.

Les Conſuls ayant terminé les levées & les autres affaires qui les retenoient à Rome, ſe rendirent à leur département, & conduiſirent l'armée dans la Ligurie. Sempronius partit de Piſe, & marcha contre les Liguriens Apuans. Sur ſa route il ravagea leurs campagnes, brûla leurs bourgs & châteaux, & traverſant un défilé, pénétra juſqu'au fleuve Macra & au port de la Lune. Les ennemis ſe refugierent ſur la montagne qui avoit ſervi d'aſyle à leurs ancêtres : mais le Conſul, malgré les avantages de ce poſte, alla les y attaquer, & les en délogea. Son Collegue Appius Claudius ne fut ni

moins brave ni moins heureux que lui dans le pays des Liguriens - Ingaunes, qu'il battit en plufieurs rencontres. De plus, il emporta de force fix de leurs villes, y fit un grand nombre de prifonniers, & en condamna quarante-trois, qui avoient été les auteurs de la guerre, à perdre la tête. Le temps des Comices approchoit : Claudius fe rendit à Rome avant Sempronius, quoique ce fût au dernier que le fort avoit donné la commiffion de préfider cette affemblée. Il prévint fon Collégue, par la raifon que Pub. Claudius fon frere demandoit le Confulat, & qu'il avoit pour compétiteurs trois anciens Candidats, tous Patriciens ; favoir, L. Emilius, Q. Fabius Labeon, & Ser. Sulpicius, qui reclamoient cet honneur avec d'autant plus de droit, qu'on le leur avoit déja refufé. Et d'ailleurs comme de quatre Can-dats Patriciens, on n'en pouvoit choifir qu'un, la brigue n'en étoit que plus vive. Trois Plébéiens qui avoient auffi du crédit, fe préfentoient pour la feconde place de Conful, & comme on les avoit déja remis, ils efpéroient obtenir en cette occafion une dignité qu'ils avoient inutilement recherchée la premiere fois. Leurs noms étoient L. Porcius Caton, Q. Terentius Culleo, & Cn. Bebius Tamphilus. De tous ces Can-

didats, il n'y avoit que Claudius qui fût nouveau. La voix publique nommoit Q. Fabius Labeon & L. Porcius Caton. Mais le Consul Claudius parcourant la place avec son frere, sans Licteurs, briguoit hautement les suffrages, malgré les reproches, les cris de ses adversaires & de la plus grande partie des Sénateurs, qui lui représentoient qu'il devoit se rappeller plutôt la qualité de Consul du peuple Romain, que celle de frere de Pub. Claudius; & se placer sur son Tribunal pour être, ou l'arbitre, ou le spectateur tranquille de l'élection. Les Tribuns du peuple, en se déclarant les uns pour le Consul, & les autres contre lui, augmenterent encore le trouble, jusqu'à ce qu'enfin Appius vint à bout de faire préférer son frere à Fabius. Ainsi Pub. Claudius Pulcher, contre son attente, & celle de tout le monde, fut nommé Consul. L. Porcius Licinius conserva la place que le public lui avoit destinée, parce que parmi les Plébéiens, il ne trouva point, pour la lui disputer, de compétiteur aussi violent qu'Appius. On tint ensuite les assemblées Prétoriennes, dans lesquelles on nomma C. Decimius Flavus, Pub. Sempronius, Longus, Pub. Cornelius Cethegus, Q. Nevius Matho, Sempronius Ble-

ſus, & A. Terentius Varron. Tels ſont les événements qui ſe paſſerent ſous le Conſulat d'Appius Claudius & de M. Sempronius, tant à Rome, que dans les Provinces où ils firent la guerre.

Pub. Claudius, & L. Porcius Conſuls, an. de Rome 568.

Dès le commencement de l'année qui eut pour Conſuls Pub. Claudius & L. Porcius ; Quintus Cecilius, M. Bebius, & T. Sempronius, qui avoient été envoyés en Grece pour régler les conteſtations de Philippe avec Eumenes & les villes de Theſſalie, rendirent compte de leur commiſſion dans le Sénat, & en même temps y introduiſirent les Ambaſſadeurs de ces deux Rois, & ceux des Theſſaliens. On ne fit que répéter de part & d'autre les mêmes plaintes que les Commiſſaires avoient déja entendues dans la Grece. Quelque temps après les Sénateurs nommerent une nouvelle commiſſion, dont Appius Claudius fut le chef, pour aller dans la Macédoine & dans la Grece examiner ſi on avoit remis les Theſſaliens & les Perrhébiens en poſſeſſion des villes dont ils demandoient la reſtitution. La même commiſſion fut chargée de faire évacuer les villes d'Enus & de Maronée, & de chaſſer Philippe & les Macédoniens de toute la côte maritime de Thrace. Elle eut ordre auſſi

Nouvelle Ambaſſade envoyée en Grece.

de visiter le Péloponnese, que les premiers Commissaires avoit laissé plus incertain de son état, qu'avant leur arrivée. Car (1) Q. Cecilius, qui en étoit le chef, avoit renvoyé les Magistrats des Achéens sans réponse : il fut indigné contr'eux de ce qu'ils lui avoient refusé une assemblée de leur Nation ; & le leur reprocha avec aigreur. Les Lacédémoniens se joignirent à lui pour se plaindre amérement de ce qu'ils avoient détruit leurs remparts, emmené & vendu le peuple de Sparte dans l'Achaïe, & aboli les Loix de Lycurgue, auxquelles, jusqu'à ce jour, leur République devoit sa force & son éclat. Les Achéens justifierent sur-tout le refus qu'ils avoient fait d'assembler la Nation, par la lecture d'une Loi qui leur défendoit de convoquer cette assemblée, à moins que ce ne fût pour délibérer de la paix ou de la guerre, ou pour recevoir les Députés du Sénat avec des lettres ou des ordres par écrit. Le Sénat pour ôter à l'avenir une pareille excuse, leur répondit qu'il devoit avoir soin que les Députés de Rome eussent toujours la

[1] On a traduit ce passage d'après Polybe, dont la pensée paroît plus raisonnnable que celle de Tite-Live, qui fait entendre que les Achéens renvoyerent les Ambassadeurs de Rome sans réponse. Il y a apparence que le texte de ce dernier Auteur est altéré.

liberté de paroître dans leur assemblée générale, comme ceux des Achéens obtiendroient aussi audience toutes les fois qu'ils la demanderoient.

Les Ambassadeurs ayant été congédiés, Philippe apprit des siens qu'il falloit évacuer & rendre les places dont on a parlé. Alors, quoiqu'il fût également irrité contre tous ceux qui venoient d'être soustraits à sa domination; il fit principalement tomber sa vengeance sur les Maronites. Il chargea Onomastus, qui commandoit le long de la côte maritime, de se défaire des chefs de la faction opposée à ses intérêts. Cet Officier se servit du ministere d'un certain Cassander, l'un des partisans de Philippe, établi depuis long-temps à Maronée. Celui-ci introduisit de nuit des Thraces qui firent un grand carnage, comme dans une ville prise d'assaut. Les Députés de Rome ne manquerent pas de reprocher à Philippe sa cruauté à l'égard des Maronites innocents, & l'outrage dont il s'étoit rendu coupable envers le peuple Romain, en faisant massacrer comme des ennemis ceux à qui le Sénat avoit voulu procurer la liberté. Mais ce Prince soutint que ni lui ni ses sujets n'avoient aucune part à ce massacre : Qu'il étoit la suite d'une sédition qui s'étoit élevée entre les parti-

Philippe fait inhumainement égorger les premiers de Maronée.

ſans d'Eumenes & les ſiens. Qu'il ſeroit aiſé de ſavoir la vérité des Maronites mêmes, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de les interroger. Philippe parloit avec cette confiance, perſuadé qu'une exécution ſi terrible & ſi récente en impoſeroit, & fermeroit la bouche à tous ceux qui auroient pu être tentés de l'accuſer. Appius repliqua qu'il n'étoit pas beſoin d'informer contre un crime ſi manifeſte, & qu'on ne pouvoit révoquer en doute. Que l'unique moyen qu'il eût de s'en juſtifier, c'étoit d'envoyer à Rome Onomaſte & Caſſander, qui paſſoient pour lui avoir prêté leur miniſtere, afin que le Sénat pût les interroger. D'abord cette propoſition déconcerta tellement le Roi, qu'elle lui fit changer de couleur, & occaſionna ſur ſon viſage une altération ſenſible : mais enſuite s'étant remis, il dit : » que ſi pourtant on le vouloit, » il enverroit à Rome Caſſander, » qui s'étoit trouvé à Maronée dans » le temps de l'action ; qu'à l'égard » d'Onomaſte, cette affaire ne l'inté» reſſoit point, puiſqu'il étoit alors » abſent non-ſeulement de Maronée, » mais même du pays. » La raiſon que ce Prince avoit de ménager Onomaſte, c'eſt qu'il étoit un des Seigneurs les plus conſidérables de ſa Cour, qu'il lui avoit communiqué ſon deſſein, &

que s'étant déja ſervi de lui pour un grand nombte de forfaits ſemblables, il craignoit beaucoup plus ſa dénonciation que celle de Caſſander. On dit néanmoins qu'il prit encore la précaution de mettre ce dernier hors d'état de lui nuire, en le faiſant empoiſonner par des gens qui le joignirent dans l'Epire, comme il alloit s'embarquer pour l'Italie. Mais les Députés de Rome, en ſe ſéparant de Philippe, ne lui diſſimulerent point le mécontentement qu'ils avoient de toute ſa conduite. Ce Prince de ſon côté ſongeoit ſérieuſement à reprendre les armes. Mais comme il n'avoit pas encore raſſemblé des forces ſuffiſantes, il réſolut, afin de gagner du temps, d'envoyer ſon jeune fils Démetrius à Rome, pour y faire ſon apologie, & appaiſer la colere du Sénat; perſuadé que ce jeune Prince étoit plus capable que perſonne de le réconcilier avec les Romains, qui avoient admiré ſes qualités vraiment royales, tandis qu'il étoit chez eux en ôtage. En attendant il partit, ſous prétexte d'aller ſecourir les Byzantins, mais en effet pour jeter la terreur parmi les petits Princes de Thrace; & les ayant battus dès la premiere action, où Amadocus leur chef fut fait priſonnier, il revint dans la Macédoine, après avoir

envoyé ſolliciter les peuples barbares qui habitent le long du fleuve (1) Iſter, de faire une irruption en Italie.

Cependant les peuples du Peloponneſe attendoient l'arrivée des Commiſſaires de Rome, à qui ils ſavoien que le Sénat avoit ordonné de paſſe de la Macédoine dans l'Achaïe. Et afin d'être en état de les recevoir & de leur répondre, le Préteur Lycorta convoqua l'aſſemblée générale de la Nation. Il mit l'affaire des Lacédémoniens en délibération, & repréſenta » que d'ennemis des Achéens, il » étoient devenus leurs accuſateurs » & qu'on devoit craindre qu'ils ne » fuſſent plus redoutables après leu » défaite, que quand ils avoient les ar » mes à la main. Qu'en effet, les Ro » mains qui avoient ſecouru le » Achéens dans la derniere guerre » ſe déclaroient maintenant en faveu » des Lacédémoniens. Que même » Areus & Alcibiades, ces deux exi » lés de Lacédémone, qui n'étoien » rentrés dans leur patrie que par le » ſecours des Achéens, s'étoient char » gés d'aller en Ambaſſade à Rome « où ils avoient parlé contre leur » bienfaiteurs, avec tant de fiel & » d'animoſité, qu'on eût dit qu'il

(1) Le Danube.

étoien

» étoient les auteurs de leur expul-
» ſion, & non de leur rétabliſſement. »
A ces mots il s'éleva un cri d'indigna-
ion, & l'on ſomma le Préteur de re-
ueillir les voix. Il le fit ; &, comme
a paſſion aveugloit tous les eſprits,
ui n'écoutoient plus les conſeils de
a prudence, Areus & Alcibiades fu-
ent condamnés à mort. Peu de jours
près les Commiſſaires de Rome arri-
erent. On les reçût dans une aſſem-
lée, qui fut exprès convoquée à Cli-
or en Arcadie. Avant qu'ils y euſſent
ncore rien propoſé, les Achéens ef-
rayés compterent peu de les trouver
avorables, quand ils apperçurent avec
ux Areus & Alcibiades condamnés
ans la derniere aſſemblée ; & per-
onne n'oſoit ouvrir la bouche. Ap-
ius prenant la parole, déclara que le
énat déſapprouvoit les violences dont
es Lacédémoniens s'étoient plaints à
ui. Que premierement il leur repro-
hoit d'avoir fait aſſaſſiner à Compa-
ie, ceux que Philopemen avoit
nandés pour ſe défendre ; & après cet
ttentat envers l'humanité, d'avoir
ouſſé la barbarie au dernier période,
n renverſant les murs de la ville la plus
élebre de la Grece, en abrogeant des
Loix reſpectées depuis tant de ſiecles,
& en détruiſant la diſcipline de Ly-
urgue, fameuſe dans tout l'univers.

Lycortas prend la défense des Achéens dont il étoit Préteur.

Quand Appius eut cessé de parler, Lycortas comme Préteur, & comme partisan de Philopemen, auteur de tout ce qui s'étoit passé à Lacédémone, prit la parole en ces termes : » Nous » sommes plus embarrassés pour parler » ici devant vous, Appius Claudius, » que nous ne l'avons été il y a quel- » que temps à Rome dans le Sénat. » Car alors nous n'avions à répondre » qu'aux accusations des Lacédémo- » niens ; & aujourd'hui nous avons » nos Juges eux-mêmes pour accusa- » teurs. Cependant, malgré cette si- » tuation embarrassante & critique, » nous entreprendrons de nous défen- » dre, dans la confiance que vous » voudrez bien nous écouter avec » l'impartialité d'un arbitre, & quit- » ter le personnage d'adversaire que » vous aviez pris d'abord. Comme » vous venez de répéter les repro- » ches que les Lacédémoniens nous » ont faits, premierement ici en pré- » sence de Q. Cecilius, & ensuite à » Rome en plein Sénat, ce sera à eux, » & non à vous, que je croirai répon- » dre. Vous nous objectez l'assassinat » de ceux que Philopemen fit appeller » pour plaider leur cause devant lui. » Romains, je crois que vous ne de- » vez ni vous permettre ce reproche ; » ni souffrir qu'on nous le fasse devant

» vous. Pourquoi ? c'est que par vo-
» tre Traité avec les Lacédémoniens,
» il leur étoit ordonné de renoncer aux
» villes maritimes. Dans le temps
» qu'ils ont pris les armes, & se sont
» emparés, à la faveur de la nuit, de
» ces mêmes villes, qu'il leur étoit
» défendu d'attaquer, si T. Quintius,
» si l'armée Romaine eût encore été
» dans le Peloponnese, les opprimés
» auroient eu recours à la protection
» du Général & des troupes. Mais,
» comme vous étiez éloignés, à
» qui vouliez-vous qu'ils s'adres-
» sassent dans leur malheur, sinon
» à nous qu'ils savoient être vos alliés ?
» à nous qu'ils avoient vû secourir
» Gythion, & attaquer Lacédémone
» conjointement avec vous pour une
» semblable cause ? Nous avons donc
» en votre place, Romains, entrepris
» une guerre juste & honnête. Les
» plus sages nous approuvent : les La-
» cédémoniens eux-mêmes ne sau-
» roient nous blâmer : & les Dieux,
» en nous donnant la victoire, nous
» ont aussi justifiés. Comment peut-
» on aujourd'hui mettre en question
» la légitimité d'un procédé que les
» loix de la guerre autorisent ? Nous
» n'avons cependant point eu la plus
» grande part à tout ce qui s'est passé :
» seulement nous avons appellé en jus-

» tice ceux qui avoient fait prendre » les armes à la multitude, qui avoient » forcé les villes maritimes, qui les » avoient pillées, & qui en avoient » maſſacré les principaux citoyens. » Mais, ſi, en ſe rendant à notre camp, » ils ont été aſſaſſinés, ce n'eſt pas » notre faute ; il faut s'en prendre » à vous, Areus & Alcibiade, qui » voulez cependant faire tomber au- » jourd'hui ſur nous l'odieux d'un pa- » reil forfait. Les exilés de La- » cédémone, du nombre deſquels » étoient les deux que je viens de » nommer, ſe trouvoient alors avec » nous, parce qu'ils avoient choiſi » les villes maritimes pour y faire leur » domicile. Croyant que c'étoit à eux » qu'on en vouloit, & outrés de ne » pouvoir pas vivre tranquillement, » même dans leur exil, ils ſe ſont » jetés ſur ceux qui en étoient les » auteurs. Il réſulte de cet expoſé que » ce ſont des Lacédémoniens qui ont » égorgé des Lacédémoniens. Les » Achéens ne trempent nullement dans » cette affaire : peu leur importe » qu'elle ſoit juſte ou illégale : la queſ- » tion ne les regarde pas.

» Mais, Achéens, nous dira-t-on, » au moins, vous êtes coupables d'avoir » détruit les Loix & la diſcipline de Ly- » curgue, & abattu les murailles de La-

» cédémone. Comment les mêmes accu-
» ſateurs peuvent-ils nous faire deux
» reproches qui ſont contradictoires ?
« Ce n'eſt pas Lycurgue qui a bâti les
» murs de cette ville ; l'époque de
» leur conſtruction ne remonte qu'à
» quelques années. Ils ont été élevés
» pour abolir la diſcipline de ce Lé-
» giſlateur. Ce ſont en effet les tyrans
» qui les ont fait conſtruire, il y a
» quelque temps, comme un boule-
» vart pour l'affermiſſement de leur
» pouvoir, & non pour la ſûreté des
» citoyens. Et certes ſi Lycurgue re-
» venoit aujourd'hui ſur la terre, il
» verroit avec joie les ruines de ces
» murailles, & diroit que mainte-
» nant il reconnoît ſa patrie & l'an-
» cienne Sparte. Sans attendre Philo-
» pemen ni les Achéens, c'étoit à
» vous, Lacédémoniens, qu'il conve-
» noit d'abattre de vos propres mains
» ces remparts de la tyrannie, & d'en
» effacer juſqu'aux moindres traces. Ils
» préſentoient un monument honteux
» de votre ſervitude. Après avoir ſub-
» ſiſté ſans murailles près de huit cents
» ans, toujours libres, & même aſſez
» long-temps les maîtres de la Grece,
» ce n'eſt que depuis (1) un ſiecle,

[1] Comment Tite-Live peut-il compter un ſiecle de ſervitude, après avoir dit quelques lignes plus

» qu'en vous resserrant dans une en-
» ceinte de fortifications, on vous a
» mis dans les entraves de l'esclavage.
» A l'égard de l'abolition des Loix,
» je crois que ce sont les tyrans qui
» ont aboli les anciennes Loix des
» Lacédémoniens; & que par consé-
» quent, comme ils n'en avoient plus,
» nous n'avons fait que leur donner
» les nôtres. En quoi ils ne peuvent se
» plaindre d'avoir été maltraités,
» puisque nous avons réuni Lacédé-
» mone aux autres villes de l'Achaïe,
» & admis ses habitants dans nos as-
» semblées, pour ne plus faire qu'un
» corps avec tous les peuples du Pé-
» loponnese. Si nous leur avions im-
» posé des Loix différentes de celles
» que nous observons nous-mêmes,
» ce seroit alors qu'ils auroient lieu
» de crier à l'injustice, & de fai-
» re éclater leur indignation. Je sais,
» Appius Claudius, que le ton mo-
» deste avec lequel je me suis expri-
» mé jusqu'à ce moment, n'est pas
» d'un allié qui parle à son allié, ni
» d'un peuple libre; c'est plutôt celui
» des esclaves qui se justifient devant
» leurs maîtres. Car si la voix du hé-

haut, que les murs n'avoient été bâtis que depuis quelques années: d'ailleurs, il n'y a qu'un intervalle de quarante-six ans entre le commencement du regne de Cléomene & la mort de Nabis.

» rault, qui, par votre ordre, déclara
» les Achéens libres avant tous les
» autres Grecs, n'a pas été un vain
» ſon; ſi le traité que nous avons fait
» avec vous a quelque choſe de réel;
» ſi nos engagemens ſont réciproques;
» pourquoi n'examiné-je pas comment
» vous avez traité Capoue, après la
» priſe de cette ville, puiſque vous
» nous demandez raiſon de notre con-
» duite envers les Lacédémoniens
» après leur défaite? Quelques-uns
» ont été tués: ſuppoſons que ce ſoit
» par notre ordre. Eh! quoi! N'a-
» vez-vous pas fait couper la tête aux
» Sénateurs de Capoue? Nous avons
» abattu les murailles de Lacédémo-
» ne; & vous, ce n'eſt pas ſeulement
» leurs murailles que vous enlevez aux
» Campaniens, mais encore leur ville
» & leurs terres? Le traité fait avec les
» Achéens, direz-vous peut-être,
» n'eſt que pour la forme; dans le
» fait, ils n'ont qu'une liberté précai-
» re: la plénitude du pouvoir reſte
» toujours aux Romains. Je m'en
» apperçois bien, Appius; &,
» puiſqu'il le faut, je diſſimule mon
» indignation. Mais je vous prie ſeu-
» lement, quelle que ſoit la ſupério-
» rité des Romains ſur les Achéens,
» de vouloir bien diſtinguer ceux
» qui ſont vos ennemis & les nôtres,

» de nous qui ſommes vos alliés, & » ſur-tout de ne pas rendre leur con» dition préférable à celle dont nous » jouiſſons : car nous les avons égalés » à nous-mêmes en leur donnant nos » Loix, & en les admettant à l'aſſem» blée générale des peuples de l'A» chaïe. Aujourd'hui les vaincus ne ſe » contentent pas de ce qui ſuffit aux » vainqueurs, & les ennemis deman» dent plus que n'ont les alliés. Des » engagements inviolables, conſacrés » par la religion du ferment, & gra» vés ſur le marbre, pour en perpé» tuer éternellement la mémoire, ils » veulent les annuller en nous ren» dant parjures. Nous avons pour vous, » Romains, tout le reſpect, &, ſi vous » voulez, toute la crainte poſſible : » mais nous reſpectons, & nous crai» gnons encore davantage les Dieux » immortels. » La plus grande partie de l'aſſemblée applaudit à ce diſcours, & tous avouoient que le Magiſtrat avoit parlé avec la dignité qui convenoit à ſa place. Il étoit aiſé de voir que les Romains en molliſſant compromettroient la majeſté de l'empire. Alors Appius dit aux Achéens, qu'il leur conſeilloit fort, pendant qu'il en étoit encore temps, de ſe faire un mérite de leur obéiſſance avant qu'elle fût contrainte & forcée. Ce

mot excita un cri univerſel de douleur ; mais en même temps il fit craindre les ſuites funeſtes de l'opiniâtreté qui refuſeroit d'obéir. On demanda ſeulement que les Romains ordonnaſſent eux-mêmes ce qu'ils ſouhaitoient en faveur des Lacédémoniens, ſans compromettre la religion des Achéens, en les forçant d'annuller des actes qu'ils avoient juré de maintenir. Appius ne caſſa que la Sentence de mort qui venoit d'être rendue contre Areus & Alcibiade.

Pour revenir à ce qui ſe paſſa à Rome au commencement de cette année, on donna aux deux Conſuls la Ligurie pour département, parce que la République n'avoit point de guerre ailleurs : & les Préteurs ayant tiré au ſort, C. Decimius Flavus fut chargé de rendre la juſtice aux citoyens, & Pub. Cornelius Cethegus aux étrangers. C. Sempronius Bleſus eut le gouvernement de la Sicile, Q. Nevius Matho celui de la Sardaigne, & en même temps la commiſſion d'informer contre les empoiſonneurs. A. Terentius Varron fut envoyé dans l'Eſpagne citérieure, & Pub. Sempronius Longus dans l'ultérieure. Les deux Lieutenants L. Juvencius Thalna, & T. Quintilius Varus, étoient revenus de ces deux Provinces depuis quelques jours. Ces Officiers ayant infor-

mé le Sénat de la guerre importante qui venoit d'être glorieusement terminée en Espagne, demanderent que pour de si heureux succès, on rendît aux Dieux de solemnelles actions de graces, & qu'on permît aux Préteurs de ramener leurs troupes. Le Sénat ordonna deux jours de procession. Mais on remit à décider sur la seconde demande, lorsqu'on régleroit les armées des Consuls & des Préteurs. Quelques jours après on assigna aux deux Consuls qui alloient dans la Ligurie, les quatre Légions qu'avoient commandées App. Claudius & M. Sempronius. Les armées d'Espagne donnerent occasion à un grand démêlé entre les nouveaux Préteurs, & les amis de Calpurnius & de Quintius, qui les soutenoient en leur absence. Les deux partis avoient chacun un Consul, & des Tribuns du peuple. Ceux qui favorisoient les nouveaux Préteurs, menaçoient de former opposition à l'Arrêt du Sénat, s'il permettoit le retour des armées d'Espagne: de leur côté les partisans des anciens déclaroient que si cette opposition avoit lieu, ils ne souffriroient pas non plus qu'on prononçât sur aucune autre affaire quelconque. Enfin les absents perdirent leur cause: il intervint un Sénatusconsulte, qui portoit que les

Préteurs leveroient quatre mille hommes d'infanterie, & quatre cents de cavalerie Romaine, avec cinq mille hommes fantassins & cinq cents cavaliers des alliés, pour les transporter avec eux en Espagne. Qu'après avoir distribué ces troupes dans les quatre Légions qui s'y trouvoient déja, ils congédieroient ce qui excéderoit dans chaque Légion le nombre de cinq mille fantassins & trois cents cavaliers, à commencer par ceux qui avoient fait leur temps de service ; qu'ensuite on viendroit à ceux, qui, sur le témoignage de Calpurnius & de Quintius, se seroient le plus distingués dans le combat par leur courage.

Dispute au sujet de la Preture vacante par la mort de Decimius.

Cette dispute appaisée fit place à une autre qu'excita la mort du Préteur C. Decimius. Quatre Candidats se présentoient pour remplir sa place : Cn. Sicinius & L. Pupius, qui avoient été Ediles l'année précédente : C. Valerius Prêtre de Jupiter, & Q. Fulvius Flaccus. Ce dernier qui étoit désigné Edile, briguoit sans la robe blanche, mais avec plus de chaleur qu'aucun de ses concurrents. Déja il n'avoit plus affaire qu'à Valerius. Comme il parut d'abord balancer le crédit de ce dernier, & bientôt en triompher entierement, une partie des Tribuns soutint qu'on ne devoit avoir aucun égard à sa

demande, puiſqu'il ne pouvoit ni occuper ni exercer en même temps deux Magiſtratures, ſur-tout de celles qu'on appelloit Curules. Les autres Tribuns ſoutenoient au contraire qu'on devoit faire une exception en ſa faveur, pour laiſſer au peuple la liberté d'élever à la Préture celui des prétendants qui lui agréeroit davantage. Le Conſul Porcius d'abord ne vouloit point recevoir ſon nom. Mais enſuite ayant aſſemblé les Sénateurs pour s'appuyer de leur autorité, il dit qu'il leur donnoit avis, qu'au mépris des Loix & contre tous les principes de la liberté républicaine, un citoyen qui étoit déſigné Edile, vouloit ſe faire nommer Préteur. Que pour lui, à moins qu'ils ne fuſſent d'un autre ſentiment, il avoit deſſein de faire obſerver les regles à la rigueur dans l'élection dont il s'agiſſoit. Les Sénateurs arrêterent que le Conſul verroit Q. Fulvius, & l'engageroit à ne pas empêcher que l'aſſemblée pour nommer un Préteur à la place de Décimius ne ſe tînt régulierement. Porcius ayant fait connoître à Flaccus l'intention des Sénateurs, il répondit qu'il ne feroit rien qui fût indigne de lui. Par cette réponſe équivoque, il fit croire à ceux qui ſe flattoient aiſément, que ſon projet étoit de témoigner une entiere déférence au Sénat. Mais dès

que l'assemblée eut été convoquée, il brigua avec plus d'ardeur encore qu'auparavant, reprochant au Consul & au Sénat de lui arracher un bienfait du peuple Romain, sous le prétexte odieux qu'il vouloit réunir deux dignités; comme s'il n'étoit pas évident qu'il se démettroit de l'Edilité, dès qu'il seroit désigné Préteur. Le Consul voyant que l'opiniâtreté de Flaccus ne faisoit qu'augmenter, & que le peuple se déclaroit de plus en plus en sa faveur, congédia l'assemblée, & convoqua le *Sénat*. Tous furent d'avis qu'il falloit traiter cette affaire devant le peuple avec Flaccus, puisqu'il ne vouloit rien accorder au Sénat. Quand le Consul, dans l'assemblée générale, se fut expliqué; Flaccus, loin de se désister de ses prétentions, remercia le peuple de l'affection dont il l'avoit honoré, en voulant le faire Préteur, toutes les fois qu'il avoit eu occasion de manifester sa volonté. Que pour lui il étoit résolu de ne pas trahir le zele de ses concitoyens à son égard. Ces dernieres paroles qui annonçoient dela fermeté & de la constance, échaufferent tellement les esprits, qu'infailliblement Flaccus alloit être nommé Préteur, si le Consul eût voulu recevoir son nom. Les Tribuns toujours divisés continuerent à soutenir

fortement leurs opinions respectives ; & ceux qui n'étoient pas de l'avis du Consul , s'opposerent constamment aux tentatives de ce Magistrat, jusqu'à ce qu'enfin il rassembla de nouveau le Sénat, qui, vu l'impossibilité de procéder légalement à l'élection d'un nouveau Préteur par l'opiniâtreté de Flaccus, & l'entêtement de la multitude, déclara qu'il y avoit assez de Préteurs ; que Pub. Cornelius seul rendroit la justice à Rome dans les deux Tribunaux, & présideroit à la célébration des Jeux Apollinaires.

Le Sénat, par sa prudence & sa fermeté, ayant rompu cette assemblée, il s'en tint une autre beaucoup plus orageuse, tant à cause de l'importance de l'objet, que du nombre & du crédit des compétiteurs. Il s'agissoit de la Censure, que des Patriciens & des Plébéiens briguoient avec chaleur. Les uns étoient L. Valerius Flaccus, les deux Scipions, Publius & Lucius, Cn. Manlius Vulso, & L. Furius Purpureo; les autres M. Porcius Caton, M. Fulvius Nobilior; les Sempronius, T. & M. avec Longus Tuditanus. Mais tous ces concurrents, quoiqu'ils appartinssent aux plus illustres familles Patriciennes & Plébéiennes, M. Porcius les éclipsoit entierement. Ce grand homme avoit reçu de la nature la vigueur de l'ame &

Portrait de Caton.

celle du génie : dans quelque condition que le hasard l'eût fait naître, son mérite personnel lui auroit ouvert la route de la fortune. Il possédoit tous les talents qu'exige le maniement des affaires, soit publiques, soit particulieres. A la ville, comme à la campagne, il se montroit également instruit. Ceux qui sont parvenus aux premieres places, ont dû leur élevation, les uns à l'étude de la Jurisprudence, les autres à l'art de parler, plusieurs à la gloire des armes. L'esprit flexible de Caton se plioit à tous les genres : on eût dit qu'il étoit né pour chacun de ceux dont il s'occupoit. A la guerre, soldat intrépide, il se distingua dans plusieurs occasions brillantes ; & arrivé au Commandement, il déploya toutes les qualités d'un grand Général. Pendant la paix, savant Jurisconsulte, si on lui proposoit une question de Droit ; il étoit éloquent Orateur *, s'il falloit plaider une cause. Il n'est pas du nombre de ceux qui ont illustré le Barreau durant leur vie, sans laisser aucun monument de leur éloquence : la sienne, au contraire, se retrouve & respire dans ses écrits de tous les genres. Outre les plaidoyers qui le regardent personnellement, il en composa plusieurs pour défendre ou pour attaquer les autres ; & non moins habile dans

la défenſe que dans l'attaque, il fatigua toujours ſes adverſaires. Il en eut grand nombre qui lui donnerent bien de l'exercice, & auxquels il rendit complétement la pareille : il ſeroit difficile de dire ſi la Nobleſſe l'a plus tourmenté, qu'il n'a vexé lui-même la Nobleſſe. Il faut avouer qu'il avoit le caractere dur, le ton amer & libre à l'excès : mais d'un autre côté, inacceſſible aux paſſions qui n'avoient nul empire ſur ſon cœur, il étoit d'une probité exacte & rigide. Par principes il mépriſa conſtamment la faveur & les richeſſes. Son auſtere ſimplicité dans la maniere de vivre, ſa patience invincible dans les travaux, & ſa fermeté héroïque dans le péril, ſuppoſoient en quelque ſorte un corps & une ame de fer. La vieilleſſe qui relâche tous les reſſorts, ne ruina point cette conſtitution vigoureuſe: à quatre-vingt-ſix ans, on le vit plaider tant comme défendeur que comme demandeur, & mettre par écrit ſes plaidoyers : à quatre-vingt-dix, il força Servilius Galba de comparoître au Tribunal du peuple. Les Nobles qui s'étoient déclarés contre lui dans toutes les occaſions, ne manquerent pas celle-ci, & tous les Candidats ſe réunirent pour l'écarter de la Cenſure ; non-ſeulement parce qu'ils vouloient,

excepté L. Flaccus, (1) qui avoit été ſon collegue dans le Conſulat, l'obtenir eux-mêmes, & qu'ils ſouffroient impatiemment qu'un homme nouveau leur fût préféré, mais encore parce qu'ils prévoyoient qu'un Cenſeur tant de fois maltraité, & jaloux de ſe venger, ſe conduiroit avec une ſévérité, qui ſeroit fatale à la réputation de la plupart d'entr'eux. Caton même, en demandant des voix, affectoit encore un air menaçant, & reprochoit à ſes ennemis que leur oppoſition venoit de ce qu'ils redoutoient un Magiſtrat integre & courageux. En même temps il appuyoit L. Valerius de tout ſon crédit, déclarant que ce n'étoit qu'avec un Collegue de ce caractere qu'il pouvoit réformer les déſordres nouvellement introduits, & rappeller les mœurs antiques. Le peuple, malgré les efforts de la Nobleſſe, non-ſeulement fit M. Porcius Cenſeur, mais encore lui donna pour Collegue L. Valerius Flaccus.

Caton & Valerius élus Cenſeurs.

Après l'élection des Cenſeurs, les Conſuls & les Préteurs partirent pour leurs départements, excepté Q. Nevius, qui, avant d'aller en Sardaigne, fut occupé pendant quatre mois entiers à informer contre des empoiſonneurs.

(1) Flaccus n'avoit garde d'être contraire à Caton qu'il avoit fait connoître au peuple, & à qui il avoit ouvert l'entrée des honneurs,

La plus grande partie de cette infor-
mation se fit hors de Rome, dans le
villes municipales, & dans celles o
se tenoient des assemblées publique
On jugea qu'il étoit plus à propos d'e
user ainsi. Si nous en croyons Valeri
Antias, ce Magistrat condamna jusqu
deux mille coupables. D'un autre côt
le Propréteur L. Postumius qui avo
Tarente pour département, dissipa d
attroupements considérables de pa
teurs, & s'appliqua à détruire les rest
des Bacchanales. Il fit arrêter un gran
nombre de ceux, qui n'ayant point com
paru quand on les avoit cités, ou ayan
pris la fuite après avoir donné des cau
tions, s'étoient refugiés dans cet
partie de l'Italie. Il punit lui-même l
plus criminels, & envoya les autres
Rome chargés de chaînes, pour êt
jugés par le Sénat. Pub. Cornelius l
fit tous mettre en prison. Les Lusita
abattus par la perte qu'ils avoient fai
l'année précédente, laisserent les R
mains en repos dans l'Espagne ult
rieure. A. Terentius prit de force
ville de Corbion dans la citérieure
après un siege en regle, & vendit l
prisonniers. Ensuite cette Province f
pareillement tranquille pendant l'hive
Les anciens Préteurs C. Calpurni
Pison & L. Quintius revinrent à Rom
tous deux obtinrent l'honneur d

Les deux Préteurs triomphent à

triomphe du consentement unanime des Sénateurs. Calpurnius triompha le premier des Lusitans & des Celtibériens, & fit exposer quatre-vingt-trois couronnes d'or, & (1) une somme d'argent du poids de douze mille livres. On vit quelques jours après L. Quintius Crispinus triompher des deux mêmes Nations, & dans son triomphe on exposa la même quantité d'or & d'argent que dans celui de son Collegue.

leur retour d'Espagne.

Les Censeurs M. Porcius & L. Valerius, en procédant à la revue du Sénat, jeterent les esprits dans une attente mêlée de crainte. Parmi les Sénateurs qu'ils priverent de leur dignité au nombre de sept, il s'en trouva un qui n'étoit pas moins illustre par sa naissance que par les charges honorables qu'il avoit exercées : c'étoit L. Quintius Flamininus, personnage Consulaire. Suivant un usage anciennement établi, les Censeurs exposoient les raisons qu'ils avoient de casser un Sénateur. Nous avons les discours que Caton prononça contre ceux ou qu'il exclut du Sénat, ou auxquels il ôta les chevaux que leur entretenoit la République. Ils sont très-violents ; mais sur-tout celui qui regarde L. Quintius.

L. Quintius chassé du Sénat pour plusieurs vices atroces.

[1] 18750 marcs, suivant notre façon de compter aujourd'hui.

Et si Caton avant d'être le Magistra des mœurs, & simplement en qualit d'accusateur, l'eût attaqué avec autan de force, son frere T. Quintius lui même, en le supposant alors revêt de la Censure, n'auroit pas eu le créd de le sauver. Entre autres infamies, lui reprocha d'avoir engagé par d grandes promesses, Philippe Penus jeune débauché qu'il aimoit, à le su vre dans la Gaule, où il alloit com mander en qualité de Consul. Qu celui-ci, pour se faire un mérite de l complaisance auprès du Général avoit coutume, quand ils s'amusoien ensemble, de se plaindre qu'on l'eú tiré de Rome justement à la veille d'u combat de Gladiateurs. Qu'un jou qu'ils étoient à table, & que le vin le avoit déja échauffés, on vint avert Quintius qu'un Gaulois de distinctio avec ses enfants, venoit se rend aux Romains, mais qu'il vouloit tra ter avec le Consul en personne & re cevoir sa parole. Que cet étranger in troduit dans la tente où ils mangeoien commençoit déja à faire ses propositior par l'organe d'interprete, lorsque Général Romain l'interrompant: Veu tu, dit-il à l'objet de sa passion, pou te dédommager du spectacle de Gla diateurs dont je t'ai privé, voir mour ce Gaulois? Que le jeune homme ayan

ıit en badinant un ſigne d'approba-
.on, il tira du fourreau l'épée qui
endoit au-deſſus de lui, & en
appa d'abord la tête du Gaulois
ıi parloit; qu'enſuite, comme ce
ernier vouloit s'échapper en invo-
ıant le peuple Romain, & tous
eux qui étoient préſents, il lui perça
flanc.

Valerius Antias, qui n'a point lu le
iſcours de Caton, & qui a cru ſans
euve une hiſtoire fabuleuſe, raconte
fait d'une maniere différente, mais
ıi annonce au fond le même liberti-
ıge & la même cruauté. Il dit que
uintius invita à ſa table une fameuſe
ourtiſanne de Plaiſance qu'il aimoit
erduement. Que pour ſe faire valoir
ſa maîtreſſe, il ſe vanta de la rigueur
vec laquelle il avoit fait le procès à
n grand nombre de coupables qu'il
noit actuellement dans les priſons,
auxquels il devoit inceſſamment faire
ancher la tête: que cette femme qui
oit placée au-deſſous de lui, avoua
ı'elle n'avoit jamais vu couper la tête
perſonne, & que c'étoit un ſpectacle
ıi piqueroit beaucoup ſa curioſité;
ı'alors le Conſul, par galanterie, fit
nener un de ces malheureux, & or-
onna qu'on lui abattît la tête d'un
oup de hache. Soit qu'on admette le

récit du Censeur, (1) soit qu'on préfere celui de l'Historien, l'action est toujours atroce. Quelle horreur, qu'au milieu d'un festin, où l'on a coutume de faire des libations aux Dieux & d'implorer leur protection, un Consul, pour contenter la vue d'une courtisanne renversée nonchalamment dans ses bras, immole une victime humaine dont le sang rejaillit sur la table! Caton, sur la fin de son discours, défie Quintius de réfuter ce fait & les autre dont il l'accuse : il lui défere le serment ; & en cas de refus de sa part, i conclut que personne ne sera fâch qu'on ait noté d'infamie un monstre qui, abruti par la débauche & le vin s'étoit joué dans un repas de la vie d'u homme.

Les mêmes Censeurs, en faisant l revue de l'Ordre Equestre, priveren Scipion l'Asiatique du cheval de la Ré publique. Ils ne furent pas moins ri goureux à l'égard des autres Ordres en demandant l'état des biens. Ils or donnerent de comprendre dans les dé clarations affirmées véritables, les bi joux, la garde-robe des femmes, le voitures, si le tout excédoit le pri de quinze mille as. Ils voulurent d

(1) Ciceron & Plutarque rapportent l'anecdo comme Valerius : & il y a apparence que Caton pou rendre le Consul plus odieux, a chargé le tableau altéré les circonstances.

nême que les esclaves au-dessous de
/ingt ans, qui, depuis le dernier dé-
ıombrement, avoient été vendus dix
nille as ou davantage, fussent estimés
lix fois plus que le prix de la vente,
(1) & que tous les effets payassent un
lroit de trois as par mille. Ils enle-
/erent toutes les eaux publiques qui
:ouloient dans les maisons & dans
es terres des particuliers, & leur or-
lonnerent de démolir dans l'espace
le trente jours les portions de leurs
ıâtiments, qui avoient (2) trop de
aillie sur les places. Ils employerent
'argent provenu de ces impositions
différents ouvrages pour la commo-
ité du public : ils firent paver plu-
ieurs lacs & nétoyer les égoûts qui
voient besoin de cette réparation.
ls traiterent aussi avec des entrepre-
eurs pour en pratiquer sur le Mont
Aventin & dans les autres parties de la
'ille, qui n'en avoient pas. Flaccus,
ıour sa part fit faire aux eaux de Nep-
une une levée pour donner passage, &
ıuvrir un chemin à travers le Mont de
'ormies. Caton de son côté acheta au
rofit du public dans les Lautumies les
eux Vestibules appellés Menius &
'itius, avec quatre boutiques, dont

[1] Par exemple, un effet estimé dix mille as, en
ıyoit trente.

[2] Comme seroient des balcons ou des ton-
lles.

il composa la Basilique appellée Porcia de son nom. Il n'adjugea les Fermes de l'Etat qu'à un très-haut prix & l'entreprise des ouvrages public qu'à un très-bas prix. Le Sénat fléch par les prieres & les larmes des Traitants, ordonna qu'on fît une nouvell adjudication. Mais les Censeurs ayan défendu expressément à ceux qu avoient éludé la premiere de se présenter pour être adjudicataires, af fermerent les mêmes objets sans faire au prix de changement considérable. Cette Censure fut célebre par so extrême sévérité : elle attira à Caton qu'on en croyoit l'auteur, une foul d'ennemis qui le traverserent pendar toute sa vie. Cette année on conduisit deux Colonies, l'une à Pollentia, dans le Picentin, & l'autre à Pisaure, dans le territoire appellé *d Gaulois*. On donna à chaque citoye six arpents de terre. L'opération d partage fut faite par les mêmes Triumvirs, qui avoient amené les nouveau Colons : c'étoient Q. Fabius Labeon M. Fulvius Flaccus, & Q. Flacci Nobilior. Les Consuls de cette ann ne firent rien de mémorable, ni à Rome, ni à l'armée. Ils créerent poi leur succéder l'année suivante M. Claudius Marcellus, & Q. Fabius L beon.

I

Le jour même que ces deux Magiſtrats entrerent en Charge, ils aſſemblerent le Sénat pour aſſigner leurs départements, & ceux des Préteurs, qui étoient C. Valerius, Prêtre de Jupiter, (le même qui avoit déja été ſur les rangs l'année précédente,) Sp. Poſthumius Albinus, Pub. Cornelius Siſenna, L. Pupius, L. Julius, & Cn. Sicinius. On donna aux Conſuls pour département la Ligurie avec les mêmes armées qu'avoient commandées Pub. Claudius & L. Porcius. On laiſſa extraordinairement dans les Eſpagnes, les Préteurs de l'année précédente avec les mêmes troupes. Les nouveaux Préteurs tirerent au ſort, de maniere cependant que le Prêtre de Jupiter devoit reſter à Rome pour y rendre la Juſtice à l'un des Tribunaux. Celui qui étoit deſtiné aux Etrangers lui échut. Siſenna eut en partage la Juriſdiction de la ville, Sp. Poſthumius la Sicile, L. Pupius l'Apouille, L. Julius la Gaule, & Cn. Sicinius la Sardaigne. Julius reçut ordre de preſſer ſon départ. Les Gaulois d'au-delà des Alpes étant paſſés en Italie, comme on a dit ci-devant, par des chemins inconnus juſqu'alors, bâtiſſoient une ville dans le lieu qu'on appelle aujourd'hui le territoire d'Aquilée. Le Préteur fut chargé de s'y oppoſer,

M. Claudius Marcellus, & Q. Fabius Labeon, Con. an. de Rome 569.

autant qu'il le pourroit, ſans employer la force des armes. S'il étoit contraint d'en venir à cette extrémité, il avoit ordre d'en informer les Conſuls, l'intention du Sénat étant que l'un des deux menât les Légions contre les Gaulois.

Sur la fin de l'année précédente on avoit tenu l'aſſemblée des Comices pour nommer un Augure en la place de Cn. Cornelius qui étoit mort ; & le choix tomba ſur Sp. Poſthumius Albinus. Au commencement de celle-ci, le grand Pontife Pub. Licinius Craſſus mourut auſſi. M. Sempronius Tuditanus fut choiſi pour faire ſes fonctions par le Collége des Prêtres : & le peuple enſuite conféra cette dignité à C. Servilius Geminus Grand-Prêtre. Pour honorer les funérailles de Pub. Licinius, il y eut un combat de cent vingt Gladiateurs : on célébra auſſi pendant trois jours des jeux funebres qui furent ſuivis d'un feſtin public. A l'occaſion de cette fête, comme on avoit diſpoſé des tables & des lits dans toute la place publique, un orage violent qui s'éleva tout d'un coup, obligea la plupart des citoyens de dreſſer, pour ſe mettre à couvert, des tentes qu'on ôta auſſi-tôt que le beau temps fut revenu ; & l'on publia que ce ſimulacre de camp & d'armée, étoit l'heureux accompliſſement de l'oracle qu

annonçoit qu'un jour on feroit obligé de camper au milieu de la place publique. A peine les efprits venoient-ils d'être raffurés fur ce point, qu'ils furent faifis d'une nouvelle frayeur religieufe : il tomba durant deux jours, dans la place de Vulcain, une pluie de fang, qui obligea les Décemvirs d'ordonner des prieres publiques pour conjurer ce prodige. Les Confuls, avant de fe rendre dans leurs départements, préfenterent au Sénat les Ambaffadeurs d'outre-mer. On n'avoit jamais vu à Rome un fi grand nombre d'étrangers. Car depuis que le bruit fe fut répandu parmi les Nations voifines de la Macédoine, que les Romains écoutoient favorablement les plaintes qu'on leur portoit contre Philippe, & que plufieurs avoient lieu de s'en féliciter ; les peuples, & les particuliers même, qui tous fouffroient du voifinage de ce Prince, vinrent à Rome pour y trouver du foulagement dans leur mifere, ou pour avoir au moins la confolation de la déplorer. Athenée s'y rendit auffi avec les Ambaffadeurs de fon frere Eumenes, pour fe plaindre de ce que Philippe ne retiroit pas fes garnifons des villes de Thrace, & de ce qu'il donnoit du fecours à Prufias, Roi de Bithynie, avec qui Eumenes étoit en guerre.

Nouvelles plaintes contre Philippe.

Demetrius défend son pere dans le Sénat.

Demetrius étoit trop jeune pour sçavoir réfuter tout ce qu'on avançoit. Il ne pouvoit que difficilement rappeller dans sa mémoire, & les objections différentes, & les réponses qu'il falloit y opposer. En effet, on étoit entré dans un long détail de reproches, la plûpart assez minutieux. Les uns se plaignoient que Philippe avoit usurpé une partie de leurs terres, d'autres qu'on leur avoit enlevé des hommes ou des troupeaux ; ceux-ci qu'on avoit refusé de les juger, ceux-là, qu'ils avoient été mal jugés, parce que la faveur & le crédit triomphoient de la justice. Voyant que Demetrius ne s'expliquoit pas assez clairement sur tous ces points, pour le mettre en état de décider avec connoissance de cause ; touché d'ailleurs de la jeunesse & de l'embarras de ce jeune Prince, le Sénat lui fit demander si le Roi son pere ne lui avoit point envoyé d'instructions relatives à cette affaire : il répondit qu'il en avoit reçu un Mémoire. On crut que le parti le plus sage étoit de voir ce que Philippe répondoit lui-même à ces différents chefs. On demanda donc aussi-tôt ce Mémoire, & on permit au fils d'en faire la lecture. Le Roi se justifioit en fort peu de mots sur chaque article, & disoit tantôt qu'il n'avoit agi qu'en vertu du Decret des

Commissaires de Rome ; tantôt que s'il n'avoit pas fait ce qu'on l'accusoit d'avoir négligé, ce n'étoit pas sa faute, mais celle de ses accusateurs eux-mêmes. Il avoit mêlé dans ses réponses des plaintes ameres sur l'injustice des Commissaires, sur la partialité de Cecilius, & sur les outrages & les insultes qu'il avoit essuyés de tout le monde, sans les avoir mérités. Ces traits qui caractérisoient un cœur ulcéré, n'échapperent point au Sénat : cependant, comme Demetrius faisoit ou des excuses ou des promesses de donner satisfaction au Sénat, on lui répondit : » que de » quelque maniere que les choses se » fussent passées, Philippe n'avoit pu » prendre de parti plus sage, ni plus » agréable au Sénat, que de chercher, » par l'entremise de son fils, à se » reconcilier avec les Romains. Que le » Sénat, à l'égard du passé, vouloit » bien, soit le dissimuler, soit l'ou» blier, soit le tolérer ; & qu'il croyoit » même pouvoir s'en rapporter à la » bonne foi de Demetrius : qu'il avoit » son cœur pour ôtage, quoiqu'il remît » son corps à Philippe ; & qu'il savoit » que l'attachement de ce jeune Prince » pour le peuple Romain, alloit aussi » loin que le permettoit la piété fi» liale. Qu'à sa considération, on en-

» verroit des Ambaſſadeurs en Macédoine pour déclarer à Philippe, » que malgré les reproches qu'on avoit » à lui faire, on vouloit bien n'en » exiger aucune réparation. Qu'on » étoit charmé qu'il ſentît que ſa ré» conciliation avec le peuple Ro» main, il la devoit entierement à Demetrius ſon fils. » Les témoignages d'eſtime & d'amitié que le Sénat donnoit à ce jeune Prince, pour lui menager un plus grand crédit à la Cour de Macédoine, le rendirent d'abord l'objet & bientôt la victime de la jalouſie.

Enſuite on introduiſit les Lacédémoniens, qui entrerent dans un long détail de queſtions peu importantes. La principale étoit de ſavoir ſi on rétabliroit ceux que les Achéens avoient condamnés, & ſi on déclareroit illégale la mort de ceux qui avoient été tués par eux. Il s'agiſſoit pareillement de régler ſi les Lacédémoniens ſeroient comptés entre les peuples de l'Achaïe, ou ſi, comme devant, ils formeroient une République à part dans le Peloponneſe. Il fut décidé que ceux qui avoient été condamnés ſeroient rétablis, & les jugements rendus contr'eux, caſſés & annullés : que Lacédémone feroit dans la ſuite partie de l'Achaïe, & que ce decret ſeroit ac-

cepté & ſigné par les Lacédémoniens & les Achéens. On députa Q. Marcius en Macédoine, avec ordre de paſſer dans le Peloponneſe & d'y examiner la ſituation préſente des alliés. Car il y avoit encore quelques mouvements depuis les anciens traités; & les Meſſéniens s'étoient ſéparés du corps Achaïque. Mais je ne pourrois rapporter l'origine de cette guerre & ſes ſuites, ſans oublier que je me ſuis propoſé de ne toucher l'hiſtoire des autres peuples, qu'autant qu'elle a quelque liaiſon avec celle de la République Romaine.

Decret du Sénat au ſujet des des Achéens & des Lacédémoniens.

On ne peut pas cependant paſſer ſous ſilence l'événement qui ſuit. Dans le temps que les Achéens étoient victorieux, Philopemen, leur Préteur, fut fait priſonnier. Les ennemis le ſurprirent dans une vallée dangereuſe où il s'étoit engagé avec un petit nombre de Cavaliers, en marchant vers la ville de Coronée dont il vouloit s'emparer le premier. On prétend qu'il eût pu ſe ſauver au moyen des Thraces & des Crétois qui vinrent à ſon ſecours. Mais la honte d'abandonner des Cavaliers qui étoient les plus diſtingués de la Nation, & que lui-même avoit dernierement choiſis, le retint. Tandis qu'il fait tous ſes efforts pour les tirer de ce mauvais pas, ſe tenant à

Philopemen pris par les Meſſéniens.

l'arriere-garde, & ſoutenant toute la fougue des ennemis, ſon cheval s'abbat, & lui-même tombe à la renverſe: par ſa chûte, & le poids du cheval ſous lequel il ſe trouve engagé, peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Il étoit déja âgé de ſoixante-dix ans, & ne faiſoit que de ſe rétablir d'une longue maladie qui l'avoit extrêmement affoibli. Les ennemis le voyant renverſé, ſe jeterent ſur lui: mais ils ne l'eurent pas plutôt reconnu, qu'un ſentiment de pudeur, & le ſouvenir des ſervices qu'ils en avoient reçus, les forcerent de relever ce grand homme & de le ſecourir comme s'il eût été leur Général. De ce vallon détourné, ils le tranſportent ſur le chemin. Dans l'ivreſſe d'un ſuccès auquel ils ne s'attendoient pas, ils s'en rapportoient à peine au témoignage de leurs yeux. Cependant quelques-uns ſe détachent pour aller annoncer aux Meſſéniens que la guerre étoit terminée par la défaite de Philopemen, qu'on amenoit priſonnier. D'abord cette nouvelle leur parut tellement incroyable, qu'ils en regarderent le porteur non-ſeulement comme un fourbe, mais preſque comme un inſenſé; enſuite ceux qui arrivoient ſucceſſivement la confirmerent. Alors perſonne ne pouvant plus en douter, tout le monde, avant de

ſavoir s'il approchoit de la ville, ſortit à la fois, libres & eſclaves, femmes & enfants, pour jouir du ſpectacle de ſon arrivée. Mais chacun ne voulant en croire que ſes yeux ſur la vérité d'un événement ſi extraordinaire, la porte fut engorgée par la foule. Ceux qui amenoient Philopemen, eurent bien de la peine à ſe faire jour pour entrer. Les rues par leſquelles il falloit paſſer, ne ſe trouverent pas moins embarraſſées. Alors la plus grande partie des citoyens n'ayant pas la liberté de voir, coururent au théâtre qui étoit voiſin, & demanderent tous d'une voix, que le priſonnier y fût produit à la vue du peuple. Dans la crainte que l'intérêt & la compaſſion qu'inſpireroit un perſonnage auſſi illuſtre, n'excitât quelque trouble parmi les citoyens, dont les uns compareroient ſa grandeur paſſée avec ſon état actuel, & les autres ſe rappelleroient les ſervices importants qu'il avoit rendus aux Meſſéniens, les Magiſtrats & les chefs de la Nation le préſenterent de loin aux regards, & eurent ſoin de l'y ſouſtraire auſſi-tôt. Dinocrate qui étoit Préteur allégua pour prétexte que les Magiſtrats vouloient le queſtionner, & ſavoir de lui des choſes qui intéreſſoient l'Etat. Dè-là on le conduiſit

dans la salle du Sénat, & la Compagnie ayant été convoquée, on commença à délibérer sur le parti qu'on devoit prendre.

Le jour étoit près de finir, qu'on n'avoit encore rien statué : & on ne savoit pas même pour la nuit prochaine en quel endroit on pourroit loger Philopemen avec sûreté. L'éclat de son ancienne gloire & de ses rares vertus avoit plongé les Sénateurs dans une surprise dont ils ne revenoient pas : personne n'osoit ni se charger de la garde d'un si précieux dépôt, ni la confier à un autre. Là-dessus quelques-uns donnerent avis qu'il y avoit un caveau souterrein, revêtu de pierres de taille, où l'on plaçoit le trésor public. On y descendit le prisonnier enchaîné : ensuite la pierre énorme qui en fermoit l'entrée, fut remise au moyen d'une machine destinée à cet usage. Ainsi, persuadés qu'un cachot étoit de tous les gardiens le plus sûr, ils attendirent le jour suivant. Le lendemain les plus honnêtes gens, & ceux qui n'avoient aucune part aux brigues & aux factions, vouloient qu'on sauvât la vie à ce grand homme en considération des services signalés qu'il avoit rendus à leur République, & qu'on se servît de lui pour remé-

dier aux maux préſens. Mais les auteurs de la révolte, dont le parti étoit le plus fort, ayant délibéré ſecrétement entr'eux, conclurent d'une voix unanime à ſe défaire de lui : ſeulement ils ne ſavoient s'ils devoient hâter ou différer ſa mort. Les plus avides de ſang l'emporterent ; & on envoya quelqu'un préſenter au priſonnier du poiſon. Quand il eut pris la coupe entre ſes mains, on dit qu'il demanda ſeulement ſi Lycortas (le ſecond Général des Achéens) & ſes Cavaliers s'étoient ſauvés : on lui répondit qu'ils avoient heureuſement échappé : tant mieux, ajouta-t-il, & avalant avec intrépidité le breuvage mortel, il expira quelques moments après. Mais les auteurs de cette cruauté n'eurent pas long-temps à s'en applaudir. Les Meſſeniens vaincus furent forcés de livrer les coupables aux Achéens qui les réclamoient, & de leur remettre le corps de Philopemen. Toute la Nation aſſemblée pour célébrer (1) ſes funérailles, ayant épuiſé les honneurs humains, eut recours à ceux qui ne ſont deſtinés qu'aux Dieux. Les hiſtoriens Grecs & Latins ont

Philopemen empoiſonné par les Meſſeniens.

[1] Voyez la deſcription de cette pompe funebre dans Plutarque.

donné les plus grands éloges à ce Général : quelques-uns d'entr'eux marquent comme une époque célebre cette année où ſont morts trois grands Capitaines, Philopemen, Annibal & Scipion : ils mettent ainſi le premier de niveau avec les Généraux les plus illuſtres des deux plus puiſſants peuples de la terre.

Mort des trois plus grands Généraux de leur temps arrivée la même année.

T. Quintius Flaminius fut envoyé en Ambaſſade vers Pruſias, devenu ſuſpect aux Romains pour avoir donné retraite à Annibal, après la défaite d'Antiochus, & déclaré la guerre à Eumenes. Là, ſoit que (1) Flaminius eût vivement reproché à Pruſias de garder à ſa Cour l'ennemi le plus implacable des Romains ; celui qui avoit ſoulevé contr'eux premierement ſa patrie, enſuite le Roi Antio-

Mort d'Annibal.

[1] Il ne faut pas confondre ce Flaminius avec celui qui perdit la bataille de Traſymene. C'eſt l'erreur où eſt tombé le grand Corneille dans ſa Tragédie de Nicoméde. On y voit ces deux Vers remarquables :

Et ſi Flaminius en eſt le Capitaine,
Nous ſaurons lui trouver un lac de Traſymene.

La mépriſe vient de la reſſemblance des noms, mais il étoit facile de l'éviter. L'Ambaſſadeur Romain auprès de Pruſias, s'appelloit proprement *Quintius*, au lieu que le nom de famille du Conſul battu par Annibal, étoit *Flaminius*.

chus, lorſque Carthage eut ſuccombé: ſoit que Pruſias, pour plaire à Flaminius & au peuple Romain, eût lui-même conçu le deſſein de le faire périr ou de le livrer; ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'immédiatement après la premiere conférence de l'Ambaſſadeur avec le Roi, des ſoldats eurent ordre d'aller inveſtir la maiſon d'Annibal. Il avoit toujours prévu qu'il périroit de la ſorte, en faiſant réflexion, ſoit à la haine implacable des Romains, ſoit à la fragile protection des Rois. Déja même il avoit éprouvé l'inconſtance de Pruſias; & l'arrivée de Flaminius ne lui offroit que des préſages funeſtes. C'eſt pourquoi, afin de pouvoir échapper aux périls dont il étoit menacé de toutes parts, il avoit pratiqué à la maiſon qu'il habitoit, ſept iſſues dont quelques-unes étoient ſecretes, & devoient tromper l'œil des gardes. Mais les Rois ſont obéis quand ils commandent; & pour eux il n'eſt rien d'impoſſible. Le logis d'Annibal fut ſi exactement entouré de ſoldats, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe ſauver ſans être apperçu. Dès qu'Annibal apprit que les Gardes de Pruſias étoient dans le veſtibule, il tâcha de ſe dérober par une porte de derriere très-cachée, & qui ſembloit devoir être abſolument inconnue. Mais s'apper-

cevant qu'elle étoit auſſi gardée par des ſentinelles, il demanda le poiſon qu'il avoit eu ſoin de préparer depuis long-temps, pour s'en ſervir en pareille occaſion. » Délivrons, dit-il, le » peuple Romain d'une inquiétude qui » le tourmente depuis ſi long-temps, » puiſqu'il n'a pas la patience d'atten- » dre la mort d'un vieillard. Ce n'eſt » pas une victoire honorable & » brillante, que Flaminius va rem- » porter ſur un ennemi déſarmé & » trahi. Ce jour ſuffira ſeul pour » faire connoître combien les Ro- » mains ont dégénéré. Leurs peres, lors » même que Pyrrhus en guerre avec » eux avoit une armée dans l'Italie, l'a- » vertirent de ſe précautionner contre » le poiſon; & ceux-ci ont dépêché vers » Pruſias un Ambaſſadeur Conſulaire, » pour conſeiller à ce Prince de violer » par un aſſaſſinat les droits de l'hoſ- » pitalité. » Enſuite ſe livrant à mille imprécations contre Pruſias & ſon royaume, & reclamant la vengeance des Dieux hoſpitaliers, témoins d'un pareil forfait, il avala le poiſon. Telle fut la fin d'Annibal.

Diverſes opinions ſur le temps de la mort de l'Africain.

Polybe & Rutilius placent la mort de Scipion dans cette année. Mais je ne ſuis pas de leur ſentiment, non plus que de celui de (1) Valerius. Ce qui

[1] Cet Hiſtorien fait mourir Scipion cinq ans

me fait croire que les deux premiers se sont trompés, c'est que je trouve que sous la Censure de M. Porcius & de L. Valerius, celui-ci même fut créé Prince du Sénat, dignité dont Scipion avoit été revêtu pendant les trois lustres précédents; & assurément on ne l'auroit pas donné à un autre de son vivant, à moins qu'il n'eût été chassé du Sénat, affront que personne ne dit qu'ait essuyé ce grand homme. Quant à l'opinion d'Antias, elle est refutée par le titre du discours de l'Africain: on voit que c'étoit au Tribun du peuple M. Nevius son accusateur qu'il répondoit. Ce Nevius, dans les catalogues des Magistrats, est Tribun du peuple sous le Consulat de Pub. Claudius & de L. Porcius. Mais il entra en Charge sous celui d'Appius Claudius & de M. Sempronius, le quatre des Ides de Décembre. Depuis ce jour jusqu'aux Ides de Mars, où Pub. Claudius & L. Porcius prirent possession du Consulat, il y a trois mois. On voit par-là que Scipion a vécu sous le Tribunat de Nevius, & qu'il a pû être cité en Justice par ce Magistrat Plébéien; mais qu'il est mort avant la Censure de L. Valerius & de M. Porcius. La

auparavant sous le Consulat de M. Emilius, & de C. Flaminius.

mort de ces trois Capitaines, les plus illuſtres de leur ſiecle, n'eſt pas ſeulement remarquable en ce qu'elle arriva à peu près dans le même temps, mais encore en ce qu'aucun d'eux n'a eu une fin qui répondît à l'éclat de ſa vie. Premierement ils ſont tous morts loin de leur patrie, ſans y recevoir les honneurs de la ſépulture. Annibal & Philopemen ont péri par le poiſon : l'un banni de Carthage, fut la victime d'un traître qui viola l'hoſpitalité ; & l'autre fait priſonnier de guerre, expira dans les fers au fond d'un cachot. Pour Scipion, il n'a été ni chaſſé de Rome, ni condamné ; cependant comme il n'avoit point comparu au Tribunal où il étoit cité, il s'impoſa lui-même un exil volontaire, qui le priva de la conſolation, non-ſeulement de vivre, mais encore d'être inhumé dans ſa patrie.

Demetrius retourne en Macédoine.

Pour revenir au Peloponneſe & reprendre le fil des événements que nous avons interrompu, le retour de Demetrius & des autres Députés en Macédoine fit différentes impreſſions ſur les eſprits. Le peuple Macédonien qui appréhendoit une nouvelle guerre de la part des Romains, reçut avec une extrême joie ce jeune Prince qu'il regardoit comme le gage de la paix : d'ailleurs on ſe flattoit très-ſérieuſe-

ment qu'après la mort de ſon pere la couronne lui étoit réſervée. Il eſt vrai qu'il étoit plus jeune que Perſée : mais on ſoutenoit que l'un avoit pour mere une femme légitime, & l'autre une courtiſanne ; que ce dernier, comme le fruit équivoque de la proſtitution, n'avoit aucun trait de reſſemblance avec ſon pere prétendu, au lieu que Demetrius étoit l'image vivante de Philippe ; qu'au ſurplus il ſeroit placé ſur le Trône par les Romains, auprès deſquels Perſée n'avoit aucun crédit. (1) Telles étoient les réflexions du public. Perſée qui ne les ignoroit pas, craignoit avec raiſon, que l'âge ne fût un foible titre contre tous les autres avantages de ſon frere. Philippe lui-même, convaincu qu'on lui laiſſeroit à peine la liberté de choiſir l'héritier du Trône, ne voyoit qu'avec chagrin la faveur de ſon jeune fils. Souvent il étoit choqué de l'empreſſement des Macédoniens à l'accompagner ; il s'indignoit de voir de ſon vivant une nouvelle Cour ſe former. Il faut avouer auſſi que Demetrius dans l'â-

Diſcorde entre ce jeune Prince & ſon frere Perſée.

[1] Il y a diverſes opinions ſur la naiſſance de Perſée. Quelques-uns le font fils de Philippe & d'une maîtreſſe. D'autres aſſurent que c'étoit un enfant ſuppoſé, dont on ne connoiſſoit ni le pere ni la mere.

ge de l'indiscrétion étoit revenu à Rome un peu trop enflé des égards que le Sénat lui avoit témoignés, en accordant à ses prieres ce qu'il avoit refusé à celles de son pere : & si la protection des Romains, dont il se vantoit en toute occasion, lui donnoit du crédit dans l'esprit des peuples, d'un autre côté elle le rendoit odieux non-seulement à son frere, mais à son pere même, sur-tout depuis l'arrivée des nouveaux Députés Romains qui lui ordonnoient de renoncer à la Thrace, d'en tirer ses garnisons, & de subir encore d'autres loix, soit en vertu du Décret des premiers Commissaires de Rome, soit en conséquence d'une nouvelle opération du Sénat. Tous ces ordres, qui lui paroissoient tyranniques, arrachoient des pleurs & des gémissements à Philippe. Il voyoit avec une vive douleur son fils plus assidu auprès des Députés qu'auprès de sa personne. Il obéissoit cependant avec soumission aux Romains, pour ne leur pas donner occasion de lui déclarer sur le champ la guerre. Et afin qu'on n'eût aucun soupçon de ses projets, il mena son armée au milieu de la Thrace, contre les Odryses, les Dantheletes, & les Bresses. Il prit Philippopolis abandonnée par ses habitans, qui s'étoient ré-

ugiés ſur les montagnes voiſines avec
eurs enfants & leurs eſclaves. A l'é-
ard des barbares qui habitoient les
laines, il les reçut à compoſition,
près avoir ravagé leurs campagnes.
Inſuite ayant laiſſé à Philippopolis
ne garniſon, qui fut chaſſée quelque
emps après par les Odryſes, il jeta
es fondemens d'une nouvelle ville
ans le Deuriope. C'eſt un canton de
a Péonie près le fleuve Erigonus, qui,
u ſortir de l'Illyrie, traverſant la Péo-
ie, vient tomber dans le fleuve Axius,
on loin de Stobes, ville ancienne
l en fit bâtir une nouvelle qu'il ap-
ella Perſeis, pour honorer le nom de
on fils aîné.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient
n Macédoine, les Conſuls partirent
our leurs départements. Marcellus qui
e fit précéder d'un courier, envoya
ordre au Proconſul L. Porcius de s'a-
ancer avec ſes Légions vers la nou-
elle ville des Gaulois. Dès que le
Conſul parut, les Gaulois ſe rendi-
ent. Ils étoient au nombre de douze
nille, n'ayant la plûpart d'autres ar-
nes, que celles qu'ils avoient enle-
ées dans les campagnes. Ils eurent
eaucoup de peine à ſe réſoudre à les
ivrer, auſſi-bien que les autres effets
u'ils avoient ou pris dans le pillage
lu pays, ou apportés avec eux. Ils

envoyerent des Ambaſſadeurs à Ro
me pour s'en plaindre. Introduit
dans le Sénat par le Préteur C. Vale
rius, ils repréſenterent: » que la Gaul
» ſe trouvant ſurchargée d'habitants
» le manque de terres & la diſette le
» avoient forcés de paſſer les Alpes
» pour chercher ailleurs un établiſſe
» ment. Que le premier lieu incult
» & inhabité qu'ils avoient rencon
» tré, ils s'y étoient arrêtés, ſan
» faire de mal à perſonne ; qu'il
» avoient même commencé à bâti
» une ville : ce qui prouvoit qu'il
» n'étoient pas venus dans le deſſei
» d'uſurper ni les campagnes, ni le
» villes des autres peuples. Que der
» nierement M. Claudius les avoit en
» voyé ſommer de ſe rendre, ou d
» ſe préparer aux ſuites équivoques d
» la guerre. Que préférant une pai
» certaine, quoique peu honorable,
» à la guerre dont on les menaçoit,
» ils s'étoient d'abord livrés à la bon-
» ne foi du peuple Romain, avan
» de ſe ſoumettre à ſa puiſſance.
» Que peu de jours après, on leur
» avoit ordonné d'abandonner leur
» ville & leurs terres: qu'ils avoient ſon-
» gé à ſe retirer ſans rien dire, où ils
» pourroient trouver un aſyle ; qu'en-
» ſuite on leur avoit enlevé leurs ar-
» mes, & enfin tout leur mobilier &

leurs troupeaux. Qu'ils prioient le Sénat & le peuple Romain de ne les pas traiter, eux qui s'étoient rendus ſans avoir commis aucune hoſtilité, plus durement que des ennemis déclarés. Le Sénat leur fit répondre qu'ils avoient eu tort de paſſer en Italie, & de bâtir une ville dans un pays qui ne leur appartenoit pas, ſans la permiſſion du Magiſtrat Romain qui commandoit dans la Province : que cependant il n'approuvoit pas qu'on eût dépouillé les peuples qui s'étoient rendus. Qu'ainſi il enverroit avec les Ambaſſadeurs, des Commiſſaires vers le Conſul, pour lui ordonner de rendre aux Gaulois ce qu'on leur avoit pris; mais que cet ordre n'auroit lieu qu'autant qu'ils retourneroient d'où ils étoient venus : qu'alors les mêmes Commiſſaires paſſeroient auſſi-tôt les Alpes, pour déclarer aux peuples qui habitent au-delà de ces montagnes, qu'ils euſſent à reſter dans leur pays: » que les Alpes étoient en quelque » ſorte une barriere inſurmontable, » poſée par la nature, & que ceux qui » entreprendroient de la franchir dans » la ſuite, s'en trouveroient mal. » Les Commiſſaires qu'on fit partir furent L. Furius Purpureo, Q. Minu-

cius, & L. Manlius Acidinus. Le Gaulois ayant recouvré ce qui leu appartenoit légitimement, ſortirent d l'Italie.

Les peuples qui habitent au-del des Alpes traiterent les Commiſſai res avec toutes ſortes d'égards. Le Chefs déclarerent hautement : » qu » le peuple Romain avoit montré tro » d'indulgence en ne puniſſant pas de » gens, qui, ſortis de leur pays ſan » l'ordre de la Nation, s'étoient empa » rés d'un terrein de la République, & » avoient eu deſſein de bâtir un » ville ſur le ſol d'autrui. Que leur té » mérité méritoit une punition rigou » reuſe. Qu'à l'égard de la reſtitutio » qu'on leur avoit faite, il étoit » craindre que cette exceſſive bont » n'enhardît dans la ſuite un gran » nombre à former de pareilles entre » priſes. » Non-ſeulement ils firen une réception diſtinguée aux Com miſſaires Romains ; mais encore leur départ, ils les reconduiſirent ave des préſents juſqu'à une certaine diſ tance. M. Claudius ayant chaſſé le Gaulois de ſa Province, entreprit d porter la guerre dans l'Iſtrie, aprè avoir écrit au Sénat, pour lui deman der la permiſſion d'y faire paſſer ſe Légions : elle lui fut accordée. O s'occupoit du projet d'établir une Co-

ınie à Aquilée : seulement on ne sa- ɔit s'il falloit la composer de Latins, ı de citoyens Romains. Enfin on se étermina pour les premiers. Les 'riumvirs qu'on créa pour la con- ıire furent P. Scipion Nasica, C. Fla- inius, & L. Manlius Acidinus. La ême année on en établit deux de omains, l'une à Modene, & l'autre Parme, dont on chargea les Trium- rs M. Emilius Lepidus, T. Ebutius àrus, & L. Quintius Crispinus. Cha- ıne étoit de deux mille hommes, ıxquels on distribua dans le terri- ıire qui avoit appartenu premiere- ent aux Toscans, & en dernier lieu ıx Boïens; savoir, cinq arpents par te à ceux de Modene, & huit à ·ux de Parme. Enfin on établit encore ıe autre colonie de Romains à Sa- rnia, dans le territoire appellé Ca- ttan. Q. Fabius Labeon, C. Afranius :ellio, & T. Sempronius Gracchus ı furent les Triumvirs, & donne- nt dix arpents à chacun des colons. Plusieurs Colonies nouvelles.

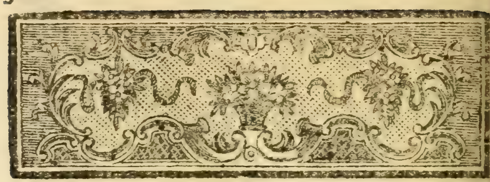
La même année le Propréteur A. 'érentius battit plusieurs fois les Cel- bériens près de l'Ebre, dans le pays ɛs Ausetans, & força quelques Pla- ɛs qu'ils y avoient retranchées. L'Es- ıgne ultérieure fut paisible cette an- ée, parce que le Préteur Pub. Sem-

pronius eut une légere maladie qu l'empêcha d'agir, & que les Lusitan voyant qu'on ne les attaquoit point prirent heureusement le parti de s tenir en repos. Le Consul Q. Fabiu ne fit non plus rien de mémorabl dans la Ligurie. M. Marcellus étar rappellé de l'Istrie, congédia son ar mée, & revint à Rome pour l'assem blée des Comices. Il créa Consuls Cı Beblius Tamphilus & L. Emiliu Paulus. Ce dernier avoit été Edile Cu rule avec M. Emilius Lépidus Con sul, cinq ans auparavant, après avoi été rejeté deux fois. On nomma en suite Préteurs Q. Fulvius Flaccus M. Valerius Levinus, (1) Pub. Man lius pour la seconde fois, M. Ogul nius Gallus, L. Cecilius Denter, & C. Terentius Istra. Sur la fin de l'an née, on fit des processions & des sa crifices pour détourner l'effet de plı sieurs prodiges. On croyoit qu'il avo plu du sang pendant deux jours dar la place de la Concorde; & d'ailleur on publioit que près des côtes de S cile, la mer avoit tout d'un coup er fanté une nouvelle Isle, qui n'existo

[1] Ce Pub. Manlius demande & obtient une se conde fois la Préture, pour se faire retablir dans Sénat, dont Caton le Censeur l'avoit exclus. Au moi c'est ce que l'on conjecture.

pas auparavant. Valerius Antias assure que ce fut cette année que mourut Annibal, après qu'on eut envoyé pour cet effet en Ambassade vers Prusias, savoir, outre T. Quintius Flaminius, dont le nom est célebre dans cette affaire, L. Scipion l'Asiatique, & Pub. Scipion Nasica.





HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE:
QUATRIEME DECADE.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

Théodoxene ayant persuadé à ses enfants, & a ceux de sa sœur, tous deux d'un âge encor tendre, d'éviter par une mort volontaire le. outrages que leur préparoit Philippe, se précipite dans la mer avec son mari. Horribl discorde entre les deux fils de ce Monarque, Persée & Demetrius. Ce dernier est faussement accusé par son frere d'attenter à la vie du Roi, & de vouloir usurper le Royaume par le crédit des Romains. Heureux suc cès des armes Romaines dans la Ligurie & dans l'Espagne contre les Celtiberiens. O

trouve dans le champ du Scribe L. Petillius, au-dessous du Janicule, des Livres de Numa enfermés dans un coffre de pierre, & écrits en Grec & en Latin. Mais comme ils contenoient plusieurs choses contraires à la Religion, le Prêteur entre les mains de qui ils avoient été remis, en ayant fait la lecture, assure au Sénat avec serment, qu'on ne pouvoit, sans manquer au respect qui étoit dû aux Dieux, & nuire au bien de la République, ni les lire, ni les garder. Et le Sénat ordonna par un Arrêt qu'ils fussent brûlés dans le lieu où se tenoit l'assemblée des Comices. On conduit une Colonie à Aquilée. Philippe meurt consumé de douleur & de regret d'avoir fait périr par le poison un fils innocent, sur les fausses accusations de son frere. Il songe à punir ce parricide, & à nommer pour son successeur Antigonus son ami. Mais il est prévenu par une mort trop prompte qui laisse le Royaume à Persée.

Cn. Bebius & L. Emilius Con. an. de Rome 570.

AU commencement de l'année suivante, les Consuls & les Préteurs tirerent au sort leurs départements respectifs. On ne pouvoit décerner aux Consuls que la Ligurie. M. Ogulnius Gallus eut la commission de rendre la justice aux citoyens, & M. Valerius celle de juger les étrangers. Q. Fulvius Flaccus fut envoyé dans l'Espagne citérieure, Pub. Manlius dans l'ultérieure, L. Cecilius Denter en Sicile, & C. Terentius Istra en Sardaigne. On ordonna aux Consuls de faire des

levées. Q. Fabius avoit écrit de la Ligurie, que les Apouants méditoient une révolte, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne se jetassent sur les terres de Pises. On savoit des Espagnes, que les peuples de la citérieure étoient en armes, & que déja on se battoit contre les Celtibériens : que dans l'ultérieure, comme le Préteur étoit malade depuis long-temps, l'oisiveté & la débauche avoient énervé la discipline militaire. Pour toutes ces raisons, on résolut de lever de nouvelles armées, & d'envoyer dans la Ligurie quatre Légions, composées chacune de cinq mille deux cents hommes d'infanterie, & de trois cents cavaliers, auxquelles on ajouta quinze mille fantassins, & huit cents chevaux tirés des alliés du nom Latin. Ces forces devoient être celles des deux Consuls. Ils eurent ordre en outre de lever sept mille hommes d'infanterie, & six cents cavaliers parmi les mêmes Latins, & de les envoyer dans la Gaule à Marcus Marcellus, à qui on avoit continué le commandement, au sortir de son Consulat. Enfin, pour recruter aussi les troupes des deux Espagnes, on enrôla quatre mille fantassins & deux cents cavaliers Romains, & sept mille hommes de pied, avec trois cents chevaux des

lliés : & on prorogea pour un an le ommandement à Q. Fabius Labeon vec l'armée qu'il avoit dans la Ligurie.

Cette année le printemps fut très-rageux. La veille de la fête de Pales, ur le midi, il s'éleva un ouragan furieux : il renversa plusieurs édifices ant profanes que sacrés, abattit les atues de bronze qui étoient dans le apitole, enleva la porte du Temple e la Lune, qui est sur le mont Aventin, & la transporta derriere le temple de Cerès, où il l'appliqua contre a muraille ; jeta par terre plusieurs utres statues du grand Cirque avec es colonnes qui les soutenoient ; enfin risant les frontons & les combles de uelques temples, il en fit voler au oin les débris. Cet orage fut mis au ombre des prodiges, & les Aruspices ordonnerent les cérémonies relieuses d'usage en pareille circonstance. On les employa aussi à l'occaon d'un mulet, né, disoit-on, Reate avec trois pieds ; &, de la oudre tombée sur le temple d'Apolon à Cajete. Pour conjurer ces prodiges, on immola aux Dieux vingt randes victimes, & on fit pendant un our entier des processions & des prieres dans les temples. En même temps n apprit par les lettres du Propréteur

Orage étonnant.

A. Terentius, que Pub. Sempronius étoit mort dans l'Eſpagne ultérieure, après avoir été malade plus d'un an : cette nouvelle fit preſſer le départ des nouveaux Préteurs qui devoient s'y rendre.

Enſuite le Sénat donna auſſi audience aux Ambaſſadeurs d'outre-mer. Ceux des Rois Eumenes & Pharnace, & des Rhodiens, qui furent introduits les premiers, ſe plaignirent de la ruine de (1) Sinope. On écouta auſſi ceux de Philippe, des Achéens, & des Lacédémoniens, qui étoient arrivés dans le même temps. Après qu'on eut entendu le rapport de Marcius, qui avoit été envoyé pour examiner l'état de la Grece & de la Macédoine, on répondit aux Rois d'Aſie & aux Rhodiens, que le Sénat enverroit des Commiſſaires ſur les lieux. Marcius avoit augmenté les inquiétudes que Philippe cauſoit au Sénat; car il avouoit qu'à la maniere dont ce Prince en exécutoit les ordres, il étoit aiſé de juger qu'il n'obéiroit pas plus long-temps que la néceſſité ne l'exigeroit. Effectivement toutes ſes actions & tous ſes diſcours annonçoient ſans équivoque une révolte prochaine. Premierement

[1] Il n'eſt parlé en aucun endroit de Tite-Live de cette ruine de Sinope. Il a traduit ce paſſage mot à mot de Polybe, qui ne s'explique pas plus au long.

il fit paſſer dans l'Emathie, autrefois appellée la Péonie, preſque tous les citoyens des villes maritimes, avec leurs enfants & leurs eſclaves : il mit dans ces places des Thraces & autres barbares, ſur la fidélité deſquels il comptoit davantage dans la guerre contre les Romains. Cette opération excita de grands murmures dans toute la Macédoine, & parmi ceux qui ſe voyoient forcés d'abandonner leurs Dieux Pénates avec leurs femmes & leurs enfans. Peu renfermoient leur douleur : l'air retentiſſoit des exécrations qu'ils prononçoient contre le Roi ſans ménagement : la haine triomphoit de la crainte. Ce Prince aigri par le reſſentiment des peuples, ſuſpectoit tous les hommes, tous les lieux, & tous les inſtants. Enfin il déclara ouvertement que ſa perſonne ne ſeroit pas en ſûreté, s'il ne tenoit enfermés les enfants de ceux qu'il avoit fait mourir, & s'il ne s'en défaiſoit ſucceſſivement.

Action héroïque de Théoxene.

Cette inhumanité affreuſe en elle-même, le devint encore davantage par la fin tragique de toute une famille. Pluſieurs années auparavant, Philippe avoit fait tuer Hérodique, Prince des Theſſaliens. Par la ſuite il fit périr auſſi ſes gendres. Ses filles,

Théoxene & Archo étoient restées veuves avec chacune un fils encore en bas âge. Theoxene fut recherchée de plusieurs partis qu'elle refusa. Archo sa sœur épousa Poris, Prince des Eneates, & mourut après lui avoir donné plusieurs enfants qu'elle laissa tous fort jeunes. Alors Theoxene, pour élever sous ses yeux les enfants de sa sœur, consentit à épouser Poris ; & prenant envers ses neveux les sentimens d'une mere, elle en avoit autant de soin que de son propre fils. Lorsqu'elle eut appris l'ordre du Roi pour arrêter les enfants de ceux qu'il avoit fait périr ; persuadée qu'ils seroient exposés à l'infâme brutalité, non-seulement de ce Prince, mais encore des gardes, elle conçut un dessein atroce, & osa déclarer qu'elle les égorgeroit tous de sa propre main, plutôt que de permettre qu'ils tombassent en celles de Philippe. Poris rejetant avec horreur cette exécrable proposition, dit à son épouse qu'il les transporteroit à Athenes, chez des amis fideles, & qu'il seroit lui-même le compagnon de leur exil. Ils partent de Thessalonique pour la ville d'Eneas, afin d'assister à un sacrifice solemnel que les habitants y faisoient en l'honneur d'Enée leur fondateur. Après avoir employé

e jour à cette cérémonie & au festin ui la suivit, lorsque tout le monde toit endormi, à la troisieme veille de a nuit, ils se rendent à bord d'un aisseau préparé par Poris, & levent ancre comme pour retourner à Thesslonique ; mais ils avoient dessein de asser dans l'Eubée. Cependant au mieu des efforts inutiles qu'ils faisoient our vaincre le vent contraire, l'auore les surprit non loin de la terre, : les Officiers de Philippe qui étoient réposés à la garde du port, envoyent un Brigantin armé pour ramener e vaisseau, avec un ordre exprès de e pas revenir sans lui. Déja Poris se oyoit sur le point d'être abordé. Il xhorte vivement les rameurs & les atelots : de temps en temps élevant s mains au ciel, il imploroit le seours des Dieux. Mais sa femme plus éterminée, & revenant au projet 'elle méditoit depuis long-temps, épara le poison & le fer ; & présennt aux yeux une coupe & des épées ues ; » la mort, dit-elle, est le seul moyen d'échapper à la tyrannie. Pour arriver à la mort, voici deux chemins ; choisissez celui que vous aimez le mieux, & par-là dérobez-vous aux outrages du despotisme. Allons, mes enfants ; & d'abord, vous qui êtes les plus âgés, saisis-

» ſez le fer, ou prenez la coupe, ſi une » mort moins prompte & moins géné» reuſe vous plaît davantage. » Tout-à-la-fois les ennemis approchoient, & l'intrépide Theoxene inſiſtoit vivement. Ses fils & ſes neveux ayant péri, chacun par le genre de mort qu'il voulut choiſir, on les jeta encore tout palpitants hors du vaiſſeau. Alors Theoxene tenant embraſſé ſon mari qui la ſuivit, s'élança à la mer. Les ſoldats de Philippe ſe rendirent maîtres du vaiſſeau, ſans y trouver ceux qui le commandoient. Cette ſanglante tragédie donna une nouvelle activité à la haine qu'on portoit déja au Roi ; & l'on ſe permettoit publiquement contre lui & ſes enfants mille imprécations. Bientôt exaucées de tous les Dieux, elles furent la cauſe des fureurs qui le porterent à verſer lui-même le ſang de ſon fils.

Perſée médite la perte de ſon frere.

Perſée, en effet, voyant que l'amour & l'eſtime des Macédoniens pour ſon frere Demetrius augmentoit de jour en jour, ainſi que le crédit de ce Prince à Rome, crut qu'il ne pourroit plus parvenir au trône que par le crime : il tourna de ce côté toutes ſes penſées. Mais ne ſe ſentant pas en état d'exécuter par lui-même le projet qu'il méditoit lâchement, il ſe mit à ſonder à mots couverts, chacun de ceux qui avoient la confiance de ſon pere ; & d'abord

quelques-uns d'entr'eux témoignerent du mépris pour ſes propoſitions, parce qu'ils comptoient plus ſur Demetrius. Mais quand ils s'apperçurent que la haine de Philippe pour les Romains augmentoit de jour en jour, & que Perſée entroit dans les ſentiments de ſon pere, autant que Demetrius s'attachoit à les combattre; prévoyant que ce jeune Prince ſeroit à la fin victime des piéges d'un frere dont il ne ſe méfioit pas, & perſuadés qu'il étoit de la politique de concourir à un événement qui arriveroit néceſſairement, & de favoriſer le parti du plus fort, ils ſe joignirent à Perſée, & remirent à exécuter chaque opération différente en ſon temps. Ils ſe bornerent pour lors à exciter de plus en plus le Roi contre les Romains, & à lui inſpirer des projets de guerre qu'il n'avoit déja que trop à cœur. Et afin d'augmenter de jour en jour les ſoupçons contre Demetrius, ils affectoient dans les converſations de parler des Romains avec mépris. Les uns ſe moquoient de leurs mœurs & de leurs uſages; d'autres rabaiſſoient le mérite de leurs exploits: ceux-ci faiſoient des peintures groteſques de Rome, qui n'étoit point encore décorée, & qui n'avoit aucun édifice, ni public, ni particulier;

ceux-là passoient en revue les plus considérables de la République, & les tournoient tous en ridicule. Le jeune Prince, & par affection pour le nom Romain, & par rivalité contre son frere, défendoit indiscrétement tout ce qu'on affectoit d'attaquer; & se rendant ainsi suspect à son pere, il favorisoit les accusations de ses ennemis. Aussi Philippe ne lui faisoit aucune part de ses projets contre les Romains; n'ayant plus de confiance qu'en Persée, il passoit avec lui les jours & les nuits à prendre les mesures relatives à cette grande entreprise. Cependant ceux qu'il avoit envoyés vers les Bastarnes, chercher des troupes auxiliaires, étoient revenus : ils avoient amené plusieurs jeunes gens de qualité, & quelques-uns même de race Royale. Un d'entr'eux offroit sa sœur en mariage au fils de Philippe; & cette alliance avoit relevé le courage du Roi. De quoi nous servent tous ces avantages, dit alors Persée? Des secours étrangers ne peuvent rien contre un ennemi domestique. Nous avons dans notre sein, je ne veux pas dire, un traître, mais au moins un espion : les Romains, depuis qu'il a été chez eux en ôtage, nous ont rendu son corps, mais possédent son cœur. Presque tous les

Macédoniens ont les yeux attachés sur lui, & se flattent de n'avoir point d'autre Roi que celui qui leur sera donné par les Romains. Ces discours faisoient une vive impression sur l'esprit du vieillard déja ulcéré ; & il les recueilloit dans son ame, sans presque rien annoncer sur son visage.

Le temps arriva de faire la revue lustrale de l'armée. Voici en quoi consiste cette cérémonie. On coupe une chienne en deux par le milieu du corps, & on place sur le chemin une moitié avec les entrailles à droite, & l'autre moitié à gauche. Alors les troupes armées défilent entre ces deux portions de la victime. On porte à la tête les armes de tous les Rois de Macédoine, depuis l'origine de la Monarchie. Le Prince paroît ensuite accompagné de ses enfants. Immédiatement après s'avancent la cohorte Royale & les Gardes du Corps. La marche est fermée par le reste des soldats Macédoniens. Les deux fils du Roi étoient à ses côtés ; Persée âgé de trente ans, & Demetrius d'environ vingt-cinq ; l'un dans la force, & l'autre dans la fleur de la jeunesse : ils avoient ce dégré de maturité qui devoit faire le bonheur de leur pere, s'il eût su le goûter. C'étoit la coutume, après la cérémonie religieuse, que l'armée fît di-

verſes évolutions, ſe partageât en deux corps, & donnât le ſimulacre d'un combat. Les jeunes Princes furent nommés pour Généraux dans ce divertiſſement guerrier. Cependant l'action devint ſérieuſe, & on ſe chargea de part & d'autre comme s'il eût été queſtion de décider de la couronne. Quoiqu'on ne fût armé que de bâtons, il ne laiſſa pas d'y avoir du ſang répandu, & il ne manqua que le fer pour offrir le ſpectacle d'une bataille dans les formes. Le parti de Demetrius eut de beaucoup l'avantage ſur l'autre. Perſée en fut piqué au vif. Mais ceux de ſes amis qui voyoient mieux les choſes, s'en réjouirent, & lui repréſenterent que ce triomphe même fourniroit l'occaſion de perdre Demetrius.

Les deux Princes ce jour-là traiterent ceux de leurs amis qui avoient été du combat, & donnerent à ſouper chacun de ſon côté; Perſée s'étant refuſé à l'invitation de ſon frere. Comme c'étoit une fête ſolemnelle, & que les convives, jeunes & de bonne humeur, ſe provoquoient mutuellement, on but à longs traits de part & d'autre. On parla beaucoup du combat: chacun lançoit des épigrammes ſur ceux du parti contraire, & les chefs mêmes ne furent pas épargnés. Perſée avoit détaché un de ſes convives pour

aller recueillir ce qui se disoit chez son frere. L'observateur indiscret se laissa prendre par quelques jeunes gens sortis de la salle qui le maltraiterent fort. Sans être instruit de ce qui s'étoit passé, que n'allons-nous, dit Demetrius, boire avec mon frere? & si le souvenir du combat lui donne encore de l'humeur, dissipons-la par notre franchise & notre gaieté? Tous s'écrierent qu'ils étoient prêts à le suivre, excepté ceux qui avoient maltraité l'espion de Persée, & qui appréhendoient les représailles. Demetrius les ayant aussi entraînés avec lui, ils cacherent des épées sous leurs habits, pour être en état de se défendre, si on les attaquoit. Rien ne peut être secret dans les divisions domestiques. Les demeures des deux Princes étoient remplies d'espions & de traîtres: un d'entr'eux courut avertir Persée, que quatre jeunes gens armés venoient avec Demetrius. Persée en savoit bien la véritable raison; car il avoit appris que c'étoient justement ceux qui avoient battu son convive. Mais pour rendre leur démarche suspecte, il fit fermer la porte: alors du haut de la maison & par les fenêtres qui donnoient sur la rue, il arrête cette troupe, qui vouloit se divertir avec lui, & l'empêche d'entrer, comme si

elle venoit l'aſſaſſiner. Demetrius que le vin échauffoit, ſe plaignit un peu haut de ce qu'on lui refuſoit la porte, & retourna ſe remettre à table, ſans rien ſavoir de tout ce qui s'étoit paſſé.

Le lendemain Perſée, dès que le Roi fut viſible, entra dans ſon appartement, &, l'air conſterné à la vue de ſon pere, ſe tint debout éloigné ſans mot dire. Ce Prince s'étant informé de ſa ſanté, lui demanda la cauſe de la triſteſſe où il le voyoit plongé. Sachez, répondit Perſée, que je ne conſerve la vie que par une protection particuliere des Dieux. Ce n'eſt plus par des trames ſecretes que mon frere cherche à me l'ôter. Il eſt venu cette nuit dans mon palais avec des gens armés pour m'aſſaſſiner. Les portes en étoient fermées, & ce n'eſt qu'à la faveur d'une enceinte de muraille, que j'ai échappé à ſa fureur. Après avoir cauſé à ſon pere un effroi mêlé d'étonnement; ſi vous pouvez m'entendre, ajouta-t-il, je vous donnerai la preuve complete de ce que j'avance. Philippe l'aſſura qu'il l'écouteroit, & fit appeller auſſi-tôt Demetrius: il manda en même temps deux de ſes anciens Officiers Lyſimachus & Onomaſtus, qui étoient reſtés neutres dans le démêlé des Princes, & qui ne paroiſſoient plus que rarement au Palais. Son deſſein

Perſée accuſe Demetrius devant ſon pere.

étoit de les consulter sur la maniere dont il devoit se conduire dans cette circonstance. En les attendant, il se promena seul agité de différentes pensées, & son fils se tenoit debout à l'écart. Quand on eut annoncé qu'ils étoient arrivés, le Roi passa dans une piece plus reculée avec ses deux amis, & deux Gardes du Corps : il permit à ses fils d'entrer avec chacun trois de leurs gens sans armes. Là s'étant placé sur un siege ; » Pere infortuné, dit-» il, me voici donc établi Juge en-» tre mes deux fils, l'un accusateur, » & l'autre accusé de parricide : je » ne puis éviter la honte de trouver » parmi les miens, ou un coupable, » ou un calomniateur. Depuis long-» temps je redoutois cet orage : j'avois » remarqué entre vous des regards » qui n'étoient rien moins que frater-» nels, & j'avois entendu certaines » expressions qui les accompagnoient. » Mais je me flattois quelquefois que » vos ressentiments pouvoient s'étein-» dre, & vos soupçons se détruire : je fai-» sois réflexion que même des Nations, » rivales & jalouses, avoient quitté » les armes pour faire un Traité de » paix ; & que les haines de plusieurs » particuliers avoient eu un terme. » J'aimois à croire que vous vous rap-

Discours de Philippe devenu Juge de ses deux fils.

» pelleriez enfin les nœuds du sang qui
» vous unissent, l'innocence de vos pre-
» mieres années, la tendre amitié qui
» régnoit alors entre vous; en un mot,
» mes leçons paternelles, qui peut-être,
» hélas! ont été trop inutiles. Com-
» bien de fois m'est-il arrivé en votre
» présence, de m'élever contre ces
» freres malheureux que la discorde
» désunit, & de vous rapporter la fin
» déplorable de plusieurs, qui après
» s'être perdu eux-mêmes, ont
» causé la ruine de leurs enfants,
» de leurs maisons & de leurs Etats!
» A ces exemples funestes, j'en oppo-
» sois d'autres tout contraires: je vous
» citois l'union des deux Rois de La-
» cédémone, laquelle fut durant plu-
» sieurs siecles leur salut & celui
» de la patrie; tandis que cette Ré-
» publique a été ruinée, quand s'est
» introduit l'usage d'attirer chacun à
» soi toute l'autorité. Je vous fai-
» sois encore observer que ces deux
» freres célebres (1) Eumenes &
» Attalus, après des commencements

[(1)] Plutarque rapporte qu'Apollonide, mere de ces Princes, avoit coutume de dire que ce qui la flattoit le plus, étoit de voir son fils aîné, non pas porter le sceptre & la couronne, mais marcher, sans avoir rien à craindre, au milieu de ses deux freres armés qui lui servoient de Gardes du Corps.

» ſi foibles, qu'ils avoient preſque hon-
» te de prendre le nom de Rois, n'é-
» toient enfin parvenus que par la con-
» corde fraternelle à égaler Antiochus
» & tous les Monarques de nos jours.
» J'ai pris mes preuves juſques chez les
» Romains, en rappellant des faits
» dont j'avois été témoin moi-même,
» ou que j'avois oui raconter : je vous
» nommois les deux Quintius, Titus &
» Lucius contre qui j'ai fait la guerre ;
» les Scipions Pub. & Lucius qui ont
» vaincu Antiochus ; enfin le pere &
» l'oncle de ces derniers, leſquels ont
» vécu dans une intimité conſtante, &
» que la mort même n'a point ſéparés.
» Mais ni le crime des uns, & la
» fin tragique qui en a été la ſuite,
» n'ont pu vous arracher aux fureurs de
» la diſcorde ; ni la ſageſſe des autres,
» & leurs ſuccès, vous ramener à des
» ſentiments plus raiſonnables. De
» mon vivant, tandis que je reſpire en-
» core, vous avez voulu d'avance, par
» une avidité coupable, entrer en par-
» tage de ma dépouille. Vous épargnez
» mes jours, juſqu'à ce que ſurvivant à
» l'un de vous deux, je laiſſe à l'autre un
» droit non équivoque au trône. Vous
» ne pouvez ſouffrir ni frere, ni pere.
» Il n'y a plus rien de reſpectable, rien
» de ſacré pour vous : l'ambition in-

» ſatiable de régner a remplacé tous » les autres ſentiments. Parlez, ſouil-» lez mes oreilles paternelles : em-» ployez des accuſations pour vous » détruire ; bientôt vous employerez » le fer. Produiſez hautement tout ce » que vous pouvez de véritable, ou » tout ce qu'il vous a plu d'inventer. » Mes oreilles ſont ouvertes, pour » ſe fermer enſuite aux délations » clandeſtines que vous feriez l'un » contre l'autre. » Ce diſcours prononcé avec fureur, arracha des larmes à tous ceux qui étoient préſents ; & ce ne fut qu'après un long & morne ſilence, que Perſée prit enfin la parole en ces termes :

Diſcours de Perſee contre Demetrius.

» Il falloit ſans doute ouvrir ma » porte pendant la nuit, recevoir » une troupe de jeunes débauchés » qui avoient les armes à la main, & » préſenter la gorge au fer ; puiſqu'on ne » croit pas le crime à moins qu'il ne » ſoit commis, & qu'après avoir man-» qué d'être victime de la trahiſon, » j'entends les mêmes reproches que » le lâche & le traitre qui en vou-» loit à ma vie. Je ne m'étonne » plus s'ils publient que vous n'avez » d'autre fils que Demetrius, & s'ils » me traitent, moi, d'enfant ſup-» poſé & de bâtard. Car ſi j'avois

» le rang, si j'avois les droits d'un fils
» dans votre cœur, vous ne séviriez
» pas contre moi, qui me plains des
» pieges que j'ai découverts, mais
» contre celui qui les a dressés; & ma
» vie ne vous paroîtroit pas assez peu
» précieuse, pour n'être touché ni du
» danger que j'ai déja couru, ni de celui
» auquel m'expose l'impunité des cou-
» pables, s'ils l'obtiennent. C'est pour-
» quoi, s'il faut mourir sans se plaindre,
» taisons-nous; & prions seulement les
» Dieux que l'attentat commencé sur
» ma personne se borne à elle; & qu'en
» me perçant le flanc, on ne cher-
» che point à pénétrer jusqu'à vous:
» mais, s'il m'est permis de faire ce
» que la nature même suggere à ceux
» qui se trouvant attaqués dans un
» desert implorent le secours des mor-
» tels qu'ils n'ont jamais vus; si en
» voyant le fer levé sur ma tête, je puis
» pousser un cri; je vous en con-
» jure, ô mon pere, par ce nom sacré
» (vous savez depuis long-temps qui
» de nous deux l'a plus respecté) écou-
» tez-moi; comme si attiré par mes cris
» redoublés & mes gémissements dans
» les ténébres, vous fussiez accouru à
» mon aide, & que vous eussiez surpris
» Demetrius devant ma porte, au
» milieu de la nuit, avec une troupe
» de gens armés. Les plaintes que le

» danger m'auroit alors arrachées, » vous les entendez maintenant. » Non, mon frere, il y a long-temps » que nous ne vivons plus enſemble » dans la familiarité de la table. » Vous voulez abſolument régner. A » votre ambition s'oppoſe mon âge, » s'oppoſe l'uſage immémorial de la Ma- » cédoine, s'oppoſe le droit des gens, » peut-être même la volonté d'un » pere. Ma mort ſeule peut les lever » tous ces obſtacles. Il n'y a rien que » vous ne tentiez, rien que vous » ne mettiez en œuvre. Juſqu'à pré- » ſent, ou mes précautions, ou » mon bonheur m'ont ſauvé de vos » mains parricides. Hier, peu s'en » fallut que d'une cérémonie de Reli- » gion, & d'un ſpectacle deſtiné au » plaiſir, vous ne fiſſiez un combat » ſanglant : & je n'ai évité la mort » qu'en me laiſſant vaincre moi & » les miens. Après cet exercice, où » vous avez montré toute l'animoſité » d'un ennemi ; cependant comme ſi » ce n'eût été qu'un jeu entre deux » freres, vous avez voulu m'entraî- » ner à votre table. Croyez-vous, » mon pere, que j'euſſe mangé avec » des convives déſarmés ; tandis qu'ils » ſont venus en armes me trou- » ver, ſous prétexte d'une partie de » plaiſir ? Croyez-vous que la nuit je

» n'eusse rien eu à craindre de leurs » épées, moi qu'avec de simples bâtons, » en votre présence, ils ont pensé assassiner. Quoi, à cette heure de la » nuit! Quoi, malgré notre haine réciproque! Quoi, avec des jeunes gens » munis de poignards, vous venez » dans ma maison! Je n'ai osé me » risquer à souper dans la vôtre, & » vous, buveur, qui venez suivi de » satellites, je vous recevrai dans » la mienne? Si la porte en eût été » ouverte; mon pere, vous ordonneriez les apprêts de mes funérailles, dans ce moment même où » vous écoutez mes plaintes. Je ne » parle point ici en accusateur qui calomnie impudemment sur des conjectures équivoques. Quoi! peut-il » nier qu'il ne se soit présenté à ma » porte avec une troupe nombreuse? » Peut-il nier qu'il n'eût avec lui des » gens armés? Ceux que je vous nommerai, faites-les venir. On peut » tout oser sans doute après un pareil attentat; cependant ils n'oseront » nier ce fait. Si arrêtés dans l'enceinte de ma maison avec le fer qu'ils » portoient, je les amenois à vos » pieds, vous seriez convaincu du » crime: que leur aveu vous tienne » lieu d'une preuve convaincante.

» Maudissez maintenant la fatale

» ambition de régner : invoquez les
» furies vengereſſes qui pourſuivent
» les freres parricides. Mais, ô mon
» pere, que vos malédictions ne
» ſoient point aveugles, examinez la
» vérité, ne confondez pas avec le
» traître la victime de la trahiſon : la
» tête coupable doit ſeule être mau-
» dite. Que celui qui a eu deſſein de
» tuer ſon frere, ſoit expoſé à la co-
» lere des Dieux qui vengent les pe-
» res offenſés : que celui qui a été ſur
» le point de périr par la main d'un
» frere, trouve un aſyle dans la com-
» paſſion & dans la juſtice paternelle.
» Car où me réfugier, moi qui n'ai
» pu être en ſûreté ni durant la revue
» ſolemnelle de votre armée, ni pen-
» dant l'exercice militaire dont cette
» cérémonie religieuſe a été ſuivie,
» ni au milieu de ma maiſon, ni à
» table avec mes amis, ni dans le
» ſein de la nuit que la nature a deſ-
» tinée au repos des mortels? Si je me
» rends à l'invitation de mon frere,
» il faut périr : ſi je reçois mon frere
» qui ſe préſente à ma porte, il faut
» périr. Soit que j'aille, ſoit que je
» reſte, je ne puis éviter les pieges.
» Où donc faut-il me retirer ? Je n'ai
» jamais fait ma cour à perſonne :
» mon pere, je n'ai recherché que la
» protection

» protection des Dieux & la vôtre ;
» celle des Romains n'est pas pour
» moi : ils souhaitent ma perte, par-
» ce que je partage vos ressentiments
» contre eux ; parce que je suis indi-
» gné de voir qu'ils vous ont enlevé
» tant de villes, tant de Nations, &
» tout récemment la côte maritime de
» Thrace. Tant que vous & moi subsis-
» terons, ils n'esperent pas devenir les
» maîtres de la Macédoine ; mais si
» une fois le crime de mon frere m'a-
» voit fait périr, & que la vieillesse
» vous eût conduit au tombeau, ou
» que même on se fût dispensé de l'at-
» tendre, ils sont bien assurés qu'ils
» disposeront du Roi & du Royaume.
» Si les Romains vous avoient laissé
» quelque ville ou quelque province
» hors la Macédoine, je pourrois
» compter sur un asyle. Vous me di-
» rez peut-être que j'ai dans les Macé-
» doniens une ressource suffisante.
» Vous avez vu hier la furie avec la-
» quelle les troupes m'ont chargé,
» leur a-t-il manqué rien que le fer ?
» S'il leur a manqué le jour, les con-
» vives de mon frere la nuit s'en sont
» pourvus. Que vous dirai-je de la
» plûpart des Grands, qui n'attendent
» que des Romains les dignités & la
» fortune, ou de celui qui peut tout
» auprès d'eux ? Et certes, ils le met-

» tent non-seulement au-dessus de
» moi qui suis son aîné, mais presque
» au-dessus de vous-même qui êtes son
» Roi & son pere. C'est lui en effet
» qui a obtenu du Sénat votre grace,
» qui maintenant vous met à cou-
» vert des armes romaines, qui se
» croit en droit, à son âge, d'humi-
» lier votre vieillesse en la protégeant
» Il a pour lui les Romains, pour lui
» toutes les villes soustraites à votre
» obéissance, pour lui ceux des Macé-
» doniens qui veulent la paix avec la
» République. Et moi, mon pere, ex-
» cepté vous, ai-je au monde quel-
» qu'espérance, ou quelque ressource ?

» A quoi imaginez-vous que ten-
» dent les dernieres lettres de Quin-
» tius, qui non-seulement applaudit à
» votre politique & vous félicite d'a-
» voir envoyé Demetrius à Rome,
» mais encore vous exhorte à l'y ren-
» voyer avec un plus grand nombre
» d'Ambassadeurs choisis entre les pre-
» miers de la Macédoine? Titus Quin-
» tius est aujourd'hui en tout son con-
» seil & son maître. C'est lui qu'en
» méconnoissant son pere, il a substitué
» à votre place. C'est avec lui qu'il a
» concerté secrétement tous ses pro-
» jets. C'est pour leur ménager des
» appuis, qu'on vous recommande
» de faire partir avec Demetrius un
» plus grand nombre de Députés, & les

» premiers de la Nation. Ils partent » d'ici intacts & purs, persuadés que » Philippe est leur Roi, & revien- » nent corrompus & gâtés par le poi- » son des Romains. Demetrius seul leur » tient lieu de tout : du vivant de son » pere, ils l'appellent leur Roi. Si je » témoigne l'indignation qu'inspire un » pareil procédé, il faut m'entendre » aussi-tôt reprocher, non-seulement » par les autres, mais par vous- » même, ô mon pere, que je brûle » de régner. Si ces reproches étoient » généraux, je ne m'y reconnoî- » trois pas. Quel est celui que j'écarte, » pour prendre sa place ? Je ne vois » que mon pere au-dessus de moi, » & je prie les Dieux qu'il y soit » long-temps ! Si je lui survis, ce » que je ne desire qu'autant que je » mériterai qu'il le souhaite lui-même, » & qu'il me nomme son successeur, » je recevrai le sceptre de ses mains. » Le fils ambitieux, & criminelle- » ment ambitieux, est celui qui s'em- » presse d'intervertir l'ordre de suc- » cession marqué par la nature, & de » fouler au pied l'usage national & le » droit des gens. Je trouve un obstacle » dans la personne d'un frere aîné, à » qui son âge & la volonté d'un pere » donnent le Royaume : eh bien ; il » faut s'en défaire. Je ne serai pas le

» premier qui par un assassinat sembla-
» ble, aurai conquis une couronne.
» Mon vieux pere resté seul, sans ap-
» pui, craindra trop lui-même pour
» sa vie, & n'osera entreprendre de
» venger la mort de son fils. Les Ro-
» mains enchantés m'applaudiront &
» me défendront. Ces espérances,
» mon pere, sont incertaines, mais
» non pas sans fondement. Oui sans
» doute, vous pouvez éloigner le pé-
» ril qui me menace, en punissant
» ceux qui se sont armés pour m'as-
» sassiner; mais si leur attentat s'exé-
» cute, vous ne pourrez plus venger
» ma mort. »

Quand Persée eut cessé de parler, ceux qui étoient présents tournerent les yeux sur Demetrius, croyant qu'il alloit aussi-tôt répondre; mais il garda long-temps le silence : on voyoit que les larmes dont il étoit baigné lui ôtoient la parole. Enfin la nécessité l'emporta sur la douleur, & sommé de se défendre, il le fit de la maniere qui suit. » Toutes les res-

Réponse de Demetrius.

» sources qui jusqu'ici avoient été ré-
» servées aux accusés, l'accusateur,
» ô mon pere, a su d'abord me les ravir.
» Des larmes feintes, pour me per-
» dre, vous ont rendu suspectes mes
» larmes véritables. Lui qui, depuis
» mon retour de Rome, forme jour

» & nuit avec les ſiens des complots
» ſecrets contre ma vie, il eſt le pre-
» mier à m'accuſer, non-ſeulement
» d'en vouloir à la ſienne, mais en-
» core d'être un brigand & un meur-
» trier reconnu. Il vous préſente l'image
» effrayante du péril prétendu où il ſe
» trouve, pour accélerer par vos mains
» la perte d'un frere innocent. Il ſe
» plaint qu'il n'a aucun appui dans
» l'univers, pour que je ne puiſſe moi-
» même réclamer vos bontés. Dans le
» temps qu'attaqué de toutes parts,
» je ſuis ſeul & ſans défenſe, il
» me charge de l'odieux d'une pro-
» tection étrangere qui me nuit plus
» qu'elle ne m'eſt utile. Avec quelle
» adreſſe il a voulu établir un rap-
» port entre l'aventure de cette
» nuit, & toute ma conduite précé-
» dente ; afin, & de rendre pro-
» bable par mes actions paſſées le fait
» que je vais vous expliquer, & de
» prouver mes vues, mes deſſeins, mes
» projets ambitieux, par la fable de la
» nuit derniere. Il a auſſi affecté dans
» cette accuſation de paroître s'énoncer
» ſur le champ & ſans préparation, cé-
» dant à l'impreſſion ſubite du trouble &
» de la terreur qu'il venoit d'éprouver.
» Perſée, ſi je trahiſſois mon pere &
» l'Etat, ſi j'étois d'intelligence avec
» les Romains, ſi j'avois négocié avec

» les autres ennemis de mon pere, il
» falloit ne pas attendre la fable de cette
» nuit, mais découvrir d'abord ma tra-
» hiſon. Si, de ces deux chefs d'accuſa-
» tion, le premier ne pouvoit ſe ſoute-
» nir ſans le ſecond, & devoit prouver
» votre haine plutôt que mon cri-
» me, il falloit encore aujourd'hui
» le paſſer ſous ſilence, ou le remet-
» tre à un autre temps, juſqu'à ce
» qu'on vît clairement lequel d'entre
» nous, par un genre d'animoſité
» étrange & peu commune, a tendu
» des pieges à l'autre. Cependant,
» malgré l'embarras de la ſurpriſe, je
» tâcherai de diſtinguer les faits que
» vous avez confondus, & je ferai
» voir à qui de vous ou de moi on
» doit imputer le complot de cette
» nuit. Il veut prouver que j'ai for-
» mé le deſſein de le tuer. Sans
» doute après m'être défait d'un
» frere aîné à qui le Royaume doit
» appartenir un jour par le droit des
» gens, par l'uſage national, & même
» par votre choix, comme il s'en flat-
» te, mon but, à moi qui ne ſuis que
» le puîné, étoit de ſuccéder à celui
» que j'aurois tué. Que ſignifie donc
» la ſeconde partie de ſon diſcours,
» où il avance que j'ai fait la cour
» aux Romains, & qu'aſſuré de leur
» protection, j'ai conçu l'eſpéran-

» ce de monter ſur le Trône ? Car
» ſi je croyois les Romains aſſez
» puiſſants pour donner à la Macé-
» doine le Roi qu'il leur plairoit de
» choiſir, & ſi je comptois ſi fort ſur
» mon crédit auprès d'eux, pourquoi
» recourir au parricide ? Etoit-ce pour
» porter un ſceptre teint du ſang de
» mon frere ? aux yeux même de
» ceux dont on ſuppoſe que j'ai mé-
» rité la faveur par une probité véri-
» table, ou au moins ſimulée, ne de-
» venois-je pas un objet d'horreur &
» d'exécration ? N'allez pas croire
» non plus que T. Quintius, par les
» conſeils de qui vous me reprochez
» aujourd'hui de me laiſſer conduire,
» que lui qui vit avec ſon frere dans une
» ſi belle union, m'ait jamais conſeillé
» le meurtre du mien. Perſée prétend
» que je réunis la protection des Ro-
» mains, le ſuffrage des Macédo-
» niens, & preſque le conſentement
» de tous les Dieux & de tous les hom-
» mes ; que ce ſont autant d'avan-
» tages ſur lui auxquels il ſera forcé
» de céder : enſuite, par une con-
» tradiction des plus évidentes, com-
» me ſi je n'avois aucun de ces avan-
» tages, il m'accuſe d'employer la
» derniere reſſource, qui eſt celle du
» crime. Voulez-vous que l'on procede
Z iv

» dans cette information de maniere que
» celui de nous deux qui aura eu
» ſujet de craindre, que l'autre ne pa-
» roiſſe plus digne de régner, ſoit ju-
» gé coupable d'avoir attenté à la vie
» de ſon frere ?

» Développons cependant, autant
» qu'il ſera poſſible, cette trame pré-
» tendue. Il ſe plaint qu'on l'a attaqué
» de pluſieurs manieres, & tous les
» piéges qui lui ont été tendus, il les pla-
» ce le même jour. J'ai voulu le tuer
» devant tout le monde, dans l'exercice
» qui a ſuivi immédiatement la revue,
» c'eſt-à-dire, au milieu de l'appareil
» d'une cérémonie religieuſe. J'ai vou-
» lu, en l'invitant à ſouper chez moi,
» le faire périr apparemment par le poi-
» ſon : j'ai voulu en me rendant chez lui
» pour y faire la débauche, accompa-
» gné de gens armés, le percer à coups
» de poignards. Vous voyez, mon pere,
» quels moments ſont choiſis pour un
» parricide : le temps d'un ſpectacle,
» celui d'un repas, celui d'une par-
» tie de plaiſir. Et quel jour encore ?
» Celui où l'on a purifié l'armée, où
» paſſant entre les deux portions de
» la victime nous marchions, mon
» frere & moi, ſeuls à vos côtés,
» précédés des armes royales de tous
» les Princes qui ont occupé le trône

» de Macédoine ? Quoi! dans ce sacri-
» fice solemnel, qui devoit même me
» purifier de toutes les souillures que
» j'aurois pu contracter auparavant,
» dans le temps que j'avois les yeux
» attachés sur la victime qui envi-
» ronnoit notre route, je méditois un
» parricide, je m'occupois de poi-
» son, & je préparois des glaives
» meurtriers ! Si mon cœur avoit
» commis cette horrible impiété, quel
» sacrifice pourroit jamais l'expier? Mais
« Persée, que sa haine aveugle, en
» voulant rendre toutes mes démar-
» ches suspectes, n'employe que des
» arguments qui se détruisent l'un
» l'autre. Car, si je voulois vous em-
» poisonner à table, y avoit-il rien de
» moins propre à faire réussir ce des-
» sein, que de vous irriter par un
» combat & par une charge opiniâ-
» tre ? N'étoit-ce pas le moyen, com-
» me il est arrivé en effet, d'empê-
» cher que vous ne vous rendissiez à
» mon invitation ? D'un autre côté,
» après un refus, qui annonçoit vo-
» tre ressentiment, ne devois-je pas
» chercher à vous appaiser, en atten-
» dant une autre occasion de vous
» empoisonner, supposé que je l'eusse
» une fois tenté ; plutôt que de
» changer brusquement de batteries
» le même jour, & de venir vous poi-

» gnarder, ſous prétexte d'une partie » de débauche? Enſuite ſi je croyois » que c'étoit la crainte de la mort » qui vous avoit empêché de man- » ger chez moi, pouvois-je ne pas » préſumer que la même crainte vous » porteroit à rejeter cette nouvelle » propoſition?

» Je n'ai point à rougir, mon pere, » ſi un jour de Fête, avec des amis de » mon âge, je me ſuis permis un » excès. Je vous prie de vous in- » former vous-même, quelle joie, » quelle gaieté animoit hier les con- » vives à ma table, & avec quels tranſ- » ports, peut-être indiſcrets, ils » s'applaudiſſoient de n'avoir pas eu » le deſſous dans le combat. Cette » malheureuſe affaire & les alarmes » qui en ſont la ſuite, ont eu bientôt » diſſipé les vapeurs du vin. Sans ce » contre-temps, nous autres empoi- » ſonneurs & aſſaſſins, ſerions enco- » re enſevelis dans le ſommeil. Si » j'avois deſſein de forcer votre de- » meure, & après l'avoir priſe, d'é- » gorger le Maître du logis, ne me » ſerois-je pas abſtenu de boire, au » moins pour un jour, & n'aurois-je pas » interdit le vin à mes ſoldats? De peur » que je ne me défende ſeul avec trop » de naïveté, il affecte, ce bon frere, » de m'attaquer auſſi naïvement. Tout

» ce que je sais, dit-il, tout ce
» que j'avance, c'est qu'ils sont venus
» le fer à la main pour se divertir. Si
» je vous demande de qui vous tenez
» cette particularité, vous serez forcé
» d'avouer, ou que ma maison étoit
» remplie de vos espions, ou qu'on
» s'est armé si publiquement que tout
» le monde l'a vu. Et pour ne point
» paroître, ou d'abord avoir pris des
» informations, ou maintenant y met-
» tre de l'animosité, il vous enga-
» geoit à demander à ceux qu'il nom-
» meroit, s'ils n'avoient pas eu des
» armes : il vouloit, comme s'il s'agis-
» soit d'une question problématique,
» qu'après les avoir interrogés sur un
» fait qu'ils avouent, vous prissiez cet
» aveu pour la conviction du crime.
» Mais il falloit prier le Roi de leur
» demander si c'étoit pour vous tuer
» qu'ils avoient pris des armes? Si
» c'étoit à ma sollicitation, & de ma
» connoissance? Car c'est-là ce que
» vous voulez insinuer, & non ce
» qu'ils avouent, & ce qui paroît évi-
» dent, savoir qu'ils n'en ont pris que
» pour se défendre. Ont-ils fait bien
» ou mal? c'est à eux de rendre comp-
» te de leur conduite. Ma cause n'a
» rien de commun avec elle ; n'as-

» fectez pas de les confondre ensem-
» ble : ou bien expliquez-nous com-
» ment nous devions vous attaquer :
» étoit-ce publiquement ou en secret ?
» Si c'étoit publiquement, pourquoi
» n'étions-nous pas tous armés ? Pour-
» quoi n'y avoit-il que ceux qui
» avoient battu votre espion ? Si c'é-
» toit en secret, voyons les mesures
» prises pour l'exécution du complot ?
» Quoi ! après le festin, quand j'au-
» rois eu quitté la table, quatre hom-
» mes feroient restés pour vous égor-
» ger dans le sommeil ? Mais com-
» ment pouvoient donner le change
» des gens qui étoient étrangers, qui
» étoient de ma suite, & sur-tout qui
» étoient suspects par la querelle
» qu'ils venoient d'avoir ? Et supposé
» qu'ils vous eussent assassiné, com-
» ment auroient-ils échappé ? Avec
» quatre épées, votre logis pouvoit-
» il être pris & forcé ?

» Croyez-moi, abandonnez cette
» fable nocturne, & revenez au vé-
» ritable motif de votre ressentiment,
» de votre jalousie ? Pourquoi, Deme-
» trius, parle-t-on quelquefois de vous
» mettre sur le trône ? Pourquoi parois-
» siez-vous plus digne que moi de succé-
» der au Roi notre pere ? Pourquoi
» me donnez-vous de l'inquiétude,
» en rendant équivoques des espé-

» rances, qui ſans vous ſeroient cer-
» taines ? Voilà ce que penſe Per-
» ſée, quoiqu'il le diſſimule : voilà
» ce qui le rend mon ennemi & mon
» accuſateur : voilà ce qui remplit la
» Cour & le Royaume de troubles & de
» ſoupçons. Pour moi, mon pere, quoi-
» que je ne doive ni préſentement
» compter ſur la Couronne, ni peut-
» être dans la ſuite la diſputer à per-
» ſonne, parce que je ſuis le plus jeune,
» & que vous voulez que je cede à mon
» aîné ; je n'ai dû jamais pourtant & je
» ne dois pas encore m'en rendre in-
» digne à vos yeux & à ceux du pu-
» blic. C'eſt ce qui m'arriveroit, ſi
» j'avois l'indiſcrétion de combattre
» des droits inconteſtables, au lieu
» d'y ſouſcrire. Vous m'objectez les
» Romains, & de ce qui doit être à
» ma gloire, vous m'en faites un cri-
» me. Mais ſi j'ai été livré en ôtage
» aux Romains, ou envoyé près d'eux
» avec la qualité d'Ambaſſadeur, je ne
» l'ai point demandé : j'avois vos ordres,
» je m'y ſuis conformé, dans les deux
» circonſtances. J'ai tâché par ma con-
» duite de ne déshonorer ni mon pere,
» ni ſon ſceptre, ni la nation Macédo-
» nienne. C'eſt donc vous, mon pere,
» qui êtes la cauſe de mes liaiſons avec
» les Romains. Tant que vous ſerez
» en paix avec eux, je cultiverai leur

» amitié. Si la guerre s'allume, alors » après avoir assez utilement pour mon » pere joué le rôle d'ôtage & d'Am- » bassadeur, je deviendrai leur plus » cruel ennemi. En attendant, je ne » prétends pas me prévaloir de la » faveur des Romains : qu'elle ne » me nuise point, voilà tout ce » que je demande. Elle n'a point » commencé dans la guerre, elle ne » sera point réservée pour la guerre. » J'ai été le gage de la paix ; mon am- » bassade a eu pour objet la conser- » vation de la paix : que ce double » titre ne fasse ni ma gloire ni ma » perte. Si j'ai manqué jamais à la » piété filiale, si jamais j'ai attenté à » la vie de mon frere, il n'y a point » de châtiment que je ne sois prêt à » subir. Si je suis innocent, je de- » mande de n'être point victime de la » haine dont je n'ai pu éviter les pour- » suites. Ce n'est pas d'aujourd'hui que » mon frere m'accuse. C'est aujour- » d'hui qu'il a commencé à le faire ou- » vertement, sans que je lui en aie » donné le moindre sujet. Eh ! si mon » pere se montroit irrité contre moi, » c'étoit à vous, oui à vous, comme » l'aîné, de prier pour votre jeune fre- » re, de l'excuser sur son âge, & d'ob- » tenir sa grace. Mais celui qui de- » voit être mon appui, cause ma ruine. » Au sortir d'un repas & d'une partie

» de plaiſir, pour ainſi dire à moitié
» endormi, je ſuis traîné aux pieds de
» mon Juge pour me défendre d'un
» parricide. Sans protecteurs, ſans pa-
» trons, je me trouve forcé de plai-
» der moi-même ma propre cauſe. Si
» j'avois eu à parler pour un autre,
» j'aurois pris du temps, afin de mé-
» diter & de préparer à loiſir mon plai-
» doyer : cependant je ne riſquerois
» que les intérêts de mon amour pro-
» pre ? Aujourd'hui appellé devant
» vous, ſans en ſavoir la raiſon, je
» vois un pere en courroux qui
» m'ordonne de me défendre, & un
» frere qui joue le rôle d'accuſateur.
» Il débite un diſcours long-temps
» auparavant préparé, médité contre
» moi, tandis que je n'ai eu que le
» moment de l'accuſation pour m'inſ-
» truire de l'affaire dont il étoit queſ-
» tion. Pouvois-je dans un pareil
» moment, écouter l'accuſateur ?
» Pouvois-je préparer mon apologie ?
» Frappé, comme d'un coup de fou-
» dre, à peine ai-je pu comprendre
» ce qu'on me reprochoit, loin de ſa-
» voir de quelle maniere j'y dois ré-
» pondre. Quelle reſſource me reſte-
» roit-il, ſi je n'avois un pere pour juge?
» Peut-être mon frere aîné a-t-il tou-
» te ſa tendreſſe : du moins dans mon
» malheur j'ai quelque droit à ſa pitié.

» Je vous conjure de me conserver autant pour vous que pour moi; tandis » qu'il demande que vous m'immoliez » à sa tranquillité. Jugez comme il se » conduira, quand vous lui laisserez le » trône, puisque dès-à-présent il » pense qu'on doit verser mon sang au » gré de son caprice ». En prononçant ces derniers mots, les larmes lui ôterent la respiration & la voix. Philippe ayant fait écarter les deux freres, conféra un moment avec ses amis, & déclara que ce ne seroit ni sur des phrases, ni d'après un examen d'une heure, qu'il prononceroi dans cette affaire. Qu'il alloit examiner leur vie, leurs mœurs, & rechercher leurs discours & leurs actions, en descendant jusqu'aux moindres détails. On vit clairement que le prétendu complot de la derniere nuit étoit une fable pleinement réfutée, & que le trop grand crédit de Demetrius chez les Romains faisoit tout son crime. Ainsi furent jetées dès le vivant de Philippe les semences de la guerre de Macédoine, que les Romains devoient avoir avec son fils Persée.

Affaires de Ligurie. Les Consuls partent l'un & l'autre pour la Ligurie, qui étoit alors l'unique département consulaire. Les avantages qu'ils y remporterent firent or-

donner des prieres publiques, qui durerent un jour entier. Environ deux mille Liguriens vinrent jusques aux extrémités de la Province de Gaule où campoit Marcellus, pour se rendre à lui, en le priant de les recevoir. Ce Général ayant ordonné aux Liguriens d'attendre au même endroit, écrivit au Sénat pour le consulter. Le Préteur M. Ogulnius lui manda de la part de l'assemblée, que c'étoit aux Consuls, qui avoient ce département, à décider ce que demandoit en cette occasion le bien de la République. Que le Sénat, puisqu'il vouloit savoir son sentiment, n'étoit pas d'avis qu'il reçût à composition, ni qu'il désarmât les Liguriens: qu'en conséquence il falloit les adresser aux Consuls. En même temps les Préteurs Pub. Manlius & Q. Fulvius Flaccus arriverent, l'un dans l'Espagne ultérieure, qu'il avoit déja gouvernée à sa premiere (1) Préture, & Q. Fulvius Flaccus dans la citérieure, où il reçut l'armée des mains de Terentius; car la mort de Pub. Sempronius avoit laissé l'ultérieure sans Propréteur. Pendant que Fulvius Flaccus assiégeoit une ville d'Espagne, appellée Urbicua, les Celtibériens vinrent l'atta-

Affaires d'Espagne.

(1) Tite Live ne s'est pas souvenu qu'au livre 33. chap. 43, il a donné l'Espagne citérieure pour Province à Pub Manlius pendant sa premiere Préture.

quer. Il se livra plusieurs combats meurtriers, dans lesquels un grand nombre de soldats Romains furent blessés & tués. Flaccus triompha par sa constance : on ne put jamais le forcer à lever le siege. Les Celtibériens, fatigués de tant de combats, se retirerent. La ville dénuée de leur secours fut bientôt prise & pillée. Le Préteur en accorda le butin aux soldats. Fulvius, après avoir pris cette place, & Pub. Manlius, après avoir seulement rassemblé les troupes qu'il avoit trouvé dispersées, conduisirent leurs armées dans les quartiers d'hiver, sans autre exploit qui mérite d'être rapporté. Voilà tout ce qui se passa cette année en Espagne. Terentius, à son retour de cette Province, eut l'honneur de l'ovation : il fit porter neuf mille cent vingt livres d'argent, & vingt-trois livres d'or, avec soixante & sept couronnes d'or.

La même année les Romains furent pris pour Juges sur les lieux entre le peuple de Carthage & le Roi Masinissa. Il s'agissoit de la possession d'un territoire que Gala, pere de Masinissa, avoit enlevé aux Carthaginois : Syphax en avoit depuis chassé Gala ; & dans la suite l'avoit rendu aux Carthaginois, en considération d'Asdrubal son beau-pere. Enfin cette

année même Maſiniſſa venoit de le reprendre ſur les Carthaginois. L'affaire fut débattue par les parties devant les Commiſſaires de Rome, avec la même chaleur que quand elles avoient les armes à la main. Les Carthaginois ſe croyoient bien fondés à redemander un bien qui avoit d'abord appartenu à leurs ancêtres, & qu'ils tenoient enſuite de Syphax. Maſiniſſa de ſon côté diſoit qu'il avoit repris une terre qui faiſoit partie du Royaume de ſon pere, & qu'il jouiſſoit à juſte titre : qu'il avoit pour lui & le droit & la poſſeſſion. Et en effet, les Députés la lui laiſſerent, ſans prononcer ſur le fond, dont ils renvoyerent la connoiſſance au Sénat. Depuis ce temps il ne ſe paſſa plus rien dans la Ligurie. Les peuples de cette Province ſe retirerent d'abord dans les défilés inacceſſibles ; enſuite ayant congédié leur armée, ils retournerent chacun dans leurs bourgs & châteaux. Les Conſuls avoient auſſi deſſein de renvoyer leurs troupes ; mais ils ne voulurent rien faire ſans conſulter le Sénat. On leur ordonna de ſe ſéparer, en ſorte que l'un, ayant licencié ſon armée, revint à Rome pour y créer de nouveaux Magiſtrats, tandis que l'autre alla avec ſes Légions hiverner à Piſes. Le bruit ſe répandoit que les Gaulois d'au-de-

là des Alpes armoient leur jeunesse, & on ne savoit en quelle partie de l'Italie viendroit fondre cette multitude. Le Consul Emilius permit à son Collegue Cn. Bebius d'aller à Rome tenir les assemblées, parce que M. Bebius Tamphilus son frere se présentoit pour demander le Consulat.

Pub. Cornelius & M. Bebius Consuls, an de R. 571.

En effet, il y fut créé Consul avec Pub. Cornelius Cethegus. On nomma ensuite les Préteurs, qui furent Q. Fabius Maximus, Q. Fabius Buteon, C. Claudius Neron, Q. Petulius Spurinus, M. Pinarius Posca, & L. Duronius. Les deux Consuls eurent la Ligurie pour département : la Jurisdiction de la ville échut à Q. Petilius, celle des étrangers à Q. Fabius Maximus ; la Gaule à Q. Fabius Buteon, la Sicile à C. Claudius Neron, la Sardaigne à M. Pinarius, & l'Apouille à L. Duronius : on ajouta l'Istrie, parce qu'on apprenoit, par le rapport de ceux de Tarente & de Brindes, que des pirates d'outremer infestoient les terres qui en étoient voisines. Les Marseillois se plaignoient pareillement des vaisseaux Liguriens. Ensuite on fixa le nombre & le partage des troupes. On donna aux Consuls quatre Légions, chacune de cinq mille deux cents hommes d'infanterie Romaine, & de trois cents cava-

liers aussi Romains, avec quinze mille fantassins & huit cents chevaux des alliés du nom Latin. Dans les Espagnes on prorogea le commandement aux anciens Préteurs avec les mêmes armées, auxquelles on ajouta, pour les recruter, trois mille fantassins & deux cents cavaliers Romains, sans compter six mille hommes d'infanterie & trois cents chevaux des alliés. La marine ne fut pas non plus négligée. Le Sénat ordonna aux Consuls de créer des Duumvirs, qui auroient soin de mettre en mer vingt galeres, & de les remplir de nautonniers & de rameurs actuellement citoyens Romains, qui eussent été dans la servitude ; mais qui ne pourroient être commandés que par des Officiers de condition libre. Les Duumvirs prirent chacun dix vaisseaux pour défendre les côtes maritimes, l'un à la droite jusqu'à Marseille, l'autre à la gauche jusqu'à Barie : le Promontoire de Minerve qui se trouvoit dans le milieu, formoit comme le centre de réunion.

On vit cette année à Rome, & on apprit au-dehors plusieurs prodiges effrayants. Dans la place de Vulcain & de la Concorde il plut du sang, & les Pontifes assurerent que les lances suspendues dans ces Temples s'étoient remuées d'elles-mêmes. On publioit

qu'à Lanuvie la statue de Junon Sospite avoit versé des larmes : & la peste faisoit de si grands ravages dans les campagnes, dans les bourgs & villes de commerce, que ceux qui étoient chargés des funérailles pouvoient à peine suffire à leur ministere. Les Sénateurs effrayés de ces prodiges & de cette épidémie, ordonnerent aux Consuls d'immoler les grandes victimes à telles Divinités qu'ils jugeroient à propos, & chargerent les Décemvirs de consulter les Livres des Sibylles. Sur le rapport de ces derniers, on indiqua pour un jour entier des Processions & des Prieres dans tous les Temples de Rome : par le conseil des mêmes Officiers, le Sénat fut d'avis, & les Consuls ordonnerent que dans toute l'Italie on s'abstînt pendant trois jours des travaux ordinaires, pour offrir des sacrifices. La contagion régnoit avec tant de violence, que le Sénat ayant ordonné de lever huit mille hommes de pied & trois cents cavaliers parmi les Latins, pour marcher avec le Préteur Pinarius contre les rebelles de Corse, & contre les Iliens qui étoient venus attaquer la Sardaigne, les Consuls déclarerent que la grande quantité de morts & de malades empêchoit absolument de trouver ce nombre de soldats. Le Préteur eut ordre de prendre

dans les troupes qui hivernoient à Pises avec le Proconsul Cn. Bebius, ce qui lui manquoit de monde, & de passer en Sardaigne. On donna encore au Préteur Duronius, à qui l'Apouille étoit échue, la commission d'informer contre les Bacchanales : quelques légeres étincelles de ce fanatisme avoit commencé à se réveiller dès l'année précédente. Le Préteur L. Pupius avoit ébauché les informations, sans les achever. Le nouveau eut ordre de couper la racine du mal, afin qu'il ne s'étendît pas plus loin. Les Consuls, de l'avis des Sénateurs, proposerent aussi au peuple plusieurs loix contre la brigue des Charges.

Diverses Ambassades à Rome.

Ensuite ils introduisirent dans le Sénat différents Ambassadeurs : d'abord ceux d'Eumenes, d'Ariarathe, & de Pharnace : le second étoit Roi de Cappadoce, & le troisieme de Pont. On se contenta de leur répondre qu'on enverroit sur les lieux des Commissaires qui examineroient & régleroient leurs prétentions. On fit entrer après eux les Députés des exilés de Lacédémone, & ceux des Achéens. On fit espérer aux premiers, que le Sénat écriroit aux Achéens en leur faveur. Les Achéens exposerent ce qu'ils avoient fait pour réduire Messene & y rétablir la paix ; le Sénat

approuva (1) leur conduite. Philippe avoit aussi envoyé à Rome deux Ambassadeurs, Philocles & Apelles, non qu'il eût rien à demander au Sénat, mais plutôt pour examiner & s'informer si effectivement Demetrius avoit eu avec les Romains les conférences que Persée lui reprochoit, & sur-tout, s'il avoit négocié avec T. Quintius pour enlever la couronne à son frere. Ces Députés furent choisis par le Roi, sous prétexte qu'ils étoient neutres, & n'avoient d'attachement marqué pour aucun des deux jeunes Princes. Mais ils étoient justement les agents de Persée & ses complices dans le projet odieux de perdre son frere. Demetrius l'ignoroit : il n'étoit instruit que de la démarche récente de Persée. Il ne désespéra pas d'abord d'appaiser son pere, quoiqu'il n'y comptât que foiblement. Mais dans la suite il s'en défia de plus en plus, dès qu'il le vit continuellement obsédé par son frere. C'est pourquoi, usant d'une extrême

(1) Ci-dessus, chap 2. les Romains ne donnent point de réponse aux Achéens sur ce même objet. Ils attendoient, pour se déterminer, le succès de la guerre des Messéniens. Présentement qu'elle est finie à l'avantage des Achéens, le Sénat approuve tout ce qu'ils ont fait. On voit par-là que les Romains commençoient fort à dégénérer de la franchise de leurs peres, & que la politique dictoit leurs jugements & leurs décisions.

circonspection

circonſpection dans ſes actions & dans ſes paroles, pour ne point augmenter les ſoupçons contre lui; il s'abſtenoit ſur-tout de parler des Romains & d'avoir aucunes liaiſons avec eux: il porta le ſcrupule juſqu'à ne vouloir plus qu'ils lui écrivîſſent, parce qu'il ſentoit que ce commerce épiſtolaire étoit le prétexte principal dont ſe ſervoient ſes ennemis pour le rendre ſuſpect, & pour aigrir l'eſprit du Roi.

Philippe entreprend de monter au ſommet du mont Emus.

Philippe voulant tout à la fois, & tirer ſes ſoldats d'une oiſiveté fatale à la diſcipline, & donner le change aux Romains ſur ſes projets de guerre contr'eux, ordonna à ſes troupes de ſe rendre à Stobes dans la Peonie, d'où il les conduiſit dans la Médique. Il s'étoit mis en tête de monter juſqu'au ſommet du mont Emus, parce que ſuivant l'opinion commune, il avoit cru que de-là on pouvoit embraſſer d'un coup d'œil la mer de Pont, le Golphe Adriatique, le Danube & les Alpes; & que ce tableau déployé ſous ſes yeux éclaireroit ſingulierement les opérations qu'il avoit à concerter relativement à la guerre contre les Romains. Il conſulta des gens qui connoiſſoient le pays ſur les moyens d'exécuter ſon entrepriſe; & tous lui aſſurerent qu'il n'étoit pas poſſible de conduire une armée au haut de cette montagne,

& qu'il seroit encore très-difficile à un petit nombre de soldats alertes & légérement équippés d'y parvenir. Alors pour flatter par un entretien familier son jeune fils, qu'il étoit résolu de ne point mener avec lui, il demanda à ce Prince, » si, vu l'extrême difficulté de son entreprise, il falloit y » persister ou l'abandonner. Qu'après » tout, quand il persisteroit, il n'oublieroit point, en pareille occasion, » le mot d'Antigonus, qui, voyant » le vaisseau où il s'étoit enfermé avec » toute sa famille, battu par une » tempête furieuse, avertit ses enfants » de se bien souvenir de cette circonstance critique, & de la rappeller » à leurs descendants, afin que personne ne s'avisât jamais de s'exposer aux dangers avec tous les siens » réunis. Que pour lui, profitant de » cette leçon, il se donneroit bien de » garde de faire courir à ses deux fils » les risques d'une entreprise aussi hasardeuse ; & que, comme il menoit l'aîné avec lui, il alloit » renvoyer le plus jeune en Macédoine, afin de se ménager une ressource, & d'avoir un gardien du trône. » Demetrius s'apperçut fort bien que son pere l'éloignoit, afin qu'il ne fût pas présent, lorsqu'à la vue des lieux, ce Prince délibéreroit sur les che-

mins les plus sûrs pour gagner la mer Adriatique, & de-là l'Italie, en un mot, sur le plan général de la guerre. Mais il falloit obéir, & même applaudir à son pere, de peur qu'on ne soupçonnât cette obéissance d'être forcée. Cependant, afin qu'il pût retourner sans danger dans la Macédoine, Didas, l'un des Officiers Généraux du Roi, & qui étoit Gouverneur de la Péonie, eut ordre de l'accompagner avec une modique escorte. Persée avoit aussi gagné cet Officier, comme la plûpart des autres Courtisants, qui n'avoient pas hésité à entrer dans le complot formé contre Demetrius, depuis que la prédilection du Roi désignoit sans équivoque l'héritier présomptif de la Couronne. Persée, pour le présent, ordonne à Didas de s'insinuer par toutes sortes de complaisances dans la familiarité de Demetrius, afin de tirer son secret, & de découvrir le fond de son cœur, que d'ailleurs il tâcheroit lui-même de pénétrer. Ainsi le quitta Demetrius escorté de gens au milieu desquels il étoit bien moins en sûreté que s'il eût marché seul.

Philippe ayant traversé d'abord la Médique, puis les déserts qui la séparent de l'Emus, arriva après sept jours

de marche au pied de cette montagne. Il employa le lendemain à choisir ceux dont il vouloit se faire accompagner ; & le troisieme jour, il se mit en chemin. D'abord on monta sans beaucoup de peine les premieres collines. A mesure qu'on avançoit, on rencontroit des bois & des routes, la plûpart impraticables. On arriva ensuite à un chemin rempli d'arbres, dont les branches étoient tellement entrelassées les unes dans les autres, qu'à peine pouvoit-on appercevoir le Ciel. Mais lorsqu'ils approcherent du sommet, ce qui seroit surprenant ailleurs, ils furent enveloppés d'un nuage si épais, qu'ils marchoient comme dans une nuit sombre. Le troisieme jour ils parvinrent enfin à la cime. Quand ils en furent descendus, ils confirmerent par leur rapport l'opinion vulgaire sur le point de vue de cette montagne; mais ils voulurent, je crois, se sauver le ridicule d'une folle entreprise. Il est probable qu'ils n'avoient pu du même lieu voir des mers, des rivieres & des montagnes si éloignées les unes des autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils furent tous extrêmement fatigués de ce voyage, & principalement le Roi, à cause de son âge avancé. Là, après avoir élevé deux Autels, l'un à Jupiter, & l'au-

tre au Soleil, il leur offrit un ſacrifice; & de ces hauteurs qu'il avoit mis trois jours à monter, il deſcendit en deux, craignant ſur-tout le froid de la nuit, qui, au lever de la canicule, n'eſt pas moins âpre qu'en hiver. Après bien des travaux, arrivé au camp, il trouva de nouvelles peines. Une affreuſe diſette y régnoit, parce que le pays d'alentour n'étoit qu'un vaſte déſert. S'étant donc arrêté ſeulement un jour pour faire repoſer ceux qui l'avoient accompagné, il paſſa chez les Dantheletes avec une précipitation qui reſſembloit à la fuite. Ils étoient ſes alliés : mais les Macédoniens preſſés par le beſoin, les pillerent comme ils auroient pillé les ennemis. Ils enleverent d'abord tout ce qu'ils trouverent dans les maiſons de la campagne ; enſuite ils entrerent dans quelques bourgs qu'ils ravagerent impitoyablement, au grand regret du Roi, honteux de ces excès, & touché des cris d'un peuple qui réclamoit en vain ſon nom, & celui des Dieux, vengeurs des traités. Philippe ayant enlevé de ce pays les bleds dont il avoit beſoin, retourna dans la Médique, où il ſe mit en devoir d'aſſiéger la ville de Petra. Il prit ſon poſte du côté de la plaine. Perſée avec un détachement peu con-

ſidérable, eut ordre de tourner la place & de gagner les hauteurs, pour former de-là ſon attaque. Les aſſiégés ſe voyant preſſés de toutes parts, donnerent des ôtages, & ſe rendirent pour le moment. Mais l'armée ne ſe fut pas plutôt retirée, que ſans ſe mettre en peine de leurs ôtages, ils abandonnerent la ville, & ſe réfugierent ſur les montagnes & dans des lieux retranchés. Cependant après avoir fatigué ſes ſoldats par divers travaux dont il ne tira aucun fruit, & prévenu de plus en plus contre ſon fils, par la trahiſon du Préteur Didas, Philippe revint en Macédoine.

Cet Officier chargé, comme on a dit ci-deſſus, d'accompagner Demetrius, abuſa de la franchiſe de ce jeune Prince, incapable de diſſimuler une juſte indignation. A force de le flatter, de le plaindre, & de lui faire les plus belles offres de ſervice, le traître ſut tirer ſon ſecret. Demetrius ſongeoit à ſe ſauver chez les Romains. Le Préteur de la Péonie lui ſembloit préſenté par la Providence pour favoriſer ce projet. Il ſe flattoit qu'en traverſant ſon gouvernement, il pourroit s'échapper ſans danger. Didas découvrit auſſi-tôt le projet à Perſée, qui eut ſoin d'en informer ſon pere; la lettre lui fut remiſe lorſqu'il étoit

Demetrius médite de ſe réfugier à Rome.

encore occupé au siege de Petra. En conséquence Herodorus, qui étoit le plus avant dans l'amitié de Demetrius, fut arrêté & mis en prison ; & on donna ordre de garder à vue le Prince lui-même sans qu'il s'en apperçût. Ces nouvelles preuves ne contribuerent pas peu à rendre sombre & triste l'arrivée du Roi en Macédoine. Les intrigues des délateurs qui étoient présens, faisoient encore sur son esprit des impressions dangereuses : il crut cependant devoir attendre le retour de ceux qu'il avoit envoyés à Rome, pour tout examiner. Après qu'il eut passé plusieurs mois dans ces inquiétudes, enfin les Députés arriverent ; ils avoient préparé en Macédoine ce qu'ils devoient rapporter de Rome. Entr'autres calomnies qu'ils imaginerent, ils remirent à Philippe une prétendue lettre de T. Quintius, avec un faux cachet. T. Quintius, dans sa lettre, le prioit de pardonner à la jeunesse de son fils, les démarches indiscretes de l'ambition ; que pour lui, il ne se permettroit jamais rien contre aucun de ceux qui appartenoient à Philippe, & qu'il n'étoit pas capable de conseiller un attentat. Il n'en fallut pas davantage pour justifier les poursuites de Persée. Herodorus fut donc mis sur le champ à la question ; & après avoir

long-temps souffert sans rien déclarer, il mourut dans les tourments.

Nouvelle accusation de Persée contre son frere.

Persée accusa une seconde fois Demetrius devant leur pere : il lui reprochoit les mesures prises pour se sauver par la Péonie, avec ceux des Macédoniens qu'il avoit débauchés. La prétendue lettre de Quintius étoit ce qui le chargeoit davantage. Cependant il n'y eut point de peine capitale prononcée publiquement contre lui. On jugea plus à propos de s'en défaire par un assassinat, non qu'il craignît rien de lui personnellement, mais pour ne point découvrir par son supplice les projets formés contre les Romains. C'est pourquoi Philippe faisant route de Thessalonique à Démétriade, envoya Demetrius à Astrée ville de Péonie, toujours accompagné de Didas, & Persée à Amphipolis, pour recevoir les ôtages des Thraces. On assure que le Roi chargea Didas, lorsqu'il partit, d'assassiner son fils. Ce perfide fit les préparatifs réels ou simulés d'un sacrifice ; il y invita Demetrius, qui d'Astrée se rendit à Heraclée. On dit que dans le festin on lui donna du poison. Dès qu'il eut vuidé la coupe, il s'en apperçut ; & bientôt les douleurs aiguës qui le saisirent, l'ayant obligé de quitter la table, il se jeta sur un lit. En proie aux maux qui le déchiroient,

il accuſoit la cruauté de ſon pere, le parricide de Perſée, & la perfidie de Didas. Enſuite Thyrſis de Stubera, & Alexander de Berée, ayant été introduits dans ſa chambre, l'étoufferent dans ſes couvertures. Ainſi périt d'une maniere cruelle ce jeune Prince innocent: ſes ennemis n'auroient pas été ſatisfaits, s'il fût mort ſimplement.

Demetrius meurt.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans la Macédoine, L. Emilius Paulus, à qui on avoit continué le commandement après ſon Conſulat, fit entrer au retour du Printems ſon armée dans le pays des Liguriens Ingaunes. Dès que les ennemis le virent campé ſur leurs terres, ils députerent vers lui ſous prétexte de demander la paix, mais en effet pour reconnoître ſes forces. Emilius refuſant de traiter avec eux, à moins que premierement ils ne ſe rendîſſent, ils parurent diſpoſés à la ſoumiſſion: ſeulement ils demandoient du temps pour faire entrer, diſoient-ils, dans les mêmes diſpoſitions le peuple de la campagne. Le Proconſul leur accorda une treve de dix jours, à laquelle ils le prierent d'ajouter une autre grace; c'étoit de ne point envoyer ſes ſoldats au bois, ni au fourrage au-delà des monta-

Nouvelles expéditions en Ligurie.

gnes voisines de son camp ; sous prétexte que ce canton de leur territoire étoit cultivé. Quand ils eurent obtenu ce point, ils assemblerent toutes leurs troupes derriere ces mêmes montagnes d'où ils avoient écarté les Romains, & de-là avec une multitude infinie, ils vinrent fondre en même temps par toutes les portes sur le camp du Proconsul : ils y donnerent l'assaut pendant tout le jour avec tant de vigueur, qu'ils ne laisserent aux Romains ni le temps d'enlever les Enseignes, ni l'espace nécessaire pour se mettre en bataille. Ceux-ci rassemblés aux portes, les défendoient plutôt en arrêtant l'ennemi par la foule qu'en le repoussant par la force. Après le coucher du Soleil, lorsqu'il se fut retiré, Emilius envoya deux cavaliers à Pise vers le Proconsul Cn. Bebius, avec une lettre, par laquelle il le prioit de venir promptement le secourir contre des peuples qui l'avoient surpris à la faveur d'une treve ; mais Bebius avoit donné ses troupes au Préteur M. Pinarius, qui se rendoit en Sardaigne. Tout ce qu'il put faire, fut d'instruire le Sénat du péril où se trouvoit Emilius ; il écrivit aussi à M. Marcellus dont le département étoit le plus voisin, de passer, s'il le jugeoit à propos, de la Gaule dans la Ligurie, pour délivrer les Lé-

gions Romaines que les ennemis y tenoient assiégées. Mais ces secours ne pouvoient arriver à propos. Dès le lendemain les Liguriens revinrent à la charge. Emilius qui l'avoit prévû, & qui pouvoit sortir en bataille, aima mieux se tenir dans ses retranchements, & temporiser, jusqu'à ce que Bebius arrivât de Pises avec ses troupes.

Les lettres de Bebius causerent une consternation d'autant plus grande, que peu de jours après, on vit arriver Marcellus qui avoit confié à Fabius le commandement de son armée. On perdit l'espérance de voir les troupes de Gaule passer dans la Ligurie, parce que Fabius les avoit menées contre les Istriens, qui s'opposoient à l'établissement de la Colonie d'Aquilée; & qu'il ne pouvoit abandonner cette guerre une fois commencée. Il restoit une ressource peut-être encore trop tardive; c'étoit que les Consuls se hâtassent de se rendre dans leur département. Alors tous les Sénateurs à l'envi s'écrierent qu'il falloit que les Consuls prissent ce parti. Ces Magistrats déclarerent qu'ils ne partiroient point qu'ils n'eussent fait les levées dont ils s'étoient chargés; & que la lenteur de cette opération venoit, non de leur paresse, mais de la vio-

lence de la maladie contagieuse. Cependant ils céderent aux instances réitérées de tout le Sénat, sortirent de Rome en habit de guerre, & fixerent aux soldats enrôlés le jour du rendez-vous général à Pise? On leur permit d'enrôler en chemin faisant (1) tous ceux qui se présenteroient, & de les emmener avec eux. Les Préteurs Q. Petilius & Q. Fabius eurent aussi ordre, le premier de lever (2) à la hâte deux Légions de citoyens Romains, & de faire prêter le serment à tous ceux qui seroient au-dessous de cinquante ans; le second de tirer des alliés du nom Latin quinze mille hommes de pied & huit cents cavaliers. On créa Duomvirs maritimes C. Matienus & C. Lucretius, & on leur équippa des vaisseaux. Matienus qui avoit le golphe de Gaule pour département, fut chargé de mener incessamment sa flotte sur les côtes de la Ligurie, afin de pouvoir secourir dans le besoin L. Emilius & son armée.

Emilius ne voyant arriver aucun secours, crut que ses cavaliers avoient

[1] Il y a dans le Latin, *subitarii milites*, c'étoient ceux que, dans les occasions pressantes, on enrôloit par-tout où on les trouvoit.

[2] Le texte porte, *tumultuaria legiones*. C'étoient celles qu'on levoit extraordinairement & sans recevoir aucune excuse.

été enlevés. Ainſi, perſuadé qu'il n'avoit point de temps à perdre pour tenter par lui-même le ſort des armes, avant le retour des ennemis, qui commençoient à mettre moins de chaleur & moins de vivacité dans leurs attaques, il diſpoſa ſes troupes aux quatre portes de ſon camp, dans le deſſein, au ſignal donné, de faire par tous les points à la fois une ſortie vigoureuſe. Il ordonna à M. Valerius ſon Lieutenant, de fondre bruſquement par la porte Prétorienne avec quatre cohortes (1) extraordinaires auxquelles il en ajouta deux de Romains. Il plaça les Haſtats de la premiere Légion à la porte (2) *principale* de la droite, & mit en ſeconde ligne les Princes de la même Légion. Ces troupes étoient commandées par M. Servius & L. Sulpicius, Tribuns militaires. Il poſta la troiſieme Légion vis-à vis la porte *principale* de la gauche; avec cette différence que les Princes formoient la premiere ligne, & les haſtats

[1] Par cohortes extraordinaires on doit entendre celles qui étoient compoſées de gens de pied tirés des aîles ou Légions des alliés. *Ala* chez les alliés étoit la même choſe que *legio* chez les Romains.

[2] Ces deux portes, l'une à la droite, l'autre à la gauche du camp, étoient ainſi appellées du nom des Princes qui campoient ordinairement près de l'un & de l'autre. Ces ſoldats tiroient leur dénomination du rang qu'ils avoient coutume d'occuper en bataille.

la seconde. C. Julius César & L. Aurelius Cotta, Tribuns des soldats, avoient le commandement de cette Légion. Le Lieutenant Q. Fulvius Flaccus fut posté avec l'aîle droite des alliés à la porte (1) Questorienne. Deux cohortes de l'aîle gauche des Latins avec les Triaires des deux Légions furent laissées pour la garde du camp. Le Général en personne visita tous les postes, en adressant aux troupes les exhortations les plus vives. Il mettoit en œuvre tous les moyens imaginables pour enflâmer leur ressentiment. Tantôt il s'élevoit contre la perfidie des ennemis, qui après avoir demandé la paix, abusoient de la tréve qu'il leur avoit accordée, pour venir, contre le droit des gens, attaquer son camp. Tantôt il représentoit combien il étoit honteux que des Liguriens, c'est-à-dire des brigands, tinssent une armée Romaine assiégée. » Si » vous échappez par le secours d'autrui, » & non par votre valeur, de quel front » quelqu'un d'entre vous pourra-t-il se » présenter, je ne dis pas aux soldats » qui ont vaincu Annibal, Philippe & » Antiochus, les plus grands Mo- » narques, & les plus habiles Géné-

[1] Ainsi nommée, parce que le Questeur campoit auprès avec le trésor.

» raux de notre siecle, mais à ceux » qui poursuivant ces mêmes Liguriens, comme de timides troupeaux, à travers des lieux impraticables, les ont plus d'une fois taillés » en pieces. Quoi ! ce que n'oseroient » ni les Espagnols, ni les Gaulois, » ni les Macédoniens, ni les Carthaginois, des Liguriens approchent » d'un camp Romain, viennent l'assiéger, & tentent de le forcer, eux » que nous relancions auparavant » dans les détours des bois & des montagnes, sans pouvoir qu'avec peine » découvrir leur retraite cachée ! Tous » de concert répondoient à ces reproches, que ce n'étoit pas la faute des » soldats, puisque personne ne leur » avoit encore donné le signal de sortir sur l'ennemi. Que le Consul n'avoit qu'à le donner, & qu'il verroit » que les Romains & les Liguriens » étoient les mêmes que ci-devant.

Les Liguriens avoient deux camps au-delà des montagnes. Dans les premiers jours, au lever du soleil, ils sortoient en bataille. Mais alors ils ne prenoient plus les armes sans s'être remplis de nourriture & de vin : dispersés çà & là, ils ne gardoient aucun ordre dans leurs sorties, intimement convaincus que les Romains n'oseroient paroître hors de leurs retranchements. Ils s'avançoient ainsi, lorf-

que tout le camp, ſoldats, valets & vivandiers, pouſſant un cri général, les Romains fondirent à la fois par toutes les portes. Les Liguriens s'attendoient ſi peu à cette bruſque attaque, qu'ils furent déconcertés, comme s'ils étoient tombés dans quelque embuſcade. Ils firent mine un moment de ſe défendre, bientôt ils prirent le parti de fuir avec précipitation, & la plûpart furent tués dans la fuite. La cavalerie ayant reçu ordre de monter à cheval, & de ne faire quartier à perſonne, on les pouſſa juſqu'à leur camp, que les vainqueurs enſuite leur enleverent. Il perit dans cette journée plus de quinze mille Liguriens : deux mille cinq cents furent faits priſonniers. Trois jours après toute la nation des Liguriens Ingaunes donna des ôtages, & ſe rendit. On fit la recherche des pilotes & matelots qui avoient monté des corſaires, & on les mit tous en priſon. Le Décemvir C. Matienus de ſon côté prit ſur les côtes de la Ligurie trente-deux vaiſſeaux de cette eſpece. L. Aurelius Cotta & C. Sulpicius Gallus furent chargés de porter ces nouvelles à Rome, & en même temps de demander qu'il fût permis à L. Emilius de ſortir d'une Province où il ne lui reſtoit plus rien à faire, de ramener ſes troupes, & de

les congédier. Il obtint l'un & l'autre du Sénat, qui de plus ordonna trois jours de prieres dans tous les Temples ; & les Préteurs Petilius & Fabius eurent ordre, le premier de licencier les Légions de la ville, & le second de ne point faire de levées chez les alliés ni chez les Latins. Le Préteur de la ville fut aussi chargé de la part du Sénat, d'écrire aux Consuls qu'ils eussent à congédier au plutôt les soldats qu'une nécessité pressante les avoit obligé d'enrôler à la hâte.

On établit cette année la colonie de Gravisca dans un territoire des Etrusques, lequel avoit été pris autrefois sur les Tarquiniens. On donna à chacun de ceux qui la composerent cinq arpents de terres. Les Triumvirs qu'on chargea de cet établissement furent C. Calpurnius Pison, P. Claudius Pulcher, & C. Terentius Istra. La sécheresse & la disette ont rendu cette année remarquable : les monuments historiques attestent que pendant six mois il ne tomba pas une goutte de pluie. Cette même année, dans le champ du Greffier L. Petilius, des laboureurs en creusant la terre plus avant qu'à l'ordinaire, trouverent deux coffres, longs de huit pieds, & larges de quatre, dont les couvercles étoient scellés avec du plomb. Ces

Le corps de Numa trouvé dans la terre avec ses Livres.

deux coffres avoient des inſcriptions grecques & latines, qui portoient que l'un renfermoit le corps de Numa Pompilius, fils de Pompo, Roi des Romains, & l'autre les livres de Numa Pompilius. Le maître de la terre ayant, par le conſeil de ſes amis, ouvert ces coffres, trouva celui que l'inſcription annonçoit pour être le tombeau de Numa, abſolument vuide, ſans aucun veſtige de corps humain ou d'autre choſe, tout ayant été conſumé durant un laps de temps auſſi conſidérable. Dans l'autre étoient deux pacquets ficelés & enduits de poix, contenant chacun ſept volumes, non-ſeulement entiers, mais qui paroiſſoient encore (1) neufs. Il y avoit ſept volumes latins, qui traitoient du droit pontifical. Les autres écrits en grec rouloient ſur la

(1) Ce paſſage, dit Nardinus, dont on a cru devoir ici extraire & traduire les réflexions, me paroît ſouffrir bien des difficultés 1°. Eſt-il vraiſemblable qu'on ait ignoré pendant tant de ſiecles juſqu'au lieu où étoit inhumé le corps d'un Roi ſi celebre & ſi cher aux Romains ? 2°. Cinq ſiecles auroient-ils tellement conſumé le corps de ce Prince, qu'il ne reſtât pas dans ſon tombeau la moindre parcelle de pouſſiere ? 3°. Comment des papiers, avec quelque ſoin qu'on eût pris, pouvoient-ils s'être ſi parfaitement conſervés ? Outre cela, Pline aſſure que le papier n'a été en uſage que trois ſiecles après Numa. Enfin doit-on préſumer que la langue grecque fût déja ſi fort connue à Rome ſous le regne de ce Prince ? Tout ceci pourroit bien être apocryphe, ſauf le reſpect dû à Plutarque, à Pline & à Valere Maxime, qui rapportent le même fait avec quelques particularités différentes,

Philoſophie du temps. Valerius Antias ajoute qu'ils contenoient la doctrine de Pythagore, ſuivant l'opinion commune, mais fauſſe, de ceux qui aſſurent que Numa avoit été diſciple de ce Philoſophe. Ces Livres furent lus d'abord par les amis de Petilius qui ſe trouverent préſents à cette découverte. Bientôt le grand nombre de lecteurs l'ayant rendue publique, Q. Petilius Préteur eut auſſi la curioſité de les lire, & les demanda à Petilius : il étoit lié avec lui, parce qu'étant Queſteur, il l'avoit nommé Greffier, & l'avoit incorporé dans une des Décuries de ces Officiers ſubalternes. Lorſqu'il les eut parcourus, s'appercevant que la plûpart des principes qu'ils renfermoient, tendoient à détruire le culte reçu, il déclara à L. Petilius qu'il jeteroit ces Livres au feu : mais qu'auparavant il lui laiſſoit la liberté de les revendiquer, s'il pouvoit employer les voies de droit, ou d'autres moyens. Que ce procédé n'altéreroit en rien ſon amitié envers lui. Le Greffier alla trouver les Tribuns du peuple, qui renvoyerent au Sénat la connoiſſance de cette affaire. Le Préteur diſoit qu'il étoit prêt d'aſſurer avec ſerment, que ces Livres ne devoient être ni lus ni gardés. Le Sénat décida qu'il falloit ſe contenter de l'offre du Préteur, & ordonna qu'au pre-

On brûle les Livres prétendus de Numa.

mier jour ces Livres fussent brûlés dans la place des Comices, en payant au Greffier pour ces mêmes Livres, la somme que le Préteur Q. Petilius & la plus grande partie des Tribuns fixeroient. Le Greffier ne l'accepta point. Les Livres furent brulés dans la place des Comices en présence du peuple Romain, au feu préparé par les victimaires.

Guerre dans l'Espagne citérieure.

Il s'alluma cette campagne une guerre considérable dans l'Espagne citérieure. Les Celtibériens avoient assemblé jusqu'à trente-cinq mille hommes, ce qui n'étoit point encore arrivé. Q. Fulvius Flaccus commandoit alors dans cette Province. Ayant appris que les Celtibériens armoient leur jeunesse, il leva de son côté tout ce qu'il put de troupes auxiliaires des alliés; mais il s'en falloit bien qu'elles égalassent en nombre celles des ennemis. Dès le commencement du printemps il mena son armée dans la Carpétanie, & campa sous les murs d'Ebora, où il mit une légere garnison. Peu de jours après les Celtibériens vinrent se poster à deux milles de là, au pied d'une colline. Le Préteur instruit de leur arrivée, détacha son frere M. Fulvius avec deux compagnies de cavalerie des alliés, pour aller reconnoître le camp des ennemis. Ce dernier avoit ordre d'approcher de

leurs retranchements le plus qu'il pourroit, pour découvrir en quel nombre ils étoient ; mais de ne point engager le combat, & de se retirer, s'il voyoit sortir leur cavalerie : il obéit ponctuellement. Pendant plusieurs jours il n'y eut point d'autre mouvement que celui de ces deux compagnies qui se montroient, & ensuite disparoissoient, dès que la cavalerie des ennemis faisoit mine de s'avancer. A la fin les Celtibériens sortant avec toute leur infanterie & toute leur cavalerie, se rangerent en bataille dans l'espace qui restoit entre les deux camps. C'étoit une plaine unie & propre pour un combat. Les Espagnols y demeurerent de pied ferme, attendant l'ennemi. Mais le Général Romain tint les siens dans ses lignes pendant quatre jours entiers, & les Espagnols resterent en bataille à la même place. Les Celtibériens voyant que l'ennemi n'acceptoit point le combat, rentrerent aussi dans leur camp, sans rien faire. Seulement leur cavalerie paroissoit sous les armes pour recevoir les Romains, en cas qu'ils se présentassent. Les soldats des deux partis alloient au bois & au fourrage dans le voisinage, sans s'incommoder réciproquement.

Flaccus croyant par une si longue Défaite

des Celtiberiens.

inaction avoir suffisamment persuadé aux ennemis qu'il ne commenceroit jamais le premier à se mettre en mouvement, ordonna à L. Acilius de tourner la montagne à laquelle ils étoient adossés, en menant avec lui la cavalerie Latine & six mille hommes des troupes auxiliaires de la Province; & dès qu'il entendroit un cri, de fondre sur leur camp. Ce détachement partit de nuit, pour dérober sa marche. Le lendemain aussi-tôt que le jour parut, le Préteur envoie C. Scribonius, Préfet des alliés, avec les cavaliers (1) extraordinaires des Latins, jusqu'aux portes du camp des Celtibériens. Ceux-ci les voyant approcher plus près & en plus grand nombre que de coutume, lâchent toute leur cavalerie, & donnent en même temps le signal à leur infanterie de sortir. Scribonius, suivant les ordres qu'il avoit reçus, dès qu'il entendit le bruit des chevaux, tourna le dos & regagna le camp. Les ennemis s'abandonnerent avec chaleur à la poursuite. D'abord il n'y avoit que leur cavalerie, bientôt l'infanterie parut: ils se flattoient de forcer ce jour-là le camp du Préteur. Déja ils n'en étoient pas à plus de cinq cents pas. Alors

(1) On a déja parlé plus haut de ces soldats extraordinaires.

Flaccus les jugeant assez éloignés du leur, pour n'en tirer aucun avantage, rangea les siens en bataille dans ses retranchements, & sortit par trois endroits en même temps, ordonnant aux soldats de pousser de grands cris, non-seulement pour s'animer au combat, mais encore pour se faire entendre de ceux qui étoient dans les montagnes. Ces derniers ne tarderent pas à tomber, comme ils en avoient ordre, sur le camp ennemi, dans lequel il n'étoit pas resté plus de cinq cents hommes. Les Celtibériens effrayés de leur petit nombre, de la multitude des ennemis, & d'une attaque aussi imprévue, ne firent aucune résistance, & livrerent le camp. Acilius fit aussi-tôt mettre le feu à la partie qui étoit exposée à la vue des combattants.

Ceux des Celtibériens qui étoient les derniers dans l'ordre de bataille, apperçurent les premiers la flamme. Bientôt dans toute l'armée le bruit se répandit que le camp venoit d'être pris, & que dans l'instant même il étoit tout en feu. Cette nouvelle déconcerta les ennemis, autant qu'elle encouragea les Romains, qui entendoient déja les cris de leurs compagnons vainqueurs, & voyoient la lueur de l'incendie. Les Celtibériens balancerent un moment sur le parti

qu'ils avoient à prendre ; mais considérant que s'ils étoient vaincus, ils n'avoient point de retraite, & que leur ſalut dépendoit uniquement de la victoire, ils recommencerent à combattre avec plus de chaleur. Leur centre étoit preſſé vigoureuſement par la cinquieme Légion. Ils chargerent la gauche des Romains, où ils remarquoient que Flaccus avoit rangé les troupes auxiliaires de leur nation, deſquelles ils eſpéroient avoir meilleur marché. En effet, cette aîle alloit plier, ſans la ſeptieme Légion qui vint à ſon ſecours. En même temps d'un côté ceux qu'on avoit laiſſés dans Ebora arriverent au fort de la mêlée ; & de l'autre Acilius prit l'ennemi par derriere. Les Celtibériens au centre ſe firent long-temps hacher. Ceux qui échapperent ſe répandirent en déſordre dans toute la plaine. La cavalerie, qui ſe partagea en deux pour les pourſuivre, en fit un grand carnage. Les ennemis perdirent dans cette journée vingt-trois mille hommes. On leur en prit quatre mille huit cents, avec plus de cinq cents chevaux, & quatre-vingt-dix-huit enſeignes. La victoire fut brillante, mais elle coûta du ſang. Les Romains perdirent plus de deux cents ſoldats des deux Légions ; huit cent trente Latins,

tins, & deux mille quatre cents auxiliaires. Le Préteur ramena dans son camp l'armée victorieuse. Acilius eut ordre de rester dans celui dont il s'étoit rendu maître. Le lendemain fut employé à recueillir les dépouilles des vaincus : & le Général en pleine assemblée donna des récompenses militaires à ceux qui s'étoient distingués par des actes de valeur.

Le Préteur ayant fait transporter ses blessés dans Ebora, traversa la Carpetanie, & mena ses Légions à Contrebie. Cette ville se voyant investie, envoya demander du secours aux Celtibériens. Comme ils tardoient trop à venir, non faute de diligence, mais par ce qu'ils se trouvoient arrêtés par les pluies continuelles qui rendoient les chemins impraticables, & par les débordemens des rivieres ; les assiégés désespérant d'être secourus, prirent le parti de se rendre. Flaccus lui-même forcé par le mauvais temps, logea ses troupes dans la ville. Les Celtibériens qui étoient en marche, ayant enfin, quand les pluies cesserent, passé les rivieres, arriverent à la vue de Contrebie dont ils ignoroient la reddition. Comme ils n'appercevoient point de camp sous ses murs, imaginant que les Romains l'avoient transporté de

Prise de Contrebie.

l'autre côté, ou qu'ils s'étoient retirés tout-à-fait, ils s'approcherent de la ville négligemment & sans précaution. Les Romains sortirent sur eux par deux portes, & les ayant trouvés en désordre, n'eurent pas de peine à les dissiper. Mais le désordre qui les avoit empêchés de résister & d'engager le combat, parce qu'ils ne marchoient point en troupe, rassemblés sous leurs guidons, fut le salut de la plupart d'entr'eux : ils se répandirent dans la plaine, sans que l'ennemi pût nulle part les trouver réunis & serrés. Cela n'empêcha pas qu'il n'y en eût jusqu'à douze mille de tués, plus de cinq cents de pris, avec quatre cents chevaux & deux enseignes. Ceux qui s'étoient sauvés, & qui se retiroient chez eux, rencontrerent un second corps de Celtibériens qui venoient au secours de Contrebie, & qui apprenant la reddition de cette place, & la défaite de leurs compatriotes, s'en retournerent sans aller plus loin, & regagnerent leurs bourgs & leurs châteaux. Flaccus étant parti de Contrebie, ravagea toute la Celtibérie avec ses légions victorieuses, prit un grand nombre de forteresses, & contraignit enfin la plus grande partie de la Na-

tion de se soumettre. Tels sont les événements qui se passerent cette année dans l'Espagne citérieure. A l'égard de l'ultérieure, le Préteur Manlius y battit aussi les Lusitans en plusieurs rencontres.

Cette même année les Triumvirs Pub. Cornelius Scipion Nasica, C. Flaminius, & L. Manlius Acidinus conduisirent dans le territoire des Gaulois la colonie d'Aquilée. Elle étoit composée de trois mille citoyens. On distribua cinquante arpents de terre à chaque fantassin, cent aux Centurions, & cent quarante aux (1) cavaliers. On fit aussi cette année la dédicace de deux Temples, celui de Vénus Erycine auprès de la porte Colline, (c'étoit le Consul L. Porcius qui l'avoit voué pendant la guerre de Ligurie; & ce fut L. Porcius son fils qui le dédia, ayant été nommé Duumvir pour cet effet,) & celui de la Piété dans le marché aux herbes. Manius Acilius Glabrion aussi Duumvir, le dédia, & fit en même temps élever à l'honneur de son pere Glabrion la pre-

Colonie d'Aquilée.

(1) Il faut toujours entendre par le terme de cavaliers *Equites*, ceux à qui la République entretenoit des chevaux, & ne pas croire qu'ils fussent sur le pied de nos cavaliers, puisqu'ils sont en toute occasion mieux partagés que les Centurions.

miere ſtatue dorée qu'on ait vue en Italie. C'étoit le pere qui avoit voué ce Temple, le jour qu'il vainquit le Roi Antiochus auprès des Thermopyles ; & qui depuis, ſur la permiſſion du Sénat, avoit préſidé à ſa conſtruction. Les mêmes jours que ſe firent ces dédicaces, le Proconſul L. Emilius Paulus triompha des Liguriens Ingaunes. On porta devant ſon char vingt-cinq couronnes d'or. Il ne parut dans ce triomphe aucun autre effet d'or, ni d'argent. Pluſieurs priſonniers de diſtinction précédoient le triomphateur. Ce Général diſtribua à chacun des ſoldats trois cents as. Ce qui contribua à relever l'éclat de la cérémonie, fut une ambaſſade des Liguriens, qui demandoient une paix perpétuelle, & qui aſſuroient le Sénat que les Liguriens avoient bien réſolu de ne prendre jamais les armes, que par l'ordre du peuple Romain. Le Préteur Q. Fabius répondit de la part du Sénat: » Que ce » langage des Liguriens n'étoit pas » nouveau ; mais qu'il leur importoit beaucoup de prendre des ſentiments nouveaux & conformes au » diſcours qu'ils venoient de tenir. » Qu'on leur conſeilloit de voir les » Conſuls, & d'exécuter ponctuellement ce qu'ils leur ordonneroient. » Que ces Magiſtrats ſeuls pouvoient

Les Liguriens demandent la paix.

» persuader le Sénat de la sincérité des » intentions qui animoient les Li» guriens. » Ils le firent & demeurerent en paix. On se battoit contre les Corses dans leur isle. Le Préteur M. Pinarius leur tua autour de deux mille hommes. Cette perte les obligea de donner des ôtages, & cent mille livres de cire. Ensuite l'armée passa dans la Sardaigne, & défit en plusieurs rencontres les Iliens, nation qui n'étoit pas encore tout-à-fait soumise. On rendit cette année aux Carthaginois cent de leurs ôtages ; & le peuple Romain non-seulement les laissa tranquilles, mais encore leur procura la paix de la part de Masinissa, qui s'étoit emparé, avec un corps de troupes, d'un territoire dont ils lui contestoient la propriété.

Les deux Consuls demeurerent oisifs dans leur Province. M. Bebius fut rappellé à Rome pour présider les Comices. On créa Consuls A. Postumius Albinus Luscus & C. Calpurnius Pison. On nomma tout de suite les Préteurs, qui furent T. Sempronius Gracchus, L. Posthumius Albinus, Pub. Cornelius Mammula, T. Minucius, & C. Menius : ils entrerent tous en charge aux Ides de Mars. Au commencement de l'année qui eut pour Consuls A. Posthumius Albinus, & C. Calpurnius

C. Posthumius, & C. Calpur-

nius Con. an de R. 578.

Piso ; le premier préſenta au Sénat les Députés que l'Eſpagne citérieure envoyoit à Rome. C'étoient Q. Fulvius Flaccus, L. Minucius l'un de ſes Lieutenants, T. Menius & L. Terentius Maſſa, Tribuns des ſoldats. Après avoir annoncé à l'aſſemblée le gain de deux batailles, la réduction de la Celtibérie, & la ceſſation de la guerre dans ce département, où il ne reſtoit plus rien à faire ; ils ajouterent que cette année l'envoi d'argent & de vivres qu'on avoit coutume d'expédier pour l'armée, étoit inutile, & finirent par demander premierement : » Qu'on rendît aux Dieux des actions de graces » pour les heureux ſuccès des armes » de la République ; & ſecondement, » qu'il fût permis à Flaccus, en re» tournant à Rome, de ramener avec » lui l'armée qui avoit ſi bien ſervi » ſous lui, & ſous différents Préteurs » qui l'avoient précédé. Que cette per» miſſion, outre qu'elle ſeroit un acte » de juſtice, devenoit encore néceſſai» re, parce que les ſoldats paroiſſoient » déterminés à ne pas vouloir abſolu» ment reſter davantage dans la Pro» vince : qu'ils s'en iroient ſans con» gé, ſi on refuſoit de les licen» cier ; ou qu'ils exciteroient un ſou» lévement, ſi on les retenoit de force. » Le Sénat aſſigna la Ligurie pour dé-

partement aux deux Consuls. Et les Préteurs ayant tiré au sort, Hostilius fut chargé de rendre la justice aux citoyens, & T. Minucius aux étrangers ; Pub. Cornelius eut le gouvernement de la Sicile, C. Menius celui de la Sardaigne, L. Posthumius l'Espagne ultérieure, & T. Sempronius la citérieure. Comme ce dernier alloit prendre la place de Flaccus, & qu'il ne vouloit pas être privé du secours de l'ancienne armée; » Je vous le » demande, dit-il, en s'adressant à L. » Minucius, vous qui nous annoncez » que la guerre est entierement ter- » minée dans la Celtibérie, êtes-vous » bien convaincu que les Celtibériens » demeureront toujours soumis, & » qu'on n'aura plus besoin de troupes » dans cette province pour les conte- » nir ? Si vous ne pouvez garantir » au Sénat la fidélité de ces bar- » bares, & si vous croyez par » conséquent qu'il faille entretenir » chez eux une armée, ne conseil- » leriez-vous pas au Sénat d'envoyer » un supplément en Espagne, de li- » cencier seulement les émérites, & » de mêler les recrues avec les vieil- » les bandes, plutôt que de retirer » entierement les anciennes légions, » pour en faire passer de nouvelles, » dont l'inexpérience méprisée peut

» exciter à la révolte l'ennemi le plus » pacifique ? Ce n'eſt pas une petite » entrepriſe de réduire une Province » naturellement intraitable & tou» jours prête à ſe révolter : il eſt bien » plus aiſé de le dire que de l'exécu» ter. Un petit nombre de villes, » à ce que j'apprends, incommodées » ſur-tout par le voiſinage de nos » quartiers d'hiver, ſe ſont rendues & » ſoumiſes ; mais les plus éloignées » n'ont point quitté les armes. Puiſ» qu'il en eſt ainſi, je vous déclare, » Peres conſcrits, que j'employerai » dans mon gouvernement l'armée qui » s'y trouve actuellement, & que ſi » Flaccus la fait repaſſer en Italie, je » choiſirai des quartiers d'hiver dans » des lieux paiſibles, & que je n'ex» poſerai point des troupes nouvelle» ment levées à un ennemi aguerri. »

Le Lieutenant de Flaccus répondit aux queſtions qu'on lui faiſoit : » Que » ni lui ni perſonne ne pouvoit de» viner quelle étoit actuellement & » quelle ſeroit dans la ſuite l'inten» tion des Celtibériens. Qu'ainſi il ſe » trouvoit forcé de convenir que le » meilleur parti qu'on pût prendre, » étoit d'envoyer une armée chez une » Nation barbare, qui, malgré ſa » ſoumiſſion, ne paroiſſoit point en» core aſſez accoutumée au joug,

» Qu'il ne pouvoit pas non plus décider » s'il falloit se servir des nouvelles trou- » pes, ou garder les anciennes; qu'on » devoit s'en rapporter, sur cet ar- » ticle, à celui qui pouvoit connoì- » tre la sincérité des Celtibériens, & » la docilité des soldats, en cas qu'on » voulût les retenir en Espagne. Que » si on jugeoit du sentiment de ces » derniers par leurs conversations » particulieres, ou par leurs cris, quand » le Préteur les harangue, ils avoient » déclaré publiquement qu'ils retien- » droient leur Général dans la Pro- » vince, ou qu'ils le suivroient en Ita- » lie. » Ce démêlé du nouveau Pré- teur avec le Lieutenant de l'ancien fut interrompu par les Consuls, qui prétendoienr qu'on devoit régler les affaires de leurs départements, avant de rien décider sur l'armée du Préteur. On arrêta que les Consuls n'auroient que des troupes nouvelle- ment levées; savoir, deux Légions Romaines avec leur cavalerie, &, suivant la proportion ordinaire, quin- ze mille hommes de pied & huit cents cavaliers Latins. Telles furent les for- ces avec lesquelles il eurent ordre de marcher contre les Liguriens Apouans. On prorogea le commandement à P. Cornelius & à M. Bebius; il leur fut enjoint de rester dans la Province

jusqu'à l'arrivée des Consuls : alors ils devoient congédier les troupes pour se rendre à Rome. Il fut ensuite question de l'armée de Ti. Sempronius ; on chargea les Consuls de lever pour lui une nouvelle Légion de cinq mille deux cents hommes de pied & de quatre cents cavaliers, à laquelle on ajouta un corps de mille hommes de pied, & de cinquante cavaliers, tous citoyens Romains ; & un autre de sept mille hommes de pied, & de trois cents cavaliers Latins. C'est avec ces troupes que l'on envoya T. Sempronius dans l'Espagne citérieure. On permit à Q. Fulvius de licencier tous les soldats, tant alliés que citoyens Romains, transportés en Espagne, avant le Consulat de Sp. Posthumius & de Q. Marcius : & on lui donna la liberté, après que les nouvelles troupes seroient arrivées dans la Province, de ramener avec lui en Italie tout ce qui, dans les deux Légions, excéderoit dix mille quatre cents hommes de pied, & six cents hommes de cavalerie ; & dans le corps des alliés, tout ce qui passeroit douze mille fantassins, & six cents cavaliers : il devoit choisir préférablement ceux qui s'étoient le plus distingués par leur valeur dans les deux dernieres actions contre les Celtibériens. On ordonna

des processions & des prieres pour les heureux succès de son administration ; & les autres Préteurs furent envoyés dans leurs départements. On prorogea le commandement dans la Gaule à Q. Fabius Buteon. On mit cette année sur pied huit Légions, outre les vieilles troupes qui étoient dans la Ligurie avec l'espérance d'être incessamment congédiées. Mais on avoit bien de la peine à compléter la nouvelle armée à cause de la peste, qui, depuis trois ans, désoloit Rome & l'Italie.

Le Préteur T. Minucius, & peu de temps après le Consul C. Calpurnius & plusieurs personnages illustres de tous les ordres en moururent. Enfin on la mit au nombre des (1) prodiges. Le Sénat ordonna au grand Pontife C. Servilius de chercher les moyens d'appaiser la colere des Dieux, aux Décemvirs de consulter les livres des Sibylles, & aux Consuls de présenter pour offrande à Apollon, au Salut & à Esculape, des statues dorées. Les Décemvirs, pour arrêter le fléau, indiquerent des prieres pendant deux jours à Rome & dans toutes les villes

[1] Par prodiges les Romains entendoient comme on l'a pu remarquer en differentes occasions, tous les événements extraordinaires & fâcheux, qui sembloient annoncer la colere des Dieux.

& bourgs de l'Italie. Tous ceux qui avoient paſſé douze ans, aſſiſterent à ces actes de religion, la couronne ſur la tête, & des branches de laurier à la main. On ſoupçonna auſſi la méchanceté humaine, & on donna au Préteur C. Claudius la commiſſion d'informer contre les empoiſonneurs à Rome & aux environs juſqu'à dix milles incluſivement; tandis que C. Menius, avant de paſſer en Sardaigne, feroit les mêmes informations dans toutes les autres villes & bourgs qui s'étendoient au-delà. La mort du Conſul ſur-tout paroiſſoit ſuſpecte. On diſoit que ſa femme Quarta Hoſtilia en étoit l'auteur; & ces ſoupçons d'abord aſſez violents augmenterent beaucoup depuis que Q. Fulvius Flaccus ſon fils eut été nommé Conſul en la place de ſon beau-pere. D'ailleurs des témoins dépoſoient qu'après la nomination d'Albinus & de Piſon dans l'aſſemblée où Fulvius fut rejeté, ſa mere lui avoit reproché que c'étoit pour la troiſieme fois qu'on lui faiſoit cet affront; & qu'elle avoit ajouté qu'il pouvoit ſe remettre ſur les rangs; qu'avant deux mois, elle prendroit des meſures ſi juſtes, qu'il feroit infailliblement Conſul. Parmi un grand nombre d'autres preuves directes, ce diſcours, qui ne fut que trop con-

Informations contre les empoiſonneurs.

Quarta Hoſtilia eſt ſoupçonnée d'avoir empoiſonné le Conſul Piſon ſon mari, & après avoir été convaincue de ce crime, eſt condamnée.

firmé par l'événement, contribua aussi à la condamnation d'Hostilia.

Au commencement du printemps, tandis que les Consuls sont retenus à Rome par les nouvelles levées ; & qu'ensuite la mort de l'un des deux, & l'assemblée pour lui donner un successeur, arrêtent toutes les opérations ; Pub. Cornelius & M. Bebius, qui n'avoient rien fait de mémorable dans leur Consulat, marcherent contre les Liguriens Apouans. Ces peuples, qui ne s'attendoient pas à être attaqués avant l'arrivée des nouveaux Consuls, se trouvant surpris, se rendirent au nombre de douze mille. Les deux Proconsuls, après avoir par lettres consulté le Sénat, résolurent de les transporter des montagnes dans les plaines, loin de leur pays, sans espérance d'y retourner jamais, persuadés que c'étoit l'unique moyen de terminer la guerre avec eux. Il y avoit dans le Samnium un territoire confisqué par les Romains sur les (1) Tauraniens. Résolus d'y faire passer les Liguriens Apouans, ils ordonnerent à ce peuple par un Edit de descendre des hauteurs qu'il occupoit, avec les femmes, les enfants, & tous les effets qui leur appartenoient.

Les Liguriens Apouans transportés dans le Samnium.

(1) Un des peuples Samnites dont Pline fait mention.

Les Liguriens envoyerent des Députés à diverses reprises, pour supplier qu'on ne les forçât point d'abandonner leurs Pénates, les lieux qui les avoient vu naître, & les sépulcres de leurs ancêtres : ils offroient au surplus de livrer leurs armes, & de donner des ôtages. Mais trouvant les Proconsuls inexorables, & ne se sentant pas assez forts pour soutenir la guerre, ils se déterminerent à obéir. Ils furent donc transplantés aux dépens de la République : ils étoient environ quarante mille hommes de condition libre, avec leurs femmes & leurs enfants. On leur donna (1) cent cinquante mille deniers, pour acheter les choses dont ils auroient besoin dans leur nouvel établissement. Cornelius & Bebius qui avoient été chargés de la transplantation de ce peuple, le furent aussi de la distribution du terrein qu'on lui assignoit. Mais à leur réquisition, le Sénat envoya des Quinquevirs pour agir de concert avec eux. Cette affaire étant terminée, ils ramenerent à Rome l'ancienne armée, & obtinrent l'honneur

Triomphe accordé pour la premiere fois à des Généraux qui n'ont point fait la guerre.

[1] Cette somme n'est pas clairement exprimée dans le texte. Nous avons pris le sens qui a paru le plus vraisemblable. Cent cinquante mille deniers font autour de soixante & quinze mille livres de notre monnoie.

du triomphe Ils furent les premiers qui triompherent ſans avoir fait la guerre. Ils firent ſeulement conduire quelques-uns des ennemis devant leur char. Car ils n'avoient aucunes dépouilles à étaler aux yeux des ſpectateurs, ni aucunes gratifications à faire aux ſoldats.

Cette même année, en Eſpagne, le Propréteur Fulvius Flaccus voyant que ſon ſucceſſeur tardoit à venir le relever, tira ſon armée des quartiers d'hiver, & alla ravager les terres les plus reculées des Celtibériens, dont les habitants ne s'étoient pas encore rendus. Mais par cette démarche il irrita plutôt ces barbares qu'il ne les effraya : car ayant ſecrétement levé des troupes, ils allerent ſe mettre en embuſcade dans le défilé de Manlius, par où ils ſavoient que l'armée Romaine devoit paſſer. Lorſque Poſthumius Albinus étoit en marche pour ſe rendre dans l'Eſpagne ultérieure, Gracchus ſon collegue le chargea d'ordonner de ſa part à Q. Fulvius d'amener l'armée à Tarragone : c'étoit-là qu'il vouloit licencier les vétérans, diſtribuer les nouvelles recrues, & procéder à la compoſition de toute l'armée. On marqua en même temps à Flaccus le jour que ſon ſucceſſeur devoit arriver ; & ce jour n'étoit pas

éloigné. Cette nouvelle obligea Flaccus d'abandonner ce qu'il avoit commencé, & de tirer au plus vite ses troupes de la Celtibérie. Les barbares qui ignoroient la cause d'une retraite si précipitée, s'imaginerent qu'il étoit instruit de l'embuscade secréte qu'on lui préparoit, & qu'il avoit peur. Fiers de cette crainte prétendue, ils s'emparerent du passage. Et dès qu'à la pointe du jour les Romains furent entrés dans le défilé, tout d'un coup ils les chargerent par deux endroits en même temps. Flaccus se voyant surpris appaisa le premier désordre en ordonnant aux soldats par l'organe des Centurions de s'arrêter tout court, & de préparer leurs armes; & ayant fait mettre tous les bagages en un seul endroit, il rangea lui-même, secondé de ses Lieutenants & des Tribuns, toutes les troupes en bataille, autant bien que le temps & le lieu le permirent, sans faire paroître aucun embarras; il les avertit qu'elles alloient combattre un ennemi qui avoit déja été forcé de se rendre. » Que ces barbares en étoient plus » perfides & plus criminels, sans avoir » ni plus de valeur, ni plus de con- » fiance. Que cette témérité ne servi- » roit qu'à illustrer le retour des Lé- » gions dans leur patrie, où autre-

» mentelle, feroient rentrées fans hon-
» neur & fans gloire : qu'il ne tenoit
» qu'à elles de reporter à Rome leurs
» glaives fumants du carnage des re-
» belles, & d'en préfenter les dépouil-
» les fanglantes, pour mériter le triom-
» phe. » Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Les ennemis chargeoient, & le combat etoit déja engagé aux extrêmités : bientôt l'action devint générale.

On fe battoit par-tout avec acharnement, mais avec un fuccès divers. Les (1) Légions faifoient merveille, & les deux ailes ne leur cédoient point en courage. Quant aux troupes étrangeres, elles étoient preffées vivement par des foldats pareillement armés, mais qui les furpaffoient en valeur ; & elles fe trouvoient hors d'état de tenir ferme. Dès que les Celtibériens s'apperçurent qu'ils ne pouvoient, en les combattant de front, percer les Légions Romaines, ils formerent le coin. Cette manœuvre leur donne tant d'avantàge, qu'en quelque endroit qu'ils chargent, il n'eft pas poffible de foutenir leur choc. Alors ils mirent auffi quelque défor-

Flaccus défait les Celtibériens dans l'embufcade même qu'ils lui avoient dreffée.

[1] On diftingue ici clairement trois efpeces de troupes, les Legions ou les citoyens Romains, les ailes, ou les Latins alliés, & les auxiliaires étrangers, ou les Efpagnols.

dre parmi les Légions ; & peu s'en fallut qu'ils n'ouvriſſent le corps de bataille. A cette vue Flaccus pouſſant ſon cheval vers les cavaliers Légionnaires : Si vous ne ſoutenez l'infanterie, dit-il, c'en eſt fait de cette armée. Et comme ils lui eurent répondu tous d'une voix qu'il n'avoit qu'à commander, & que ſur le champ il ſeroit obéi ; Doublez vos rangs, répliqua-t-il, cavaliers des deux Légions, & fondez ſur ce bataillon, dont la pointe preſſe notre infanterie. Afin de charger avec plus de force, débridez vos chevaux & pouſſez-les vivement. L'hiſtoire rapporte qu'il eſt ſouvent arrivé aux cavaliers Romains d'en uſer ainſi avec ſuccés. Ils obéirent: auſſi-tôt ôtant les brides à leurs chevaux, ils enfoncent les ennemis, briſent toutes les lances, reviennent ſur leurs pas avec la même impétuoſité, & font un grand carnage. Les Celtibériens voyant le mauvais ſuccès de la manœuvre qui avoit fait toute leur eſpérance, ſongeoient déja à prendre la fuite, lorſque la cavalerie des alliés, animée par l'exemple des cavaliers Romains, ſe jeta auſſi ſur les ennemis déja totalement renverſés. Alors les Celtibériens s'enfuirent tous avec précipitation. Le Général Romain voyant leur déroute, fit vœu de bâ-

tir un Temple à la Fortune équeſtre, & de célébrer des Jeux en l'honneur de Jupiter. Les Celtibériens répandus dans tout le défilé y ſont égorgés. On dit que dans cette journée il en reſta dix-ſept mille ſur la place, qu'il y en eut plus de trois mille de pris, avec deux cent ſoixante & dix-ſept Enſeignes, & près de onze cents chevaux. L'armée victorieuſe ne campa point ce jour-là. Ce triomphe coûta quelques ſoldats. Il périt quatre cent ſoixante & douze citoyens, mille dix-neuf alliés du nom Latin, & trois mille hommes de troupes auxiliaires. Les Légions triomphantes, après avoir ainſi renouvellé leur premiere gloire, furent conduites à Tarragone. Le Préteur Ti. Sempronius, qui s'y étoit rendu deux jours auparavant, vint au-devant de Fulvius, & le félicita des avantages qu'il avoit remportés. Ces deux Généraux s'accorderent parfaitement ſur les ſoldats qu'ils congédieroient, & ſur ceux qu'ils retiendroient. Enſuite Fulvius après avoir embarqué les troupes licenciées, partit pour Rome. Sempronius conduiſit ſes Légions dans la Celtibérie.

Les deux Conſuls marcherent contre les Liguriens, par des côtés différents. Poſthumius avec la premiere & la troiſieme Légion s'empara des montagnes

Expéditions de Ligurie.

de Baliſte & de Suiſmont ; & leur fermant les défilés, il leur intercepta les vivres : la diſette alors les força de ſe ſoumettre. Fulvius avec la ſeconde & la quatrieme ayant attaqué du côté de Piſe les Liguriens Apouans, ceux d'entr'eux qui habitent les bords du fleuve Macra ſe rendirent. Il les embarqua au nombre de ſept mille, & les tranſporta à Naples, en côtoyant la mer de Toſcane. De-là il les fit paſſer dans le Samnium, & leur donna des terres au milieu de leurs compatriotes. A l'égard des Liguriens qui habitent les montagnes, A. Poſthumius fit arracher leurs vignes, brûler leurs moiſſons, juſqu'à ce que las de ſouffrir toutes les calamités de la guerre, ils ſe rendiſſent & livraſſent leurs armes. Après cette expédition Poſthumius s'embarqua pour viſiter les côtes des Liguriens Ingaunes & Intemeliens. Avant que ces Conſuls fuſſent arrivés à l'armée, qui avoit rendez-vous à Piſe, elle étoit commandée par A. Poſthumius & par M. Fulvius Nobilior, frere de Q. Fulvius. Fulvius étoit Tribun militaire de la ſeconde Légion. Pendant les deux mois qu'il eut le (1) commande-

[1] Comme il y avoit ſix Tribuns dans chaque Légion, & que tous ne pouvoient avoir l'autorité en

ment, il licencia la Légion, après avoir fait jurer aux Centurions qu'ils remettroient leur ſolde (1) aux Queſteurs. Aulus Poſthumius l'ayant appris à Plaiſance, où il étoit arrivé par haſard, courut avec un détachement de cavalerie à la pourſuite des ſoldats qu'on venoit de licencier, il arrêta tous ceux qu'il put joindre : & les ramena à Piſe. Il inſtruiſit le Conſul de tout ce qui s'étoit paſſé. A la réquiſition de ce Magiſtrat, le Sénat, par un Arrêt, rélégua M. Fulvius en Eſpagne au-delà de la nouvelle Carthage. Le Conſul le chargea de porter une lettre à P. Manlius dans l'Eſpagne ultérieure. Les ſoldats eurent ordre de rejoindre leurs Enſeignes ; & pour les punir, on ordonna qu'ils ne toucheroient cette année que ſix mois de paye. Il fut enjoint au Conſul de vendre la perſonne & les biens de ceux qui ne retourneroient pas à l'armée.

Cette même année L. Duronius, qui avoit été Préteur celle d'auparavant, étoit revenu de l'Illyrie à Brindes avec dix vaiſſeaux. Les ayant

même temps, il y en avoit deux qui commandoient pendant deux mois de chaque ſemeſtre.

(1) La ſolde payée d'avance, & qui n'appartenoit pas à des Officiers licenciés avant d'avoir rempli leur temps de ſervice.

laissés dans le port, il se rendit à Rome, où il exposa ses opérations, & fit entendre clairement : « Que Gentius, Roi » des Illyriens, étoit l'auteur de tous » les brigandages maritimes. Que tous » les vaisseaux qui avoient pillé les » côtes de la mer supérieure venoient » de ses Etats. Qu'il avoit envoyé vers » ce Prince pour réclamer, mais qu'on » n'avoit pu parvenir jusqu'à lui. » D'un autre côté, des Ambassadeurs » de Gentius étoient arrivés à Rome, » pour déclarer qu'au moment où les » Députés Romains sont venus à sa » Cour, il étoit resté malade aux ex- » trémités de son Royaume. Qu'il » prioit le Sénat de ne pas croire aux » délations controuvées de ses enne- » mis. » Cependant Duronius ajoutoit que plusieurs citoyens, tant Romains que Latins, avoient été maltraités dans ses Etats, & qu'on disoit qu'il tenoit enfermés à Corfou plusieurs citoyens Romains. Le Sénat ordonna qu'ils seroient tous ramenés à Rome ; & que le Préteur C. Claudius prendroit connoissance de toute cette affaire, avant qu'on rendît réponse à Gentius & à ses Ambassadeurs. Parmi un grand nombre de personnes que la peste venoit d'enlever, on comptoit plusieurs Prêtres, entr'autres le Pontife L. Valerius Flaccus, qui eut pour

Mort de plusieurs Prêtres ou Augures.

successeur Q. Fabius Labeon; Pub. Manlius, l'un des Triumvirs (1) Epulons, nouvellement revenu de l'Espagne ultérieure, auquel on substitua Q. Fulvius, fils de Marcus : il étoit alors dans une Magistrature. A l'égard du Roi des sacrifices, pour remplacer Cn. Cornelius Dolabella, il y eut un débat entre le grand Pontife Servilius & L. Cornelius Dolabella, Duomvir Naval. Le Pontife vouloit, pour le consacrer, qu'il se démît de sa (2) Magistrature. Sur le refus qu'il fit d'abdiquer, le Pontife le condamna à une amende. Le Duomvir en appella au peuple. Plusieurs Tribuns avoient déja donné leur suffrage, & lui enjoignoient d'obéir au Pontife, moyennant quoi elles le déchargeoient de l'amende; lorsqu'on entendit un coup de tonnerre qui ne permit pas qu'on achevât de recueillir les voix. Les Pontifes depuis se firent un scrupule de consacrer Dolabella; ils choisirent à sa place Pub. Clelius Siculus. Sur la fin de l'année mourut aussi C. Servilius Geminus, grand Pontife, & en même temps Décemvir des sacrifices.

[1] Voyez le trente-troisieme Livre.

[2] Le Roi des sacrifices ne pouvoit exercer aucune charge.

Il eut pour ſucceſſeur dans la premiere de ces dignités Emilius Lepidus, qui fut préféré à pluſieurs perſonnages illuſtres qui s'étoient auſſi préſentés; & dans le ſimple Sacerdoce, Q. Fulvius Flaccus. Q. Marcius Philippus fut fait Décemvir des ſacrifices. L'Augure Sp. Poſthumius Albinus mourut auſſi : les Augures lui ſubſtituerent Pub. Scipion, fils de l'Africain. Cette année, ſur la demande de ceux de Cumes, on leur permit de parler latin dans les actes publics. On donna la même permiſſion aux crieurs dans les ventes à l'encan.

Les Piſans étant venus offrir aux Romains des terres pour l'établiſſement d'une colonie Latine, le Sénat leur témoigna ſa reconnoiſſance. On créa Triumvirs pour cette opération Q. Fabius Buteon, & les deux Popilius Lenas, Marcus & Publius. C. Menius, Préteur de Sardaigne, à qui on avoit donné la commiſſion d'informer contre les empoiſonneurs, à dix milles au-delà de Rome, manda alors au Sénat, qu'il avoit déja condamné trois mille perſonnes; mais que le nombre des coupables croiſſoit à meſure qu'il faiſoit des recherches & qu'il falloit abandonner ces informations ou renoncer à ſon département.

Triomphe de Q. Fulvius Flaccus.

Q. Fulvius Flaccus revint d'Eſpagne à Rom

Rome comblé de gloire ; & comme il restoit hors de la ville, en attendant le jour de son triomphe, il fut créé Consul avec L. Manlius Acidinus (1) son frere ; & peu de temps après, avec les soldats qu'il avoit ramenés, il fit son entrée triomphante. Il exposa cent vingt-quatre couronnes d'or ; & trente & une livres d'or en masse, avec cent soixante & treize mille deux cents pieces d'argent d'Osca. Pour leur part du butin, il distribua cinquante deniers aux fantassins, le double aux Centurions, le triple aux cavaliers : il fit la même gratification aux alliés du nom Latin, & doubla pour tous la paye ordinaire.

Cette année le Tribun du peuple L. Vilius porta (2) la premiere loi, qui fixoit l'âge qu'on devoit avoir La Loi Annaria.

[1] Ce L. Manlius étoit de la famille des Fulvius, & descendoit, aussi-bien que Q. Fulvius Flaccus son frere & son collegue, de ce Q. Fulvius qui avoit pris Capoue. Mais il avoit été adopté dans celle de Manlius. On remarque que c'est le seul exemple de deux freres collégues dans le Consulat.

[2] Avant ce temps, la coutume & l'usage tenoit lieu de loi : il falloit avoir, pour être Consul, quarante-trois ans, pour être Préteur quarante, pour être Edile Curule trente-sept ; & pour être Questeur, vingt-sept. En général pour exercer quelque Magistrature dans la ville, il falloit avoir fait dix campagnes. Mais le mérite a quelquefois dispensé de cet âge, comme on le voit par l'exemple de Scipion l'Africain, celui de T. Quintius Flamininus, & quelques autres.

pour prétendre aux différentes Charges. Ce qui a fait donner à ceux de cette famille le surnom d'*Annales*. Cette année on ne créa que quatre Préteurs au lieu de six. Ce fut la loi Bebia qui donna lieu à ce changement, en ordonnant que désormais on en nommeroit alternativement six ou quatre. On créa cette fois-ci C. Cornelius Scipion, C. Valerius Levinus, & les deux Mucius Scevola, Quintus & Publius. On assigna aux Consuls Q. Fulvius & L. Manlius le même département, & le même nombre de troupes en infanterie & cavalerie, citoyens & alliés, qu'on avoit donné à leurs prédécesseurs. On continua le gouvernement des deux Espagnes à Ti. Sempronius & à L. Posthumius avec les mêmes armées. Les Consuls eurent ordre, pour recruter les anciennes troupes, d'en lever de nouvelles, jusqu'au nombre de trois mille hommes d'infanterie Romaine & de trois cents de cavalerie, avec cinq mille fantassins, & quatre cents cavaliers Latins. Le sort donna à P. Mucius Scevola la commission de rendre la justice au-dedans; & celle d'informer à Rome, & à dix mille de cette ville, contre les empoisonneurs; il chargea Cn. Cornelius Scipion du soin de juger les étrangers. Q. Mucius Scevo-

Q. Fulvius & L. Manlius Consuls, an de Rome 570.

la eut pour son partage la Sicile, & C. Valerius Levinus la Sardaigne. Le Consul Q. Fulvius dit qu'avant d'entrer en fonction, il vouloit pour lui & la République s'acquitter d'une promesse religieuse. Que dans son dernier combat contre les Celtibériens, il s'étoit engagé de faire célébrer des jeux en l'honneur du grand Jupiter, & de bâtir un Temple à la Fortune Equestre. Que les Espagnols lui avoient remis de l'argent pour cette dépense. Le Sénat consentit à la célébration des jeux, & fit créer des Duomvirs pour s'occuper de la construction du Temple. A l'égard des sommes qu'on devoit employer, il défendit à Fulvius de dépenser à ces jeux plus que Fulvius Nobilior, pour ceux qu'il avoit voués pendant la guerre d'Etolie; & de rien tirer, de rien exiger, de rien recevoir, enfin de rien faire à l'occasion de cette cérémonie, (1) contre le Sénatus-consulte, porté sous le Consulat de L. Emilius & de Cn. Bebius. Le Sénat avoit rendu ce decret à cause des dépenses excessives,

[1] Tite-Live n'explique nulle part ce que défendoit cet Arrêt. On conjecture qu'il étoit fait contre le luxe & la dépense qu'on commençoit à porter trop loin dans ces cérémonies.

de l'Edile Ti. Sempronius dans les jeux qu'il avoit célébrés, & qui avoient grevé non-seulement l'Italie & les alliés du nom Latin, mais encore les Provinces étrangeres.

L'hiver, cette année, fut cruel : il tomba une grande quantité de neige, de grêle & de pluie. Le froid fit mourir tous les arbres qui le redoutent : & cette rigoureuse saison dura encore plus long-temps qu'à l'ordinaire. Un orage qui s'éleva tout d'un coup sur le mont Albain, accompagné d'épaisses ténebres, interrompit les Féries Latines ; & on les recommença en vertu d'un decret des Pontifes. Le même orage renversa quelques statues du Capitole ; & le tonnerre, dont il étoit accompagné, ruina plusieurs édifices, le Temple de Jupiter à Terracine, le Temple blanc à Capoue, & une porte à Rome : les creneaux du rempart furent abattus en quelques endroits. Outre ces prodiges, on apprit qu'à Reate il étoit né un mulet avec trois pieds. A cette occasion les Décemvirs ayant, par ordre du Sénat, consulté les Livres des Sibylles, indiquerent à quels Dieux il falloit sacrifier, & quelles étoient les victimes qu'on leur devoit immoler. A l'égard des édifices que la foudre avoit défigurés en plusieurs lieux, il y eut des processions pendant un jour

au Temple de Jupiter. Enſuite on repréſenta pendant dix jours avec une grande magnificence les jeux votifs du Conſul Fulvius. On tint auſſi-tôt après l'aſſemblée pour l'élection des Cenſeurs. On éleva à cette dignité M. Emilius Lepidus grand Pontife, & Fulvius Nobilior qui avoit triomphé des Etoliens. Entre ces deux perſonnages diſtingués par leur naiſſance régnoit une inimitié qui avoit ſouvent éclaté d'une façon atroce, & dans le Sénat, & devant le peuple. A la fin de l'aſſemblée, les deux nouveaux Cenſeurs vinrent, ſuivant la coutume, ſe placer ſur leurs chaiſes curules dans le champ de Mars, auprès de l'Autel de ce Dieu. Auſſi-tôt les plus conſidérables des Sénateurs y accoururent avec une foule de peuple, & P. Cecilius Metellus l'un d'entr'eux, parla en ces termes :

Diſcours de Metellus aux nouveaux Cenſeurs.

» Cenſeurs, nous n'avons pas ou- » blié que le peuple Romain vient de » vous prépoſer au maintien des mœurs » publiques : que c'eſt à vous de ré- » gler notre conduite, & non pas à » nous de tracer la vôtre. Cependant » il faut découvrir ce qui chez vous » choque tous les gens de bien, ou » du moins ce qu'ils ſouhaiteroient de » voir changé. Quand nous vous con- » ſidérons ſéparément, Emilius, &

» vous, Fulvius, nous ne trouvons
» personne dans la République que
» nous voulussions vous préférer, si on
» nous renvoyoit aux suffrages. Mais
» quand nous vous envisageons tous
» deux ensemble, nous ne pouvons
» pas nous empêcher de craindre que
» vous ne soyez mal assortis. C'est un
» bien pour la République, que vous
» nous conveniez à tous; mais c'est
» peut-être un plus grand mal, que
» vous ne vous conveniez pas entre
» vous. Depuis plusieurs années vous
» vous faites une guerre cruelle, qui
» vous a été préjudiciable à tous deux:
» & il est à craindre, qu'à compter
» de ce jour, elle ne soit encore plus
» funeste pour nous & pour la Républi-
» que, que pour vous-mêmes. (1) Il nous
» seroit aisé de vous expliquer les rai-
» sons que nous avons de l'appré-
» hender, si vous étiez d'humeur à les
» écouter paisiblement. Mais nous ai-
» mons mieux vous conjurer d'une com-
» mune voix de mettre fin aujourd'hui,
» dans ce lieu sacré, à vos inimitiés;
» & comme le peuple Romain, par
» ses suffrages, a uni vos personnes,
» souffrez que nous unissions vos cœurs
» par une reconciliation véritable, afin

[1] On a traduit ainsi cette phrase, qui dans le texte ne fait aucun sens raisonnable.

» que de concert vous procédiez au » choix des Sénateurs, à la revue des » chevaliers, au dénombrement des » citoyens, & à la clôture du lustre; » que vous prononciez franchement la » formule ordinaire des vœux solem- » nels; (*puisse cette entreprise tour-* » *ner à la gloire de mon collégue & à* » *la mienne*,) & que vous persuadiez » le public de la sincérité des prieres » que vous aurez adressées aux Dieux. « Titus Tatius & Romulus, dans » cette même ville, au milieu de la- » quelle ils s'étoient livré bataille, » régnerent ensuite de bon accord. » Non-seulement les haines, mais les » guerres mêmes ont un terme : sou- » vent deux peuples ennemis sont » devenus alliés fideles, & quel- » quefois concitoyens. Les Al- » bains, après la ruine de leur ville, » passerent à Rome, & furent incor- » porés avec ses habitans. Les Latins » & les Sabins ont obtenu le droit de » bourgeoisie. Ce mot n'est devenu » proverbe que parce qu'il renferme » une vérité : *Les amitiés doivent être* » *immortelles, & les inimitiés mor-* » *telles*. » Un frémissement qui témoi-gnoit que tout le monde étoit de son avis, ensuite les cris de tous les assistants qui se réunirent pour la même demande, interrompirent l'orateur.

Alors Emilius fit plusieurs reproches à M. Fulvius, & se plaignit qu'il lui avoit fait manquer deux fois le Consulat. Fulvius à son tour se plaignoit qu'Emilius l'avoit toujours attaqué le premier, & (1) qu'il avoit cherché à le deshonorer. Cependant chacun en son particulier témoigna, que si son collegue y consentoit, ils se prêteroient l'un & l'autre aux vœux de tant d'illustres citoyens. Et sur les instances de tous les assistants, ils se donnerent la main, & promirent sincerement qu'ils oublieroient leurs démêlés. Ensuite, ils furent conduits au milieu des applaudissements universels au Capitole. Le Sénat approuva & loua l'attention de ses principaux membres, ainsi que la docilité des Censeurs. Ces Magistrats ayant demandé qu'on leur accordât une somme pour être employée aux ouvrages publics, le Sénat établit un impôt annuel.

Les deux Censeurs se reconcilient.

Cette même année en Espagne les deux Propréteurs L. Posthumius & Ti. Sempronius convinrent entr'eux qu'Albinus, en traversant la Lusitanie, marcheroit contre les Vaccéens, d'où il reviendroit dans la Celtibérie; si Grac-

Expéditions d'Espagne.

[1] Il seroit à souhaiter que dans ce passage, comme dans plusieurs autres des derniers livres, Tite-Live se fût expliqué plus clairement.

chus qui alloit pénétrer jusqu'aux extrêmités de cette Province, avoit besoin de son secours. Ce dernier emporta d'abord la ville de Monda, après en avoir surpris les habitants pendant la nuit. Ensuite ayant reçu des ôtages, & mis garnison dans la place, il força plusieurs châteaux, brûla les campagnes, & poussa jusqu'à une ville très-forte que les Celtibériens appellent Certima. Il en faisoit déja les approches, lorsque de la place viennent des députés, qui mettant dans leurs discours l'antique franchise, ne dissimulerent pas qu'ils soutiendroient un siege, s'ils étoient en force. En effet, ils demanderent la permission de passer dans le camp des Celtibériens pour en tirer des secours ; ils promettoient, s'ils n'en obtenoient pas, de s'accommoder sans eux. Avec le consentment de Gracchus, ils partirent, & peu de jours après ils revinrent avec dix autres députés. Il étoit midi quand ils arriverent : & la premiere chose qu'ils demanderent au Préteur, ce fut de leur faire donner à boire : quand ils eurent avalé les premiers verres, ils retournerent à la charge. Les Romains partirent d'un éclat de rire, en voyant la grossiereté de ces étrangers qui ne savoient pas les usages. Alors le plus

Simplicité antique de quelques Espagnols.

âgé prenant la parole : Nous venons, dit-il, de la part de notre Nation, pour vous demander qui peut vous inspirer la confiance de nous faire la guerre ? A cette question Gracchus répondit, qu'il s'étoit avancé, comptant sur la valeur de ses troupes ; & que si les députés étoient curieux de voir son armée, afin d'en parler plus positivement à ceux qui les avoient envoyés, il leur en donneroit la facilité. Aussi-tôt il ordonna aux Tribuns des soldats de faire prendre les armes à toutes les troupes, tant infanterie que cavalerie, & d'exécuter différentes manœuvres. Après ce spectacle, les députés repartirent, & détournerent leurs compatriotes du projet de secourir la ville assiégée. Les habitants firent inutilement paroître pendant la nuit, du haut des tours, les feux qu'ils étoient convenus d'allumer. Alors se voyant privés de l'unique secours qu'ils espéroient, ils se rendirent aux Romains. Gracchus en tira deux (1) millions quatre cent mille sesterces, & quarante cavaliers des meilleures familles, qui sans prendre le nom d'ôtages, (car on les obligea de servir

[1] Cent mille écus, en mettant chaque sesterce à deux sols & demi, qui est l'estimation la plus ordinaire de ces especes.

dans l'armée,) étoient néanmoins des garants réels de la fidélité de ces peuples.

De-là le Général Romain marcha vers la ville d'Alcé où étoient campés les Celtibériens qui lui avoient envoyé les derniers députés. Après les avoir harcelés pendant plusieurs jours par de petites escarmouches, en lâchant ses armées à la légere contre leurs postes avancés ; peu à peu il augmenta le nombre des combattants qu'il détachoit, afin d'attirer toute l'armée ennemie hors de ses retranchements. Quand son projet eut réussi, il ordonna aux Commandants des troupes auxiliaires de tourner tout d'un coup le dos au milieu de l'action, comme s'ils étoient accablés par la supériorité du nombre, & de fuir en désordre vers le camp ; pour lui, resté derriere les retranchements, il disposa ses troupes à toutes les portes. Il ne fut pas long-temps sans appercevoir ses auxiliaires, qui fuyoient selon ses ordres, & les barbares qui les poursuivoient sans précaution. Il s'étoit préparé dans son camp à les bien recevoir. Il attendit donc seulement que son détachement fût rentré ; & aussi-tôt, avec de grands cris, il s'élança par toutes les portes à la fois. Les Espagnols ne soutinrent point

Gracchus bat les Celtibériens auprès d'Alcé.

cette charge, auſſi vive qu'imprévue. Ils étoient venus pour forcer le camp des Romains, & ne purent même défendre le leur. Car, d'abord mis en déroute, & bien-tôt pouſſés juſqu'à leurs retranchements où l'effroi les précipite, ils en furent chaſſés avec la même facilité. Ils perdirent ce jour-là neuf mille hommes ſur la place; on leur enleva trois cent vingt priſonniers, avec cent douze chevaux, & trente-ſept Enſeignes. Les Romains n'eurent que cent neuf ſoldats de tués.

Gracchus ſoumet trois cents villes.

Après cette victoire, Gracchus alla ravager la Celtibérie. Comme il enlevoit tout, & que ces peuples, les uns volontairement, les autres par crainte, ſe rendoient, il ſoumit en peu de jours trois cents villes, & fit un butin immenſe. Il revint enſuite ſur ſes pas, & attaqua tout de nouveau Alcé. Les aſſiégés ſoutinrent le premier aſſaut. Mais quand ils virent qu'on employoit contr'eux, non-ſeulement les armes, mais encore les ouvrages, déſeſpérant de ſauver la ville, ils ſe retirerent tous dans la citadelle; & quelques jours après, ayant député vers les Romains, ils ſe rendirent à diſcrétion. On tira de cette place un riche butin; on fit pluſieurs priſonniers de diſtinction, parmi leſquels ſe trouvoient les deux fils & la fille de Turrius Roi de cette contrée,

& le Prince le plus puiſſant de toute l'Eſpagne. Quand il eut appris la défaite des ſiens, il envoya demander à Gracchus un ſauf-conduit, avec la permiſſion de le venir trouver dans ſon camp. Quand il y fut arrivé, il commença par demander à ce Général s'il lui laiſſeroit la vie & à ſes enfants: quand Gracchus l'en eut aſſuré, il demanda encore s'il lui permettroit de porter les armes pour le peuple Romain? Le Préteur lui accordant auſſi cette demande; Je vous ſervirai donc, ajouta-t-il, contre mes anciens alliés, puiſqu'ils ne ſe ſont pas mis en peine de me défendre contre vous. Depuis ce jour il s'attacha aux Romains, & les ſeconda en pluſieurs rencontres, avec autant de fidélité que de valeur. Enſuite Ergavia, cité illuſtre & puiſſante, effrayée du déſaſtre des autres peuples d'alentour, ouvrit ſes portes au Romains.

Quelques auteurs aſſurent que cette ſoumiſſion ne fut pas ſincere; qu'auſſitôt après la retraite des Légions il y eut un ſoulevement; qu'enſuite Gracchus livra aux Celtibériens, près du mont Caunus un grand combat, qui dura depuis le lever du ſoleil juſqu'à la ſixieme heure du jour: qu'il y périt beaucoup de monde des deux côtés; que les Romains parurent ſeulement n'avoir pas

été vaincus, parce que le lendemain ils revinrent défier l'ennemi dans son camp, où il se tenoit renfermé ; que sur le refus qu'il fit d'en sortir, ils passerent tout le jour à recueillir les dépouilles ; que le troisieme jour il se donna un second combat encore plus sanglant ; que les Celtibériens enfin furent vaincus sans équivoque, & perdirent leur camp, qui fut pillé ; que dans cette journée on leur tua vingt-deux mille hommes, qu'on en prit plus de trois cents, avec un pareil nombre de chevaux, & soixante & douze étendards. Qu'alors cette Nation avouant sa défaite, conclut une paix véritable & non trompeuse comme auparavant. On prétend aussi que dans la même campagne L. Posthumius battit les Vaccéens en deux différentes rencontres dans l'Espagne ultérieure ; qu'il leur tua autour de trente-cinq mille hommes, & qu'il s'empara de leur camp. Mais il est vraisemblable (1) qu'il arriva trop tard dans son département, pour être

[1] Il est étonnant que Tite-Live ait si-tôt oublié ce qu'il avoit avancé au chap. 9 de ce même Livre; savoir, que L. Posthumius étoit arrivé en Espagne dès l'année précédente ; & que cette même année il étoit convenu avec Gracchus qu'il marcheroit contre les Vaccéens, tandis que son collegue iroit aux extrémités de la Celtiberie. Il feroit difficile de rendre raison de ces inadvertences.

en état d'entrer en campagne.

Les Censeurs procédérent fidelement de concert à la revue du Sénat. Le Censeur M. Emilius Lepidus grand Pontife, fut lui-même élu (1) Prince ou chef de cet Ordre. Trois Sénateurs en furent exclus. Lepidus en conserva quelques-uns à qui son collegue vouloit ôter ce rang. Quant à l'argent qu'on leur avoit assigné & qu'ils avoient partagé entr'eux, ils l'employerent aux ouvrages suivans. Lepidus fit élever une digue auprès de Terracine : mais, comme il avoit des terres de ce côté-là, ce travail ne fut pas approuvé, & on lui reprocha d'avoir employé les deniers publics à son utilité particuliere. De plus il fit marché avec des ouvriers pour blanchir le (2) théâtre qui étoit

Les Censeurs choisissent le Senat, & font faire plusieurs ouvrages publics.

[1] Prince ici ne signifie que premier entre ses égaux.

[2] Ce passage souffre de grandes difficultés. Premierement, il est constant par le témoignage de Valere Maxime, liv. 2. ch 4, par celui de Tacite, liv. 14, ch. 20 des Annales, & par celui de Tite-Live lui-même, dans le sommaire du liv. 48, qu'il n'y avoit point encore en ce temps-là a Rome de Theâtre fixe, stable & permanent, & que le peuple assistoit debout à la représentation des jeux : or il y a peu d'apparence qu'on ait fait cette dépense pour un theâtre passager, & qui ne devoit rester que quelques jours. En second lieu, on lit dans ce passage les deux termes de *Theatrum* & de *Proscenium*. Le premier peut s'entendre de tout l'édifice destiné à la représentation des jeux & spectacles : & le second, de l'endroit seul où sont placés les spectateurs pour avoir les acteurs ;

auprès du Temple d'Apollon, le Temple de Jupiter dans le Capitole, & la colonnade d'alentour : il ôta les ſtatues, les boucliers & les enſeignes militaires, qui la couronnoient & paroiſſoient produire un mauvais effet.

M. Fulvius fit un plus grand nombre d'ouvrages, & d'une plus grande utilité. Il creuſa un port dans le Tibre, & y conſtruiſit les piles du pont que les Cenſeurs Scipion l'Africain & L. Munimius acheverent quelques années après. Il bâtit une Baſilique derriere les Banques neuves & le marché au poiſſon, & l'entoura de boutiques qu'il vendit à des particuliers, au profit de la République : il établit une gallerie hors de la porte Trigemine, & une autre derriere l'Arſenal auprès dela Chapelle d'Hercule; & derriere celle de l'Eſpérance auprès du Tibre, il fit bâtir un Temple en l'honneur d'Apollon, Dieu de la Médecine. Ces magiſtrats avoient d'ailleurs une ſomme d'argent en commun, qu'ils vouloient employer conjointement pour procurer de l'eau à la ville, & conſtruire des aqueducs. Mais M. Licinius Craſſus s'oppoſa à cette entrepriſe, & ne voulut pas ſouffrir

en face; ce qu'il ſemble qu'on doit entendre ici ſelon la force même du mot *Proſcenium*.

qu'on fît passer cette eau par la terre qu'il avoit sur le chemin. Ils établirent encore plusieurs impôts & autres droits d'entrée & de sortie. Ils obligerent un grand nombre de particuliers de rendre publiques des Chapelles qui l'étoient originairement. Ils firent enfin un changement considérable dans la maniere de donner les suffrages : ils subdiviserent les tributs (1) suivant le rang, l'état & la profession des différents membres qui les composoient.

M. Emilius demanda aussi au Sénat de l'argent pour la dédicace des Temples de Junon Reine, & de Diane, qu'il avoit voués huit ans auparavant dans la guerre de Ligurie, & pour la célébration des jeux dont cette cérémonie devoit être suivie. On lui accorda une somme de vingt mille as. Il dédia ces deux Temples dans le Cirque Flaminien, & donna les jeux scéniques, trois jours après la dédicace du Temple de Junon, & deux jours

[1] Ce passage est très obscur, comme le sont tous ceux où Tite-Live parle des tribus & des assemblées : peut-être veut-il dire ici, que dans une même tribu les Sénateurs, par exemple, donnoient les premiers leurs suffrages, puis les Chevaliers, ensuite les Scribes, & après eux les Crieurs : & enfin les autres citoyens, selon la noblesse des arts & métiers qu'ils exerçoient.

après celle du Temple de Diane : chaque représentation se fit dans le Cirque. Le même Censeur dédia aussi le Temple des Dieux Marins. L. Emilius Regillus, l'avoit voué le jour du combat naval, qu'il livra aux Lieutenants du Roi Antiochus. Sur les portes du Temple étoit une (1) inscription qui détailloit les particularités de sa victoire.

Expéditions dans la Ligurie.

Pendant les deux jours que les Censeurs employerent à la revue du Sénat, le Consul Q. Fulvius qui étoit parti pour la Ligurie, ayant traversé avec son armée des montagnes & des défilés inaccessibles, combattit à la fin l'ennemi en bataille rangée, & non-seulement le défit, mais encore le même jour s'empara de son camp. Trois mille deux cents hommes se rendirent avec toute cette partie de la Ligurie. Le Consul fit descendre dans les plaines ceux qui s'étoient soumis, & laissa des troupes sur les montagnes pour s'assurer de ces postes. Il écrivit aussi-tôt à Rome ; & le Sénat or-

[1] Cette inscription rapportée par Tite-Live, a été depuis si fort altérée par les copistes, qu'elle est inintelligible, & par conséquent intraduisible, si l'on peut se servir de cette expression. On entrevoit seulement qu'il est question de la défaite de la flotte d'Antiochus, du vœu que Regillus avoit fait, & d'une inscription gravée sur la porte du Temple, pour apprendre sa victoire à la postérité ; & qu'enfin M. Emilius, son fils, en mit une sur la porte du Temple de Jupiter au Capitole.

donna pour cet heureux ſuccès trois jours de prieres publiques, pendant leſquelles les Préteurs immolerent quarante grandes victimes. Son collegue L. Manlius ne fit aucune opération mémorable dans cette Province. Les Gaulois d'au-delà des Alpes étant paſſés en Italie au nombre de trois mille hommes, ſans faire aucun tort à perſonne, demandoient au Conſul & au Sénat une portion de terre où ils puſſent s'établir, & vivre en paix ſous l'empire du peuple Romain. Mais le Sénat leur ordonna de ſortir de l'Italie, & chargea le Conſul Q. Fulvius d'informer contre ceux qui avoient conſeillé cette démarche.

Philippe meurt accablé de douleur & de déſeſpoir.

Cette même année, Philippe, Roi de Macédoine, mourut accablé de vieilleſſe & conſumé de regrets depuis la perte de ſon fils. Il hivernoit à Démétriade, en proie à la douleur & au repentir que lui cauſoient ſa cruauté & la mort de ſon fils. Perſée ajoutoit encore à ſes chagrins; & il voyoit avec dépit que ce jeune ambitieux ſe croyoit déja Roi, & étoit regardé comme tel; que tous les yeux ſe tournoient ſur lui, & qu'on abandonnoit ſa vieilleſſe, les uns attendant ſa mort, les autres ne daignant pas même l'attendre. Antigonus, fils d'Echecrates, partageoit ſa douleur. Il étoit neveu

de cet Antigonus, qui avoit été tuteur de Philippe, & qui eſt encore célebre par la victoire remportée ſur Cléomene Roi de Lacédémone. Les Grecs l'ont ſurnommé le *Tuteur*, pour le diſtinguer des autres Rois du même nom. Cet Antigonus donc, fils de ſon frere Echecrates, étoit le ſeul des amis de Philippe qui fût demeuré fidele au Roi ; & ſa fidélité le rendoit odieux à Perſée, qui d'ailleurs ne l'avoit jamais aimé. Ce Prince prévit bien le péril auquel il ſeroit expoſé, ſi ſon ennemi le plus redoutable montoit ſur le trône. Dès qu'il s'apperçut que Philippe s'attendriſſoit & regrettoit de temps en temps Demetrius, il avoit eu ſoin de l'entretenir dans ces diſpoſitions, tantôt en l'écoutant avec complaiſance, & tantôt en rappellant le ſouvenir d'une affaire où l'on avoit agi avec trop de précipitation. Et, comme la vérité laiſſe ordinairement des traces multipliées pour arriver juſqu'à elle, il tâchoit par toutes ſortes de moyens de la faire éclater. Les Officiers les plus ſuſpects à Antigonus étoient Apelles & Philocles, qui avoient été députés à Rome, & avoient écrit ſous le nom de Flaminius, la lettre funeſte à Demetrius. On publioit hautement à la Cour de Philippe qu'elle

étoit supposée & revêtue d'un faux cachet.

Mais, comme on n'avoit encore que des soupçons & des conjectures, Antigonus ayant rencontré par hasard (1) Xychus, le fit arrêter & conduire au Palais; & le laissant entre les mains des gardes, alla trouver le Roi. » J'ai » reconnu dans plusieurs de vos en» tretiens, dit-il alors à ce Prince, que » vous souhaitiez ardemment d'ap» prendre la vérité sur le compte de » vos fils, & de savoir lequel des deux » a dressé des piéges à l'autre. L'hom» me qui peut le mieux démêler le » nœud de cette intrigue, Xychus, est » en votre puissance; le hasard me » l'ayant présenté, je l'ai fait amener » dans votre Palais, vous pouvez l'in» terroger. » Quand Xychus fut de» vant Philippe, il commença par nier, mais avec si peu de fermeté, qu'il étoit aisé de voir que la peur la plus légere lui feroit tout avouer. En effet, il ne put soutenir la vue du bourreau, ni des fouets: il exposa toute la suite du complot des Députés à Rome, & la part qu'il avoit eue lui-même au crime. Sur le champ le Roi donna

L'innocence de Demetrius reconnue.

(1) Il seroit à souhaiter que Tite Live eût fait connoître ce Xychus dont il n'a pas dit un mot jusqu'ici; on ignore absolument la part qu'il avoit eue à la conjuration.

ordre d'arrêter les Députés ; on ne trouva que Philocles : Apelles, envoyé à la pourſuite d'un Chereas, apprit la dénonciation de Xychus, & ſe ſauva en Italie. On n'a pas ſû exactement le ſort de Philocles. Quelques-uns diſent qu'ayant commencé par nier avec aſſez d'audace, il ſe démentit, quand il ſe vit confronté avec Xychus. D'autres aſſurent qu'il ſouffrit avec beaucoup de fermeté, ſans rien avouer. Toute cette procédure ne fit que renouveller l'affliction de Philippe, réduit à la déplorable néceſſité de ſouhaiter la mort de celui de ſes fils qui reſtoit.

Perſée apprit, ſans beaucoup d'inquiétude, que tout étoit découvert : il avoit ſuffiſamment affermi ſa puiſſance, pour ſe diſpenſer de fuir. Toute la précaution qu'il prit, fut de s'abſenter quelque temps, pour échapper, pendant la vie de Philippe, aux traits de ſon courroux. Le Roi déſeſpérant donc de pouvoir ſe rendre maître de ſa perſonne pour le punir, ne ſongea plus qu'à empêcher qu'outre l'impunité, il ne jouît encore du fruit de ſon crime. Il fit venir Antigonus, qui avoit toute ſa confiance, depuis qu'il lui devoit la découverte du parricide : d'ailleurs il voyoit dans ce Prince un Roi digne

Philippe veut laiſſer ſon Royaume à Antigonus.

d'être avoué par les Macédoniens, qui n'avoient pas oublié la gloire de son oncle Antigonus » Puisque j'en suis ré-
» duit, lui dit-il, à désirer de n'avoir point
» d'enfants, ce que les autres peres re-
» gardent comme le plus grand des
» malheurs ; le Royaume que la fidelle
» & mâle administration de votre on-
» cle m'a transmis plus florissant, j'ai
» dessein de vous le laisser. Vous êtes
» le seul que j'en juge digne. Si je n'a-
» vois personne, j'aimerois mieux
» qu'il fût anéanti que d'être la ré-
» compense de l'horrible trahison de
» Persée. Je croirai rappeller à la vie
» & retrouver Demetrius, si vous,
» qui seul avez pleuré la mort d'un
» fils innocent, & ma fatale erreur, je
» puis vous substituer à sa place. »
Depuis cet entretien, il ne cessa de le combler d'honneurs & de distinctions. Comme Persée étoit alors dans la Thrace, il se mit à parcourir les villes de la Macédoine avec Antigonus, & à le recommander à tous les Grands du Royaume ; & s'il avoit vécu plus long-temps, il est indubitable qu'il l'eût laissé en possession du Royaume. Au sortir de Démétriade, il s'arrêta assez long-temps à Thessalonique. De-là ayant gagné Amphipolis, il y fut attaqué d'une maladie dangereuse. Il est cependant certain

qu'il étoit plus malade d'esprit que de corps, & que sans cesse tourmenté par l'ombre plaintive de son fils innocent, il mourut de tristesse & d'insomnie, en maudissant le meurtrier. Antigonus auroit pu monter sur le trône, s'il eût été aussi-tôt instruit de la mort du Roi. Le Médecin Calligenes, qui le traitoit, sans attendre qu'il eût rendu les derniers soupirs, dès qu'il le vit en danger, dépêcha à Persée les courriers préparés d'avance, comme il en étoit convenu; & jusqu'à son son arrivée il eut soin de cacher la mort du Prince à tous ceux qui étoient hors du Palais. Ainsi Persée paroissant à l'improviste, sans qu'on se doutât de rien, s'empara du trône où le crime l'avoit conduit.

Persée s'empare du trône.

La mort de Philippe arriva fort à propos pour donner aux Romains le temps de lever des troupes, & de se préparer à la guerre. Car peu de jours après, les Bastarnes qu'il avoit longtemps sollicités, formant un corps considérable d'infanterie & de cavalerie, se mirent en mouvement, & passerent le Danube : ils se firent précéder de Cotto & d'Antigonus, pour avertir le Roi de leur arrivée. Cotto étoit un des premiers de sa Nation: il avoit été envoyé avec Antigonus, malgré la répugnance de ce dernier, pour soulever les Bastarnes. Mais la mort de Philippe

Philippe qu'ils apprirent auprès d'Amphipolis, changea entierement leur projet. Or il avoit été convenu qu'ils auroient le passage libre par la Thrace, & que Philippe leur fourniroit des vivres. Pour remplir ses engagements, il avoit gagné, à force de présents, les chefs de ces contrées, & en avoient tiré parole qu'ils ne troubleroient point les Bastarnes dans leur marche. Le but de cette expédition étoit d'exterminer les Dardaniens, & d'établir la nation des Bastarnes dans leur pays. Philippe comptoit en retirer deux avantages: premierement il se débarrassoit des Dardaniens, ennemis éternels des Macédoniens, & toujours prêts à profiter des revers de leurs Rois: secondement il se flattoit d'engager les Bastarnes à laisser leurs femmes & leurs enfants dans la Dardanie, & à porter en Italie les ravages de la guerre. Il croyoit qu'on devoit passer par le pays des Scordisques, pour gagner la mer Adriatique, & entrer de-là dans l'Italie. Qu'il n'y avoit point d'autre chemin. Que les Scordisques ne refuseroient pas le passage aux Bastarnes, qui parloient leur langue & avoient leurs mœurs; qu'ils se joindroient même volontiers à eux, lorsqu'ils apprendroient qu'ils alloient piller le plus riche & le plus beau pays

de l'Europe. A tout événement, Philippe trouvoit toujours ſon compte. Car ſi les Baſtarnes étoient défaits par les Romains, la ruine des Dardaniens dont le pays tomberoit ſous ſa puiſſance, & les effets des Baſtarnes dont il demeureroit maître, le conſoleroient de ce mauvais ſuccès. Si, au contraire, les Baſtarnes réuſſiſſoient, ils donneroient aſſez d'occupation aux Romains, pour lui laiſſer le temps de reprendre les places qu'il avoit perdues dans la Grece. Telles étoient les vues de Philippe.

Les Baſtarnes maltraitent les Thraces.

Ils entrerent donc dans la Thrace, marcherent d'abord aſſez paiſiblement ſous la conduite de Coto & d'Antigonus, garants du traité. Mais bientôt après la nouvelle de la mort de Philippe, les Thraces commencerent à ſe rendre plus difficiles ſur la vente de leurs denrées, & les Baſtarnes à ne plus ſe contenter de ce qu'on leur fourniſſoit en payant; inſenſiblement il fut impoſſible de contenir ces derniers dans leur marche, & d'empêcher qu'ils ne s'écartaſſent. Delà naquirent des inſultes réciproques, qui, en ſe multipliant de jour en jour, allumerent la guerre entre les deux nations. Enfin les Thraces

ne pouvant résister à la multitude des ennemis, abandonnerent les plaines, & se réfugierent sur une haute montagne qu'ils appellent Donuca. Les Bastarnes voulurent les y poursuivre ; mais ils ne purent parvenir qu'à une certaine hauteur ; ils furent arrêtés par une tempête, semblable à celle qu'on prétend avoir fait périr les Gaulois, qui pilloient le Temple de Delphes. Non-seulement des torrents de pluie & de grêle, accompagnés d'un fracas horrible, d'éclairs éblouissants, sembloient avoir conjuré leur ruine ; mais encore les éclats de la foudre paroissoient dirigés personnellement contre eux. Les chefs, comme les simples soldats, en étoient écrasés. Ainsi, tandis qu'ils fuyoient à travers des rochers escarpés, & tomboient pêle-mêle les uns sur les autres, les Thraces profitant de leur frayeur les poursuivoient vivement ; mais les Bastarnes attribuoient leur déroute aux Dieux, & s'imaginoient que le ciel s'écrouloit sur eux. Après avoir été dispersés par un orage si affreux, & la plûpart sans armes, comme des gens échappés du naufrage, ils retournerent au camp d'où ils étoient partis. Alors délibérant sur le parti qu'ils devoient prendre, ils furent partagés en deux sentiments ; les

uns vouloient qu'on revînt sur ses pas, & les autres qu'on pénétrât dans la Dardanie. Trente mille hommes environ sous la conduite de Clondicus y parvinrent. Tous les autres repasserent le Danube, & rentrerent dans le pays d'où ils étoient venus. Persée ne se vit pas plutôt maître du royaume, qu'il fit assassiner Antigonus; & en attendant qu'il fût affermi sur le trône, il envoya des Ambassadeurs à Rome pour renouveller les traités faits avec son pere, & demander d'être reconnu par le Sénat. Voilà ce qui se passa cette année en Macédoine.

Meurtre d'Antigonus.

P. Fulvius, l'un des Consuls, triompha, comme vainqueur des Liguriens. Il paroît constant qu'il dut cet honneur à son crédit plutôt qu'à la grandeur de ses exploits. Il fit paroître une grande quantité d'armes enlevées aux ennemis, sans aucune somme d'argent; cependant il ne laissa pas de distribuer à chaque soldat trente deniers, le double aux Centurions, le triple aux cavaliers. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ce triomphe, c'est que le hasard voulut qu'il fût placé précisément le même jour, que celui dont il avoit été honoré l'année précédente au sortir de sa

Préture. Après cette cérémonie il indiqua les Comices dans lesquels M. Junius Brutus, & A. Manlius Vulso furent nommés Consuls. On procéda tout de suite à la création des Préteurs. Mais après qu'on en eut nommé (1) trois, il survint un orage qui fit remettre l'assemblée au lendemain. Le choix des trois autres tomba sur M. Titinius Curvus, Tit. Claudius Néron, & T. Fonteius Capito. Les Jeux Romains furent célébrés durant deux jours sous la direction des Ediles Curules Cn. Servilius Cepion & Ap. Claudius Centhon, afin de détourner l'effet des prodiges qui étoient arrivés. La terre avoit tremblé : les Dieux placés sur leurs lits dans les places publiques, où l'on faisoit la cérémonie du Lectisterne, avoient tourné la tête. (2) Le manteau de Jupiter étoit tombé : & les rats avoient goûté les premiers aux olives, servies devant le maître de l'Olympe. Pour conjurer ces prodiges, on se contenta d'une double représentation des Jeux.

[1] Tite-Live a oublié là les noms de ces trois Préteurs ; mais ils sont désignés dans le livre suivant.

[2] Ce passage est très-obscur dans le texte.

Fin du second Volume de la quatriéme Décade.





